**Charles Fourier
(1808)**

**Théorie
des quatre mouvements
et des destinées générales**

**suivi du
Nouveau monde amoureux**

Partie 1

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
Courriel : mabergeron@videotron.ca

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole,
professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
courriel : <mailto:mabergeron@videotron.ca>

CHARLES FOURIER.

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, suivi du Nouveau monde amoureux*.
Collection *L'écart absolu* dirigée par Michel Giroud. Les presses du réel 1998, 686 pp.

Première édition : Jean-Jacques Pauvert, 1967.

Partie I : pp. 1 à 218.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 12 juin, 2007 à Chicoutimi, Québec.

Charles Fourier
1808

Verso du volume

La Théorie des quatre mouvements édité pour la première fois en 1808 et remanié jusqu'à l'édition définitive de 1841, est l'ouvrage premier et fondamental où Fourier déclare ses objectifs pour un gouvernement et une économie mondiales régis par l'Attraction Passionnée (« sur les ruines des sciences incertaines s'élève la théorie de l'Harmonie universelle »), seule possibilité pour transformer la société, « remédier au plus scandaleux des désordres sociaux, à la pauvreté » , contre les morales et les idéologies qui prêchent pauvreté et médiocrité, il défend l'opulence pour tous, le luxe, la gourmandise et la volupté ; seule l'émancipation de la femme, libérée de la servitude du mariage et par conséquent la libération de l'enfant des principes oiseux de l'obéissance, pourra permettre la réalisation de cette transformation. Les trois ennemis naturels des passions et de l'harmonie, sont, dit-il, l'uniformité, la tiédeur et la médiocrité ; « l'équilibre des passions ne peut s'établir que par un choc régulier des contraires ».

« Les femmes avaient à produire, non pas des écrivains mais des libérateurs ; des Spartacus politiques, des génies qui concentrassent les moyens de tirer leur sexe de l'avilissement. »

À la suite, *Le Nouveau Monde amoureux* traite en effet de « la plus belle des passions », du sentiment le plus puissant de tous, et qui ne se justifie que par lui-même. « Chacun a raison en amour, écrit-il, puisqu'il est la passion de la déraison » ; il analyse pour mieux les favoriser, pour leur allouer un « plein essor », toutes les variantes de l'amour, des plus nobles sentiments aux manies sensuelles les plus absurdes, de la « sainteté amoureuse » aux « fantaisies lubriques ».

L ' é c a r t a b s o l u

Collection dirigée par Michel Giroud

Charles Fourier, *Œuvres complètes* :

Tome I : *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* suivi du *Nouveau Monde amoureux*

Tome II : *Théorie de l'Unité universelle* (à paraître)

Simone Debout-Oleszkiewicz, *Écrits I ; l'utopie de Charles Fourier*

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de l'association Art et Société – Dijon

©Les presses du réel, 1998. Première édition : Jean-Jacques Pauvert, 1967.

Introduction et édition établie par Simone Debout-Oleszkiewicz
Paris : Les Presses du réel, 1998, 686 pp. Collection : l'écart absolu.

Théorie des quatre mouvements, suivi de Le Nouveau Monde Amoureux

Charles Fourier

La Théorie des quatre mouvements (...) est l'ouvrage premier et fondamental où Fourier déclare ses objectifs pour un gouvernement et une économie mondiales régis par l'Attraction Passionnée (...) seule possibilité pour transformer la société, "remédier au plus scandaleux des désordres sociaux, à la pauvreté" (...) À la suite, Le Nouveau Monde Amoureux traite en effet de "la plus belle des passions", du sentiment le plus puissant de tous, et qui ne se justifie que par lui-même. "Chacun a raison en amour, écrit-il, puisqu'il est la passion de la déraison" (...)

Table des matières

[Le Personnage, Charles Fourier, par Simone Debout-Oleszkiewicz](#)

[« La Théorie des quatre mouvements »](#)

[ou le dessein d'un « grand œuvre », par Simone Debout-Oleszkiewicz](#)

[LA THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS](#)

[Introduction de 1808](#)

[Discours préliminaire](#)

[Indices et Méthodes qui conduisirent à la découverte annoncée](#)

[De l'Association agricole et domestique](#)

[De l'Attraction passionnée et de ses rapports avec les sciences fixes](#)

[Égarements de la raison par les sciences incertaines](#)

[Préventions générales des Civilisés...](#)

[Plan](#)

[PREMIÈRE PARTIE](#)

[Exposition de quelques branches des destinées générales](#)

[Argument](#)

[De l'exception](#)

[Notions générales sur les destinées](#)

[Définition et Division](#)

[Hiérarchie des quatre mouvements](#)

Mouvement social

PHASES ET MÉTHODES DE L'ORDRE SOCIAL

Phases

Notice

Couronne boréale

Première période de subversion ascendante, les sectes confuses

Désorganisation des séries

Des cinq périodes organisées en familles incohérentes

Contrastes réguliers entre les sociétés à sectes progressives ou à familles incohérentes

Sur l'étude de la nature par l'Attraction passionnée

L'arbre passionnel et ses rameaux

Attraction passionnée

Caractères, Engrenage et Phases des Périodes sociales

Sur le bonheur et le malheur des Globes pendant les Phases d'incohérence sociale

Épilogue sur la proximité de la Métamorphose sociale

DEUXIÈME PARTIE (*voir autre fichier*)**Description de diverses branches des destins privés ou domestiques**

Argument

Première Notice sur le ménage progressif de 7^e période

Ordre des matières dont traite la première Notice

Ennui des hommes dans les ménages incohérents

Ménage progressif ou Tribu à neuf groupes

Méthode d'union des sexes en septième période

Avilissement des femmes en Civilisation

Correctifs qui auraient conduit en 6^e période

Majorité amoureuse

Corporations amoureuses

Vices du système oppressif des Amours

Deuxième Notice sur la splendeur de l'ordre combiné

Ordre des matières dont traite la seconde Notice

Lustre des Sciences et des Arts

Spectacles et Chevalerie errante

Gastronomie combinée envisagée en sens politique, matériel et passionné

Politique de la Gastronomie combinée

Matériel de la Gastronomie combinée

Mécanisme passionné de la Gastronomie combinée

Politique galante pour la levée des Armées

Épilogue sur le délaissement de la philosophie morale

TROISIÈME PARTIE

Confirmation tirée de l'insuffisance des sciences incertaines, sur tous les problèmes que présente le mécanisme civilisé

Préambule sur l'étourderie méthodique

Argument

Première démonstration : de la franc-maçonnerie et de ses propriétés encore inconnues

Seconde démonstration du monopole insulaire et de ses propriétés encore inconnues

Intermède : Système des développements de la Civilisation

Tableau progressif du mouvement civilisé

Gradation et dégradation

Troisième démonstration : de la licence commerciale

Introduction

Origine de l'Économie politique et de la controverse mercantile

Spoliation du corps social par la Banqueroute

Spoliation du corps social par l'Accaparement

Spoliation du corps social par l'Agiotage

Spoliation du corps social par les Déperditions commerciales

Conclusions sur le Commerce

Décadence de l'Ordre civilisé par les maîtrises fixes qui conduisent en 4^e
phase

Épilogue sur le chaos social du Globe

ANNEXES À L'ÉDITION DE 1808

Chapitre omis sur le mouvement organique et sur le contre-mouvement composé

Note A sur les sectes progressives ou séries de groupes industriels

Secte de la culture des poiriers composée de 32 groupes

Secte de Parade

Avis aux Civilisés relativement à la prochaine Métamorphose Sociale

LE NOUVEAU MONDE AMOUREUX

Introduction, *par Simone Debout-Oleszkiewicz*

Le Nouveau Monde amoureux

Définition des 5 ordres d'amour

Indice d'impéritie générale sur les questions de sentiment

Problème de l'équilibre d'amour sentimental par l'emploi des 2 extrêmes

Indices de penchants nombreux à l'angélisme

De la sainteté majeure et mineure et de l'héroïsme d'harmonie

De la sainteté mineure

Épreuves de sainteté amoureuse ou mineure

Des deux héroïsmes en emplois d'harmonie ou du lustre des sciences et des arts

Des deux héroïsmes en emplois de civilisation ou excellence dans les arts
et sainteté mixte

Discours sur les grands caractères polygames

Reconnaissance des gammes sympathiques

Abordage et unions de transition

Des orgies en mariage de gamme sympathique et des indulgences y
annexées

Séance de rédemption

Des sympathies puissanciennes ou amours polygames et omnigames cumulatif et consécutif et ambigu

La queue de Robespierre ou les gens à principe

DES SYMPATHIES SENTIMENTALES

De la noblesse et roture en amour

DE L'HARMONIE FAMILIALE PAR LES INFIDÉLITÉS CONSÉCUTIVES
D'AMOUR

Amours d'inconstances composées

Condition d'éligibilité à la noblesse amoureuse

Antiface d'amour polygame

DE L'ALTERNAT EN AMOUR

Distribution des amours en session combinée et session incohérente

De l'amour pivotale ou germe de polygamie composée

Gammes de polygamie harmonique dans les parties carrées, sixtines, etc.
ou unitaires

Des amours en orchestres ou quadrilles polygynes

Complément sur les quadrilles

Description d'un quadrille omnigyme

DES AMOURS OMNIGAMES

Coup d'œil sur l'omnigamie ou orgie amoureuse

De l'orgie de musée

Arrivée de la croisade faquirique des pieux savetiers d'Occident

Arrivée de la Croisade. Son entrée au camp

Des séries omnigames par les manies amoureuses

Des horoscopes méthodiques ou du calcul des échos de manies

Des échos de mouvement ou du calcul des horoscopes méthodiques

ANNEXES À L'ÉDITION DE 1841

Notes et Additions

Triumvirat continental et paix perpétuelle sous trente ans

Introduction de 1818

Préface des éditeurs de 1841

Avertissement des éditeurs sur la deuxième partie

APPENDICES

Premiers articles

Bibliographie

Glossaire

Index

Le personnage Charles Fourier

« Rien de grand n'a été accompli sans passion ni ne peut l'être »
HEGEL : *Encyclopédie des sciences philosophiques*.

[Retour à la table des matières](#)

Charles Fourier, le premier bâtisseur des « cités radieuses ¹ », le poète d'un monde fantastique, qui relie la terre aux étoiles, à l'éternité joyeuse des dieux païens, eut une vie morne, « obscurément passée dans des occupations subalternes ² » et son histoire serait courte si on la bornait aux événements extérieurs – courte et banale. Commis de magasin, bureaucrate ignoré, s'il fut extraordinaire, il le reconnut seul. Nullement découragé par l'incompréhension, sa frénésie s'unit à la joie du travail conquérant et, dans son premier livre important : la *Théorie des quatre mouvements*, à l'âge de trente-cinq ans, il exalte un triomphe sans mesure :

« Moi seul, j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi, l'humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la Nature. Moi, le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'attraction, organe de ses décrets ; elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée ; elle m'a livré tous ses trésors. Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines, j'élève la théorie de l'Harmonie universelle ³. »

Cette outrance ne manifeste pas l'orgueil du savant ni de l'artiste, mais la gloire de l'initié. D'emblée, Fourier se pose hors du monde de la culture, sans commune mesure avec tous ceux dont le métier est d'apporter une pierre au vieil édifice. Ce n'est point un philosophe, un économiste, dit-il, qui devait

¹ LE CORBUSIER : *Propos d'urbanisme*, « les fermes radieuses », p. 121.

² PELLARIN : *Vie de Fourier*.

³ *Théorie des quatre mouvements*, p. 300.

« ouvrir le sanctuaire de la nature ⁴ » ; mais un petit employé de commerce, le déshérité entre tous aux yeux de l'aristocratie intellectuelle, a levé « le voile d'airain ⁵ » et d'un bond touché les sommets. À lui seul, la lumière fut donnée. Il n'a plus à se comparer aux chercheurs civilisés. Son humilité, si encore elle subsiste, n'a plus affaire qu'à la Nature ou à Dieu. Elle est celle du magicien qui n'a point tant créé qu'invoqué, du magicien qui a trouvé « la clé et la formule ».

Ce fut là, pense-t-il, sa chance. Contraint de vivre médiocrement d'un métier qu'il méprise, il prend sur la vie une revanche éclatante. Lui l'obscur, le raté, il est l'unique. Parmi tous les hommes passés et présents, seul il participe à la création, puisqu'il a mis au jour « l'organe de ses décrets ⁶ ». Comment découvrit-il ce destin privilégié ? Jaloux de son originalité, Fourier ne nous confie pas les sources de son œuvre : le lion n'a pas à se rappeler tous les moutons qu'il dévora. Sa pensée, au vrai, déferle comme une vague à partir des événements réels, les événements de sa vie et de la vie du monde autour de lui. Rien de plus concret que les points de départ de ce prodigieux rêveur. C'est pourquoi son obscur destin nous intéresse encore ; il est l'envers de la vraie vie qu'il imagina, le négatif des images radieuses d'Harmonie.

Charles Fourier, donc, naquit à Besançon, comme Proudhon, le 7 avril 1772. Ses parents, négociants aisés, tenaient un magasin de draps. Il était leur dernier enfant, leur fils unique. Ses trois sœurs étaient plus âgées que lui. Son enfance semble avoir été à la fois fantasque et réfléchie. Il fit ses études au collège de Besançon et manifesta un goût extrême pour la géographie, la musique et la culture des fleurs.

Son père mort prématurément, il fut envoyé à Lyon pour apprendre le commerce. Dès 1790, il voyage, il visite Paris avec son beau-frère et Brilat-Savarin, puis il réside quelque temps à Rouen, ville détestable, dit-il, après l'animation, la richesse de Paris qui l'éblouit.

En 1791 il revient à Lyon, puis il travaille quelque temps à Marseille, Bordeaux, il visite l'Allemagne, les Pays-Bas, la Hollande, rapportant sur chaque ville entrevue des connaissances minutieuses : climats, cultures, habitants, architecture, proportions des monuments, rien n'échappe à sa précision.

En 1793, il reçoit l'héritage de son père et il achète des denrées coloniales pour les revendre à Lyon. Mais Lyon se soulève alors contre les

⁴ *Ibid.*, p. 132.

⁵ *Ibid.*, p. 215.

⁶ *Ibid.*, p. 300 et *Lettre au Grand Juge*, p. 595.

conventionnels, la ville est bloquée, assiégée. La petite fortune de Fourier est réquisitionnée, les balles de coton pour protéger les défenses des assiégés, le riz, le sucre, le café pour les hôpitaux et la nourriture des combattants. Fourier, ruiné, doit combattre avec les révoltés et quand Lyon tombe après deux mois au pouvoir des révolutionnaires, il est menacé de mort. Il échappe plusieurs fois aux convois de condamnés grâce à un mensonge, raconte-t-il ; il est emprisonné, relâché ; il reçoit des visites domiciliaires renouvelées ⁷. Finalement, il s'échappe de Lyon et gagne Besançon où il est de nouveau arrêté pour avoir quitté Lyon sans papiers. Libéré grâce à l'intervention de sa famille, il est obligé d'entrer en service au 8^e régiment de chasseurs à cheval.

Fourier ne devait jamais oublier la répression qu'il a vue et subie à Lyon. Il a reconnu « le fiasco irrémédiable de la phrase ⁸ », l'échec des théories, mais il a éprouvé leur puissance paradoxale, la violence que les « justes » déchaînent. L'impuissante raison a engendré la terreur. On a déclaré les droits de l'homme, on a tué pour des principes et l'injustice grandit tous les jours avec le développement de l'industrie car « la pauvreté naît en civilisation de l'abondance ⁹ ».

Devant cet appel de la misère, les doctrines de perfectibilité, l'optimisme des sciences politiques sont une dérision. Fourier cherchera les fondements de la société en deçà des idées morales, des institutions civiles ou des préjugés. Il découvrira l'attraction passionnelle qui doit mouvoir les sociétés, comme l'attraction des corps meut les astres et tout l'univers. Mais, en 1797, il ne vise encore qu'à réorganiser l'armée et, lorsqu'il réussit à se faire réformer, il se rend à Paris pour soumettre ses projets aux autorités. On ne l'écoute guère et, en 1799, nous le retrouvons à Marseille, chargé de faire jeter à la mer, en grand secret, une cargaison de riz que ses patrons ont laissé pourrir en attendant la hausse : nouvelle expérience qui devait accroître sa haine du commerce et de la spéculation.

En 1800 et 1801, il voyage de nouveau entre Paris et Lyon ¹⁰ où il publie, en 1802 et 1803, des articles qui indiquent une pensée maîtresse d'elle-même ¹¹. L'un de ces articles, « Triumvirat continental et Paix perpétuelle sous trente ans », fut imprimé par Ballanche qui semble avoir préservé Fourier d'une

⁷ Ces affirmations du biographe de Fourier, Pellarin, ne sont pas certaines. Fourier n'aurait parlé que de la perte d'objets personnels pendant le siège de Lyon. (Cf. *La Découverte du Mouvement Social*, J.G. Hemardinquer, in : *Le Mouvement social* (juil.-sept. 1964).

⁸ F. ENGELS : *M.E. Dühring bouleverse la science*, traduction Bracke, III, p. 10-11.

⁹ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, t. VI, p. 35.

¹⁰ C'est alors que Fourier perdit le reste de ses biens, à la suite, dit Pellarin, du naufrage d'un vaisseau. Il souhaitait faire des études à Paris et dut abandonner ce projet.

¹¹ Cf., en appendice, les articles de Fourier parus avant la *Théorie des quatre mouvements*.

enquête policière. Dubois, en effet, secrétaire de la police de Lyon, s'était inquiété de cet article et de son auteur.

En 1808, paraît à Lyon la *Théorie des quatre mouvements*¹². En 1809, Fourier voyage en Suisse. En 1812-1813, il est de nouveau à Lyon. Sa mère, morte en 1812, lui avait laissé une petite rente qui le préserva d'une misère totale quand il abandonna successivement ses places pour écrire. Pendant les Cent Jours, il fut chargé du bureau de statistique de la préfecture par son homonyme, le baron Fourier, alors préfet de Lyon¹³.

Pendant l'hiver 1815-1816, il quitte Lyon pour Talissieu, un village du Bugey, afin de préparer en paix « le Grand Traité ». Il écrit en effet de nombreux cahiers manuscrits, dont une partie constitua le *Traité de l'association domestique agricole*, imprimé en 1822. Le reste, une masse importante, demeura en partie inédit.

En 1816, Fourier rencontre son premier disciple, Just Muiron, et à partir de 1820 il connaît quelques journalistes, Charles Nodier, Aimé Martin, Julien.

En 1822, ayant épuisé ses ressources à Paris pour faire connaître ses ouvrages, il revient à Lyon et entre comme caissier dans une maison de commerce. Puis il réside quelque temps dans le Jura, chez des amis, et revient à Paris où il décide de s'installer. Il est alors commis chargé de la correspondance et de la comptabilité d'une maison de commerce américaine établie à Paris.

En 1826-1827, il commence la rédaction du *Nouveau Monde*, et en 1827 il quitte sa place pour achever son livre. En 1828, il cherche à le faire imprimer. Après de multiples démarches le *Nouveau Monde* paraît en 1829.

En 1832, ses disciples, Just Muiron, M^{me} Vigoureux, Amédée Piaget, docteur en médecine, Lemoyne, ingénieur, Pellarin, qui fut plus tard son biographe, font paraître une revue : *le Phalanstère et la Réforme industrielle*. En 1832 également, un début d'épreuve de l'ordre sociétaire est amorcé à Condé-sur-Vesgre, à la lisière de la forêt de Rambouillet. Mais ce projet échoue, faute de moyens. Fourier, qui avait tant désiré faire « l'essai¹⁴ » partiel de sa théorie, voit ses espoirs sombrer avec cette tentative manquée. En 1833 et

¹² On a dit (M. Lansac) que la *Théorie des quatre mouvements* représente les minutes des conférences prononcées par Fourier dans les loges maçonniques de Lyon. Je n'ai pu vérifier cette affirmation, mais il est certain que Fourier fut apprécié à Lyon et qu'il connut des francs-maçons.

¹³ Ce détail biographique est contesté.

¹⁴ *Théorie des quatre mouvements*, pp. 126-127.

1834, il collabore aux exposés de la Société de civilisation. Il songe à écrire un traité d'analogie : *la Nature indiscrete ou l'Analogie*.

En 1835, il publie *la Fausse Industrie et l'Industrie naturelle* – quelques aperçus sur la vie future et la cosmogonie.

Ce dernier écrit représente la phase ultime de la lutte de Fourier. Il est plus amer que ses premiers livres et les invectives contre les critiques et les moqueurs se font plus âpres.

Cependant ses disciples les plus ardents, en particulier Victor Considérant, créent en 1836 un nouveau journal sociétaire : *la Phalange*, où Fourier publia encore un plan d'essai conçu pour cinq cents enfants. Après sa mort, survenue en 1837, *la Phalange* imprima une partie importante des *Cahiers* inédits, triant cependant et rejetant ce qui parut toujours irrecevable : les descriptions du Nouveau Monde amoureux ou les rêveries cosmogoniques.

Ainsi donc, toute sa vie, inlassablement, Fourier écrivit. Sensible à toutes les misères, il avait découvert, pense-t-il, les fondements de la société, certain de détenir la solution qui réduirait les maux civilisés : indigence, fourberie, oppression, carnage¹⁵, il travailla sans relâche à la faire connaître. Son métier, ses voyages d'affaires, ses plaisirs mêmes – repas de table d'hôtes, cafés, rencontres – ne sont que l'envers de sa vraie vie et qui encore alimentent son rêve – expériences journalières, conversations, mines grises en apparence, où il puise des pierres lumineuses : observations aiguës, chimères hardies, intuitions prophétiques. Ses instants de liberté, il les voue à formuler sa vision, à communiquer, à convaincre. Acharné, impudent, peut-être ne prenait-il pas les bons moyens. Béranger note¹⁶ : « Il aime plus son système que l'humanité. Aussi l'orgueil l'a-t-il rendu rebutant et inintelligible. » De plus, il chercha des distinctions peu compréhensibles : bizarreries typographiques, paginations irrégulières, divisions incongrues. Le style de ses ouvrages enfin, ce style « qui est l'homme », n'est jamais beau. Puissant parfois par sa vigueur satirique, pittoresque et d'une verve originale, il est rocailleux, alourdi de redites. Il ne se corrigea guère sans doute et se contenta de reprendre indéfiniment les mêmes thèmes pour ajuster enfin son écriture à ses images.

Les railleries, l'incompréhension, l'échec n'entamèrent jamais sa conviction. Tout au plus eut-il parfois de brèves pensées comme des actes de désespoir. Ainsi écrivit-il : « Les civilisés paraissent si étrangement perdus, sourds à la vérité, qu'il faudra les contraindre aux voies du bonheur¹⁷ ». On a voulu voir là

¹⁵ *Ibid.*, pp. 101, 340, 420.

¹⁶ BÉRANGER : « Lettre à Trélat », in *Correspondance de Béranger*, tome III, 18.

¹⁷ Cf. FOURIER : *Traité de l'association domestique agricole*, *Œuvres complètes*, tome ii, p. 448 : « Est-ce bien par la liberté qu'on peut conduire les civilisés à la sagesse ? Non il faut

une volonté de dictature et, certes, il y a en tout croyant un forcené et un fanatique possible. Mais à sa propre velléité totalitaire, Fourier continue d'opposer : « Tout ce qui est fondé sur la contrainte est fragile et dénote l'absence de génie ¹⁸ », idée centrale d'où rayonne son système. Envisager la solution de force, c'est un mouvement d'humeur, semble-t-il, la preuve que la vie a atteint ce visionnaire.

Ainsi le décrit son biographe Pellarin : « Dans ses yeux éclairés d'un feu fixe et abstrait, le désespoir du penseur inconnu perçait à travers les continuelles préoccupations de l'économiste et sous le nez aquilin fortement déjeté à gauche, les lèvres minces habituellement serrées l'une contre l'autre et s'abaissant vers les angles de la bouche dénotaient la persévérance, la ténacité et donnaient à la physionomie une certaine impression de gravité et d'amertume ¹⁹ ».

Tension, amertume, signes de trouble et réaction à la fois de celui qui a vu flétrir ses illusions, mais ne s'est pas résigné. Cette impatience devant le refus d'audience, cette inquiétude, au vrai, nous la retrouvons dans ses invectives contre les critiques ou son opposition rageuse à tous les penseurs contemporains – mais elle n'entraîne jamais le doute. Déçu profondément de n'avoir point trouvé de volontaires pour l'association, il élabore plus complètement, à la fin de sa vie, une théorie du garantisme et du sociantisme, systèmes d'assurances sociales qui ouvrent le passage gradué et non plus immédiat en Harmonie, possibilité moins brillante que celle qu'il imagina d'abord, mais dont les chances du moins demeurent. Bien plus que sa boutade sur la contrainte, cette place toujours plus grande faite à l'évolution graduée paraît suivre la ligne de sa pensée et manifester une certaine possibilité de s'adapter au réel sans rien sacrifier de son intégrité.

Cette évolution se fait de l'intérieur. C'est un des aspects de sa pensée que Fourier développe : l'une des voies énoncées comme possibles à l'issue de la civilisation prend, devant l'échec de conversion instantanée, une nouvelle force. Fourier se révèle ici autodidacte au sens le plus strict. Il le fut d'ailleurs toute sa vie. Après des études superficielles au collège de Besançon, il n'eut plus, semble-t-il, et malgré son désir d'information, que des lectures de hasard et des renseignements de seconde main : journaux, revues, conversations, plus facilement accessibles. En effet, « après avoir employé mes journées à servir les fourberies des marchands et m'hébéter ou abrutir dans des fonctions

les contraindre. Tel est le civilisé, être sans raison. Il n'use de la liberté que pour se porter au mal. »

¹⁸ Manuscrits, tome I, p. 63.

¹⁹ PELLARIN : *Vie de Fourier*, p. 214.

mensongères et avilissantes, je ne pouvais pas employer mes nuits à m'initier aux sciences vraies ²⁰ ».

Il était donc, comme il l'écrit, « illitéré ²¹ », ce qui ne veut pas dire à la vérité ignorant. Tout d'abord, ses expériences, vécues avec acuité, lui fournissent un savoir pratique précis. Sa mémoire étonnante conserve ce fonds solide et mille traits captés dans le monde. On ne trouve pas dans sa vie la trace d'une étude suivie. Pourtant il conservait précieusement le livre de Kepler, *Harmonices Mundi*, en latin.

Sans doute fut-il donc capable d'une lecture difficile si elle l'a séduit. Il rejeta les livres de Descartes ou Condillac sans les lire, mais c'est qu'il ne vit là que fumées abstraites. Il donne peu de renseignements sur la genèse de ses découvertes. Mais il est certain que, s'il emprunta, ce fut suivant les besoins très exceptionnels de son esprit ; il se forma, comme tout autodidacte, en marge de la culture traditionnelle. Plus libre donc des structures particulières de pensée qui sont la condition d'une civilisation, mais qui limitent la visée des hommes, formes ou œillères qui cernent leur objet d'une manière toujours plus pénétrante mais au détriment de la riche substance originelle, la pensée de l'autodidacte peut avoir plus de poids, mais elle est moins protégée contre les naïvetés ou les aberrations. Opiniâtre, fermé sur une conviction étrange ou un moment dépassé de la pensée, il ne souffre guère le dialogue. Mais ces manques deviennent force, et singulière, s'il a du génie. Alors, sans doute, il dépasse l'homme de goût, alors il est capable de « refaire l'entendement humain ²² ». La culture de l'autodidacte est toujours partielle et lui-même forcément partial. Mais s'il est grand, on peut rappeler à son propos le mot d'Alain – « Peut-être est-il bon de savoir que l'impartial n'a pas d'idées ²³ ». Tel fut Fourier et il eut de cette puissance un vif sentiment. « Je me serais probablement égaré comme tant d'autres, écrit-il, en m'évertuant à acquérir ces colifichets de style et de méthode, en lisant les modèles ou prétendus modèles de sagesse et d'éloquence politique. *Je me serais façonné à m'occuper des idées d'autrui. La science m'aurait dirigé à contresens de l'instinct.* Les discussions scolastiques m'auraient engagé dans quelque lutte de controverse... Eh ! quel bénéfice y eût trouvé l'âge moderne ? Au lieu de posséder la théorie de l'Attraction et des Destinées, il aurait recueilli de mes veilles quelque ruse d'économiste. C'est donc sur mon ignorance que le siècle doit remercier le sort qui, en m'arrachant aux études pour m'exiler et m'emprisonner dans les comptoirs de banque, me força à cultiver mon propre fonds, à négliger les

²⁰ Cité par PELLARIN : *Vie de Fourier*, p. 146.

²¹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 218.

²² *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes*, tome II, pp. 137 et 184.

²³ ALAIN : *Propos de littérature*, p. 28, P. Hartmann, 1933.

controverses d'autrui pour ne m'occuper que de mes idées et mettre en valeur le génie inventif dont la nature m'avait doué ²⁴ ».

Il y a ici une intuition juste du fait que les hommes de culture en arrivent souvent à ne plus réfléchir que pour résoudre des contradictions pensées. Loin d'approfondir les problèmes essentiels, il y a un mouvement de l'esprit qui complique indéfiniment les formes. Il n'a que mépris pour les subtilités des philosophes qui vivent en spectateurs. S'ils se séparent du monde actif, ce n'est point que leur esprit soit plus élevé, dit-il, mais leurs forces vives moindres. Les amis de « l'impuissante raison ²⁵ » sont satisfaits de peu. Ce sont des « mangeurs de choux et de raves ». Refusant de même son attention aux autres, le peintre Léger, il y a quelques années, s'écriait : « L'admiration, je ne sais pas ce que c'est. Le musée, c'est bon pour ceux qui n'ont rien à faire. Moi je n'ai pas le temps. » De telles affirmations, certes, forcent la vérité. Léger et Fourier devaient plus qu'ils ne voulurent l'avouer à leurs prédécesseurs. Cependant, cette attitude n'est pas vaine parade. Il y a, en ce sens, de l'autodidacte en tout créateur. Mais qu'est-ce à dire, sinon que de tels hommes gardent le sens du recommencement individuel, l'adhérence à leurs singulières, voire rustiques, opinions, la décision de suivre leur mouvement original jusqu'au bout, soit une naïveté plus ou moins concertée et une croyance.

Or toute croyance arrête la vélocité de l'esprit, ses réflexions indéfinies, son infernal pouvoir de contradiction. Elle est acte mondain, elle nous jette hors du sujet entendu comme condition de possibilité de toute expérience. Elle est passion. C'est par là d'ailleurs que nous pouvons peut-être comprendre Fourier tout entier, son extrême lucidité, sa rigueur minutieuse et ses extravagances. La plupart des auteurs qui ont étudié Fourier et ses biographes ont été déconcertés par ses divagations. Ils les ont minimisées ou bien ils l'ont accusé de « vésanie ²⁶ » jusqu'en ses constructions les plus intéressantes. On a même envisagé la mystification. Fourier serait-il un humoriste ? Certes, ses fantaisies ont parfois une telle veine comique. Ainsi, par exemple, il distingue « 9 degrés de cocuage » et décrit « 70 espèces de cocus », 49 « cocus d'ordre simple » et 31 « d'ordre composé ²⁷ » ; ou bien, en réponse à un critique qui l'accusait de prévoir pour les hommes un sixième sens, il rétorque : « Un sixième sens, non pas, mais un cinquième membre et qui pourra servir de parachute ²⁸ ». En foi de quoi, une caricature le représenta avec une queue munie d'un œil à l'extrémité. Certes il est possible, sinon probable, que Fourier se soit alors

²⁴ FOURIER, manuscrits, année 1951, pp. 11-12. (Texte de 1820.)

²⁵ *Théorie des quatre mouvements*, p. 131.

²⁶ Cf. MAXIME LEROY : *Histoire des idées sociales : Fourier*, pp. 246 et ss.

²⁷ *Théorie des quatre mouvements*, p. 240 et *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 122-128.

²⁸ *Bulletin de Lyon*, 20 nivôse an XII, signé « Fourier ».

amèrement moqué. Il note dans ses cahiers ²⁹ : « Preuve qu'ils ne savent rien inventer – prennent figure à la lettre ». Cependant, ce n'est pas au figuré qu'il parle de l'origine de la cerise, produit de la copulation de la Terre avec elle-même, ou des raisins, produit de la copulation de la Terre avec le Soleil, ou de l'aurore boréale « symptôme » du rut de la planète, effusion du fluide prolifique qui, lorsque « le rut acquerra plus d'activité, l'aurore boréale devenant plus fréquente, se fixera sur la terre et s'évasera en forme d'anneau ou couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière ³⁰ ». Cette couronne boréale « changera la saveur des mers et décomposera les particules bitumineuses par l'expansion d'un acide citrique boréal. Ce fluide combiné avec le sel donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons aigre de cèdre ³¹ ».

Si la croyance est passion, elle peut sans doute, comme toute passion, virer en vertige, pour peu que l'on s'y abandonne. Et, certes, Fourier s'y est laissé aller en toute licence. En pleine fièvre spéculative, ivre du succès rêvé, il restait parfois jusqu'à six ou sept nuits sans dormir. Alors, sans doute, glissait-il de la vision originale et précise des maux qui l'entouraient aux conjectures les plus hasardées.

Cet égarement, au dire de Proudhon, marquait son visage : « J'ai connu Fourier, il avait la tête moyenne, les épaules et la poitrine larges, l'habitude du corps nerveuse, les tempes serrées, le cerveau médiocre. Une certaine ivresse répandue sur sa figure lui donnait l'air d'un dilettante en extase. Rien en lui n'annonçait l'homme de génie, pas plus que le charlatan ³² ». Proudhon est sévère, irrité du charme même qu'exerça sur lui, il l'avoue, ce « bizarre génie », mais son jugement est recoupé par celui des mieux intentionnés : M^{me} Courvoisier ³³ parle de « l'enthousiasme tout divin » qui « animait spontanément cette attitude froide et méditative de l'homme que rien n'étonne parce qu'il a tout prévu ». M^{me} Courvoisier indique ici, de plus, la froideur du savant que Fourier voulut être aussi. Glace et feu étrangement mêlés, Fourier l'inspiré se promenait avec une canne-mètre, mesurant des portes, des fenêtres, des bâtiments, la grandeur des places, des proportions définies. Avec la même précision, il décrit les moindres détails du monde à venir. Il les voit comme le Douanier Rousseau chacune des feuilles de l'arbre qu'il peint. Doué d'une vive activité sensorielle, il imagine les formes, les couleurs, les lignes nettes et les nuances. Les scènes d'Harmonie en acquièrent une étrange présence. Mais quand Fourier applique la même minutie, le même souci maniaque des calculs

²⁹ FOURIER, Cote supplémentaire des papiers de Fourier, cahier 2.

³⁰ *Théorie des quatre mouvements*, p. 161.

³¹ *Ibid.*, p. 163, note.

³² PROUDHON : *De la création de l'ordre dans l'humanité*, Paris 1843, p. 168 (note).

³³ M^{me} COURVOISIER : « Lettres sur Fourier ». *La Phalange*, 2^e série, tome I, p. 201, 1832.

exacts à ses imaginations les plus fantastiques, alors nous sommes déroutés. Jamais il ne semble plus fou que lorsqu'il se veut prince de l'exactitude ; il établit en effet des tableaux ou combinaisons numériques hermétiques et il en tire des conclusions baroques : les temps de la naissance et de la sénescence des mondes, le nombre des naissances et morts – 1620 – assignées à chaque individu, la durée de ces avatars – 27 000 ans dans ce monde-ci, 54 000 dans l'autre ³⁴, – la durée précise de la vie des futurs Harmoniens – 144 ans ³⁵ –, et tant d'autres prévisions « exactes », et tous les dénombrements de la cosmologie : la Terre parmi les 100 000 univers qui constituent un binivers, les binivers eux-mêmes groupés en trinivers ³⁶, et ainsi de suite mais non point à l'infini. Quelque part, cette pensée vertigineuse trouve son point d'arrêt, montrant à la fin comme un « tact dans la démesure ». Cette imagination cosmique n'est-elle pas, d'ailleurs, une manière fantastique de nous sensibiliser à l'immensité récemment reconnue, aux régions nouvelles que devait ouvrir la pensée scientifique ? Les divagations de Fourier ont donc un sens, et se relient, quoi qu'il puisse sembler tout d'abord, à ses intuitions les plus concrètes. Cependant, il est assez manifeste que nous ne pourrions pas nous fier partout à Fourier. Éternité de ce qui est instinctif, dit-il, vanité de la raison ; mais il méconnaît trop que « cette infériorité de l'intelligence, c'est tout de même à l'intelligence qu'il faut demander de l'établir. Car si l'intelligence ne mérite pas la couronne suprême, c'est elle seule qui est capable de la décerner. Et si elle n'a, dans la hiérarchie des vertus, que la seconde place, il n'y a qu'elle qui soit capable de proclamer que l'instinct doit occuper la première ³⁷ ». Néanmoins, grâce à l'oubli de toute règle, certains osent franchir les bornes de la logique et ouvrir des abîmes, sans doute, mais aussi des mondes nouveaux. C'est pourquoi des œuvres comme celle de Fourier ont une valeur incomparable. Avec plus de sensibilité que les raisonnables, de tels hommes indiquent : « Phares » sur le chemin.

Mais puisque, précisément, ils se situent hors de toute norme, ils demeurent isolés et ce fut le cas de Fourier. Âpre, agressif, il ne fit certes rien pour se rendre aimable. Il eut pourtant, dit-on, un grand ascendant sur ses disciples, mais il ne s'entendait pas vraiment avec eux. Il ne leur était pas facile d'établir des rapports simples et cordiaux avec un homme qui détenait à lui seul toute vérité. Quant à lui, il se méfiait de leur zèle, voire des amendements auxquels ils pouvaient songer. Il n'eut pas d'amis. Quand il parle d'influences humaines directes sur lui, il parle de femmes. « Souvent, rapporte-t-il, quand je cherchais une solution, c'est une femme qui me l'apporta ». Pourtant il n'eut pas non plus de véritables amies parmi les femmes. Ses biographes découvrirent avec

³⁴ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II p. 319.

³⁵ *Théorie des quatre mouvements*, p. 183.

³⁶ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 262 et Manuscrits 1858, p. 316.

³⁷ PROUST : *Contre Sainte-Beuve*. Préface, p. 59. Gallimard, 1954.

scandale que les femmes dont il s'agit ne furent point de brillants esprits – tant s'en faut – et n'eurent pas non plus de bonnes mœurs. Fourier transformait-il la boue en or, ou plus simplement n'était-il pas capable de faire lumière d'une expérience naïve ? La parole d'un être spontané était pour lui étincelle et non pas les discours politiques des savants.

Ses préoccupations, enfin, l'isolèrent même du monde naturel. Lui qui voulut relier étroitement l'homme à la campagne, il ignorait, dit-on, la saison dans laquelle il vivait, le soleil, la neige ou la pluie. Il aimait les fleurs, la musique et les chats. Il détestait les chiens et s'irritait des enfants, lui qui voulut leur ouvrir toutes les chances en Harmonie. Ces détails et le récit d'autres menues habitudes nous le peignent maniaque, comme une vieille fille, selon Charles Gide. Mais ses contemporains le virent un peu différemment. Delrieu écrit : « Fourier était un vieillard petit, maigre, au front de Socrate. Toutes les facultés supérieures de l'esprit se trouvaient accusées dans les lignes de sa physionomie par les contours irréprochables de sa tête³⁸ ». Et M^{me} Courvoisier : « À son âge de soixante-quatre ans, ses cheveux blancs légèrement ondulés formaient comme une claire couronne sur sa tête large et d'une harmonie parfaite. Son œil bleu perçant et profond lançait parfois un regard dont la sévérité d'énergie devançait celle de sa parole³⁹ ». Ce regard n'est point d'une vieille fille. Fourier, dit encore un de ses biographes, « ne riait jamais. Au milieu des plaisanteries de ses camarades et de leurs joyeux propos, il conservait un flegme continu et un imperturbable sang-froid... Son insouciance de la vie, l'oubli de ses intérêts les plus chers, ne furent égalés que par son inaptitude à se tirer d'affaire, à se créer des ressources ou à profiter de celles qu'on lui offrait ». L'impassibilité glaciale était l'envers de son indignation, l'oubli de ses intérêts, la preuve qu'il avait choisi d'autres buts. Proudhon, si mal veillant parfois à son égard, reconnaît : « Ce que l'on sait de la vie privée de Fourier honore son caractère et prouve une âme énergique⁴⁰ ». Irréductible, dirons-nous, et que sa mort encore illustre. Malade, il avait refusé de voir les médecins si durement critiqués par lui. Il ne voulut pas même recevoir ses amis. Un jour, sa concierge le trouva mort, en redingote, et à genoux, appuyé au bord de son lit, dans une pauvre chambre, au milieu des pots de fleurs qu'il aima toujours, comme font les enfants. L'épreuve de cette « heure de vérité » ne le surprit en nul abandon. L'apôtre des plaisirs sut la franchir avec le souci de la dignité, le respect de l'homme en sa propre personne. Son dernier geste demeure ambigu : à genoux près de son lit, précipité par la mort ou pour une suprême vénération au Dieu, Feu, Nature dont il parla. Seul, en tout cas, irréconcilié. Mort obscure, mais digne de sa vie ; Fourier n'a jamais fui ce qu'il détestait dans aucune facilité, ni dans la

³⁸ DELRIEU : *Fourier*, « le Siècle », p. 160, 1837.

³⁹ M^{me} COURVOISIER, *lettre citée*.

⁴⁰ PROUDHON : *De la création de l'ordre dans l'humanité*, p. 177.

torpeur de la routine ni dans les plaisirs, pas même dans l'étude. Au contraire, il a fait front à sa manière et contre son intérêt. Il aimait – et on le lui a bien reproché – les plaisirs, distractions, bonne table, existence large. Il a négligé l'argent qui eût pu les lui procurer. Il a rompu avec la prudence et les usages de la société où l'enfermait le destin. Il a misé toute sa vie sur une autre fin. Il a fait bon marché de ce que, comme tout autre, il possédait de plus précieux : son temps, montrant, lui le prophète de l'attraction passionnée, ce qu'est en acte une passion au sens précis et moderne du mot : ce mouvement par lequel le moi se jette résolument de tous ses pouvoirs vers un objet à l'exclusion de tous les autres. La richesse de son esprit, l'énergie de son caractère, tous ses dons, il les voua à un but unique. Dressé contre les préjugés et les règles courantes, il affronta la déconsidération, les moqueries. Il se priva de jouissances certaines et immédiates.

Croire à ce point, risquer ses biens et sa personne, c'est assurer que tout n'est pas vain et se donner à soi-même, contre la première apparence, une réalité plus sûre. Tant il est vrai que la passion, ce mouvement qui nous jette au monde et que la réflexion prétend infirmer, est notre vraie manière d'être, est nous-mêmes.

L'objet de la passion peut être plus ou moins valable. Le sujet qui la vit se détache de la foule, il a eu l'audace de vouloir seul, acharné à faire vivre sa vérité singulière, à ne se laisser guider que par ses besoins propres.

Ennemi de toute banalité, « l'homme de désir ⁴¹ », assez fort pour suivre sa chimère, est parfois celui qui apporte au monde une vérité nouvelle. C'est ce que tenta Fourier. Son action eut certes une forme particulière puisqu'elle se borna à noter jusqu'aux moindres détails de ses inventions. Tous ceux qui se font une religion de l'acte matériel l'ont accusé de s'être évadé en ses livres, d'avoir été un songe-creux, et, sans doute, il trouva en son œuvre une compensation à sa vie. Ce qui ne veut pas dire qu'ainsi il n'affronta pas le monde. Doué d'un irrespect radical, il sut préciser ses critiques, mettre au jour la racine du mal et, une fois ruinées les formes sociales actuelles, trouver les fondements d'un ordre nouveau, de telle sorte que l'on ne sait jamais si la satire, chez Fourier, est sous-tendue par l'imagination créatrice ou si, pour bâtir l'avenir, il ne prend élan à partir des négations mêmes. Sa pensée, qui fait exploser les cadres sociaux les plus assurés, n'a rien d'une vaine évasion ni d'une inoffensive rêverie elle libère des forces capables d'agir en chaîne et de transformer la vie. Cependant, il est vrai qu'il fut un utopiste. Qu'est-ce à dire ? Tout d'abord que sa lucidité ne s'exerça guère sur les moyens de réaliser, non que la réalisation ne lui importât pas. Bien au contraire, il la voulut de toute son âme. Mais comment s'efforça-t-il d'y parvenir ? Dans le meilleur des cas,

⁴¹ CLAUDE DE SAINT-MARTIN : *l'Homme de Désir*, Lyon, 1790.

par la persuasion ; il écrivit pour convaincre et il donna des arguments *ad hominem* : pour ceux qui voient le fond des choses, sa propre version, son indignation devant la pauvreté, « le plus scandaleux des désordres sociaux ⁴² », devant « l'assassinat des ouvriers par le seul fait de la continuité du travail ⁴³ » dans diverses fabriques de produits chimiques, verreries, étoffes, son rêve d'une vie enfin pleine pour tous. Mais cette sensibilité à la souffrance des autres ne touchera pas tous les hommes. Aussi Fourier se croit-il très habile quand il cherche à séduire les autres par « l'appât du gain et des voluptés ⁴⁴ ». Forme de contrainte qui, du moins, s'accorde avec le système fondé sur les impulsions naturelles. Contrainte pourtant, comme toute séduction, puisque ce n'est point la vérité qui doit attirer les banquiers ou les amateurs de jouissances immédiates, mais leurs désirs cyniquement utilisés. Nous comprenons comment, un jour, il a pu glisser jusqu'à envisager la force pure et simple ; c'est que Fourier n'a point élaboré les moyens ; il se fia longtemps à un miracle : la conversion d'un mécène assez riche pour financer le canton d'essai ou d'un chef d'État puissant qui ordonnerait l'association. À ce personnage (l'un des quatre mille possibles, d'après lui), il a donné rendez-vous chaque jour à midi.

Avec candeur Pellarin note : « L'homme de science fut toujours ponctuel, mais l'homme de la fortune ne s'y trouva point ⁴⁵ ». Fourier cherchait en effet celui qui lui correspondrait pratiquement, « l'Augustin ⁴⁶ » du monde social. Celui-là apporterait les pierres et donnerait corps au dessin de l'architecte. Il bâtirait un modèle qui gagnerait de proche en proche l'univers entier. « Une idée, a écrit Sartre, avant d'être réalisée ressemble étrangement à une utopie », en ce sens en effet que toutes deux sont des possibles ; et la politique, en particulier, est cet art des possibles. Seulement, pour l'utopiste, la réalisation n'est plus qu'une formalité, car il prétend avoir tout prévu. Le politique, qui ne se contente pas de mots, suit une voie plus difficile. L'idée, pour lui, n'est qu'un masque peut-être trop beau, peut-être trop court. La vraie figure ne peut surgir que dans le monde, imprévisible en partie. Le réel est la pierre de touche, le van qui séparera lubies et anticipations vraies, créations valables. Le politique accepte la part d'un inconnu vivant, et du hasard. Il sait que l'idée la plus riche ne saurait enclorre le réel, la prévision la plus assurée recouvrir toutes les contingences. Au contraire, comme l'a écrit Renaud, « Fourier est exclusif. Il croit qu'il a découvert seul toute la vérité et que dans l'application l'expérience même n'apportera à son plan aucune modification. Cette prétention serait justifiée si, comme il le dit, il avait calculé tous les résultats auxquels il parvient. Mais comment comprendre que les passions puissent être soumises à des calculs mathématiques. Par analogie... Malheureusement, ses analogies

⁴² FOURIER : *Théorie des quatre mouvements*, p. 294.

⁴³ *Nouveau Monde, Œuvres complètes*, tome VI, p. 75.

⁴⁴ *Théorie des quatre mouvements*, p. 125.

⁴⁵ PELLARIN : *Vie de Fourier*, p. 146.

⁴⁶ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes*, tome IV, p. 451.

sont inintelligibles pour moi et je serais heureux de savoir quel rapport peut exister par exemple entre les passions affectives et les courbes du 2^e degré ». Pour Fourier, en effet, les propriétés de l'amitié sont calquées sur les propriétés du cercle, celles de l'amour sur les propriétés de l'ellipse, et ainsi de suite. C'est que l'analogie, intuition unitaire du monde et source de vives lueurs, fut aussi un démon pour Fourier. Épris d'exactitude mathématique, il voulut codifier minutieusement ses découvertes analogiques. Ne prétendait-il pas être le Newton du monde social ? Or les lois de Newton sont mathématiques, et seules les mathématiques assurent, croyait Fourier, la certitude. Mais la propension aux calculs indéfinis n'est pas tellement différente de celle à s'élever bravement jusqu'aux étoiles. Dans les deux cas, la pensée n'est soutenue que par elle-même. Elle tombe dans le vide comme la colombe de Kant lorsqu'elle croit voler plus libre au-dessus de l'air. Utopies et scientisme simpliste ici se rejoignent. La réalité les déborde. Il y a la même facilité monstrueuse dans les développements mathématiques et dans le délire du rêveur. La réalité n'a pas cette netteté ; elle ne possède jamais la perfection radieuse des images de Fourier ; tout est clair, en utopie. Il n'y a pas d'ombres, peut-être parce que rien n'est assez dense, assez pesant et opaque pour en projeter une. Les manques, l'imperfection qui attestent la réalité sont décidément niés. Fourier, qui accepte tout le naturel, vices et vertus, n'échappe point à cet emportement. Il veut à tout prix conclure. Plus de doutes, ni d'incertitudes. Contre le sentiment de la mort, dernière imperfection, dernière entrave au bonheur, Fourier invente une sorte de religion : la perte d'une vie n'est que le passage à mille autres jusqu'à l'épuisement, sans doute, de cet indéracinable et douloureux appétit individuel. Tandis que Fourier tournait en dérision la soif d'absolu des philosophes qui, à force de critique, laissent échapper leur vie, lui au contraire, par absence de critique, s'élance en des domaines incontrôlables.

Tant il est vrai, comme le pensait Samuel Butler, « qu'il ne faut jamais permettre à la vérité de dépasser certaines limites ⁴⁷ ». Du moins, faut-il reconnaître avec Benoît Malon ⁴⁸ « que, même dans ses divagations, Fourier reste grand » et que « jamais cerveau humain ne conçut plus brillante utopie ». « Sans doute il y a des scories dans l'œuvre de Fourier comme dans l'œuvre de tout homme, sans doute il manque à la science et à la logique... Mais que de lueurs de génie dans ces créations utopiques, que d'immortelles découvertes psychologiques et sociales. » De même Engels, réaliste s'il en fut, écrit : « Nous, nous mettons notre joie à rechercher les germes de pensée géniale que recouvre cette enveloppe fantastique et pour lesquelles les Philistins n'ont pas d'yeux ⁴⁹ ». Et Jaurès, en 1901 : « Fourier était un homme d'un admirable

⁴⁷ *Nouveaux voyages en Erewhon*, N.R.F., 1924.

⁴⁸ BENOÎT MALON : *Histoire du Socialisme et des Prolétaires*, Paris 1882-83, tome II pp. 83-88, 120-121.

⁴⁹ F. ENGELS : *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, p. 55. (Librairie de « L'Humanité », 1924.)

génie. Lui seul avait eu la force de concevoir la possibilité d'un ordre nouveau ⁵⁰ ».

Puis il fut oublié dans les bibliothèques, livré à la curiosité des adeptes « des sciences incertaines » et des médecins. On lui fit une place dans l'histoire des idées sociales, on le classa parmi les malades mentaux, on parla de sa « vésanie érotique ». Charles Gide, pourtant, met en relief ses dons prophétiques dans le domaine des faits économiques. Mais seul Proudhon, si longtemps réticent à l'égard du « rêveur phénoménal » dont la vie, dit-il, « s'écoula pour ainsi dire dans un perpétuel ravissement ⁵¹ », l'avait à la fin apprécié à sa valeur : « génie exclusif, indiscipliné, solitaire, mais doué d'un *sens moral profond*, d'une *sensibilité organique exquise*, d'un *instinct divinatoire prodigieux*, Fourier s'élance d'un bond, sans analyse et par intuition pure, à la loi suprême de l'univers ⁵² ».

Il fallut un siècle pour qu'un poète quelque jour redécouvrit cet Arioste des utopistes (comme le qualifia à sa grande satisfaction un publiciste du temps) : André Breton montra que le génie de Fourier surpassait les domaines politique et économique, lui qui eut de la révolution un sens assez total pour la mener jusqu'aux fondements de la condition humaine et de l'ordre du monde, lui qui voulut changer la vie, homme sublime, comme l'écrivit Stendhal ⁵³.

Fourier, tous les jours, attendit la visite de l'homme qui bâtirait les premiers palais harmoniens, comme les surréalistes favorisaient la venue vers eux du bonheur en ouvrant leurs portes et parcourant les jardins. Et peut-être n'est-ce pas en vain qu'il poursuit cette attente à l'échelle des siècles, si toutefois ceux qui enfin lui donnent son vrai visage peuvent figurer ce mécène. Fourier imaginait comme Dieu les développements de sa création dans le temps, prévoyant qu'il faudrait plusieurs générations d'Harmonie pour que certains règlements, et notamment ceux qui concernent l'amour, « pivot » en association, puissent être compris et vécus. Cela n'eut pas lieu en Harmonie, car il n'y eut pas d'Harmonie, mais une évolution de la vie sociale et de la vie de l'esprit telles qu'un siècle après sa mort on peut enfin dire que son utopie nous concerne et sa psychologie et sa théorie de l'éducation, intuitions qui anticipèrent sur la pensée de son temps et qui ouvrirent des voies inexplorées. Un aussi vaste rêve, tant de hardiesse féconde et la fraîcheur valent bien quelques voyages dans les nuées.

« ... Toi tout debout parmi les grands visionnaires,
» Qui crus avoir raison de la routine et du malheur...

⁵⁰ JAURÈS : *Le Travail*, p. 16.

⁵¹ PROUDHON : *Création de l'ordre dans l'humanité*, pp. 430-431.

⁵² PROUDHON : *ibid.*, p. 176.

⁵³ STENDHAL : *Mémoires d'un Touriste*, p. 340. Paris, E. G. Crès et C^{ie}, 1937.

» Roi de passion, une erreur d'optique n'est pas pour altérer la netteté ou réduire l'envergure de ton regard,...
» Je te salue de la Forêt pétrifiée de la culture humaine
» Où plus rien n'est debout
» Mais où rôdent de grandes lueurs tournoyantes
» Qui appellent la délivrance du feuillage et de l'oiseau
» De tes doigts part la sève des arbres en fleurs...
» Fourier tranchant sur la grisaille des idées et des aspirations d'aujourd'hui, ta lumière,
» Filtrant la soif de mieux-être et la maintenant à l'abri de tout ce qui pourrait la rendre moins pure, quand bien même, et c'est le cas, je tiendrais pour avéré que l'amélioration du sort des hommes ne s'opère que très lentement, par à-coups, au prix de revendications terre à terre et de froids calculs, le vrai levier n'en demeure pas moins la croyance irraisonnée à l'acheminement vers un avenir édénique et après tout, c'est elle aussi le seul levain des générations, ta jeunesse ⁵⁴ ».

⁵⁴ ANDRÉ BRETON : *Ode à Fourier*, éd, originale, édit. Revue « Fontaine », Paris, 1947, et in : *Poèmes*, Gallimard, 1948.

« La Théorie des quatre mouvements » ou le dessein d'un « grand œuvre »

« Ce qui me séduit dans une telle manière de voir, c'est qu'à perte de vue elle est recreatrice de désir... »

André Breton : L'Amour fou ⁵⁵

[Retour à la table des matières](#)

La vue de Fourier, si nous savons la ressaisir à travers critiques et mirages, ouvre un accès à l'innocence et à la cohésion des forces fondamentales et souterraines qui tiennent réellement toutes choses. Le monde inhumain indigence, oppression, carnages, et jusqu'aux catastrophes naturelles détérioration des climatures ⁵⁶, sécheresse, famine, sont des effets de la puissance humaine déviée. Il ne s'agit donc pas de changer en surface les conséquences néfastes, mais de bouleverser le principe même de la vie en société, de renouer avec l'élan pur qui triomphe sans cesse de nouvelles tensions et recrée indéfiniment le désir :

Si vous croyez de bonne foi que la médiocrité puisse remplir le cœur de l'homme, suffire à son inquiétude perpétuelle, vous ne connaissez pas l'homme ⁵⁷.

Mais le mordant de l'appel s'émousse à trop attendre, et la confiance se perd. On détend le ressort de la vie, on mutile l'ardeur sauvage parce que l'on a peur de ses éclats.

Les philosophes, écrit Fourier, disent que les passions sont trop vives, trop bouillantes ; à la vérité, elles sont faibles et languissantes. Ne voit-on pas en tous lieux la masse des hommes endurer sans résistance la persécution de

⁵⁵ p. 22, Gallimard, 1945.

⁵⁶ Nouveau Monde, Œuvres complètes, tome VI, p. 391.

⁵⁷ Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, p. 175.

quelques maîtres et le despotisme des préjugés... leurs passions sont trop faibles pour comporter l'audace du désespoir ; c'est pourquoi le grand nombre est toujours victime du petit nombre qui emploie la ruse pour maîtriser la force ⁵⁸.

Les philosophes et les penseurs, maîtres de cette ruse, justifient l'ordre existant quand même ils prétendent l'attaquer. Ils sont les chiens de garde ⁵⁹ de la civilisation. Au large de leur compromis, Fourier pratique le doute et l'écart absolu ⁶⁰. Il nous donne à voir la pensée sauvage non pas élégante et sans nuisance, mais aventureuse et risquée.

Son œuvre devait avoir la valeur d'un bélier enfoncé au cœur du vieil édifice, mais la civilisation se défend obscurément, efficacement ; les disciples mêmes de Fourier ne comprirent pas tout le sens de ses rêves ; ils étouffèrent sa voix plus sûrement que les critiques, puisqu'ils masquèrent ce qui leur parut irrecevable ; pourtant, cette pensée fit son chemin, car l'intransigeant utopiste n'était pas aussi seul qu'il voulut le croire. Il se moquait des philosophes qui bâtissent dans les nuées et déplorent l'épaisse nuit qui voile encore la nature ⁶¹ ; elle se révèle, dit Fourier, à celui qui sait l'entendre et qui pense à partir des faits de sa vie et de la vie d'autrui. Le nouveau monde sociétaire, les rapports inédits entre les hommes s'appuient non pas sur des principes abstraits et vides, mais sur la vie secrète des civilisés, sur la contre-morale effective. Bien autrement éclairante que les préceptes des moralistes, elle indique les intentions vraies ; nous la découvrons autour de nous sous les apparences et les masques, mais aussi au théâtre, dit Fourier, et dans les romans. Les Œuvres qui nous captivent sapent les préjugés ; elles nous offrent un moyen d'évasion, une satisfaction illusoire, mais elles préparent aussi la ruine de la civilisation subversive ⁶². Si l'on développait tout ce qu'implique leur contenu, nous verrions que le prodigieux rêveur est accordé à ces pensées concrètes qui jamais ne survolent la vie sensible, mais la mènent à son expression la plus claire. De telles vérités, méconnues du grand nombre, vivent comme le grain sous la neige. Ainsi germa longtemps l'œuvre de Fourier ; on apprécia tout au plus sa critique de la société mercantile et de l'hypocrisie morale, mais on négligea les projets d'harmonie. Or les sarcasmes de Fourier, la violence de ses attaques et sa vision d'un monde futur sont intimement liés. C'est la même imagination affective qui refuse le donné et crée l'harmonie. Fourier ose rejeter toutes les structures parce qu'il a découvert les racines de l'ordre humain. Il sait comment tout reconstruire, il imagine une société où les passions favorisées s'appellent et se compensent ; leur libre choc renouvelle

⁵⁸ Manuscrits, tome III, p. 309.

⁵⁹ P. NIZAN : *Les Chiens de garde*, Paris.

⁶⁰ *Théorie des quatre mouvements*, p. 121.

⁶¹ *Ibid.*, p. 81 et *Œuvres complètes*, tome II, p. 109.

⁶² *Théorie des quatre mouvements* pp. 112 et ss.

l'élan ; il est principe de turbulence et d'invention et le monde de Fourier sort à chaque instant de source, vif et dru. Le plus assuré, dès lors, est remis en question : la police, les laids visages qui se ferment comme des jalousies, l'amour, la vieillesse.

L'harmonie est le triomphe d'une révolte totale. Le désir humain s'y inscrit dans l'ordre des causes ; il est l'image magnifiée de la loi secrète de tout l'univers et le foyer dynamique d'où rayonnent les projets de Fourier.

Le premier livre de Fourier

Sa pensée est une comme l'eau du fleuve qui balaie les obstacles, et de même que le cours est plus vif près de la source, la Théorie des quatre mouvements et des destinées générales est un livre plus hardi, plus spontané que tous ceux qui suivirent. Il a le ton inimitable de la jeunesse et la ferveur de la découverte.

Il est aussi, écrivaient les éditeurs de 1841, celui qui prête le plus aux critiques. L'auteur est un immoraliste, a-t-on dit, il lâche la bride aux passions et décrit des coutumes amoureuses réprouvées par la morale ⁶³.

De fait, l'indignation des contemporains de Fourier, Pierre Leroux ⁶⁴ entre autres, atteint la violence des colères bibliques. Au XX^e siècle, ce grand courroux est apaisé. Les historiens se font ironiques et, tel Maxime Leroy, parlent de la vésanie érotique de Fourier.

Mais le mépris est ici une méprise ; Leroux était plus perspicace. Il luttait contre un nouveau monde.

Fourier, a dit profondément Barrès, est le moraliste de l'avenir ⁶⁵ ; il attaque les règles qui ont toujours limité les amours, les lois établies par la société sans égard aux désirs particuliers et qui s'imposent à chacun comme une seconde nature. Il invite tout individu à choisir selon lui, et non plus selon les impératifs d'une société.

Le nouveau monde amoureux est donc bien le noyau de l'individualisme et de la liberté, d'un monde inconnu où chacun vivrait son propre système d'échange sans être contraint de l'extérieur ni subjugué au plus profond de lui-même par des habitudes ancestrales.

⁶³ Préface des éditeurs de 1841, p. 326.

⁶⁴ P. LEROUX *Lettres sur le Fouriérisme*, in : « Revue Socialiste », 1847.

⁶⁵ M. BARRÈS *L'Ennemi des lois*, p. 77, Plon, Paris, 1937.

Et cependant, les contemporains qui vilipendèrent cette audace ne connaissaient pas toute la pensée de Fourier. En effet, après les pages hardies de la Théorie des quatre mouvements (2^e partie), Fourier ne publia plus rien de neuf sur ce sujet dangereux, mais il écrivit de longues notes restées manuscrites, ou partiellement publiées dans la Phalange, journal sociétaire, avec des déformations scandaleuses ⁶⁶. L'essentiel de ces pages inédites paraît pour la première fois dans la présente édition.

Mais de quoi s'agit-il au vrai ? De comprendre pourquoi l'amour est pivot de société ⁶⁷, de saisir le rapport entre le désir essentiel d'où naît l'utopie et, selon Fourier, toute activité vivante et le désir sexuel. Or, ces questions sont les nôtres et pour avoir été si bien caché, Fourier, après un siècle, nous parvient avec un savoir neuf. Il fut assez libre pour inventer ce que Freud conçut à partir d'une expérience différente, assez exceptionnel pour valoir notre interrogation tout entière.

Bien plus qu'un auteur d'utopie parmi d'autres, Fourier est une puissance cachée de l'histoire. Le plus absolu de tous les auteurs de systèmes sociaux ⁶⁸, disait Renouvier, esprit systématique vertigineux, intrépide, il nous mène en des régions inexplorées de nous-mêmes et jusqu'aux étoiles. On se sent remué sur une aile robuste dans le vide de prodigieuses chimères et l'on y perd la respiration de son esprit et le regard de sa raison.

Fourier, en effet, est aussi certain que l'aliéné. Sa grande découverte le fascine, et il n'est pas question d'adhérer à toutes ses extravagances, mais d'interroger cet absolu qu'il nous offre. Il suit les intentions humaines au-delà de toute limite et c'est pourquoi sa vue est plus significative que celle de l'inquisiteur raisonnable. Homme sublime, disait Stendhal ⁶⁹, aussi grand dialecticien que Hegel, affirma Engels ⁷⁰ ; le plus étrange des socialistes ne fut donc pas reconnu des seuls poètes et des surréalistes, mais d'esprits aussi réalistes que Engels.

⁶⁶ Cf. plus loin, *le Nouveau Monde amoureux*, l'épisode de M^{me} Strogonoff et la publication de ce texte dans la *Phalange*, pp. 419 et 529.

⁶⁷ *Théorie des quatre mouvements*, p. 204.

⁶⁸ RENOUVIER, in : *Critique philosophique*, tome XXIII : « La philosophie de Fourier ».

⁶⁹ STENDHAL : ouvrage cité.

⁷⁰ F. ENGELS M. F. *Duhring bouleverse la science*, traduction Bracke, tome III, p. 12.

Le poème mathématique de Fourier

L'œuvre de Fourier est un poème mathématique⁷¹, dit celui-ci, et l'on ne peut mieux définir les superbes concerts de passions inventées, puissances d'Harmonie qui passent la raison, mais que l'étrange rêveur maîtrise et mesure selon la science la plus juste : les mathématiques. Cette alliance originale est d'autant plus significative que Fourier, s'il veut tout relier à la mesure, rêve de nouvelles méthodes. Après ses recherches sur les séries passionnées puissanciennes, il s'aperçoit que les mathématiques restent en arrière : Géomètres arrêtés tout net au 5^e degré, écrit-il ; puis il ajoute : Ils devraient en conclure qu'il leur manque des voies d'opération. Mais où les trouveront-ils ? Précisément dans le mécanisme passionnel, dans les séries progressives. C'est là cette méthode que l'algèbre devra imiter, les emblèmes de la route nouvelle qu'il faudra suivre en formules excédant le 4^e degré⁷². Ainsi, l'idée de rallier le calcul des passions aux sciences fixes en vérité s'inverse. Les mathématiciens par analogie découvriront des voies nouvelles dans la théorie de l'âme humaine intégrale, c'est-à-dire dans les rapports et les jeux complémentaires des caractères différents, et, comme pour attester la valeur de cette intention, Fourier en parlant des séries passionnelles emploie les termes qui devaient être ceux des nouvelles méthodes mathématiques : modul (sic) et théorie des groupes, coïncidence vraiment poétique celle-là, remarquait Queneau⁷³, et marque du génie visionnaire de Fourier.

L'essor de la vie, l'ajustement des méthodes forment une unique recherche, qui emporte la loi elle-même dans son dynamisme. Les mathématiques ne sont pas applicables universellement tant qu'elles sont finies. Il faut découvrir des voies nouvelles pour des objets plus complexes et nous dévoilerons à la fois nos désirs enfouis, et des méthodes de calculs inconnues.

Fourier donne ici l'image de sa pensée composée ; il affirme et l'originalité du monde humain et la possibilité de le régler selon la juste mesure. Il pressent l'application universelle de mathématiques renouvelées. En ce sens, il est absolument moderne, tandis que Diderot⁷⁴ critique à la fois le mécanisme et le spiritualisme cartésiens, et instaure un nouveau matérialisme fondé sur une compréhension plus souple et plus précise des phénomènes biologiques, phénomènes, pensait Diderot comme plus tard Bergson, qui échappent à la mesure mathématique. Pour Fourier, au contraire, s'il n'est aucune pensée qui ne soit en relation avec le monde et dont le « germe » ne se trouve dans notre

⁷¹ F. ENGELS *Dialectique de la nature*, p. 307. Traduction D. Naville, Paris, 1950.

⁷² Manuscrits 1851, p. 23.

⁷³ R. QUENEAU : *Dialectique hégélienne et séries de Fourier*, in : Bords Hermann, Paris, 1963, pp. 37 et 59.

⁷⁴ Cf. *De l'interprétation de la nature*.

expérience, il n'est pas non plus de phénomènes qui ne puissent être exprimés selon un ordre certain. Si tous les mouvements de l'univers n'étaient pas coordonnés aux mathématiques, il n'y aurait point d'harmonie dans la nature et Dieu serait injuste, il serait arbitraire à ses propres yeux comme aux nôtres en ce qu'il ne concorderait pas avec une justice certaine et indépendante de lui ⁷⁵, c'est-à-dire que, sous la variété infinie de la création et les désordres momentanés, est inscrite une mesure, une raison universelle ; nous pouvons fonder sur elle, même si nous ne savons pas toujours immédiatement la découvrir ; elle est incluse dans les correspondances démoniaques comme elle le sera enfin, lisible pour tous, dans l'harmonie totale.

Cette profonde naïveté de Fourier rejoint l'exigence qui fut celle d'Einstein pour qui les difficultés irrésolues de la théorie physique bouleversée par une approche toujours plus subtile du réel et l'apparition d'objets contradictoires n'accréditaient nullement l'idée d'une contingence essentielle. Dieu, écrivait-il, ne saurait être ce joueur de dés. Si nous ne savons pas encore exprimer la raison de tous les objets aperçus, c'est que nos instruments ou notre esprit ne sont pas assez déliés ou, selon le langage de Fourier, c'est que la justice est composée et non pas simple – plus composée que nous n'avions su le penser.

Le rêveur d'avenir ne disposa pas lui-même d'un langage mathématique susceptible d'exprimer tout le réel et les passions et les mouvements des choses. Ses images mathématiques manifestent du moins un vœu précis, non pas celui de résoudre le réel en idées, ou en abstractions, mais de justifier à la rigueur les communications établies entre des domaines différents – en coordonnant toutes choses à des structures géométriques ou à des rapports de nombres qui réservent leurs singularités mobiles, mais attestent leur unité – et le principe général de l'ordre.

L'analogie

Mais l'unité véritable s'établit plus profond, en cette idée que nos passions représentent le modèle de toute réalité, que nos mouvements vifs commandent tous les autres. Le mouvement social est type des trois autres, les mouvements animal, organique et matériel sont coordonnés au social qui est le premier en ordre, c'est-à-dire que les propriétés d'un animal, d'un végétal, d'un minéral et même d'un tourbillon d'astres, représentent quelque effet des passions humaines dans l'ordre social et que tout depuis les atomes jusqu'aux astres forme tableau des propriétés des passions ⁷⁶.

⁷⁵ *Théorie des quatre mouvements*, pp. 150, n° 1 ; v. aussi p. 384.

⁷⁶ *Théorie des quatre mouvements* : Exposition, p. 150, n° 1. Fourier ajoutera plus tard un cinquième mouvement, mais affirmera toujours la prééminence du mouvement passionnel.

Prenons par exemple la girafe : Dans sa démarche elle excite les huées comme la Vérité quand elle est agissante... et pour représenter cette compression de la Vérité, cet obstacle invincible à ses développements, Dieu a tranché les bois de la girafe à leur racine ; ils ne font que poindre et ne peuvent étendre leurs rameaux⁷⁷. *La girafe représente l'inutilité complète de la Vérité en civilisation. Et si vous voulez savoir à quoi pourrait servir la Vérité dans d'autres sociétés que la civilisation, étudiez ce problème dans la contre-girafe que nous nommons le renne, animal dont on tire tous les services imaginables, aussi Dieu l'a-t-il exclu des climats sociaux d'où sera exclue la Vérité tant que durera la civilisation*⁷⁸. *Quand le regard de Fourier traverse de bout en bout la gamme des créations, il nous livre des choses bien saugrenues. N'oublions pas, cependant, qu'il s'écria un jour avec force* : Ne savent rien inventer, prennent figure à la lettre⁷⁹.

*Le plus étrange, en effet, est que ces apports burlesques recèlent toujours un sens. L'image de la girafe et du renne précise la valeur du miroir extérieur qui nous est offert ; il nous dispense, de notre vie, des portraits fixés parce que le temps des choses et des êtres naturels n'est pas le temps humain. Les sociétés pourront s'élever de la barbarie ou de la civilisation à l'harmonie, les passions en essor subversif, trouver leurs fins, mais la girafe ne deviendra pas le renne. Tout se passe comme si le dynamisme générateur d'existence humaine se prenait dans le monde en figures relativement figées, d'où cette conséquence : le potentiel de malheur que portait notre avènement prématuré fut tracé dans les choses avant même d'être accompli*⁸⁰. Les effets des trois mouvements animal, organique et matériel doivent représenter les jeux des passions humaines dans l'ordre social. Or la première création devant former le tableau des sept périodes d'enfance humaine à l'usage de qui elle est affectée, Dieu dans cette création a dû peindre par d'horribles productions les résultats épouvantables que devaient produire nos passions pendant ces sept périodes et comme il devait régner quelques vertus dans le cours des première et septième périodes, Dieu a dû les peindre par quelques productions utiles et gracieuses qui sont en bien petite quantité dans les trois règnes de cette création vraiment démoniaque⁸¹.

Fourier nous livre sa vision non pas bénigne mais horridique de la nature : Si le système de la nature est un, il faut, pour s'allier à l'humain, que les trois règnes soient miroirs ou tableaux hiéroglyphiques des passions humaines et

⁷⁷ *Théorie des quatre mouvements*. Chapitre omis, p. 391.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 391.

⁷⁹ Cf. Manuscrits, Archives nationales, cote X AS, cahier 2, n° 1-2 (cote supplémentaire des manuscrits de Fourier).

⁸⁰ Cf. Cahier incomplet inédit, cote 25-5 (1 A B XIX), p. 19 bis : « Les créations représentent principalement les buts, les points d'aboutissement. » (Archives nationales X AS.)

⁸¹ *Théorie des quatre mouvements*. Exposition, p. 159.

comme elles ne produisent dans l'ordre subversif que des horreurs⁸². Il y a, par exemple, cent trente espèces de serpents comme cent trente espèces de calomniateurs.

Dire que le monde est un, implique d'étranges résonances. La nature est telle que si l'enfer avait présidé à la création. En effet, Qu'est-ce que l'enfer dans sa furie pouvait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la vénérienne, la goutte et tant de venin⁸³. Le développement malheureux de nos sociétés en deçà de toute pensée claire et de tout acte vrai, ne vérifie le plan de Dieu que pour créer le mal ; notre histoire déviée s'est prise dans l'espace en êtres maléfiques. L'analogie, dès lors, est une manière fantastique et radicale de montrer la présence pratique de l'homme dans les choses et les êtres naturels. L'homme fait le monde et soi-même, devait dire Marx, mais cette affirmation pâlit auprès de celle de Fourier qui, sans crainte de délirer, montre le jeu des passions à la charnière de l'être. Le mouvement total de l'existence sociale modèle la nature et sculpte dans les choses son image fidèle ; le monde réel est un prolongement de nos intentions en acte ; il nous montre à l'évidence ce qu'elles impliquaient. Mais l'ordre extérieur lui-même n'est pas immuable ; rien n'est stationnaire dans l'ordre de la nature et si un globe ne fait pas de progrès vers le bien, il en fait vers le mal⁸⁴.

La nature, où le drame ne saurait se résoudre, pâtit cependant du retard et de l'incurie des civilisés : Les modernes ignorant que tout est lié dans le système du mouvement, pensent qu'il est indifférent, pour la planète, que l'organisation sociétaire de ses habitants soit retardée ; le corps de l'astre souffre comme nous de ces délais. La planète décline à vue d'œil par l'impossibilité de supporter une si longue durée de l'état subversif dont elle devrait être délivrée depuis deux mille ans au moins⁸⁵. Mais la menace peut être conjurée, malgré tous les déclin, que Fourier énumère, la force persistante de l'élan vers l'être résiste, entravée mais lisible à travers les éclats d'une violence aggravée : Cependant la Terre est violemment agitée du besoin de créer ; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales qui sont un symptôme du rut de la planète – une effusion inutile du fluide prolifique ; il ne peut former sa conjonction avec le fluide des autres planètes tant que le genre humain n'aura pas fait les travaux préparatoires. Ces travaux ne sauraient être exécutés que par la huitième société qui va s'organiser⁸⁶. Ainsi donc, la nature trahit le mouvement de nos passions en société, comme le milieu d'un individu trahit, malgré les sentiments ou les principes dont il se targue, ses intentions

⁸² Cf. Manuscrits, tome II, 1852, p. 325.

⁸³ *Théorie des quatre mouvements*. Exposition, p. 159.

⁸⁴ Manuscrits, tome II, p. 327.

⁸⁵ Manuscrits, tome II, p. 328.

⁸⁶ *Théorie des quatre mouvements*. Exposition, p. 160.

obscuras et inavouées ; un choix de vie se manifeste dans ce qui nous arrive ; une passion durable courbe selon son cours tout ce qui l'approche, et le méfiant ou le jaloux exerce sur ceux qui lui sont liés un pouvoir secret qui justifie toujours à la fin le sentiment dévié. Mais quand la subversion est générale, les forces maléfiques s'aggravent et leur poids accable la bonté isolée. Fourier, qui enchaîne tout sans peur jusqu'aux étoiles, agrandit la contagion au globe entier. L'univers nous offre l'image de ce que nos intentions recèlent. Mais cette implacable démonie n'est pas une fatalité. Notre liberté, bien au contraire, reçoit de son immense influence une éclatante confirmation. Nous ne sommes pas à jamais perdus. Nous ne sommes pas même compromis par le passé infernal ; un univers inconnu peut sourdre d'un jour à l'autre de la simple puissance vitale enfin consentie. Le rêve de bonheur auquel chacun s'obstine est le reflet ou l'anticipation âprement préservés du véritable plan de Dieu.

L'imagination métaphysique de Fourier soutient une magnifique hardiesse. Elle assure la possibilité que nous détenons de tout changer. Quand l'ordre divin sera connu, les privilèges de chaque individu assurés, en huitième période la nouvelle création nous fournira cinq cent quarante-neuf espèces dont les sept huitièmes disciplinables⁸⁷ et toutes les merveilles imaginables. Dieu a si bien préservé notre liberté que l'essor subversif des sociétés met en danger la création tout entière. Mais que la bonne parole soit entendue, et l'harmonie triomphera. Fourier s'avance ainsi d'un pas véhément hors des frontières du donné quotidien, mais non pas cependant sans états : de même que, dans la nature, quelques êtres utiles et gracieux défient le mal général, de même, dans les sociétés déviées, brillent des œuvres harmonieuses dont la beauté s'impose avec tant d'éclat que le désordre éclipsé se fait douteux. L'artiste et le poète proclament, comme Fourier, la liberté réelle qui nous est promise et la même heureuse variété ; car l'harmonie des belles œuvres ne procède pas d'une répétition d'identiques, mais de l'accord rythmé d'éléments différents, unis par des rapports égaux ou concordants, par une raison commune.

La musique

Le modèle d'une telle pensée aventurée semble bien avoir été la rencontre unique, et, pour Fourier, messagère privilégiée d'une vérité universelle, du rapport des sons perçus et des nombres conçus, des intervalles musicaux et des figures géométriques. Fourier, en effet, eut un goût très vif pour la musique, qui offre la possibilité singulière de vivre intuitivement des rapports numériques. Notre oreille saisit à priori la valeur exacte des nombres en même

⁸⁷ Manuscrits, tome II, 1852, p. 328.

temps que le ton. Cette spontanéité, cette faculté unique et étrange de l'oreille de pouvoir évaluer exactement le moyen de définition le plus important du domaine de la connaissance, le nombre, et ceci en un acte de perception spontané, doit frapper notre attention et a, du reste, toujours stimulé une façon déterminée de penser commençant par Pythagore et Platon, en passant par Kepler jusqu'à A. von Themis ⁸⁸.

Fourier rêve en effet une théorie symphonique ou polyphonique de l'univers, il cherche obstinément à relier toute connaissance à l'expérience métaphysique que la musique commande, puisqu'elle enveloppe le nœud extraordinaire qui réunit la sensibilité et l'esprit : L'entité reliant le nombre à la sensation, l'unique possibilité de vivre le nombre spirituellement, c'est le nombre en tant que ton, qui seul crée le trait d'union, le pont entre la pensée et la sensation ⁸⁹. Bien plus, puisque les intervalles des figures et les proportions géométriques peuvent indiquer exactement des rythmes dans la durée comme dans l'espace, la musique lance un pont entre l'espace et le temps. L'harmonique, de par la particularité du ton de mettre en regard l'espace et le temps (longueur de la corde et durée de la vibration) comme images réfléchies l'une de l'autre, crée non seulement un pont entre la pensée et la sensation, mais un pont entre l'espace et le temps ⁹⁰. Les mathématiques sont donc coordonnées aux divers mouvements dans l'espace et dans le temps ; elles comprennent en droit l'expression exacte des passions humaines comme, à l'autre extrémité de la chaîne analogique, celle des figures spatiales.

Fourier saisit à travers la musique une vérité cosmique où s'unissent raison, justice et beauté, et où se rejoignent deux courants de pensée que la période moderne sépara. D'une part, tout ce qui subsiste des rêves millénaires et de la pensée primitive pour qui les choses sont liées secrètement entre elles, l'effort de l'esprit tendant à découvrir les communications des êtres. C'est ainsi que la magie serrait le temps des choses et appelait des effets prodigieux par la seule invocation juste des liens cachés. Elle cherchait à rompre l'apparente massivité de la nature pour en déceler la substance poreuse et fondait ses pouvoirs sur une participation universelle. La science, d'autre part, affirma d'abord l'opacité des êtres et, pour ordonner le monde, sépara des objets définis et clairs.

Fourier voulut passionnément réunir ces perspectives, accorder la transparence des éléments de la nature qui se reflètent l'un l'autre et la solide prise rationnelle de la pensée, tenir le pas gagné ⁹¹, conserver les techniques

⁸⁸ Cf « École allemande de Philosophie harmonique », in *Blätter für harmonische Forschung*, Berne.

⁸⁹ Texte cité.

⁹⁰ *Idem*.

⁹¹ A. RIMBAUD : *Une saison en enfer* : « Adieu ».

utiles tout en poursuivant l'aventure inconnue. Il affirme que les règles mathématiques ordonnent tout être. L'effort raisonnable peut donc faire lever dans le monde des objets solides, émouvants comme des choses naturelles, des monuments, des villes, des ponts et des bateaux, ou prévoir ce qui ne fut jamais expérimenté, mais que les calculs révèlent possible ou probable.

Fourier chercha à concilier les sciences logiques, l'esthétique et la métaphysique. Les mathématiques apparaissent dans son œuvre comme la science des sciences, au sens platonicien d'une étude générale des proportions. Mais il n'en affirme pas moins très explicitement que, même développées et renouvelées, elles ne sauraient englober la métaphysique qui demeure bien au-dessus de toute connaissance purement rationnelle : c'est au métaphysicien et non au géomètre, affirme-t-il, qu'est réservée l'étude de l'attraction, et spécialement de l'attraction passionnelle, foyer modèle et type de tout autre mouvement : S'il faut que la raison vienne à votre secours, précisa-t-il, pour calculer et déterminer les plans sociaux auxquels tend l'attraction, n'en concluez pas que la raison doive être votre guide dans les théories sociales. Elle n'est qu'un agent intermédiaire dont l'emploi est de vous aider à constater les vues de l'attraction qui est votre seul guide naturel puisqu'elle est la voix de Dieu ⁹². Dostoïevsky, qui fut d'abord fouriériste, écrivit dans le même sens : Seuls la raison, la science et le réalisme peuvent tout au plus édifier une fourmière mais non pas une harmonie sociale dont l'homme serait susceptible de s'accommoder ⁹³ ; en effet, notre désir le plus fondamental est un reflet de la liberté divine, d'un pouvoir de création qui excède la raison et pour qui les mathématiques ne sont qu'un outil, un instrument de clarté et de justice, mesure et règle d'une puissance qui ne vient pas d'elles.

Les passions

Le secret des choses est plus profond que la raison ; il est hyperrationnel – élan passionné – Nature, Feu ou Dieu, dit Fourier. La surréalité est un dynamisme créateur. L'univers ne saurait donc se résoudre en abstractions, en rapports de nombres et de figures : il n'est pas non plus le résultat du heurt fortuit de masses inertes, mais l'extase de désirs insatiables qui se multiplient sans fin ; le jeu d'un Dieu qui révèle, par la diversité inépuisable du réel, son infini pouvoir de création.

Au contraire de ce que l'on a toujours cru, les choses sont donc partout relatives aux passions : Le plan de Dieu a été de mettre le mouvement en accord avec son auteur. Il faut pour cette unité que le mouvement représente

⁹² Manuscrits, tome III, p. 311. V. aussi *Théorie des quatre mouvements*, p. 128.

⁹³ DOSTOÏEVSKI : *Journal d'un écrivain*, p. 107. Traduction Chuzeville, Gallimard.

Dieu, soit en analogie avec Dieu, avec les douze passions primitives dont se compose l'essence divine ⁹⁴. *Telle est la conclusion de l'épilogue sur l'analogie* : Un des vices des beaux esprits et qui les a égarés dans l'étude de la nature est de ne pas rapporter tout aux convenances de l'homme ⁹⁵.

Les idées nous menacent de ruine, enseigne Fourier, alors que l'élan du désir est le seul tremplin solide pour accéder à l'être et à la liberté divine : par le concours des passions les plus individuelles et les plus vives, on arrive de plain-pied à l'essentiel. L'expérience humaine est tellement riche qu'elle délivre tous les sens de l'être, l'homme est pour l'univers un miroir omniforme et varié à l'infini ⁹⁶.

Si nous suivons jusqu'au bout nos intentions, nous découvrirons autant d'imprévu dans la nature qu'en nous-mêmes, nous libérerons les forces profuses que le monde inhumain, édifié au cours de l'histoire, a retenu captives et qui, lorsqu'elles paraissent, jettent dans l'effroi : longtemps comprimées, elles explosent pour le mal, dit Fourier, et, seuls, les plus hardis ont aperçu leur puissance irréfrenable : c'est ainsi qu'il y a bien longtemps Calliclès s'est levé pour dire la vérité et dans les termes mêmes de Fourier. Celui-ci écrit en effet : Le bonheur sur lequel on a tant raisonné consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire ⁹⁷, *et Calliclès* ⁹⁸ : *Le beau et le juste selon la nature, c'est ce que je suis en train de t'expliquer sans déguisement, à savoir que pour bien vivre, il faut entretenir en soi-même les plus fortes passions au lieu de les réprimer et qu'à ces passions, si fortes soient-elles, il faut se mettre en état de donner satisfaction par son courage et son intelligence. Mais cela sans doute, ajoute Calliclès, n'est pas à la portée du vulgaire. Il y a donc la morale de l'homme libre et celle de l'esclave. Est esclave la foule peureuse et privée de vertus qui crée les lois pour se protéger. La morale n'est que souvenir et anticipation de la peur. Le cynique avoue son injustice et l'oppression qu'il prépare en toute lumière. Socrate, patiemment, lui oppose le malheur du tyran : Mieux vaut subir l'injustice que la commettre. Fourier, plus simplement, parle de l'ennui des puissants : César ou Napoléon au faite de la gloire, M^{me} de Maintenon* ⁹⁹, *etc. Il n'entend pas modérer le violent, mais assouvir et flatter sa passion. Au vrai, dit-il, les désirs essentiels des grands caractères n'ont jamais été satisfaits ; en un monde subversif il n'est pas de salut individuel ; Socrate ou Néron, c'est tout un. La liberté sera pour tous, ou ne sera pas.*

⁹⁴ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 445.

⁹⁵ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 463.

⁹⁶ Archives nationales, X AS. Cahiers manuscrits de Fourier, 64, cote 9, p. 60 (inédit), n° 8-3.

⁹⁷ *Théorie des quatre mouvements*, p. 207.

⁹⁸ PLATON : *Gorgias*, 441, édition Budé.

⁹⁹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 198.

Fourier renouvelle donc les paroles audacieuses que Platon s'oppose à lui-même : à des forces irrépressibles, mais qui n'eurent jamais que la forme d'un cri, il donne un statut, il annonce une nouvelle alliance, celle de la justice et de la révolte passionnée.

Ce qui m'a toujours passionnément requis dans des œuvres (comme celle de Fourier), écrit justement André Breton, c'est qu'elles font bombe en leur temps, qu'elles se produisent au large de la ligne culturelle assignable à une époque et aussi qu'elles rendent un tribut beaucoup plus vaste que les autres aux aspirations et aux craintes qui forment le fonds commun de l'humanité¹⁰⁰. *Fourier reprend en effet d'anciennes paroles dont la puissance est toujours neuve. Cependant, il est peu probable qu'il ait lu le Gorgias, il semble plutôt avoir dégagé de telles pensées d'un fonds obscur et populaire, où d'ailleurs elles avaient évolué depuis l'Antiquité ; au temps des esclaves et du travail à la main, le cynique s'isolait parmi les puissants. Le rêve de l'homme de la civilisation industrielle peut s'universaliser.*

Une nouvelle morale

Le bonheur que le sophiste revendique pour les seuls maîtres, Fourier le promet à tous et cette bonne nouvelle indique une autre manière de penser et d'imaginer – non plus à partir d'une conscience isolée, mais à partir de l'ensemble social. Aussi bien, nul homme ne se suffit. Il est appel au monde et à autrui, et l'individu se constitue à partir des sollicitations reçues. Il dépend d'elles autant que de lui-même et celui que rien ne requiert n'existe pas ; chacun est donc intéressé à la vie de tous ; l'être le plus humble est peut-être seul capable d'éveiller en nous une virtualité inconnue comme le plus simple instrument d'un orchestre peut donner un son inimitable. En société, les appels et les réponses s'échangent et se dépassent ; les hommes se transmettent réciproquement l'essor. Le tyran est appauvri de tous les élans qu'il interrompt. Une prison se forme en lui à l'image de celle qu'il a préparée pour autrui. Il s'ennuie, il ignore qu'il est tourmenté par un désir privé d'objet. Dans un monde mutilé, aucun prince ne pourra jamais déployer tous ses pouvoirs. Le bonheur qu'il cherche pour lui seul est une notion contradictoire. Il n'est pas de vie intègre pour l'homme isolé par son orgueil ou la fortune, et seul un monde indemne d'ablations promet à chacun la joie d'une activité totale. La morale du sage solitaire est une abstraction ou un renoncement.

Déjà au XVII^e siècle, Spinoza, au contraire de Descartes, tint compte dans son analyse des passions du choc en retour de l'autre. Pour Fourier, cette interaction est décidément l'essentiel et si l'on n'a jamais su découvrir un ordre

¹⁰⁰ A. BRETON : Arcane 17, p. 66, Paris, Sagittaire, 1947.

du sentiment, c'est pour avoir toujours ignoré que les passions sont phénomènes interindividuels ¹⁰¹. La sagesse qui prétend les contenir divise l'individu et le mutile. Elle le fait esclave d'une part de lui-même.

Mais comment donc ordonner la sensibilité ? Par le libre jeu des individus dans le monde et parmi les autres ; pour répondre aux appels du dehors, nous jouons des personnages inconnus de nous et nous découvrons notre variété, nous échappons aux frénésies du solitaire ; avant toute pensée explicite, il y a une régulation de notre être par la vie d'autrui. Nous craignons de nous perdre en circulant dans les autres ; au vrai, nous nous créons, alertes et sains, et nous nous découvrons riches des biens captés à tous les vents.

Fourier rêve d'une conquête renouvelée de la particularité finie qui annonce notre mort, d'une création continue de notre vie unique à travers les unions diverses. Il imagine une société où, comme dans la nature, la mort se mue en vie : l'individu ne cherchant jamais à refouler sa particularité et sa mort, mais à les surpasser. En Harmonie, la réalité individuelle et la vie communicative des hommes sont affirmées indissolublement. L'individu s'unit au groupe non pour fuir sa singularité et sa fin, mais pour les réaliser. Il gaspille hardiment ses ressources et rejoint ce qu'il désire. Mobile et léger, il vit sans prudence toutes les vies qui lui sont dues ¹⁰². Libéré de la hantise de perdre sa petite qualité, sa petite fortune, il se prodigue selon les heures ; il se sépare de celui qu'il a été pour devenir celui qu'il sera. Il a des forces en excès pour affirmer à la fois son individualité multiple et celle des autres.

Cette générosité en élan, Fourier la nomme honneur libéral, et dans un mauvais âge de violence et de destruction, le mot sonne comme l'appel d'une société nouvelle : l'Harmonien libéral honore en lui et en autrui toutes particularités. Il accorde à chacun ses privilèges.

La notion de reconnaissance reçoit, dès lors, un contenu. Il ne s'agit plus de reconnaître abstraitement des consciences en droit égales, mais de favoriser des êtres sensibles qui ont à vivre leurs possibles divers, à réaliser dans la joie toutes leurs ressources.

En Harmonie, l'idéal n'est pas de se contrôler, mais de ne renoncer à rien, non plus de se simplifier, de choisir hâtivement une voie étroite, mais d'être harmonieusement le riche composé qu'annoncent les germes de l'enfance. Acteur multiple, l'individu ne s'enferme plus en un moi forcené, besogneux, avec le masque de l'arrogance et de l'ennui. Il vit dans un monde où le dialogue est premier et non l'affirmation solitaire ou même plutôt que le

¹⁰¹ Cf. plus loin, note 78, p. 46 : Problème de l'intégralité de l'âme.

¹⁰² A. RIMBAUD : Une saison en enfer : « Délires II ».

dialogue, avant la connaissance et la parole, l'échange sensible d'où naissent les formes individuelles.

Alors la parole de Fichte : Celui qui traite un autre homme en esclave est au fond de lui-même et en vérité plus esclave que lui prend son vrai sens. Il ne s'agit plus seulement pour l'être raisonnable de reconnaître son semblable en droit, mais de participer aux diverses sensibilités, de vivre la communication essentielle d'où surgit toute différence et par laquelle chacun se découvre soi et se crée roi.

L'union de la vertu et du bonheur

La vertu n'est plus opposition au sensible. Elle naît à la pointe de la vie dans une joyeuse confiance et l'Harmonie met en lumière la parenté du divin et de l'enfance dont parlait Saint-Martin ¹⁰³, le philosophe inconnu. Vertu, c'est-à-dire, selon Fourier, l'art de former les liens, et d'autant plus admirable que ces liens sont plus nombreux et composés. Vertu non plus négative du désintéressement et de la continence, car on ne pouvait rien inventer de plus inutile que la sainteté civilisée ; ces prières et ces austérités, écrit Fourier, ne font le bien de personne et pas même de celui qui s'y voue ¹⁰⁴ sans égard à ses désirs ; le saint civilisé s'efface devant un idéal abstrait, son obéissance à la loi ne résout pas les contradictions, elle réduit l'existence. C'est une plaisante idée, ajoute cet humoriste noir, et pourquoi sans doute l'on peint un zéro sur la tête des saints ¹⁰⁵. Dans le Nouveau Monde, on ne négligera pas, certes, cette illusion ; il y aura des saints en Harmonie, mais ce seront les êtres qui auront efficacement contribué au bonheur des hommes dans cette vie, et comme la bonne chère et l'amour sont les plaisirs les plus généralement reconnus, ce seront ceux dont le perfectionnement élèvera à la sainteté ceux qui y auront puissamment concouru ¹⁰⁶.

De tels hommes vivent totalement le monde sensible ; ils donnent à voir une résolution nouvelle des problèmes réels ; ils ne se contentent pas de relier et compenser les particularités opposées, ils inventent les voies qui accordent tout.

La mesquine civilisation, si elle ne parvient pas à refréner les passions, les laisse se briser l'une contre l'autre ; elle engendre un monde de demi-vérités où rien ne s'achève, où nul élan n'a loisir d'aller à son terme, où rien n'est fait

¹⁰³ SAINT-MARTIN in : Mon Portrait, publié par R. Amadou.

¹⁰⁴ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-5, cahier 54, p. 1.

¹⁰⁵ LICHTENBERG : *Aphorismes*.

¹⁰⁶ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-5, cahier 54, 1^{re} notice.

vraiment comme pour nous. En Harmonie, le heurt des passions se fait forces vives ; elles ne s'amortissent plus l'une contre l'autre, mais leur poussée toute active les unes dans les autres tend vers un point de tangence ; plus haut que leurs antagonismes, les désirs extrêmes commandent l'union.

La Passion, dit admirablement Fourier, ne se traite que par elle-même. Ce sont les amours de degrés supérieurs qui établiront l'union, au lieu des discordes engendrées par leurs degrés inférieurs ¹⁰⁷.

Nobles héros et saints éclairent les difficultés du commun et résolvent les contradictions ; ils découvrent les synthèses impossibles. Le saint en amour, dit Fourier, est proche du héros harmonien, c'est-à-dire de l'artiste ; de même que l'artiste crée une œuvre qui sera pour autrui chance de communion, les amours puissanciers des grands caractères reliaient des êtres jusqu'alors indifférents. La prééminence de la noblesse d'amour tient au rayonnement d'individus capables d'accorder sans jalousie autant de personnes qu'en comporte le titre du caractère. Les saints et les héros savent faire coïncider la passion de l'amour avec l'honneur, l'amitié, le parentisme et avec elle-même.

Avec l'énergie d'une pensée barbare, Fourier relie la santé et la sainteté il affirme l'union de la vertu et du bonheur, cet œuf de Colomb de la philosophie, disait Engels, et, en effet, si le Bien n'est pas ce que nous désirons, la lucidité se confond avec le désespoir et l'ennui règne.

Mais quel fut le chemin de Fourier ? J'ai renversé, dit-il, les rapports entre le Bien et le Mal ¹⁰⁸. Plus profondément, il a inversé les rapports entre les passions et le monde humain : de phénomènes à expliquer, effets du monde et du corps, les passions deviennent premières et sources. La morale naît de l'enthousiasme et cette découverte est le principe même de la révolution sociale : puisque les passions, principe réel, furent toujours frustrées, le devenir individuel et social a été faussé ; les institutions sont le résultat d'un compromis entre les désirs étouffés et l'intelligence légiférant dans le vide. Il n'est pas jusqu'au développement intellectuel qui n'apparaisse contingent et borné : Je ne vois que Charles Fourier, écrit André Breton, d'assez révolutionnaire pour avoir soutenu et rendu sensible que tout le développement culturel de l'humanité s'est effectué dans un sens qui ne répond à aucune nécessité interne, mais sous des pressions qui eussent aussi bien pu être autres et s'exercer différemment. Une telle conviction n'entraîne d'ailleurs nullement à révoquer des réussites humaines sur aucun plan, mais en accuse le caractère strictement contingent et de ce fait larvé ¹⁰⁹ et donne toute sa valeur au vœu de

¹⁰⁷ Manuscrits, Archives nationales, X AS n° 7-3, cahier 53, p. 61.

¹⁰⁸ Manuscrits, tome 1, p. 97.

¹⁰⁹ A. BRETON : *La clé des champs* : « Comme dans un bois », p. 245. Paris, Sagittaire, 1953.

refaire l'entendement humain. *Il n'est rien qui ne dépende de notre accomplissement, le bonheur mais aussi l'esprit* : Quand la philosophie et la théologie adoptent pour système de façonner le peuple au malheur, elles paralysent le génie chez la multitude et chez les savants mêmes ¹¹⁰. *Dans le Nouveau Monde sociétaire, des plus hauts accords naîtront les prodiges de vertu et de puissance. Quand il y aura en France, dit Fourier, quarante-cinq mille Homère et quarante-cinq mille Démosthène* ¹¹¹, *on atteindra des sommets inconnus.*

Mais pourquoi cette insuffisance de la civilisation ? On ne s'est attaché qu'à l'écorce de la science, à l'idéologie, mais c'est insuffisant tant qu'on ne possède pas la science fondamentale ou théorie des ressorts de l'âme ¹¹². *On a cherché les conditions négatives et méconnu les forces créatrices* ¹¹³. *Tout le système social doit répondre au développement d'une sensibilité enfin consciente d'elle-même et capable peut-être de diriger l'événement, car c'est une fatalité bien déplorable et un grand affront, pense Fourier, que la tyrannie du hasard* ¹¹⁴. *Quant à lui, il explique son chemin en un bref et net raccourci.* Pour connaître ces ressorts de notre âme et leur but, il faut procéder au calcul analytique et synthétique de l'attraction passionnelle. La synthèse détermine le mécanisme d'association domestique et industrielle qui est destinée des sociétés humaines ¹¹⁵.

L'illumination merveilleuse fut la découverte de l'attraction passionnelle, cette baguette enchantée ¹¹⁶ *par laquelle Dieu transforma les lois en préférences.* L'idéologie se perd dans les accessoires et les subtilités sur l'analyse de la pensée et elle oublie d'étudier le but de nos âmes, le but de l'attraction passionnelle ! ¹¹⁷. *Elle oublie l'essentiel, la recherche de notre destinée. Peut-être, au vrai, n'était-ce pas si simple d'élucider nos intentions et de leur être fidèles. Fourier ne nous retiendrait point s'il ne prêchait qu'un retour à la simple nature. Celle dont il parle est infiniment composée.*

¹¹⁰ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II, p. LX.

¹¹¹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 199.

¹¹² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III, pp. 111- 115.

¹¹³ Manuscrits, tome III, p. 290.

¹¹⁴ Manuscrits 1851, p. 270.

¹¹⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, Prolégomènes, II partie, Œuvres complètes, tome II p. 28.

¹¹⁶ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III, p. 246.

¹¹⁷ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 15.

Le travail des générations passées

Qu'est-ce à dire ? Il l'explique : Pour découvrir notre fin, il était deux conditions à remplir ; la première de créer la grande industrie, fabriques, sciences et arts qui sont les éléments d'un mécanisme d'Harmonie. Quand l'industrie est créée, il reste à remplir la deuxième condition, la recherche du code divin ¹¹⁸.

Ce texte important resserre la pensée de Fourier et montre à l'évidence deux points essentiels, d'abord la certitude que le monde de prodigalité et la royale liberté d'Harmonie nécessitent l'abondance : il fallait accomplir dans le temps un long travail progressif, créer la grande industrie, fabriques, sciences et arts, il fallait ensuite retrouver notre génie original, découvrir au fond secret de nous-mêmes des intentions paralysées et comme enchantées par l'effort séculaire.

L'éden primitif, les séries confuses des premiers âges, devaient dégénérer. Les premiers hommes ne pouvaient organiser le véritable ordre sociétaire puisqu'ils ne possédaient pas les sciences et les techniques qui créent la richesse. Ils n'étaient pas non plus assez nombreux. L'abondance implique, dit Fourier, à la fois les sciences, arts, industrie et un optimum de population. Pour le globe entier le grand complet ¹¹⁹ sera de trois milliards, car au-dessous d'une certaine compacité, on ne peut obtenir tous les liens du bonheur, toutes les conditions du progrès, des sciences, des arts et de l'agriculture, tandis qu'une trop grande densité engorgerait les séries ¹²⁰ et fausserait le mécanisme sociétaire.

L'humanité tout entière fut donc prématurée par rapport à son destin. Elle devait créer progressivement les conditions du bonheur. Nécessité de l'abondance, optimum de population, deux notions très modernes, mais ce qui nous requiert davantage c'est la pensée que l'aliénation n'est pas seulement économique mais morale. Travail et liberté, Dieu, Feu, Nature et industrie doivent concourir à l'heureuse fin : Dieu est ennemi du despotisme et de l'exclusivité. Il veut que la raison, que l'industrie humaine interviennent de concert avec lui ¹²¹.

¹¹⁸ Cahier inédit incomplet, X AS, Archives nationales, cote 5-29, p. 29.

¹¹⁹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 200.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 273.

¹²¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II, p. XXVII.

La découverte des destinées

Et pour mieux dire encore : Le ciel exige de nous une aide composée et non pas simple, il veut que nous nous aidions de bras et de génie, qu'aux efforts de travail nous ajoutions les efforts d'invention pour découvrir notre destin sociétaire ¹²². Si nous ne savons pas découvrir les buts de notre âme, rechercher le code divin, les progrès industriels mêmes deviennent des « germes de malheur ¹²³. »

Nos ancêtres n'auraient pas mené à bien une tâche à l'échelle des générations s'ils avaient imaginé l'harmonie passionnelle : Les hommes ne pouvaient pas en même temps devenir savants et se soumettre ¹²⁴. En révolte contre Dieu, contre l'attraction, ils ont lutté pour atteindre le luxe, mais cette préhistoire a trop duré. Façonnés à l'ascétisme, on a méconnu le bonheur depuis longtemps possible, et, certes, l'issue sera plus brillante pour avoir été longtemps différée, mais il est grand temps de renverser la vapeur de la machine historique, de reprendre contact avec ce qu'il y a en nous de plus intime et, par la vertu de l'analogie, de pénétrer ainsi la nature de l'intérieur, de substituer à la surface uniforme et banale par laquelle nous adhérons au monde, la vie des profondeurs, de délivrer en nous et hors de nous le plus impénétrablement caché, de découvrir partout la dynamique émouvante qui nous accorde au monde. Il est grand temps de donner à notre vie un but nouveau, de retrouver après le travail, et médiatisée par la réflexion, l'union spontanée des premiers temps, d'aimer enfin le monde naturel contre lequel nous avons dû lutter, de rompre avec la pensée logique qui grandit comme un monarque solitaire et nous sépare de nous-mêmes et des choses.

Là où Fourier est le plus grand, dit Engels, c'est dans sa vue des mouvements sociaux. L'un des premiers, il a souligné l'importance du travail, de l'économie et le danger d'une marche à contre courant : Posons que l'homme a tout à perdre s'il veut entraver la marche du mouvement et tout à gagner s'il veut l'étudier et la favoriser ¹²⁵.

Il ne découvrit pas la théorie des destinées, dit-il, par une recherche astrologique, mais par l'étude des problèmes industriels ¹²⁶. Cependant, la marche en avant n'est pas inéluctable. Le développement des forces

¹²² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, chapitre XXVII, p. 28.

¹²³ Cahier inédit incomplet, X AS, Archives nationales, cote 5-23 ; v. aussi *Théorie des quatre mouvements*, p. 201.

¹²⁴ E. POE : *Colloque entre Monos et Una*, p. 463, in : *Histoires extraordinaires*, Pléiade, 1961.

¹²⁵ Cahier inédit incomplet, 5-23, X AS, Archives nationales.

¹²⁶ *Théorie des quatre mouvements*, p. 119.

productives en est la condition nécessaire et non suffisante. Il ne s'agit pas seulement de saisir le sens du mouvement historique des forces matérielles, mais de tirer de l'ombre nos espoirs souterrains, de changer la vie.

La révélation de l'utopiste contient d'avance la critique de tout scientisme et de tout historisme puisqu'il nous propose de fonder le nouvel ordre sur notre nature véritable. Or cette nature n'est pas une donnée simple. Nos passions ne sont pas des instincts ; elles ignorent leur objet, il nous faut donc l'inventer : L'expérience vous avait appris que Dieu n'accorde pas à votre instinct, comme à celui des animaux, la faculté de découvrir naturellement et infailliblement l'objet de vos besoins. Vous avez la raison pour suppléer au défaut d'instinct, procéder à l'invention de ce qui vous est nécessaire ¹²⁷.

Notre nature n'est pas close mais ouverte au possible, à la raison. Notre destinée apparaît à la pointe d'une dialectique entre l'histoire, l'intelligence et notre fonds actif essentiel. L'histoire individuelle et sociale n'est donc pas fatale. Elle eût pu être autre et il est grand temps de changer son cours, car ce qui met en jeu notre existence tout entière commande aussi l'univers puisqu'il est fait à notre image.

Aussi bien Fourier, qui voulut tant persuader, à la fin menace. Il invoque la punition et la mort : Notre globe est en péril imminent s'il ne consent pas à l'épreuve de transition, à l'harmonie... un globe qui opère de manière à faire son supplice et celui des autres par une obstination purement malveillante mérite qu'on prenne des mesures pour se délivrer de lui ¹²⁸.

Il est étrange de trouver en ces prophéties l'écho fantastique de l'avertissement des savants contemporains. L'appel d'Einstein affirme également que les progrès matériels et scientifiques, si nous ne savons pas les subordonner à un ordre humain, deviennent des germes de malheur et de mort. Les délires de Fourier ne mesurent pas tant son extravagance que l'impéritie des civilisés ¹²⁹.

Les savants ont créé, au-delà de toutes les fictions, de magnifiques soleils maléfiques, analogues à l'énergie essentielle de l'univers. Le but destructeur de telles créations tient à la disproportion entre la monotonie de l'existence sociale toujours simplifiée et la subtilité toujours accrue du savoir : En rappelant fréquemment la profonde ignorance des savants sur tout le passionnel, je ne prétends pas rabattre de la considération que leur ont méritée d'autres succès en matériel, mais familiariser les esprits avec l'espoir et la

¹²⁷ *Égarement de la Raison*, p. 13.

¹²⁸ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III, pp. 129-207 ; et *Nouveau Monde*, *ibid.*, tome VI, p. 373.

¹²⁹ Cahier incomplet, 5-23 (inédit), X AS, Archives nationales, p. 28.

perspective de métamorphoses sociales¹³⁰. *La science qui seule crée l'abondance indispensable pour aborder aux sociétés heureuses* ne pouvait être bonne pour l'homme pendant la minorité de son âme¹³¹. Or, on ne l'a jamais vu sur notre globe en âme intégrale, en mécanique d'attraction complète. On n'a vu que des parcelles d'âmes disséminées sans assemblage identique, sans mécanisme d'attraction individuelle comme seraient des essaims d'abeilles dans un pays dépourvu de fleurs et autres éléments de la ruche. On ne connaîtra l'âme intégrale que lorsqu'on l'aura vue exercer par attraction toutes les facultés sociales dont elle est susceptible¹³². *Quand on saura relier les individus et reconnaître au plus intime de soi des puissances spirituelles unies aux forces en devenir dans l'univers.*

La science fondamentale *doit nous révéler ces puissances, les ressorts de notre âme, les passions, dit Fourier, mais il bouleverse au vrai les théories de la passivité car les passions, pour cet original, sont activité souterraine et*

¹³⁰ Cahier 57, cote 9, p. 103 (inédit), X AS, Archives nationales, n° 7-8.

¹³¹ E. POE : Colloque *entre Monos et Una*, in : *Histoires extraordinaires*, pp. 462-463. La Pléiade, 1961.

¹³² Cahier 64, Archives nationales, X AS, n° 8-3, cote 9, p. 23 (inédit) : « Problème de l'intégralité de l'âme : ... chacun se voit pourvu d'une âme tout entière. C'est une bétise plus grossière que celle d'un soldat qui prétendrait former à lui seul un régiment tout entier... en clavier passionnel un caractère d'une seule dominante monogyne est de nature bien différente d'un digyne ou trigyne, etc. Ils ne peuvent pas se remplacer l'un par l'autre. On ne peut pas même remplacer un monogyne par un autre monogyne de titre différent, ni par un titre pareil. Jugeons-en par un exemple : s'il s'agissait de former un jeu de cartes et que les cartes présentât (*sic*) mille as de cœur, on n'en accepterait qu'un seul des mille, un second serait superflu. Il en est de même de la mécanique passionnelle où les 810 caractères sont comparables à un jeu de 910 cartes différentes... ainsi un caractère quelconque ne représente que la 810^e partie d'une âme...
S'il est évident que l'intégralité du corps humain exige 2 corps différent (1 homme et 1 femme), faut-il s'étonner que l'intégralité de l'âme exige 2 ou 2000 âmes différentes...
(L'homme) est bisexué, d'autres corps sont trisexués, il faut 3 sexes pour reproduire une abeille ; or si la nature qui régit tout en progression... a établi la progression sexuelle de l'abeille, elle a bien pu établir les progressions de 1000, 2000, 3000 pour les intégralités des âmes, témoin celle des abeilles dont il faut jusqu'à 20 000 pour former une ruche ou âme intégrale d'une abeille ; elle se compose donc d'environ 20 000 âmes disséminées et distribuées en 3 sexes. Dira-t-on qu'une abeille isolément, qu'un castor isolément sont l'abeille et le castor en âme intégrale ? Ils ne sont que des parcelles incohérentes dont l'assemblage formera une âme apte à développer en plein les facultés de castor et d'abeille. Il en est de même de l'homme. On ne l'a jamais vu sur notre globe en âme intégrale... Nous jugeons de l'âme comme des gens qui n'auraient vu que des abeilles isolées, que des castors isolés et qui, ayant été piqués par l'abeille, mordus par le castor, traiteraient l'un de mouche malfaisante, l'autre de stupide et méchant quadrupède. C'est ainsi que nous raisonnons sur les caractères les plus précieux, tels que Néron et Robespierre qui sont deux touches très brillantes en clavier passionnel, mais pour les juger il faudra les voir développés en âme intégrale, en mécanique à 810 caractères ; alors on admirera les effets de leurs passions qui auront changé de marche sans changer de nature ni de but, et au lieu d'accuser ces deux hommes on accusera la civilisation qui ne sait pas assembler les passions par âmes intégrales... »

essentielle, feu créateur en Dieu comme en tout être : notre nature est à la fois naturante et naturée ¹³³ et Fourier, qui établit dès son premier livre la science des passions sur laquelle doit reposer l'édifice d'Harmonie, est peut-être le grand et moderne théoricien du sentiment lui l'illitéré, il marche en avant de nos questions.

La théorie des passions

Dieu offre aux hommes, pour jouer leurs destinées, le clavier des passions. Comme il y a douze notes musicales, il y a douze passions plus une pivot ou apogée analogue à la treizième note de la gamme. Fourier distingue donc :

– *Cinq passions sensibles correspondant aux cinq sens et qui tendent à l'exercice plein et direct de chaque sens ¹³⁴.*

– *Quatre passions affectives tendant à former les quatre groupes d'amitié, d'amour, d'ambition et de familisme.*

– *Trois passions distributives tout à fait méconnues, dit Fourier, et qui n'ont que le titre de vices, quoique infiniment précieuses ; ce sont, la cabaliste, la papillonne, ou alternante, et la composite.*

La cabaliste, ou esprit de parti, est une fougue spéculative qui mêle toujours les calculs à la passion. C'est la passion de l'intrigue particulièrement ardente chez les ambitieux, les commerçants, les courtisans, le monde galant ¹³⁵.

La composite, ou fougue aveugle, est l'opposé de la précédente. C'est un enthousiasme qui exclut la raison, entraînant des sens et de l'âme. Son domaine est spécialement l'amour. Elle s'exerce de même dans les autres passions, mais avec moins d'intensité.

L'alternante, ou papillonne, est le besoin de variétés périodiques, situations contrastées, changements de scènes, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler à la fois les sens et l'âme. C'est elle qui tient, en mécanique sociale, le plus haut rang parmi les douze. Elle est agent de transition universelle, elle est principe de liberté, comme la cabaliste de richesse et la composite de justice.

¹³³ SPINOZA : *Éthique*.

¹³⁴ *Théorie des quatre mouvements*, p. 192.

¹³⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II, p. 145.

Enfin, la treizième passion est l'unitéisme ou passion de l'unité. Elle est le but commun et la souche de toutes les autres passions, bien qu'elle n'ait aucun essor dans l'ordre civilisé où l'on ne remarque que sa contre-réalité, l'égoïsme.

Or ces passions ne sont pas des instincts, selon Fourier sinon les hommes auraient d'emblée trouvé leurs fins, il n'y aurait pas eu d'évolution des sociétés ni d'harmonie possible.

Les facultés des animaux étant invariables, bornées et peu nombreuses, ils peuvent s'organiser dès la première génération. Mais l'homme a des facultés innombrables, illimitées, et ne se développant que de siècle en siècle ; pendant leur accroissement progressif, ils ont la propriété de former divers mécanismes sociaux, tandis que l'animal n'en forme jamais qu'un dans tous les temps et lieux ¹³⁶.

Cependant les passions humaines, pour infiniment nombreuses et complexes qu'elles soient, sont immuables, naturelles, tandis que les principes de la raison, les cultures diffèrent partout. Comment nos facultés peuvent-elles être à la fois progressives, illimitées et immuables ? C'est que les passions dont nous parle Fourier ne sont pas des contenus réels de la conscience, des états affectifs – joie, tristesse, admiration – mais des mouvements orientés, des intentions affectives : Les passions sensibles tendant à... les affectives tendant à ¹³⁷.... écrit-il. Les connaître, ce n'est donc pas décrire un donné, mais se mettre dans leur sens, découvrir à la fois leur direction et leur signification.

C'est pourquoi Fourier ne compte pas, au nombre des passions essentielles, la haine ; non qu'il ignore les antipathies, les discordes, les conflits, mais il en fait des ressorts d'harmonie. La haine, en effet, n'est que passion dérivée, forme malheureuse de l'ambition ou de l'amour ¹³⁸.

La passion vraie de l'homme, son ressort profond, est de se joindre de volonté ; la haine naît d'un obstacle ; par cela même, en un monde vrai, elle ne peut être dominante mais au contraire compensée, dépassée.

Fourier ne décrit donc pas seulement les passions observables car la haine en est une, mais les passions fondamentales que l'on peut resserrer ou

¹³⁶ Manuscrits, tome III, p. 311.

¹³⁷ *Théorie des quatre mouvements*, p. 118.

¹³⁸ Cf. P. VALÉRY. *Choses tues* : « La haine et la répulsion (a priori) sont signe souvent que l'on manque des organes ou facultés ou énergie qui permettraient de faire servir à soi, d'utiliser, ou de consommer les choses pour lesquelles on se sent de la haine. Je ne suis pas sûr de te vaincre, de t'asservir, de t'annuler, donc je te hais. Je te supprime en esprit. Je ne sais pas t'aimer. » In : *Tel quel*, p. 61 (Gallimard).

distendre à volonté. En effet, en un premier moment, il réunit les douze passions sous trois chefs plus généraux :

1. le luxisme ou désir de luxe *qui englobe les cinq passions sensibles c'est le désir d'essor et de richesse pour les cinq sens ;*
2. le groupisme ou désir des groupes, Rameau qui fournit les quatre passions affectives : *désir de liberté absolue pour les quatre groupes : d'ambition, d'amour, d'amitié et de famillisme ;*
3. le sériisme ou désir d'affiliation aux séries qui réunit les trois passions distributives ou secret du bonheur ¹³⁹.

Enfin, les douze ou les trois peuvent être ramenés au foyer ou tige passionnelle : l'unitéisme ¹⁴⁰, passion qui est le résultat de l'essor combiné de toutes les autres passions. La recherche de l'unité de sens ne lui fait cependant jamais oublier le multiple. Mais l'un signifié se déroule au contraire aisément jusqu'à l'être concret, précisément parce que cet être est encore tout intentionnel.

L'arbre sorti de l'unitéisme, passion inconnue parmi nous et qui est la contre-marche de l'égoïsme, donne en première puissance : trois (*luxisme, groupisme, sériisme* ; en deuxième : douze (*les douze passions définies*) ; en troisième : trente-deux ; en quatrième : cent trente quatre ; en cinquième quatre cent quatre, plus le pivot qui n'est jamais compté en mouvement *et* : Les caractères et tempéraments se classent dans le même ordre à quelques variations près ¹⁴¹.

Fourier arrête ce déploiement à l'ensemble qui donne la phalange d'harmonie ou destinée domestique. Il distingue huit cent dix caractères ¹⁴², chacun représentant un mélange particulier des douze passions essentielles, et si nous voulons voir plus précisément comment Fourier entend ces douze passions dont les proportions diverses constituent notre manière originale d'être homme, nous découvrons de curieuses anticipations.

¹³⁹ *Théorie des quatre mouvements*, pp. 194-196.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 196.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 196.

¹⁴² *Ibid.*, p. 199.

I. Les cinq passions sensibles

A-t-on de bonne foi procédé à l'analyse des ressorts matériels, c'est-à-dire des cinq passions sensibles ? *demande-t-il*. Non.

Et il continue :

Prétendra-t-on que ces recherches sur l'échelle sensuelle, sur les degrés d'essor naturel de chaque sens, n'auraient conduit à aucun résultat utile ? C'est une erreur des plus graves. J'ai prouvé que les recherches sur le sens de la vue et ses emplois intégraux pouvaient ouvrir une très belle issue de civilisation – celle de l'architecture combinée ¹⁴³.

Par la garantie du visuisme ou plaisir de la vue, par l'agréable, nous serions arrivés à l'utile. Les sciences simplistes ne songent qu'à l'utile et les civilisés, en fait, regardent comme superflu ce qui touche au plaisir de la vue rivalisant d'émulation pour enlaidir leurs résidences, villes et villages... dont l'embellissement unitaire aurait conduit par degrés à l'association, au bonheur social ¹⁴⁴. Il eût fallu rechercher une construction méthodique des édifices. De leur bonne distribution dépend la salubrité et la beauté d'une ville. Les architectes sont ainsi gravement compromis dans les torts de la civilisation. Aucun d'eux n'a su imaginer un plan de ville, astreignant l'intérieur comme l'extérieur des édifices à un plan général de salubrité et d'embellissement, à des garanties de structure coordonnée au bien de tous et au charme de tous ¹⁴⁵. Si un tel architecte eût réussi à faire bâtir une ville même petite, sur ce plan, le monde social se serait élevé au garantisme par la seule influence des édifices d'unité composée et leur aptitude à provoquer par degrés les liens sociétaires. Un architecte aurait donc pu sans s'en douter et sans y prétendre, devenir le sauveur du monde social et faire à lui seul ce que tous les aigles de la politique n'ont pas su faire ¹⁴⁶.

Fourier s'explique longuement. Suit en effet le plan d'une ville de sixième période. Plus de murs qui masquent la vue, plus de rues étroites, obscures et nauséabondes. Chacun a droit à un horizon étendu et varié. Plus de constructions monotones ou distribuées au hasard, resserrées autour des centres d'intérêt ; Toute maison de la cité doit avoir dans sa dépendance en cours et jardins au moins autant de terrain vacant qu'elle en occupe en surface

¹⁴³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 388.

¹⁴⁴ FOURIER : *Théorie de l'Unité universelle*. Exroduction III. Œuvres complètes, tome IV, p. 297.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 299.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 299.

de bâtiment ¹⁴⁷. *On ne peut redire tous les détails du plan – mais il faut citer les ornements gradués des façades, variées et harmonieuses, l'ouverture des rues sur des points de vue pittoresques ou des monuments particulièrement beaux. Cette étendue visuelle sera possible dans les villes les plus denses parce qu'on ne construira plus de petites maisons mais de très grandes, belles pourtant et salubres à cause de leur grand espace d'isolement.* Dans ces sortes d'édifices, dit Fourier, on serait entraîné à toutes sortes d'économies collectives d'où naîtrait bientôt l'association partielles ¹⁴⁸.

Ici, saute aux yeux une analogie évidente. Aux détails près, dus à la technique différente, ce sont exactement les conceptions de Le Corbusier. Un siècle plus tard, il fut cet architecte qui, sans y prétendre, s'éleva jusqu'à l'association. Les villes insalubres, sans air ni verdure, deviennent au XX^e siècle tentaculaires ¹⁴⁹. Pensant son art en fonction du monde moderne, Le Corbusier retrouva la pensée de Fourier : les unités d'habitation en hauteur, les jardins, stades et dépendances alentour, les services domestiques intérieurs, les cercles distincts de la cité et jusqu'aux rues-galeries chauffées ou ventilées, reprennent le plan de la ville de sixième période.

Or Le Corbusier n'est pas parti d'un projet socialiste. C'est Par l'architecture, et par elle seule qu'il est arrivé à l'association. Fourier a donc justement apprécié le mouvement vrai du visuisme, lui qui le dépassait par un projet plus général, projet qui lui permit d'ailleurs de prévoir les détracteurs actuels de Le Corbusier et de leur répondre à l'avance : Si ces maisons restaient isolées, dit-il, elles ne produiraient aucune émulation économique... mais si la dite ville contient cent vastes maisons toutes vicinales et distribuées de manière à se prêter aux économies domestiques, elle verra bien vite ses habitants s'exercer sur cette industrie qui commencera nécessairement sur l'objet important pour le peuple, sur la préparation et fourniture des aliments ¹⁵⁰. Les constructions de Le Corbusier prévoient un service hôtelier. Si leur essor est entravé, c'est qu'un prototype ne fait pas preuve. Je n'ignore pas, disait Fourier, combien la propriété composée dont j'établis ici le principe – structure coordonnée au bien et au charme de tous – est en aversion aux civilisés ; combien l'égoïsme a de tout temps aveuglé sur les bénéfices d'une telle disposition. Mais nous spéculons ici sur une ville neuve où personne ne serait obligé à se fixer... et les dispositions garantistes une fois effectuées plaisent à ceux mêmes qui y sont les plus opposés ¹⁵¹. Il a manqué jusque-là le hardi mécène, État ou prince. C'est alors qu'on s'élèverait, lentement à vrai

¹⁴⁷ *Théorie de l'Unité universelle, Oeuvres complètes, tome IV. p. 300.*

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 303.

¹⁴⁹ LE CORBUSIER : *Propos d'urbanisme*, p. 10. Éditions Bourrellier et 01, Paris. 1946. Cf. aussi : *La Maison des Hommes*, Paris, Plon.

¹⁵⁰ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome IV, p. 304.*

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 306.

dire, mais sûrement, dit Fourier, au garantisme. Il porte en effet ses regards plus loin que la cité radieuse. Il en voit naître d'autres associations.

Cet essor des cinq sens, il ne le comprenait pas comme un enchantement naturel, mais traversé de toute l'existence humaine ; celui qui bâtit le plan de la ville garantiste, des cités radieuses, est un homme : conscience liée au corps et qui pense le monde moderne, où la cité résume presque toute l'activité. L'agriculture même, essentielle dans le système de Fourier, rayonnera de telles cités plus réduites. Là donc s'achèvera le pouvoir de vision. Il créera des monuments qui s'intégreront aux perspectives naturelles, qui les ménageront. Ces solides inventés, dont la hauteur, le volume, doivent être fonctionnels et répondre aux agréments intérieurs comme au plaisir de ceux qui les contempleront de loin, réunissent toutes sortes de sciences. Ils indiquent une communication entre tous les domaines de la pensée. Calculs sur la pesanteur, réussites techniques sont intégrés et dépassés dans un bel ensemble architectural. Cette vieille vérité des constructeurs inspirés des cathédrales, voilà ce que Fourier a en vue. Il ne s'agit plus ici de chanter la gloire de Dieu, mais celle des hommes dans leurs activités les plus quotidiennes. Il n'y faut pas moins qu'une passion sensitive.

Fourier indique, par les cinq passions sensibles, l'origine naturelle de toute œuvre. C'est parce que l'homme est capable du plaisir sans pensée et se laisse traverser par le monde, qu'il peut choisir parmi toutes les formes sensibles celle qu'il élaborera. Ces visions, plus tard la pensée réfléchie les développera (le goût des formes deviendra architecture, par exemple), mais ce sont elles, les primitives, qui font toute sa puissance. Le savoir abstrait, non les sens : il enlise dans le passé. Celui dont les passions sensibles sont faibles est un répertoire banal. Les choses n'ont jamais pour lui d'aspects neufs. Elles sont désignées, définies à jamais. Il ne se laisse pas ravir par des couleurs ou des formes, mais elles lui indiquent tout d'abord un objet classé ou bien il les néglige, il les oublie comme de vains fantômes. Il somnole dans un monde clos de concepts. L'artiste est doué de la faculté inverse : de ses impressions originales, de toutes les fleurs choisies en lui sans lui, il crée un jour l'absente de tout bouquet ¹⁵², de toutes les formes, la ville d'Harmonie.

Cet élan inventif du visuisme indique donc quelque liberté inséparable de la sensibilité. Le désir ou plutôt les désirs spécifiés d'un sujet sont des pouvoirs d'invention. Plus ils sont vifs, plus riches sont les images qu'il emporte du monde, plus neuves les analogies saisies, les combinaisons inventées. La source est cette affectivité créatrice, imageante, éclairante et individualisée, sujet réel et non Je pur, à l'œuvre dans la plus élémentaire sensation, le plus humble mouvement de l'âme et la construction la plus parfaite.

¹⁵² S. MALLARMÉ : *Divagations*, p. 255. Paris, Fasquelle, 1943.

Fourier veut montrer sous notre pouvoir de connaître, d'aimer ou d'agir, les différents moments d'un même dynamisme fondamental. Il vise une racine méconnue, source de la perception même ; le monde et autrui ne semblent pas réels, ne sont plus que des ombres pour le malade privé d'affectivité ; notre saisie de l'être dépend donc de nos désirs.

II. Les quatre passions affectives

Cependant les passions sensibles ne doivent pas être isolées mais coordonnées à toute l'existence humaine. Or, pour Fourier, cette existence est intersubjective. Elle dépend des quatre passions affectives car on ne peut découvrir, dit-il, d'autres sources aux liens sociaux et l'homme qui ne forme aucun de ces quatre liens devient comme le sauvage de l'Aveyron, une bête brute à forme humaine. Les sens ne sont point isolément des ressorts de sociabilité car le plus influent des sens, le goût, besoin de se nourrir, pousse à l'anthropophagie ¹⁵³ !

Les quatre affectives sont mouvements vers les autres, comme les sensibles étaient mouvements vers les choses. Elles témoignent qu'autrui est consubstantiel au sujet. Les sources de toute société, dit Fourier, sont :

- en majeur : l'amitié et l'ambition*
- en mineur : l'amour et le famillisme ¹⁵⁴.*

Ces qualificatifs (majeur, mineur) sont empruntés au monde de la musique. Ils signifient que l'amitié et l'ambition – majeurs – impliquent netteté, vigueur, simplicité. L'amour et le famillisme analogues aux modes mineurs ont une résonance plus pathétique, quelque chose à la fois de plus doux et de plus brûlant. Ils touchent le plus individuel en chacun et gardent quelque mystère.

En fait, l'amitié et l'ambition l'emportent de 1/21^e comme le nombre des hommes par rapport à celui des femmes ¹⁵⁵, car les passions majeures sont plus spécialement masculines. Au contraire, les femmes dominent dans les relations mineures et l'amour, mineur, est pivot de société. Son analogue matériel est l'arôme, élément plus subtil et plus noble que tous les autres, hors le feu.

¹⁵³ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome IV, p. 339.*

¹⁵⁴ *Théorie des quatre mouvements, p. 193, Nouveau Monde, Œuvres complètes tome VI, pp. 97-98.*

¹⁵⁵ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome IV, p. 442.*

Tableau des passions affectives et analogies ¹⁵⁶

	Groupes	Éléments
Majeur	Groupe d'amitié – affection unisexuelle	Terre
	Groupe d'ambition – affection corporative	Air
Mineur	Groupe d'amour – affection bisexuelle	Arôme
	Groupe de famille affection consanguine	Eau
Pivotal	Groupe d'unitéisme en fusion des liens	Feu

L'AMITIÉ, dit Fourier, première des passions affectives, est une affection unisexuelle. Cela ne signifie pas qu'il ne puisse y avoir amitié entre homme et femme, mais alors ce sera un moindre amour.

Cette passion spirituelle ne manque point de se composer à des plaisirs sensibles. Les amis sont des appuis, ils sont dons et promesses de dons en matériel comme en spirituel. L'amitié ainsi se relie directement à l'ambition, au désir de gloire et de biens sensibles.

L'AMBITION peut être individuelle ou collective, mais elle tend toujours à imposer l'individu, à le mettre en dehors du commun. Elle est décriée en civilisation où elle engendre des luttes et des haines. Pourquoi ? Tout d'abord, dit Fourier, parce qu'il n'y a pas assez de biens et de plaisirs. Le problème est de s'approvisionner de charmes assez nombreux pour en offrir sans cesse à l'individu lésé et chagriné ¹⁵⁷.

Il n'est pas nécessaire d'édulcorer les désirs des hommes et de modérer leur ambition, mais d'offrir à chacun ce qui répond à son authentique désir. Les objets d'ambition seront alors aussi variés que les individus et chacun pourra prétendre à une royauté particulière. Puisqu'il y a abondance

¹⁵⁶ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 209.

¹⁵⁷ *Ibid.*, tome V, p. 359 et pp. 408 à 436 et – *Nouveau Monde*, tome VI, p. 302.

d'honneurs et de richesses, puisque la diversité des caractères est très étendue, mon ambition ne peut gêner celle d'autrui. Au contraire, c'est à partir de ce que chacun réalise que les autres progressent. Des libertés réelles s'étayent l'une l'autre comme les pierres d'un édifice. Il suffit de trouver l'organisation qui leur permet de s'imbriquer – et de posséder les richesses. L'ambition en un monde faux et pauvre ne peut être juste ; elle se fait oppressive ; le meurtre de Caïn, dit Fourier, fut moins grave que l'asservissement du premier esclave, car il ne se transmet pas ; au contraire, ceux qui eurent l'idée de faire servir d'autres hommes à leurs fins, ceux-là ont commis le péché originel car les enfants des esclaves furent eux-mêmes esclaves ¹⁵⁸.

Mais cet accident historique est réversible. Les hommes, désormais, peuvent composer leur royauté gagnée ; alors la réussite de l'ambition individuelle la plus extrême intéresse tous les autres.

Fourier veut de même rendre profitable à tous les plus vives manifestations du FAMILLISME et pourtant il critique durement l'égoïsme familial ¹⁵⁹, le scandale des héritages lâchement souhaités. Il n'a jamais assez de sarcasmes contre le mariage – injuste coalition qui porte le vice avec soi, l'indifférence et l'opposition aux autres, qui étouffe les passions nobles et dont les moindres inconvénients sont les mensonges et tromperies réciproques. Il décrit âprement l'ennui familial ¹⁶⁰.

En Harmonie, les enfants sont pris en charge par les Phalanges. Les parents n'ont plus qu'à les gâter. Ils sont élevés au grand air du monde, ils se mêlent aux séries travailleuses, ils y trouvent des éducateurs multiples et des parents électifs. Tout héritage, par suite, est réparti sur de nombreux enfants naturels et adoptifs. Il perd sa nuisance.

L'Amour

Enfin, la quatrième passion affective, L'AMOUR, est pivot de société.

C'est, dit Fourier, la plus belle des passions... toute divine et qui nous identifie le mieux avec Dieu, qui nous rend en quelque sorte participants de son essence ¹⁶¹. L'amour affirme chaleureusement une autre existence, il est le plus réel mouvement hors de soi, une faveur accordée sans réserve à autrui. En ce sens, l'amour est comme un don de vie et s'apparente à la création. (Le

¹⁵⁸ *Fausse industrie*, p. 816, tome B.

¹⁵⁹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 253.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 224.

¹⁶¹ Manuscrits, Archives nationales. X AS, n° 7-2, cahier 51, pp. 15 et 16 ; et n° 7-1, cahier 50, p. 22.

saint en amour *est proche de l'artiste.*) Comment donc peut-il nous pousser au superlatif de l'égoïsme et de l'injustice ? *C'est que l'imbécile civilisation n'a su imaginer que le dernier des liens, le lien forcé, celui du couple. Pouvait-elle imaginer moins que ce que découvrent sur ce point la plupart des animaux* ¹⁶² ?

Tandis que l'on prêche l'essor le plus étendu des groupes d'ambition, d'amitié, de familisme, on assigne à l'amour des bornes étroites. Or un char ne peut rouler sur trois roues. Il faut, dit Fourier, tenir une juste balance entre les personnes et les passions, distribuer la mécanique sociale de telle manière que chacune des douze passions se concilie dans ses développements avec les convenances des onze autres. Hors de cette règle, il n'y a plus de libéralisme mais on ne peut voir régner que l'égoïsme et le despotisme ¹⁶³.

Ce qui a induit en erreur tous les philosophes civilisés sur les destinées de l'amour, c'est qu'ils ont toujours spéculé sur des amours limitées au couple ¹⁶⁴. *Ils ont refusé de voir le goût de la majorité des hommes pour la polygamie qui partout l'emporte, malgré leurs digues, légalement chez les barbares et les sauvages, secrètement chez les civilisés* ¹⁶⁵. *Ils ont donc faussé l'essor de toutes les passions et transmué la plus généreuse en un féroce appétit de possession ; ils ne lui ont réservé que des voies détournées. Et cependant les mœurs réelles, toutes déviées qu'elles soient, recèlent plus de vérité que les principes abstraits ; l'adultère atteste la possibilité d'un partage amiable en amour. Il est un germe d'essor direct ou sociable. Voilà l'embryon qu'il faut développer* ¹⁶⁶. *Ne voit-on pas les gens qui vivent dans un état d'adultère trouver de puissants motifs pour concilier leur partage avec l'amour-propre, la délicatesse, le sentiment* ¹⁶⁷ ? *Mais l'opinion titra les hommes d'aimables roués et accabla les femmes d'injures ; singulière inconséquence ; on trouve aimable dans un sexe et odieuse dans l'autre, une conduite qui est forcément réciproque, une conduite obligée pour l'un des sexes dès qu'elle est suivie par l'autre, les hommes ne pouvant pas à moins de sérail fermé avoir vingt femmes consécutivement, sans que les femmes n'aient vingt hommes consécutivement* ¹⁶⁸. *On fit par là des hommes cyniques et des femmes perfides, mais le nœud du désordre est le mariage exclusif.*

Puisque les hommes ont des goûts multiples et divers c'est au lecteur à souhaiter que je m'arme contre lui-même, que je l'arrache à ses préjugés, que je

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ Manuscrits, tome I, p. 231.

¹⁶⁴ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-2, cahier 51, p. 11.

¹⁶⁵ *Ibid.*, n° 7-4, cahier 53, p. 14.

¹⁶⁶ Cahiers 51 (inédits), cote 9, Archives nationales, X AS, n° 7-2, pp. 16, 11, 2.

¹⁶⁷ Cahiers 51 (inédits), cote 9, Archives nationales, X AS, n° 7-2, pp. 16, 11, 2.

¹⁶⁸ Cahiers 51 (inédits), cote 9, Archives nationales, X AS, n° 7-2, pp. 16, 11, 2.

l'emporte dans un monde nouveau où des fortunes inouïes produisent des plaisirs neufs pour tous les âges de l'un et l'autre sexe ¹⁶⁹.

Ce Nouveau Monde amoureux, dont Fourier n'osa pas publier toutes les descriptions, ne scandalisera plus autant après un siècle et une évolution des mœurs très sensible. Cependant le moraliste de l'avenir passe peut-être encore l'espérance.

Tout d'abord, il affirme que le degré de liberté des amours est corrélatif au développement des sociétés et que l'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous progrès sociaux ¹⁷⁰. Bien plus, les femmes doivent être supérieures en amour, car les hommes ont d'autres chances de supériorité. S'ils veulent partout dominer, il n'y a plus honneur mais despotisme. La civilisation asservit les femmes par le mariage et mille autres dispositions. Elles sont donc serviles avec leurs amants, et les hommes impérieux avec leurs maîtresses, d'où il suit que l'amour civilisé va contre les vrais intérêts de l'amour qui sont de subordonner, dans ce genre de passion, le sexe fort au faible. Tout régime social qui entrave cette propriété de l'amour entrave par contrecoup celle des autres passions. Il devient régime oppressif et illibéral.

Si les femmes étaient libres, elles auraient, dit Fourier, rapidement promulgué la liberté des amours, c'est-à-dire qu'elles auraient conquis pour elles ce que les hommes en toute société riche prétendent s'arroger, et par là même, elles auraient élevé la liberté des hommes à un degré supérieur car ils se sont pris à leur propre piège. Ils se sont emprisonnés derrière les règles établies pour contraindre les femmes. Autrement dit, Fourier aperçoit vivement que les femmes n'ont jamais été de vraies partenaires dans le monde social, mais objets d'échange, comme la monnaie, écrit Lévi-Strauss, dont en beaucoup de sociétés elles portent le nom. Le lien de réciprocité qui fonde le mariage n'est pas établi entre des hommes et des femmes, mais entre des hommes au moyen de femmes qui en sont seulement la principale occasion ¹⁷¹. Il s'élève donc contre tous les systèmes passés et présents, car, par la liberté corrélatrice de femmes et des amours, c'est une homogénéisation de la société qu'il recherche. On comprend donc comment il écrivit que la révolution qui, hardiment, sapait tous les préjugés, devait échouer pour avoir hésité devant le plus fondamental de tous : le mariage, qui exclut une moitié de l'humanité des vrais rapports humains. Il s'agit, pour Fourier, de faire accéder pour la première fois les femmes au monde des hommes ¹⁷².

¹⁶⁹ Cahiers 51 (inédits), cote 9, Archives nationales, X AS, n° 7-2, pp. 16, 11, 2.

¹⁷⁰ *Théorie des quatre mouvements*, p. 244.

¹⁷¹ CL. LÉVI-STRAUSS : *Structures élémentaires de la parenté*.

¹⁷² Cet aspect de la pensée de Fourier fut développé par les saint-simoniens et en particulier par le Père Enfantin. Cf. *Réunion de la famille*, 19 novembre 1831 : *Tout est aujourd'hui dans les rapports de l'homme avec la femme. Ces rapports sont de maîtres à esclaves. Cela*

La liberté des amours, c'est-à-dire la liberté réelle des femmes, joue un rôle analogue à celui du prolétariat libérateur. Dans les deux cas, il s'agit de la promotion d'êtres aliénés et capables de susciter la société homogène. La notion du prolétariat correspond à une vision économique des faits sociaux et à la recherche d'une force efficace. La pensée de Fourier l'utopiste, atteste une sensibilité à tout un secteur social différencié de l'économie, d'où sa valeur originale en face des systèmes dits scientifiques. Cependant il parla de la libération des femmes et il fut plus isolé que nul autre. Les hommes se sentirent attaqués en leurs droits immémoriaux et les femmes étaient si fort aliénées qu'elles soutenaient mieux encore l'ordre établi.

Une transformation aussi fondamentale ne pouvait surgir que d'une évolution progressive. Fourier le comprit fort bien. L'harmonie, dit-il, innovera brusquement sur les coutumes d'ambition, d'économie domestique, industrielle où toute innovation lucrative et commode ne saurait choquer personne, mais elle ne procédera que par degrés sur les innovations religieuses et morales qui heurteraient les consciences¹⁷³. Il faudra plusieurs générations avant que ne soient admises les nouvelles formes de l'amour. Tout d'abord en sixième période, les jeunes gens, jouvencelles et jouvenceaux, sont émancipés à dix-huit ans. Ils se rangent alors parmi les époux et épouses qui n'admettent qu'un seul conjoint à perpétuité, ou parmi les damoiselles et damoiseaux qui forment des unions successives, ou parmi les galants et galantes dont les statuts sont moins rigoureux encore¹⁷⁴.

En septième période, se précise la notion de ménage progressif¹⁷⁵. On trouve, dit Fourier, dans les cercles ou casinos d'hommes et de femmes, le germe de tels liens. Mais l'égalité leur nuit encore, tandis qu'en septième période il y a divers grades dans les unions amoureuses. Ainsi « une femme peut avoir à la fois un époux dont elle a deux enfants, un géniteur dont elle n'a qu'un enfant, un favori qui a vécu avec elle et a conservé le titre – plus de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi¹⁷⁶ ». Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser aux divers hommes les titres auxquels ils aspirent. Les

doit disparaître parmi nous... Nous devons faire cesser dans les relations de l'homme et de la femme la violence et le mensonge ; chez l'homme la violence, chez la femme le mensonge, c'est-à-dire que ma parole d'homme inévitablement sera rude encore, brutale, peut-être, que sais-je, grossière... je suis seul, c'est-à-dire également que la parole des femmes sera embarrassée, voilée, obscure et même... pourquoi m'arrêtera-je, viens-je pas de dire que j'étais seul, leur parole sera d'abord dissimulée, fausse, mensongère ; elles ont été si longtemps esclaves.

¹⁷³ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 26.

¹⁷⁴ *Théorie des quatre mouvements*, p. 251.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 230.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 238.

hommes agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complètement l'hypocrisie dont le mariage est la source ¹⁷⁷.

En effet, on est rarement unis pour la totalité, et si l'on reconnaît à tout homme le droit d'avoir des amis très différents, et qui répondent aux intentions diverses de son caractère, pourquoi vouloir qu'en amour, ils prononcent un vœu unique et éternel. Admirablement conscient de la complexité des êtres, Fourier s'indigne qu'en amour, la plus belle des passions, on ne prône que l'égalité abstraite qui nivelle sans égard aux nuances vraies. Il veut, lui, hiérarchiser, là comme partout, et diversifier non pas sans règle, mais selon la variété réelle des accords humains.

Or la septième période n'est que l'aube du bonheur : c'est en huitième seulement, en Harmonie, que l'amour offrira des chances à tous les caractères ¹⁷⁸. L'ordre combiné présentera des moyens de satisfaire tous les goûts, et à côté des bacchantes qui exercent la vertu de fraternité et qui se vouent aux plaisirs de tout le genre humain, on trouvera des vestales et jouvencelles d'une fidélité assurée. On y trouvera, chose bien plus rare, des hommes fidèles aux femmes et c'est ce qu'on ne trouve pas en civilisation, à moins de chercher dans la classe cagote qui ne fait pas partie du monde amoureux ¹⁷⁹.

Dans un ouvrage ultérieur (Théorie de l'unité universelle), Fourier donne un tableau des accords d'amour. Il distingue :

1. LES BAS ACCORDS. – *Un seul des ressorts d'amour y est développé sans réciprocité, puis la monogamie : lien unique purement sensible, comme on en trouve dans le mariage, dit Fourier, ou lien unique spirituel l'union de deux amants contraints par la surveillance des jaloux ¹⁸⁰.*

Puisque l'amour est un enthousiasme qui naît du double enchantement de l'âme et des sens ¹⁸¹, tout accord simple, matériel ou spirituel, est incomplet. Mais Fourier comprend aussi parmi les bas accords les amours non réciproques. Il a montré qu'il pouvait y avoir élévation des grades amoureux avec le temps, c'est-à-dire que le sentiment avait un devenir et dépendait des circonstances aussi bien que du germe initial. De même et plus encore, il dépend du partenaire. Pour Fourier, aucune passion n'est purement subjective, elle est un élan qui ne trouve sa qualité propre qu'au point de jonction du mouvement subjectif et de l'objet extérieur. L'amour dépend non seulement de

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 238.

¹⁷⁸ *Théorie des quatre mouvements*, p. 169.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 169.

¹⁸⁰ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 356-384.

¹⁸¹ *Manuscrits*, tome I, pp. 210-212.

*l'amant mais de l'aimé. S'il n'est pas réciproque, le sentiment est déséquilibré ; c'est, par exemple, l'hémigamie, accord dimode, c'est-à-dire accord où l'un des membres du couple éprouve les deux ressorts sensible et matériel, l'autre un seul. Cet accord est fréquent dans le mariage, dit encore Fourier ; il est fade comme la seconde musicale*¹⁸². Pourtant, on sait en tirer grand parti en association, en ce qu'on amène à cet accord de seconde les personnes que la civilisation n'amènerait pas même à celui de prime¹⁸³.

*C'est ainsi qu'Urgèle, âgée de quatre-vingts ans, et qui a de multiples liens d'amitié et des goûts communs avec le jeune Valère, obtient par pure affection que Valère devienne son amant. En civilisation, dit Fourier, Urgèle paierait Valère et de ce seul fait tout accord, même simple, serait ruiné entre elle et Valère*¹⁸⁴.

2. LES ACCORDS MOYENS. – Fourier, d'ailleurs, n'a pas fini de nous surprendre, car avec les accords moyens il en arrive à des liens plus étendus ; l'androgamie, dit-il, correspond à une fidélité simple ; la cryptogamie à une infidélité simple ; la delphigamie à une infidélité composée ; ces définitions sont un peu sibyllines, mais Fourier n'a garde de nous laisser incertains. Il va prendre des exemples simples pour nous éclairer sûrement. Soit, dit-il, un groupe de deux couples d'amants. Tout d'abord fidèles, ils sont androgames, puis ils se trompent isolément, deux des quatre individus restant fidèles. Ils passent ainsi à la cryptogamie. Puis ils se trompent deux à deux ; c'est alors l'infidélité composée ou delphigamie. Puis ils reconnaissent mutuellement et s'avouent leur tromperie réciproque. De ce seul fait, ils s'élèvent à la phanérogamie – fidélité composée. En quinte, les orgies sont secrètes, en sixte elles sont franches. L'infidélité devient fidélité composée.

*Ainsi, les mots dérivés du grec et qui évoquent la claire vie des fleurs recouvraient une réalité bien vulgaire, la partie carrée, comme Fourier le relève lui-même. Cependant cet exemple n'est tel que par souci pédagogique, pour simplifier, dit-il, car ces accords sont bien plus étendus et brillants s'ils se forment dans des masses au lieu d'être réduits à deux couples*¹⁸⁵.

*Des parties carrées, sixtines ou octaviennes, on passe aux orgies que les Fées et les Fés préparent minutieusement. On s'indigne, dit Fourier, on serait mieux inspiré de comprendre le sens d'un besoin le plus répandu*¹⁸⁶. Toutes règles un temps abolies, l'orgie libère l'élan naturel, le désir de s'allier à un autre désir par le plaisir, elle délivre de la distance à soi et à l'autre, elle relie

¹⁸² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes tome IV, p. 358.

¹⁸³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes tome IV, p. 360.

¹⁸⁴ *Ibid.*, pp. 36 et 39.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 363.

¹⁸⁶ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-3, cahier 52, p. 21.

les individus à la chaleur de la vie. Les festins et les bacchanales sont comme une obéissance à la nature la plus nue. Mais la nature humaine n'est pas simple, répète Fourier : elle est composée et comme le rythme, le chant et la danse semblent naître du corps parvenu à la pointe de ses possibilités, un élan spirituel prolonge les désirs sensuels ; aller au bout de l'incarnation, selon Fourier, c'est découvrir dès ce monde-ci le sens de la résurrection de la chair ; l'amour des beaux corps déborde l'instinct brut, et le désir, fidèle à son origine, se transcende. On a cherché l'idéal au ciel pour ne pas le voir, ébauché dans la nature où paraît la beauté comme un écran où s'esquisse l'esprit, un masque sur la vie brutale qui l'élève au-dessus d'elle-même¹⁸⁷. Fourier rend cet anoblissement sensible par l'image des orgies de musée¹⁸⁸ : les plus belles créatures d'Harmonie s'exposeront nues ou montreront telle partie de leurs corps la plus parfaite, et le plaisir de les contempler, une émotion comparable à la joie de l'art, transcendera la jouissance simple. Au contraire, la sexualité entravée se satisfait dans la honte ou le cynisme, solitaire. C'est pourquoi les orgies des civilisés sont « crapuleuses ». Leur seule chance est de rester cachées ou mieux encore de se dérouler dans l'obscurité, comme l'ont compris certains Moscovites, fort appréciés de Fourier, qui décrit leur dispositif, tel que chacun des initiés, nus dans l'ombre d'une salle obscure, fourrage à l'aventure¹⁸⁹.

Mais une pleine liberté montrerait au grand jour la soif de plénitude que recèlent les désirs insatiables. D'ailleurs, si on a l'audace de suivre ses passions jusqu'au bout, plus rien ne paraîtra laid ou honteux. Parce que l'on a peur de ses propres mouvements intimes, on vitupère leurs manifestations ; ce que l'on veut nier en soi, on le prend en horreur chez autrui. L'innocence, au contraire, naît de la liberté. En Harmonie, les manies amoureuses les plus décriées sont licites, voire appréciées, et Fourier les décrit complaisamment. Plus elles sont étranges et rares, plus elles sont précieuses, car elles poussent

¹⁸⁷ Le Père Enfantin développant cette idée révéla le message de la beauté : *Inspirer le respect, l'admiration ou la crainte, révéler la puissance morale bénéfique.*

Pendant son procès, tandis que debout, immobile, il fixait la Cour et les jurés : *Avez-vous besoin de vous recueillir ?* demanda le président, *Non*, répliqua-t-il, *j'ai besoin de voir – et de faire sentir la puissance du regard... de montrer ma face, comme un symbole de la bonté que Dieu veut allier à la beauté.* Au sens de la mise en scène – superbe – Enfantin lie une vue pénétrante de la valeur du sensible. *Je veux montrer ici à tous, je le répète, que ce n'est pas seulement par le recueillement, la solitude et le silence que l'homme s'inspire, que c'est aussi en voyant, en touchant le milieu qui l'environne, que ce n'est pas seulement par l'esprit mais aussi par les sens qu'il élève son âme.*

Il veut réhabiliter la chair, montrer que Dieu l'emploie pour améliorer et moraliser le monde. Il insiste sur la puissance du regard et il donne à voir qu'il a profondément compris le sens de la chair, c'est-à-dire du corps animé, du corps sensible. Heureux temps où le frénétique génie d'un Fourier se prolonge en telle rayonnante audace où la fatuité ingénue illumine notre condition.

¹⁸⁸ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-3, cahier 52, p. 27.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 21.

leurs adeptes à chercher au loin des semblables et relie des individus destinés, semblait-il, à s'ignorer. D'ailleurs, si la sexualité est expression du plus particulier et suscite toujours entre les amants comme une société secrète, les manies en sont le moment ultime.

La norme, en ce domaine, est une abstraction vide et elle implique une restriction conventionnelle des possibilités érotiques du corps. Dans le nouvel ordre, plus aucune exclusive. Les Harmoniens ont le droit d'être des pervers polymorphes, de retrouver, au-delà de l'enfance, une intégrité sexuelle qui apparie plus intimement les sexes opposés ; en effet, si plus rien n'est interdit, ni refoulé, il y aura passage de l'un à l'autre sexe, transition, dit Fourier, nécessaire à l'Harmonie.

Il accorde donc aux amours un cours sans limite. Il peint de tels excès, allouant aux femmes, selon les heures, douze amants ou douze cents (sans compter les amours de caravansérail ou d'armée), qu'il échappe à la trivialité ; un frénétique désir de communion l'emporte jusqu'à concevoir une sorte de contre-religion sensuelle. Les saints et surtout les saintes sont aimés et admirés. L'une d'elles porte l'emblème de sa qualité : un crachat de diamants¹⁹⁰, dit étrangement Fourier, et l'on songe aux images blasphématoires de Buñuel.

Cependant les orgies sont réglées pour prendre l'aspect d'une magnifique vertu. Il y a comme un puritanisme du libertinage qui rappelle certaines coutumes révélées par les ethnologues : le ghotul des Muria, la Maison de Plaisir des jeunes. Mais, en Harmonie, ce temps de Paradis dure toute la vie. Les bayadères, les bacchantes et les bacchants, nouvelles sœurs de charité, saints et saintes, se vouent périodiquement aux Patriarches et autres Pontifes de grand âge. Toutes ces images tendent à montrer la petitesse des amours civilisées, à révéler un bonheur plus vaste que ne surent rêver les moralistes, une étrange ivresse du don de soi. Par les ralliements amoureux, Fourier prétend hausser les Harmoniens jusqu'à l'amour de l'autre inconnu, l'amour de tous les hommes, comme si les unions multiples permettaient à chacun d'échapper à ses limites, tandis que la volonté de possession exclusive d'un être exprime la solitude.

La sexualité

La vertu consistant à multiplier les liens, elle est mêlée à tous les plaisirs érotiques. L'amour de charme¹⁹¹ de toute l'humanité prend ainsi sa source au

¹⁹⁰ Cahier 51, p. 72, X AS, cote 9, Archives nationales, n° 7-2 « elle laisse voir le signe de sainteté : le crachat de diamant en triangle radieux. »

¹⁹¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV. p. 369.

plus individuel et contingent, et ce paradoxe enveloppe tout le sens que Fourier prête à la sexualité. Écoutons-le, en effet une caravane de mille voyageurs arrivant par exemple d'Ephèse à Gnide, il s'agit de créer entre eux et les phalanstériens de Gnide un éclair d'unitéisme par accord inverse, des individus aux masses ¹⁹².

On va d'abord réunir les voyageurs aux Gnidiens par affinités de caractères et d'industrie, puis, après les visites aux ateliers et cultures, le soir au dîner et à la fête galante, on les « apparie » suivant les sympathies et les amours passagers ¹⁹³; les fées et les fés, officiers du passionnel, disposent les colonnes de sympathies occasionnelles et d'amours passagers. Les bacchants, bacchantes et bayadères circulant d'un groupe à l'autre favorisent les rapprochements et provoquent les premiers accords. Ces brillants développements, dit Fourier, demandent une éducation raffinée, une génération de paysans grossiers n'a que faire de fées et de troubadours ¹⁹⁴. Malgré les bacchantes, ces réunions, affirme-t-il, se terminent plus décemment que bien des soirées civilisées. Elles se terminent cependant par un grand nombre d'unions d'amours passagers ¹⁹⁵ grâce auxquels et avec l'appui des affinités industrielles, les voyageurs d'Ephèse et les habitants de Gnide réalisent l'accord omnimode.

Voilà donc où la passion qui fait des demi-dieux pousse ses racines.

L'amour, a dit Fourier, est une passion composée, modèle de toute composition, spirituel et matériel indissolublement unis ¹⁹⁶. Cependant il affirme l'importance du matériel et dans les dispositions imaginées pour favoriser l'essor de l'unitéisme, il lui donne le premier rôle. Ce n'est donc pas seulement le plus vif des plaisirs sensibles ; il constitue un ordre à part.

Cependant Fourier parle d'un essor vrai et non pas instinctif et brutal : Il faut prévenir, dit-il, l'influence exclusive du principe matériel ou lubricité qui seul en amour dégrade l'espèce humaine, la ravale au niveau des brutes ¹⁹⁷. Une analyse très dure précise sa pensée. Il stigmatise les accouplements d'occasion provoqués par la chaîne domestique sans aucune illusion ni d'esprit ni de cœur : C'est, continue-t-il, un effet très ordinaire chez la masse du peuple où les époux affadis, bourrus, et se querellant pendant le jour, se réconcilient forcément au chevet, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter deux lits et que le

¹⁹² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 380-383.

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 386.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 385.

¹⁹⁶ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, pp. 84-85.

¹⁹⁷ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 462.

contact, le brut aiguillon des sens, triomphe un instant de la satiété conjugale. Si c'est là de l'amour, c'est du plus matériel et du plus trivial ¹⁹⁸.

L'amour n'a pas non plus la génération pour fin. Fourier insiste d'autant plus sur ce point qu'il a conçu un optimum de population au-delà duquel les séries seraient faussées par engorgement ¹⁹⁹. Il parle de la stérilité des deux tiers des femmes, stérilité obtenue par divers moyens : la vigueur, dit-il, associée à une nourriture raffinée ; un exercice intégral du corps, et surtout la liberté amoureuse – qui ne favorise pas la génération mais au contraire (l'exemple des courtisanes, ose-t-il écrire, en témoigne). Il envisage d'ailleurs d'autres moyens encore inconnus ²⁰⁰.

Donc, les relations amoureuses libres et multiples valent en elles-mêmes, et un développement indirect nous montre jusqu'à quel point, appréciant les sociétés de francs-maçons, ils avaient créé tout ce qu'il fallait, dit-il, pour acquérir lustre et puissance. Que leur a-t-il manqué pour atteindre le plus brillant développement social ? Le génie d'animer leurs rencontres et leurs réunions. Il leur eût fallu créer une religion de la volupté, introduire des femmes dans leurs cérémonies, et par le libertinage même, ils atteignaient une puissance invincible ²⁰¹.

Si, comme le remarque Montaigne, en la plupart du monde cette partie de notre corps était comme déifiée, Fourier, quant à lui, imagine une religion de la volupté : Le culte de la volupté aurait cadré merveilleusement avec la philosophie moderne... Les systèmes économiques trop décharnés avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes ²⁰², et pour unir les hommes.

¹⁹⁸ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 462.

¹⁹⁹ *Ibid.*, Œuvres complètes, tome III, p. 371.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 373 ; et *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 337.

²⁰¹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 307.

²⁰² Cette création d'un nouveau culte – manqué par les francs-maçons, selon Fourier – les Saint-simoniens la tentèrent. Cf. « Extraits d'un des enseignements de notre Père Suprême Enfantin sur les relations de l'homme avec la femme » : ... *notre Œuvre apostolique consiste principalement dans l'appel de la femme et dans la réhabilitation de la chair par l'organisation politique de l'industrie et la création d'un culte nouveau*. Cependant, la réhabilitation de la chair, pour Enfantin comme pour Fourier, ne signifie pas le seul culte de la volupté, mais la valeur enfin reconnue de tout le sensible, cf. p. 296. De même, l'appel de la femme ne consiste pas à lui allouer la seule liberté des amours, mais une émancipation totale. Cf. Paroles du Père Enfantin, *Réunion de la famille*, 19 novembre 1831 : « Vous êtes non pas les défenseurs, les champions de la femme comme au Moyen-Âge, vous attendez, vous écoutez sa parole, vous recueillez ses révélations ; elle est libre en face de vous... Vous devez même fermer vos yeux de manière à ne pas faire tomber sur la femme par vos regards le poids de la chaîne chrétienne et à ne pas faire tomber non plus involontairement sur elle le poids plus épouvantable du désir païen ». La perspective est ici ouverte sur un monde de libres relations réciproques, et si l'érotisme en est un moment, c'est le libre jeu

La sexualité en effet est une sorte de soumission joyeuse à la contingence, une reconnaissance de l'autre dans sa réalité tout entière et dans sa chair même.

Sartre, en une belle analyse ²⁰³, a bien montré qu'au moment du désir, la conscience s'englué dans la chair : on se fait corps pour accéder au corps de l'autre. Mais en ce mouvement spontané, il voit une intention perverse : c'est pour mieux dominer autrui, pour mieux le posséder que l'on cherche à l'envoûter. Le sujet peut s'oublier en cette quête et se perdre en son propre corps jusqu'au masochisme, mais le désir se prolonge plutôt en désir de prendre, en mouvements sadiques. Alors, il se nie lui-même, il est échec en tous les cas, effort vain pour s'approprier la conscience de l'autre. L'inspiration bien différente de Fourier pose derechef la question : le désir est-il, en effet, pervers à sa source, ruse obscure de la conscience qui tend à prendre au piège l'autre sujet ? La relation maître-esclave a fait un immense chemin depuis Hegel, mais pour Fourier elle n'est pas inéluctable, et, non plus que tout autre rapport humain, la sexualité ne l'implique nécessairement. Sartre la voit partout, il n'est plus pour lui de regards échangés. Il n'est même pas de regards vus. Du seul fait d'être regardé, le regard se mue en œil – en chose. En vérité, ce n'est que dans le mépris ou l'indifférence que le regard de l'autre devient chose du monde. Encore est-ce une position instable à quoi la réaction de l'autre, mortifié, peut mettre bon ordre. Nous éprouvons quotidiennement que des regards se rencontrent. Nous ne sommes plus librement, seuls devant un regard. Cet échange peut être furtif, banal, marquer une limitation réciproque ou plus profondément un accord, la multiplication de deux points de vue. Mais le visage même et le corps tout entier, en tant qu'ils signifient un sujet, suscitent aussi l'échange, des relations réciproques et qui n'impliquent pas nécessairement domination ou esclavage ; le corps du danseur, si nu soit-il, n'est jamais regardé comme une chose. Il signifie en chacun de ses gestes. Il est habillé de ses mouvements. Il se dépasse à chaque instant. Il est rythme, c'est-à-dire esprit plus que chair. Au contraire, la danseuse nue, si elle n'est danseuse que de nom, montre son corps quand elle retire ses voiles. La relation qui se crée entre elle et ceux qui la regardent est alors en effet de domination sadique.

Cela veut dire que l'on ne peut regarder la chair comme chair, dans sa facticité, sans domination. Elle est chose du monde pour le regard conscient. La vue domine son objet, le tient à distance s'il n'indique d'abord un sujet. Celui qui regarde est isolé en sa conscience maîtresse et même un regard

des dieux antiques et non le lourd désir qui transforme l'autre en objet, en chose, aspect *le plus épouvantable*, dit Enfantin, de la relation maître-esclave. Le « regard » d'Enfantin, celui qu'il impose à ses juges, appelle l'échange. Il offre une pensée à reprendre – un être sensible à comprendre.

²⁰³ J. P. SARTRE : *L'être et le Néant*, pp. 431 et sq., 462.

d'admiration peut blesser : il juge, il jauge. Mais le désir bouleverse la froide tranquillité de la connaissance. Il n'est plus de clair regard, de sujet pur, mais un émoi partagé. L'amant se fait corps pour jouir du corps de l'aimé. Le trouble empâte alors la conscience, dit justement Sartre, mais par là même, on a enfin accès sans domination à la chair de l'autre.

Deux corps pénétrés de troubles et plus vivants que jamais se découvrent sans que l'un domine, sans que l'autre soit opprimé. Ce délire esquisse une vie en autrui : le désir n'est comblé que dans la réciprocité jusqu'à sa pointe extrême, petite mort, dit-on, fulguration, dilution de la pensée dans le corps, image de la mort, de la dilution dans le monde où il n'y a plus d'individualité. D'où les rapports souvent relevés entre la volupté et la mort.

Mais de cette petite mort, précisément, le sujet revient délivré du trouble par son excès même. Il a fait l'épreuve vraie de la contingence, au niveau même de cette contingence. Ces rapports qui peuvent dériver vers le sadisme ou le masochisme sont donc capables, en leur vérité, de fonder un accès libre au corps d'autrui, libre, c'est-à-dire sans maîtrise ni servitude, et par suite un accès aux choses mêmes du monde, à la nature, car ils sont possibilité de fusion du sujet et de l'objet. Pour la conscience isolée, le monde est prolifération absurde et nauséuse ²⁰⁴. Pour l'homme sensible, elle a une âme ; par l'intermédiaire de son corps, il participe à elle. Il vibre aux choses et elles vivent avec lui. La pierre même et le métal dans la main du sculpteur sont animés. Respectant leur nature, il en fait un bel objet humain. Cette soumission au réel et cette création sont mouvement de l'amour et de la poésie. La nature devient sensible pour qui vit en elle :

La charrue écorche la plaine
... et les vents battent les rameaux
D'une amoureuse violence ²⁰⁵.

Ce surréel est le principe même des analogies de Fourier, à l'inverse pour Valéry, le goût de la mer, le plaisir de nager, éclairent les possibilités de l'amour : NAGE – Se retourner dans la pure et profonde substance – boire et souffler la divine amertume, c'est pour mon être le jeu comparable à l'amour, l'action où tout mon corps se fait tout signes et toutes forces, comme une main s'ouvre et se ferme, parle et agit. Ici tout le corps se donne, se reprend, se conçoit, se dépense, et veut épuiser ses possibles. Il la brasse, il la veut saisir, étreindre, il devient fou de vie et de sa libre mobilité. Il l'aime, il la possède, il engendre avec elle mille étranges idées. Par elle, je suis l'homme que je veux

²⁰⁴ J. P. SARTRE : *La Nausée*.

²⁰⁵ THÉOPHILE DE VIAU : *Ode le matin*, p. 188 et *Solitude*, p.190 ; in : *Poésie du XVII^e siècle*. Paris, Table Ronde, 1945.

être, mon corps devient l'instrument direct de l'esprit et cependant l'auteur de toutes ses idées. Tout s'éclaire pour moi, je comprends à l'extrême *ce que l'amour pourrait être : excès du réel. Les caresses sont connaissances, les actes de l'amant seraient les modèles des œuvres* ²⁰⁶.

La sexualité est un élan qui franchit sa fin apparente. Par le trouble sensible et au-delà, se crée l'union la plus intime à un être – à tous les êtres, dit Fourier.

Frédéric II, rapporte-t-on, demanda un jour à Voltaire pourquoi, à son avis, il aimait si peu les hommes et Voltaire répliqua : Sire, c'est que vous n'aimez pas les femmes ²⁰⁷. *Fourier se serait enchanté de cette boutade. Il pressent ce que devait montrer la psychanalyse : la sexualité symbolise notre être au monde et à l'autre.*

3. LES HAUTS ACCORDS. – *Ce plaisir privilégié qui exige la présence d'autrui amorce donc les plus hauts accords. De la satisfaction « du matériel » dépend tout essor d'amour transcendant. C'est pourquoi les chapitres licencieux des inédits visent en fait, nous dit Fourier, à favoriser la céladonie, le pur amour appelé sentiment n'est guère que vision ou jonglerie chez ceux dont le matériel n'est pas satisfait* ²⁰⁸.

La privation accroît démesurément l'appétit et le souci de vaincre les obstacles occupe l'esprit ; beaucoup de femmes vertueuses étouffent à grand peine une sensualité qui, mal endiguée, transparait en tous leurs gestes ²⁰⁹. *Les interdits artificiels ne sont pas acceptés en réalité. Ils mutilent l'individu en le privant d'une source de jouissance mais, et cela est encore plus grave, ils entravent l'essor des autres affections : sympathie et amitié. L'étrange non conformiste va jusqu'à dire que les courtisanes de bon ton sont d'un meilleur commerce, abreuvées de plaisirs, elles sont bonnes, libres pour des échanges spirituels* ²¹⁰.

De même, quand tous seront bien pourvus de tout le nécessaire amoureux, exerçant en pleine liberté toutes les variétés d'amour sensuel en orgies et bacchanales tant simples que composées ²¹¹, *on connaîtra une liberté nouvelle pour des jouissances aussi neuves que l'étaient les mines du Pérou à l'arrivée des Européens, jouissances entrevues cependant par les plus raffinés. Jean-Jacques Rousseau, par exemple, l'un des plus habiles peintres de l'amour, se*

²⁰⁶ P. VALÉRY : *Tel quel*, p. 138. Gallimard, 1943. 150. GASTON BERGER : *Analyse du Caractère*, p. 83, Paris, P.U.F.

²⁰⁷ GASTON BERGER : *Analyse du Caractère*, p. 83, Paris, P.U.F.

²⁰⁸ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-2, cahier 51, p. 4.

²⁰⁹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 246.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 246.

²¹¹ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-2, cahier 51, p. 103.

plaisait à rêver d'amours plus épurées que celles qui existent en civilisation ; *mais* on ne peut élever le sentiment au degré transcendant que par la pleine satisfaction du matériel ; au moyen de cette clause nous allons découvrir dans le lien sentimental des emplois tout à fait neufs et bien supérieurs en charme à tout ce que les romanciers ont pu imaginer. Le cynisme et la satiété des civilisés toujours insatisfaits et tôt blasés tient à leur ignorance des bases du bonheur ²¹², *et de nous décrire les liens transcendants entre purs amants qui, par ailleurs, exercent toutes les variétés d'amours et même saphiennes et pédérastiques. Les affections homosexuelles sont en effet une déviation, un empiétement sur les attributs d'une autre passion. Par exemple, en amour, il y a ultragamie entre deux femmes saphiennes.* Ce lien sort des attributions de l'amour, qui comprennent les unions bisexuelles. Dans ce cas, les deux ressorts de l'amour engrènent dans la passion d'amitié ou affection unisexuelle. *De même, l'ultraphilie ou amitié se compose de liens purement philanthropiques.* Tel est en collectif le dévouement des pères de la Rédemption qui vont quêter et voyager pour le rachat des captifs abandonnés par la chrétienté dans les bagnes barbaresques – et des religieux du mont Saint-Bernard qui se consacrent à sauver les voyageurs égarés dans les neiges, ou des sœurs hospitalières vouées aux soins des malades ²¹³.

À cette lecture, l'indignation des contemporains, de Pierre Leroux par exemple, ne connut plus de borne ²¹⁴. *Les amours saphiennes comparées à l'amitié des pères de la Rédemption ! Oui, dit Fourier, car ce sont des accords qui lient entre eux les quatre groupes (constitués à partir des quatre passions affectives) et qui les font engrener par déviation d'emploi des ressorts. Ce sont des accords de haute transition ; le jeu d'une passion qui sort du cercle de ses emplois et prépare le passage à l'unitéisme – accord omnimode et unitaire, but de Dieu et de l'homme, ressort essentiel – objet de toutes les utopies des sophistes modernes ²¹⁵.*

Fourier rapporte, d'ailleurs ²¹⁶, comment il dut à une heureuse circonstance la découverte qu'il était pro-saphien, particularité, nous dit-il, des grands caractères, généreux et toujours disposés à favoriser les plaisirs du sexe opposé.

Ainsi va le nouvel ordre qui jamais ne contraint, tandis qu'en amour comme en toutes choses, chaque civilisé voudrait généraliser ses goûts dominants. Celui qui est porté à préférer l'amour sensuel voudrait organiser un

²¹² *Ibid.*, p.3.

²¹³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 367-368-369.

²¹⁴ PIERRE LEROUX : *Revue socialiste*, 1847.

²¹⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 367-368-369.

²¹⁶ Cahiers inédits, Archives nationales, X AS, n° 7-1, cahier 50, p. 21.

monde purement cynique, celui qui donne dans le sentiment voudrait un monde purement romanesque ²¹⁷.

Il faut observer, dit Fourier, qu'en Harmonie, les amours égoïstes ou civilisés seront pleinement licites à tout le monde ; on fonde certes sur les goûts divers et le plaisir de découvrir toujours un bonheur inconnu, mais on est libéral ! Et pourtant, Fourier se méfie de telles unions : À quoi peuvent servir en fait de liens deux individus qui ne vivent que pour eux-mêmes ²¹⁸. À cet injuste oubli des autres correspond d'ailleurs un désordre intérieur. La moindre indépendance de l'aimé est une injure pour l'amant frénétique ; à la limite, il répudie l'être aimé comme on rejette un objet décevant ; il le tue pour le posséder encore et de la manière la plus brutale et la plus simple, selon le langage de Fourier. En regard de cette tyrannie, les mœurs phanérogames impliquent le respect d'autrui.

4. L'AMOUR PIVOTAL. – *Pour assurer les échanges multiples, Fourier semble donc privilégier la recherche illimitée des liens, satisfaire le désir infini – par la quantité. L'amour serait-il enfin l'amour de tous les hommes ?*

Au vrai, l'étonnant utopiste sait unir et distinguer : L'unitéisme (l'amour de l'humanité) s'allie très bien à l'amour, dit-il, mais il est un charme très différent et c'est dans l'amour même qu'il cherche l'union des inconciliables.

En un premier moment, il définit en regard de l'unitéisme, foyer direct symbolisé par le blanc, un contre-foyer affectif ou polygamie ²¹⁹ figuré par le noir. C'est le favoritisme qui n'est point superlatif d'affection car l'extrême affection est exclusive, intolérante surtout en amour. Au contraire, le favoritisme se concilie avec d'autres affections du même genre, spécialement émanateur de l'esprit divin en ce qu'il ne borne jamais l'amour et laisse un champ ouvert à toutes les affections de pareille espèce, même en amour... il donne toujours aux affections un ton joyeux tandis que chacune des quatre affectives peut tomber dans les nuances graves et sombres. Mais ce libertinage joyeux n'est pas le dernier mot. Comme il imagina des amours transcendants, Fourier rêve, à la fin ²²⁰, d'une fidélité spirituelle : l'amour pivotal est l'esprit

²¹⁷ Manuscrits, X AS, n° 7-2, cahier 51, p. 8. Cf. Et chacun méprise ce qui ne lui ressemble pas, comme le remarqua Enfantin : *Il y a des êtres à affections profondes, durables et que le temps ne fait que resserrer, il y en a d'autres à affections vives, rapides, passagères, cependant puissantes sur lesquelles le temps est une épreuve pénible, souvent insupportable... la mission (du prêtre) est de faciliter l'union des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des aires à affections vives et de faciliter l'union et la vie des êtres à affections vives en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes...*

²¹⁸ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 19.

²¹⁹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p 497.

²²⁰ Cf. Cahiers en partie inédits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 65.

de favoritisme appliqué à l'amour, *dit-il, mais il n'est plus le contre-foyer noir, l'envers de l'unitéisme, il est un lien d'ordre supérieur, un lien de foyer qui se concilie avec les autres amours comme le blanc avec les sept autres couleurs dont il est l'assemblage et, de même que l'accord omnimode, il est figuré par le blanc car il réfléchit sur l'objet du pivot les sept passions primitives et d'abord le pur amour. En lui, paraît une fidélité transcendante d'autant plus noble qu'elle surmonte la jalousie qui dépare les amours ordinaires. Si les monogynes n'ont guère que des amours exclusifs, les polygynes ont la propriété de se créer un ou plusieurs pivots amoureux c'est-à-dire un amour qui se maintient à travers les orages d'inconstance. Un polygyne, quoique changeant fréquemment de maîtresses, aimant par alternat tantôt plusieurs femmes à la fois, tantôt une seule exclusivement, conserve en outre une vive passion pour quelque pivotale à qui il revient périodiquement* ²²¹.

Le jeu indéfini de miroirs *est d'autant plus inépuisable que chacun des êtres réunis est capable de plus de variété et de profondeur, et certes Fourier a peine à clore cette quête de l'unique. On peut avoir six ou sept pivotales, précise-t-il, mais une seule superpivotale. L'incertitude ici rend sensible la fuite de l'absolu qui toujours resurgit. Les brisures mêmes ne rompent pas un tel lien. L'affection subsiste entre les pivotaux et tient haut la balance et cette liberté d'allure préserve l'aventure indéfinie* : Après avoir vécu un certain temps avec une pivotale et l'avoir quittée, on peut en devenir céladon aussi galant que si l'amour était à son aurore ²²².

Cependant Fourier a prévu contre le Nouveau Monde amoureux une objection plus forte que celle des moralistes. Si tous les amants d'Harmonie vivent au grand jour, si tous les obstacles à leur union et les mensonges deviennent caducs, disparaîtront le plaisir de goûter au fruit défendu et celui de vaincre les difficultés. Mais, du même coup, les liens du nouvel ordre, dépouillés des faux brillants qui fardent les amours civilisées, vaudront par leur propre richesse ; avec le plus bel essor de l'amour, le pivot, qui est aux amours ordinaires comme le cuivre est à l'or ²²³, *Fourier conçoit un sentiment libre des contraintes et des préjugés dont le charme ne doit plus rien au goût de franchir les interdits, aux secrets ni aux tourments, un ayant-droit absolu : le pivot du pivot.*

²²¹ Duveyrier, membre de la « famille » d'Enfantin, écrit de même : « On verrait des hommes et des femmes unis par un amour sans exemple et sans nom puisqu'il ne connaîtrait ni le refroidissement ni la jalousie, des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre et dont l'amour serait au contraire comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives ». L'avocat général, au procès d'Enfantin, citant ce passage s'écria : « Un banquet, Messieurs, où faut-il donc que les apôtres aient été élevés pour se repaître de telles images, pour tracer avec complaisance d'aussi sales tableaux ! »

²²² Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 65.

²²³ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 65.

Générosité, variété, on trouve dans ce lien l'essor des trois distributives :

- de la composite en ce qu'il renferme et entretient toutes les sortes d'enthousiasme ;
- de l'alternante en ce que cet amour a les propriétés du caméléon, passant du celadonisme au cynisme, du composé au puissancier et à toutes les nuances ²²⁴ ;
- de la cabaliste en ce qu'il soutient constamment la ligue entre l'amant et sa pivotale.

III. Les trois distributives

Ici, paraissent les distributives, c'est-à-dire non pas des passions nouvelles, mais un mode d'essor des autres passions : Qu'on les appelle modes ou passions, dit Fourier, en sent-on moins le besoin ? Si l'on ne veut pas se contenter de tout ramener à l'unitéisme, il faut précisément faire l'effort d'analyser chacun des dynamismes originaux.

1. La composite est un enthousiasme qui naît du double enchantement de l'âme et des sens ²²⁵ ; elle compose les goûts particuliers des hommes réunis comme les mouvements divers d'un sujet. Mais cette jouissance multiple suppose que chacun fasse exclusivement ce qui lui plaît. Le plein essor de la composite implique donc une division extrême du travail : elle suppose que chacun puisse trouver son activité de choix. Alors, écrit Fourier, l'enthousiasme causé par les deux jouissances arrive au point d'étouffer toute raison et de livrer l'homme à l'impulsion aveugle de la passion. Alors, il y a composite ou état hyperrationnel et certainement divin auquel la raison n'a aucune part et qui est par conséquent impulsion de Dieu seul ²²⁶.

Fourier magnifie l'accord à soi et au monde, la liberté que donne la joie : C'est dans l'amour que cet effet est le plus fréquent ²²⁷, a-t-il dit, mais il ajoute que les Harmoniens savent le faire naître aussi bien dans les autres passions. Alors, la vie est une série de créations qui satisfont l'individu et favorisent tous

²²⁴ *Ibid.*

²²⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II p. 145 et tome IV, p. 408. *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, pp. 72-74.

²²⁶ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II p. 145 et tome IV, p. 408. *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, pp. 72-74.

²²⁷ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II, p. 146.

les autres. La composite – passeur de justice – relie les différents ; elle équilibre et hiérarchise.

Elle est le mode d'essor essentiel de toutes les passions, puisque, spirituel par opposition au matériel ²²⁸, elles ont le privilège de nous rapporter aux choses et à autrui. Fondant tout sûr elles, Fourier se place d'emblée au-delà des oppositions simples : esprit – corps – nature – société – solitude de la conscience et autrui. Les passions, en effet, sont mouvements vers les choses et les autres. Bien mieux, elles en dépendent pour être : ce sont toutes les visions qu'il emporte du monde qui font la puissance du peintre, toutes les formes et couleurs vues qui alimentent son pouvoir de création. De même, si un homme éprouve telle amitié ou tel amour, c'est évidemment qu'il était désir d'amitié, que tous ses goûts et sa vie passée le disposaient à reconnaître, à aimer précisément les qualités particulières de cet homme ou de cette femme, mais cet amour ou cette amitié, avant la rencontre privilégiée, était pur manque individuel. Il n'était pas même qualifié. Il eût pu se dégrader, s'amortir, dévier. Il ne s'est connu et réalisé en sa vérité qu'au moment où il révéla son objet, où il le découvrit.

Autrement dit, la passion dépend du monde et de ses chances comme elle dépend du sujet. Le bonheur de cette rencontre composée, de l'enthousiasme inspiré nous est dû, dit Fourier, dans tous les âges et dans toutes les classes de fortune par cela seul que le désir en est universel et permanent ²²⁹. Il nous est dû même au-delà de la vie terrestre. La composite, en effet, signifie que rien en l'homme n'est inessentiel : l'âme et le corps sont indissolublement unis, l'ouverture au sensible est fondamentale. Fourier méprise l'ignorance des civilisés qui prétendent que les âmes après le trépas s'isolent de la matière sans le concours de laquelle il n'y aurait pour Dieu même aucune jouissance ²³⁰. La musique, par exemple, si elle correspond à des nombres et des figures géométriques, si elle est un plaisir spirituel, un plaisir de l'âme, passe par les sens ; elle exige le concours de la matière, et il en est de même de toutes les autres jouissances. C'est pourquoi la perspective de survie des civilisés est insipide ; le désir d'avoir une âme et de n'être immortellement que cette âme, ce désir doit pâlir singulièrement près du désir d'une âme d'avoir un corps et une durée. Elle céderait son royaume même pour un cheval, pour un âne peut-être ²³¹.

²²⁸ *Ibid.*, tome IV, p. 430.

²²⁹ Manuscrits, tome I, p. 212.

²³⁰ *Théorie des quatre mouvements*, p. 211.

²³¹ P. VALÉRY : *Tel quel* (I), p. 57, Gallimard, Paris.

Fourier n'a garde pourtant d'aller contre un désir collectif ²³² ; il fera sienne, à sa façon, la belle idée des corps glorieux : La religion nous est sur ce point un guide bien plus judicieux, elle nous enseigne la résurrection des corps, credo carnis resurrectionem. Elle nous apprend même que les qualités des corps glorieux seront l'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité. C'est précisément ce que démontre la théorie du mouvement aromal, tout à fait méconnue de nos physiciens, théorie liée à celle de l'attraction universelle ²³³. Suivant elle, nous ne perdons jamais notre corps, il devient seulement plus subtil pour se résoudre à la fin dans le feu qui est le corps de Dieu.

La composite enfin nous donne à voir que la sensibilité n'est pas un moyen pour atteindre à l'esprit pur, le jalon d'une visée plus haute : on la retrouve au but comme au départ.

2. La cabaliste. *Mais si la composition exalte l'individu, elle n'excite point encore toutes ses énergies. À cette chaleur liante, il manque l'émulation des luttes, les oppositions qui mettent en relief les différences. Ce nouvel entrain n'est dû qu'à la cabaliste. Passion de l'intrigue, esprit de parti, la cabaliste est généralement confondue avec l'ambition, dit Fourier. Pourtant une cabale peut rouler sur des affaires d'amour, des parties de plaisir et même sur des constatations qui n'ont d'autre but que l'essor de la manie cabalistique.*

D'ailleurs, si l'on voulait donner le nom d'ambition à tout ce qui est émulation de rivalité, il s'ensuivrait que toutes les passions se réduisent à une seule, dite Ambition, et que l'amour n'est qu'une ambition de posséder telle femme, le famillisme qu'une ambition de revivre dans ses descendants, etc.

Le problème précisément est d'établir les subdivisions primordiales, de comprendre les différentes modulations passionnées. D'ailleurs, les trois distributives (et donc la cabaliste) sont des modes conjugaux du mariage des neuf (passions) primitives. Il n'est donc pas étonnant que l'ambition intervienne ainsi que toute autre passion dans leur exercice.

L'essor de la cabaliste exige, selon Fourier, une compacité sociale extrême. En effet, il n'y a point d'émulation, dit-il, entre des groupes très opposés. Ils s'excluent simplement, ils se nient réciproquement. L'émulation féconde ne naît qu'entre individus très proches. Des différences nuancées animent les individus qui s'affirment les uns en face des autres. Fourier craint le conformisme comme le dérèglement. Il y a une pente à l'imitation en chacun, à la banalité. Nous renonçons à ce qui nous est personnel pour être à l'unisson, par besoin

²³² Cf. : « Toute impulsion collective est oracle de destinée » *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III p. 201.

²³³ *Ibid.*, tome II, p. 179.

*de communion. Mais il y a ce mouvement compensateur, l'élan cabalistique dont l'homme ne peut se passer*²³⁴. *S'il ne l'exerce librement, il l'épuise en des jeux nuisibles. Dans une société variée, selon des transitions continues, elle prendrait un essor vrai. Certes, elle est peu compatible, remarque Fourier, avec l'amour, l'amitié ou l'unitéisme, car elle est d'un autre ordre. Elle pousse aux intrigues, aux calculs. Ce n'est pas un entraînement aveugle, mais une fougue spéculative*²³⁵ *qui suscite la jalousie émulative et condense l'énergie. Nos adversaires sont les ferments actifs qui précipitent les ressources individuelles ; ils donnent le tranchant.*

3. La papillonne. *Enfin, les rivaux ne sont pas fixés face à face en une lutte unique et inexpiable. Les mêmes qui s'affrontent dans la culture des poires douces ou amères s'uniront dans le soin des œillets rouges. La papillonne ou alternante, troisième passion distributive, permet à chacun de varier ses jeux et ses travaux. Elle mêle en un groupe nouveau ceux qui ailleurs se trouvaient opposés. On s'allie alors avec celui contre lequel on intriguait une heure auparavant. La papillonne, dit Fourier, est en mécanique sociale la plus haute des passions, agent de transition universelle et principe de liberté.*

Une fois de plus, Fourier prend le contrepied des opinions reçues. Il prône le goût des contrastes, la légèreté, l'inconstance dans le travail et les affections. La papillonne cependant joue avec l'honneur libéral et l'on a vu que, pour les grands caractères, l'inconstance est vertu, puisque leurs désirs sont assez vrais pour laisser subsister l'amitié.

*Au contraire : C'est vraiment là le côté honteux des civilisés. Rien de plus odieux que leur coutume presque générale d'oublier complètement la personne qu'ils ont idolâtrée. On peut leur dire : vous étiez donc bien aveugles, bien sottement inspirés dans ce violent transport pour un être indigne de souvenir amical ou bien vous êtes aujourd'hui très ingrats, très égoïstes de ne conserver aucune affection pour l'être à qui vous avez du...*²³⁶

D'autre part, les moralistes, frivoles amateurs d'absolu, ignorent la diversité. Ils ont voulu briser l'appétit de variété qui répond au devenir universel, une éthique simplificatrice prétend anéantir le désir du changement, imposer l'unité. Elle nous oblige à choisir et choisir encore, mais si l'on y a peine c'est que tous les objets entre lesquels on hésite sont des biens. Menés par le préjugé, on accepte une suite de morts partielles, la mort de toutes les parts de soi, refusées. Le désir subsiste pourtant de contraste, de récréation et, si l'on ne veut voir ce profond appel dériver à l'aventure et les hommes

²³⁴ Nouveau Monde, Œuvres complètes, tome VI, p. 70.

²³⁵ Nouveau Monde, Œuvres complètes, tome VI, p. 69.

²³⁶ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 11. (Points de suspension dans le texte.)

attendre de l'extérieur et du pire peut-être et de la guerre même l'effondrement des routines, il ne faut plus interrompre la question multiple qu'est tout individu. Fourier entend favoriser partout l'acuité du voyageur qui s'attache d'autant plus vivement aux choses présentes qu'il n'y est point lié, pour qui elles sont d'autant plus mouvantes qu'il va les quitter. Il faut toujours prévenir la satiété, attiser l'ardeur par le changement, tirer tous les espoirs de l'éphémère et de soi-même, passant essentiel.

Quant au choix de sa vie, de ses activités, de ses amitiés ou de ses amours, nul n'est tenu de prononcer des vœux définitifs. Fourier réserve un apprentissage indéfini de la vie, le lent éclaircissement du mystère individuel. Au lieu que la nécessité nous presse dès les premiers pas et nous oblige à des choix irréversibles pour lesquels nous ne sommes pas prêts, il y a en Harmonie comme une grande vacance. Le temps et l'espace sont ouverts. On ne bute point sur ces pancartes tragiques : Au-delà de cette limite, les billets ne sont plus valables.

En Harmonie, tout est toujours possible. Il y a comme un merveilleux allègement du destin, plus d'uniformité, de monotonie ni de stabilité. Chacun suit son devenir propre. L'ordre traditionnel est inerte. Il exige la constance et que le même jouisse toujours des mêmes biens, richesses, plaisirs ou affections. Mais les romans, le théâtre, la vie secrète révèlent que ce ne sont pas ces morts en sursis qui intéressent. Le héros introduit un principe de turbulence qui agit en chaîne et la papillonne consacre cette morale active. Elle est une passion révolutionnaire. Elle veut les contrastes, les alternats, les promotions. Elle ruine toute mécanisation humaine, elle appelle un ordre neuf.

Les distributives sont pivotales, dit Fourier, car sans elles les autres passions seraient sans conducteur²³⁷. Les distributives attestent cette vue selon laquelle les passions ne sont pas des mouvements anarchiques ; elles préparent la jonction entre l'intelligence et l'immédiat. Le désir tend à une organisation extrêmement complexe, il est vrai. Parmi les passions originelles, il en est trois dont le libre essor est condition de l'équilibre de toutes les autres. Or elles exigent : »

- la composite une division extrême du travail, des activités parcellaires ;
- la cabaliste une densité optimum de population, la graduation serrée des différences ;
- la papillonne : les courtes séances, les voyages, les contrastes partout ménagés.

²³⁷ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome II, p. 145 et Nouveau Monde, Œuvres complètes, tome VI, p. 77.*

L'ordre vers lequel elles tendent n'est autre que la série qui distribue les harmonies au sein de l'ordre universel.

Les séries

L'homme, en effet, n'est pas hors d'unité avec l'univers, nous a dit Fourier. L'organisation sociale juste doit être analogue à l'ordre universel. La distribution par groupes et séries n'est point, il faut le redire, une méthode capricieusement imaginée. C'est l'ordonnance que Dieu a établie parmi les choses créées... ce n'est donc pas une nouveauté suspecte d'arbitraire que la théorie de l'association, c'est un ralliement à l'ordre général de l'univers à l'unité... selon laquelle on doit distribuer le passionnel comme le matériel par séries de groupes ²³⁸.

La loi sérielle est transposée de la botanique à la société. La série passionnelle est une ligue, une affiliation de diverses petites corporations dont chacune exerce quelque espèce d'une passion qui devient passion de genre pour la série entière. Par exemple : vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant au genre et de blanc-rosistes, de jaune-rosistes, de mousse-rosistes, quant aux espèces ²³⁹.

Des passions très nombreuses et infiniment graduées sont condition de l'accord d'un tel ensemble, car il faut ménager les transitions continues entre les extrêmes. Les séries sont unitarisées par la loi de transition, par l'existence des ambigus et par la possibilité de les faire toujours rentrer dans une série supérieure plus grande. C'est donc grâce à la variété, à tous les intermédiaires, que l'on peut unir le tout social en une harmonie complexe. La société est alors comme un grand orchestre où chacun joue sa partie – indispensable à l'équilibre, à la riche plénitude de l'accord. C'est pourquoi il ne s'agit point de légiférer contre la spontanéité, de choisir telle passion et d'écarter telle autre, tous les goûts sont bons, pourvu qu'on puisse les composer ²⁴⁰.

Dans les séries, les passions les plus décriées, les plus excessives, s'exerceront dans des intrigues utiles à l'individu. Elles seront d'autant plus valables que plus véhémentes. L'ordre sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet ni modération, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques. Il veut les passions ardentes et raffinées ²⁴¹.

²³⁸ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III, pp. 19 à 26 et tome IV, p. 392.

²³⁹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II, p. 142.

²⁴⁰ *Ibid.*, tome IV, p. 22.

²⁴¹ *Théorie des quatre mouvements*, p. 126.

Dès que l'association est formée, les passions s'accordent d'autant plus facilement qu'elles sont plus vives et plus nombreuses. Fourier semble vouloir régler avant la lettre quelque orchestre de jazz plutôt qu'une harmonie classique. En effet, il appelle chacun à développer au maximum chaque nuance de passion. Comment donc n'y aurait-il quelque stridence ? Mais le son le plus perçant ne doit pas nuire à l'ensemble. Ce n'est pas l'harmonie à une seule dominante que Fourier cherche, mais celle plus difficile où chaque couleur, au maximum de son intensité, joue pourtant, grâce aux transitions avec toutes les autres – mieux encore, il cherche le jeu subtil des passages grâce auquel la moindre valeur irradie à l'égal de la plus vive lumière ou de l'ombre la plus dense. Alors, l'individu le plus modeste conquiert royauté.

La treizième passion : l'unitéisme

Dans un tel ordre, la fraternité rêvée par les philosophes se fait réelle.

Mais, d'abord, remarquons ici leurs inconséquences en théorie et en pratique, et d'abord en théorie. Que signifie cette prétention de donner plein essor à telle passion et de réduire telle autre au plus faible développement ? Il fallait reconnaître ce mouvement indéfini, insatiable, de l'ambition, du familisme, de l'amour aussi bien que de l'amitié. Les accords passionnels nommés ralliements naissent de passions immodérées, insatiables dans leurs désirs, et ce maître original découvre une transcendance immanente, un au-delà des amours, des amitiés et des ambitions particulières, mais un au-delà de ce monde-ci, terrestre et donc réalisable, objet de l'unitéisme, de la passion universalisante, souche, principe et but de toutes les autres passions.

L'unitéisme donc est l'accord de huitième omnimode, celui qui fait naître les affections généreuses et le dévouement collectif entre gens qui ne se connaissaient pas même de vue ni de renommée. Il les met en sympathie artificielle et subite. Sous le nom de sympathie je n'entends pas l'esprit charitable qui est une affection de septième degré. Le huitième n'a pour véhicule que le plaisir, que le charme et non la pitié. Tout élan de charité ressort de septième et non d'octave ²⁴².

Les frères de la Rédemption, les religieux du mont Saint-Bernard manifestaient une amitié qui engrenait vers l'unitéisme. C'était pourtant encore un accord de septième, car faire naître subitement une amitié collective et individuelle entre des êtres qui ne se sont jamais vus (je dis amitié de charme et non de charité) c'est un avantage que la civilisation ne sait pas procurer à des rois – l'ordre sociétaire assure cette jouissance aux plus pauvres individus.

²⁴² *Théorie de l'unité universelle, Œuvres complètes, tome IV, p. 369.*

En civilisation, ce genre de lien est excessivement rare. Il ne se montre que fortuitement et par lueurs. Mais dans ses courtes apparitions, il élève les hommes à un état qu'on peut nommer perfection ultra-humaine. Il les transforme en demi-dieux, à qui tous les prodiges de vertu et d'industrie deviennent possibles. On en vit un bel effet à Liège quand quatre-vingts ouvriers de mine furent enfermés par les eaux. Leurs compagnons électrisés par l'amitié travaillaient avec une ardeur surnaturelle et s'offensaient de l'offre de récompense pécuniaire. Ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable ; on ne l'eût pas réussi en vingt jours de travail salarié ²⁴³.

Le but de la morale doit donc être de multiplier ces accords omnimodes et de leur donner la prédominance en mécanique sociale. C'est un effet réservé à l'état sociétaire qui arrive en Harmonie aux liens d'octave : ils n'y règnent pas constamment, leur impulsion trop violente userait l'âme et les sens, mais ils y dominent assez fréquemment pour exercer la suprématie et régir les autres accords de gamme, les subordonner aux liens omnimodes qui sont germes de prodiges en industrie, de vertu et fraternités ²⁴⁴.

On sait dans le nouvel ordre provoquer les rencontres heureuses où basculent les limites individuelles : orgies, amours puissancielles, élans collectifs d'amitié ou d'ambition.

L'unitéisme qui naît des circonstances où les barrières entre sujets s'effacent n'est point l'amitié douce et tendre que vante la morale. C'est une passion véhémence, une vertu fouguese. C'est vraiment le feu sacré ²⁴⁵, une ardeur généreuse semblable à celle du plus haut amour et qui multiplie nos pouvoirs et nos joies. Deux individus unis, dit André Breton, font une machine à influences énormes ²⁴⁶ capables de rendre conductrices des régions qui ne l'étaient pas. C'est alors que le monde se met à répondre aux passions, les événements à favoriser le désir. Fourier nous parle non plus de deux individus, mais d'une union merveilleuse de tous à tous.

Le problème du nœud et de l'accord se réduit à opérer en degré supérieur ²⁴⁷ ... *l'amour qui est en civilisation un germe de désordre, de paresse et de dépenses, devient dans l'ordre combiné une source de bénéfices et de prodiges industriels. Par la politique galante, on lèvera même, et sans aucune contrainte, des armées industrielles. Il suffit que les vestales et vestals, vierges admirées, jeunesse d'élite, en fassent partie. Leurs admirateurs les suivront,*

²⁴³ *Théorie de l'unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 374.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 378.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 374.

²⁴⁶ A. BRETON : *L'Amour fou*, p. 46, Gallimard, Paris.

²⁴⁷ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 61.

d'autant qu'à l'armée s'exerceront leurs premières amours. Platon déjà, dans le Banquet, remarquait : S'il arrivait par quelque enchantement qu'une ville ou une année ne comptât que des amants et des aimés, il serait impossible que cette cité ou cette année n'eût pas trouvé par eux la plus sûre garantie de sa prospérité. De tels hommes en effet s'abstiendraient de tout mal et ne se voudraient mutuellement que du bien.

Fourier rêve d'un tel enchantement et du merveilleux courage qui naît de ces liens. Le monde des intentions amoureuses vives et allègres est un monde prospère.

L'amour pivotal commande les autres unions comme l'unitéisme régit l'ensemble d'Harmonie et ces deux foyers blancs éclairent l'affirmation la plus hardie, la plus déraisonnable, une parole de conquête, telle que nul n'osa jamais la formuler.

Les attractions, écrit Fourier, sont proportionnelles aux destinées ²⁴⁸ ; nous avons raison dans nos plus vastes désirs. Nous ne souhaiterons jamais trop, jamais assez. Tout nous est dû, comme l'enfant seul le sait encore qui veut tout connaître, tout saisir ; qui ose être insatiable.

L'homme est passion de se faire Dieu, comme l'écrit Sartre, mais tandis qu'il ajoute aussitôt : cette passion est inutile, Fourier, le prodigieux rêveur, nous alloue l'incroyable : il bâtit un monde où le désir est la seule règle que l'homme ait à connaître ²⁴⁹.

Fourier et la psychanalyse

Vous dites que (l'attraction) nous porte au mal, écrit Fourier, c'est une accusation vague, elle nous pousse au bien comme au mal selon les chances ²⁵⁰ ... L'homme dépend de l'événement autant que de lui-même. La vie est un drame réussi ou manqué – selon les chances – et les élans, étouffés par une vie étroite limitée par les bornes où la naissance, la pauvreté, le métier enferment l'individu, refrénés par les conventions, dégénéreront ou se développeront en actes aberrants. Le crime même est une déviation accidentelle. Néron n'était pas un criminel-né, mais son maître Sénèque ignora la forme particulière de ses désirs. Il prétendit endiguer ses impulsions au lieu

²⁴⁸ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome III, pp. 304 à 312*

²⁴⁹ A. BRETON : *L'Amour fou*, p. 13.

²⁵⁰ *Égarement de la Raison*, p. 13.

de les orienter vers des œuvres utiles à tous²⁵¹. Il ne faut donc pas changer la nature des passions, mais leur aliment²⁵².

Ainsi, pour Fourier comme pour les psychanalystes, il y a parallélisme entre l'accomplissement du sujet et la constitution des objets : changer les voies d'essor, c'est transformer les hommes.

Nos passions n'ayant pas de buts fixes, notre existence est ouverte ; elle appelle la raison. Mais l'intelligence au lieu d'être fidèle à l'élan spontané a voulu le borner, favoriser telle passion et bannir telle autre. Or seul le mouvement plein prépare l'ordre ; les trois distributives nous indiquent que les passions réprouvées peuvent être mariées à la vérité de la vie, intégrées à l'harmonie sociale. Mais on les considère comme des vices car les séries ne se formant pas dans l'ordre civilisé, les trois passions distributives n'y ont aucun emploi, y sont très nuisibles et n'y causent que le désordre²⁵³. Quant aux autres passions séparées, elles ne sont que tigres déchaînés²⁵⁴. Les passions hors de l'état sociétaire sont en discorde générale et entraînent la perte de l'individu qu'elles dirigent.

La boussole doit être la dualité du mouvement ! Tous les individus comme Néron sont sujets au développement subversif comme au vertueux et harmonique.

Puisque les passions n'ont pas une fin déterminée, nous pouvons prendre du champ par rapport à leurs manifestations. Nous ne sommes pas enlisés dans nos affections, nous pouvons les juger sur leur contenu intentionnel. Il est possible non de réprimer l'élan initial, mais de transférer son énergie d'un objet à un autre.

Cependant changer l'aliment des passions, conduire le dynamisme individuel selon l'ordre total, est-ce accomplir une sublimation ? Fourier admet que le désir puisse gagner de la hauteur selon le contenu qu'il conquiert. Il appelle les hommes à inventer leurs fins, à se dépasser peut-être, mais il reste obstinément fidèle à la plus humble origine. Il affirme que la satisfaction du matériel est condition de la liberté spirituelle. Plutôt qu'une sublimation, il suggère donc une étrange communication entre la chaleur de la vie et nos mouvements transcendants. Il imagine un système où l'homme participe tout entier, où les hauteurs spirituelles ne soient plus en guerre avec les appétits du corps, mais entés sur eux, et gagnent, de ces rapports maintenus, un approfondissement illimité.

²⁵¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 143.

²⁵² *Théorie des quatre mouvements*, pp. 127 et ss.

²⁵³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome II p. 145.

²⁵⁴ *Ibid.*, tome IV, p. 18 et *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 13.

Les intuitions de Fourier semblent donc à la fois annoncer la psychanalyse et en préparer la critique.

L'inconscience de soi

Freud rappelle que la pathologie enseigne : Tout processus contient les germes d'une disposition pathologique en tant qu'il peut être inhibé, retardé ou entravé dans son cours. De même, pour Fourier, les aberrations et les crimes résultent des passions inhibées ou, pis encore, inconscientes d'elles-mêmes. Ainsi, dans les Cahiers inédits, il rapporte l'histoire d'une dame Strogonoff, qui faisait torturer et torturait elle-même une jeune et belle esclave. Quel était, dit-il, le véritable motif de ses cruautés ? Était-ce bien la jalousie ? Non, affirme Fourier, c'était le saphisme. La dite dame était saphienne sans le savoir ; elle persécutait l'objet dont elle aurait dû jouir, et cette fureur était d'autant plus grande que l'engorgement venait des préjugés qui, cachant à cette dame le véritable but de sa passion, ne lui laissait pas même d'essor idéal ²⁵⁵.

Ici, Fourier semble pressentir ce que Freud nommera sublimation. Mais l'essor idéal est un pis-aller. Il faut accomplir le mouvement vrai de la passion. Cependant, il note : Les privations forcées mais reconnues n'engendrent pas de telles fureurs que les élans dont on ignore le but. Et il ajoute : D'autres exercent en sens collectif les atrocités que M^{me} Strogonoff exerçait individuellement : guerres, oppressions, carnages, peuvent avoir leur source en de tels désirs inconscients ²⁵⁶.

Le complexe d'Oedipe

Dans un autre passage, Fourier, critiquant la famille civilisée, décrit le complexe d'Œdipe :

Il existe aussi, dit-il, une jalousie des enfants au père car le mariage tel qu'il est pratiqué, le droit de propriété exclusive que la loi donne à l'époux sur sa femme en fait un rival des enfants. « Le Semeur », journal du temps, comprend fort bien ce passage : Fourier, dit-il, travestit l'asile de tendre pitié qu'est le cœur d'une mère en une chose épouvantable et la voix s'effraie à répéter ces incestes de la pensée.

Au vrai, Fourier vise aussi un aspect essentiel du complexe d'Œdipe : le refus de la loi, coercitive et absolue que représente le père. Mais ce

²⁵⁵ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-1, cahier 50, p. 11.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 12.

phénomène est relatif : Notre système social crée à chaque père dans ses fils une troupe de conspirateurs intentionnels. *Il vit donc ce que la sociologie contemporaine aperçoit* : dans une société où le père n'aurait pas une prépondérance exclusive, le complexe d'Œdipe n'existerait pas. C'est pourquoi la compréhension se prolonge immédiatement, pour Fourier, en un projet de rénovation totale.

La psychanalyse en acte

Il faut trouver le nœud de chaque cœur, les vérités individuelles et les activités multiples où elles s'exprimeront. Ces deux créations d'ailleurs n'en font qu'une, car c'est dans la vie, dans l'action que l'individu se découvrira et achèvera sa forme propre. Si le principe est bien le même que celui de la psychanalyse, la méthode donc diffère. Comme Freud, Fourier pense qu'un individu est une constellation particulière de désirs.

Il faut respecter tous ces aspects concrets des passions primitives. Dire individu, en effet, pour Fourier comme pour les psychanalystes, c'est dire un être qui débat avec le monde une question, peut-être unique. Si une fois on l'a reconnu, on ne doit plus songer à normaliser les individus, ni les adapter à un monde tout fait, mais plutôt à les orienter vers leurs horizons propres. Pour ce faire, la psychanalyse n'a qu'un moyen : le langage. Non qu'elle tire ses réussites du seul pouvoir cathartique de l'expression, mais de la fonction significative de la parole. Pendant la cure, l'effort du langage vise à découvrir la vérité d'une histoire obscure et, par l'intelligence de soi, à libérer le sujet, dévoyé, de ses fantasmes et de ses aliénations.

Or la création du sens n'est pas essentielle pour Fourier. Les individus en essor subversif ne retrouveront pas leur être harmonique chez un spécialiste qui, avec eux, élèvera à la lumière et à la vérité leurs problèmes et de ce seul fait ruinera les ombres mythiques où ils se fourvoient.

Fourier ne veut pas seulement éclairer mais accomplir, lancer les sujets vers tous les objets qu'ils appellent et les liens humains qu'ils sont capables de susciter. Il suggère donc une critique de la méthode psychanalytique, proche semble-t-il de celle à laquelle prétendait un praticien comme Moreno qui, lui, partit effectivement de la pensée de Freud²⁵⁷. Moreno déclare en effet : la névrose n'est jamais strictement individuelle mais phénomène à plusieurs. Ceci ne serait pas nouveau s'il s'agissait seulement de comprendre le rôle d'autrui dans la névrose, car le psychanalyste lui fait droit ; les autres interviennent

²⁵⁷ MORENO : *Psychodrama* Beacon House, New York, 1946 ; et *Fondements de la Sociométrie*, traduction française d'après « Who shall survive », P.U.F., 1954.

partout dans le récit du sujet et la compréhension du symptôme. Mais Moreno va plus loin : une sublimation, pense-t-il, ne peut résoudre les conflits où d'autres sont parties. Il faut, dans le psychodrame ou le sociodrame, faire intervenir cet autrui essentiel. Il apparaîtra donc, tantôt au seul titre d'egos auxiliaires remplaçant les véritables intéressés et précipitant la mise au jour des conflits interindividuels, tantôt – et c'est l'affaire principale – en tant qu'acteurs réels qui, pour un instant, joueront leur vie : un mari et une femme, par exemple, montent en scène, ou bien un noir et un blanc. Mais cet effort vers la solution réelle tourne court. Car Moreno agit au mieux en de petits groupes eux-mêmes conditionnés par une société qui demeure hors des prises du guérisseur, inchangée.

Fourier a saisi plus profondément la même idée et ses conséquences : la recreation de l'individu doit se faire dans une intersubjectivité. Le devenir individuel doit s'appuyer sur le devenir de tous. Il faut donc refondre la société tout entière. Alors seulement, l'individu trouvera le milieu nouveau où pourront s'épanouir ses puissances. Moreno, ambitieux et léger, prétend que son analyse sociale fera l'économie d'une révolution. Fourier voit profondément la nécessité de cette révolution.

Moreno partait vigoureusement en guerre contre ce qu'il appelle les conserves culturelles, toutes les vérités faites et apprises, contre la prégnance d'un seul rôle où s'enferme l'homme, ondoyant et divers. Il voulait rendre à chacun le sens du recommencement individuel, de la création journalière. Mais, allégrement lancé, il en arrive tout bonnement à justifier la norme, l'Américain type, bien adapté à sa vie. On se demande comment cette capitulation fut possible. C'est que Moreno ne poursuit pas les conséquences révolutionnaires de ses prémices. Pourtant il voulut être efficace. Il ne lui restait dès lors qu'une ressource : reconditionner l'individu qu'il traitait, l'adapter au réel qu'il ne pouvait transformer. Il s'allia donc avec la force anonyme d'une masse convaincue de son droit. Une Française qui élevait ses enfants en Amérique disait drôlement : Je ne sais comment les préserver de ce monde. On ne leur fait pas de mal, on ne les exclut pas. On efface à la gomme leurs différences. De même, Moreno en arrive à limer les aspérités individuelles au nom de la réalité ambiante.

Mais ce leitmotiv du réel que l'on retrouve en nombre d'ouvrages psychanalytiques n'est pas négligeable. Il s'introduit au point fragile de la thérapeutique psychanalytique. S'il va à l'encontre de l'inspiration psychanalytique, c'est que le réel dont on parle est un donné. Comment, alors, concilier l'adaptation et l'effort d'une analyse qui tend à libérer le malade d'un drame subi, à le remettre en face de lui-même et de sa liberté ? Si l'on veut faire droit à ces exigences peu conscientes d'elles-mêmes, le seul moyen est de transformer, comme le rêva Fourier, le réel de donné en proposition, et

l'histoire individuelle d'événements subis en actes à accomplir. Il faut changer la vie et non seulement la compréhension de la vie.

Certes, la psychanalyse s'appuie sur une transformation existentielle : le transfert sous-tend la communication du médecin et du malade. Il est un rapport affectif ambigu dont la chance ultime est de se dépasser vers une relation unique où la recherche commune n'implique plus de domination : le psychanalyste ne doit être ni juge ni omniscient. Il agit moins par la direction qu'il donne aux entretiens que par sa seule présence alliée. Or c'est une telle relation que Fourier imagine entre les individus et ceux qui régleront les rouages d'Harmonie. Ce rôle idéal du psychanalyste sera celui des éducateurs harmoniens. Mais ceux-ci ne se contenteront pas de parler d'une liberté concrète, ils lui offriront toutes ses chances.

Certaines résistances à la cure psychanalytique sont un refus de l'opération purement subjective qui ruine les êtres mythiques que le malade s'est donnés sans autre compensation que celle de recouvrer une liberté autrefois aliénée, il est vrai, mais aujourd'hui vide. Un roman d'Italo Svevo²⁵⁸ montre une telle mauvaise foi voulue. Le héros Zeno oppose sa vie au traitement et à la signification qu'on lui propose. Puisqu'il ne peut changer ses proches et le monde où il se situe, il préfère ses fantasmes à l'échec. Ses sentiments sont absurdes qui se réfèrent à des morts ou à des êtres qui lui échappent. Du moins, lui font-ils comme une vie imaginaire. Son problème est de satisfaire ses désirs et non de les tuer. Depuis son enfance, quelque frustration intérieure le domine et le prive d'une adaptation normale, dit le psychanalyste ; mais sa vie, en marge, et la névrose même sont une espèce d'adaptation à des conditions extérieures qu'il ne peut transformer. Le médecin voit peut-être l'origine de son aliénation, il ne peut lui fournir les objets vivants de son désir. Si Zeno consentait à l'interprétation psychanalytique, il deviendrait différent de lui-même. Il ne serait peut-être plus rien. La cure peut réussir superficiellement et, les premiers symptômes disparus, d'autres pourront réapparaître dont la fonction est analogue. C'est un cas fréquent, mais quand elle réussit, le sujet guéri livre un doute radical sur la valeur vitale du traitement. Ainsi Leiris écrit : Je vais mieux, semble-t-il, et ne suis plus hanté aussi continûment par le tragique et par l'idée que je ne puis rien faire dont je ne doive rougir. Je mesure mes actes et mes goûts à leur juste valeur. Je ne me livre plus guère à ces burlesques incartades, mais tout se passe exactement comme si les constructions fallacieuses sur lesquelles je vivais avaient été sapées à la base sans que rien n'ait été donné qui puisse les remplacer. Il en

²⁵⁸ I. SVEVO : *La conscience de Zeno*, Gallimard, traduction 1954 et « *La Conscience de Zeno* » roman d'une psychanalyse, J. B. PONTALIS in « *Temps modernes* », n° 106, 1954.

résulte que j'agis certes avec plus de sagacité, mais que le vide où je me meurs en est d'autant plus accusé ²⁵⁹.

Le but de Fourier est précisément de prévenir ce délire d'inutilité à quoi aboutit peut-être aussi bien la cure psychanalytique que l'échec réitéré ou la faiblesse. Cette tristesse qui déprécie favorise les cataclysmes (guerres, oppressions, carnages) ²⁶⁰. Le même Leiris note avec honte qu'il en était arrivé à souhaiter le renouvellement par l'extérieur que représentait pour lui la guerre – événement qui, de force, vous tire de la vie quotidienne ²⁶¹. L'ennui n'est pas étranger sans doute au consentement à la catastrophe. Les cadres sociaux, cages de l'individu, s'ouvrent au temps des guerres et c'est le renouveau radical et d'abord une vacance que les hommes saisissent. André Breton relevait ainsi avec effroi l'espèce d'allégresse qui, en 1939, jeta dans la rue tous les habitants d'un quartier pauvre à l'annonce de la guerre ²⁶².

Fourier lutte contre cette absurdité. Il prétend saper le monde inhumain, créer les conditions de l'aventure joyeuse à mener par tous chaque jour, non seulement délivrer mais animer les libertés concrètes, agir en somme sur le hasard dont chacun dépend, multiplier à tel point les rencontres que puissent à tout moment surgir la privilégiée, le quasi-miracle de la jonction du désir et de son objet.

En Harmonie, aucun être ne reste jamais dans le vide, tendu vers un objet qui se dérobe. Par exemple, aux armées industrielles, puisque tous les prétendants des vestales ne peuvent être élus, les bacchants et les bacchantes ont la fonction d'aller chaque matin relever les blessés... ils essuient le premier choc, les clameurs de perfidie et d'ingratitude et pour consoler prodiguent leur éloquence et leurs charmes ²⁶³. Certes, leur procession avec le myrte annonciateur de la mauvaise nouvelle fait sourire. Ce sont là des amusettes, comme dit Fourier, mais dont l'intention est claire. Il s'agit de prévenir l'amertume des abandonnés ou leur évasion en quelque fantasme. Ils ont manqué un premier amour, il faut leur montrer que tous les possibles subsistent. Les bacchants et les bacchantes valent pour l'essence vivante de ce qui a été perdu.

Il n'est qu'un moyen noble et sûr à la fois (de guérir et dépasser un mouvement malheureux), dit Fourier : c'est la substitution d'une passion à une

²⁵⁹ M. LEIRIS : *L'Âge d'homme*, pp. 218-219, Gallimard, Paris, 1946.

²⁶⁰ Cf. ENFANTIN : *Réunion de la Famille*, 19 novembre 1831 : *L'ennui et le dégoût, voilà ce qu'il faut que le prêtre s'occupe sans cesse de faire disparaître, car c'est par l'ennui et le dégoût que tous les crimes sont déterminés.*

²⁶¹ M. LEIRIS : *Fourbis*, p. 153, Gallimard, 1955.

²⁶² A. BRETON : *Arcane 17*, p. 194.

²⁶³ *Théorie des quatre mouvements*, p. 284-285.

autre, qu'elle absorbe pleinement ²⁶⁴. Il faut apporter au blessé un nouvel avenir.

Peut-être y a-t-il quelque grossièreté en cette volonté délibérée de réduire le chagrin, mais il faut se rappeler que, pour Fourier, un amour non réciproque est le plus bas accord, germe plutôt que réalité. Les amants éconduits n'ont eu que des espoirs chimériques ; une ancienne légende germanique rapportée par Novalis a le même sens : Dieu, nous conte-t-elle, était tenu d'accorder aux jeunes gens purs l'objet de leur désir. Si quelque sot lui demandait une jeune fille qui ne pouvait l'aimer, Dieu, obligé par sa promesse, la lui accordait ; mais, afin de ménager l'union prédestinée de la jeune fille avec un autre, le jeune homme abusé devait mourir. Fourier est moins cruel, envers ceux qui se trompent, que le vieux conteur ou le psychanalyste. Il ne veut pas seulement ruiner la valeur des objets illusoires, c'est-à-dire l'être passé de l'individu, mais prévenir l'apparition des ersatz aberrants, offrir à chacun ce qui lui répond.

Aussi bien quand il s'agit d'un accord véritable, d'un amour ou de toute autre passion qui vise exactement son but, le Nouveau Monde sociétaire lui donnera toute faveur. La multiplicité des biens offerts assure le succès de l'ambitieux qui découvre ses fins, la destruction des préjugés et des règles arbitraires rend possible tout lien qui fait le bien de plusieurs et ne nuit à personne ²⁶⁵. Fourier propose à chacun d'imposer sa différence – les échanges, en Harmonie, ne seront donc plus définis qu'à partir des mouvements individuels ; l'ordre nouveau balaie les règles les plus universelles si elles doivent restreindre quelque essor particulier.

Fin de la prohibition de l'inceste

Fourier effrite jusqu'à la prohibition de l'inceste. De même que les amours saphiennes sont de précieux liens de transition de l'amour à l'amitié, l'inceste est un ambigü qui engrène de l'amour au famillisme ²⁶⁶. Si universelle que soit la prohibition de l'inceste, elle est un phénomène de culture et non de nature, car elle varie selon les temps et les lieux. On accommode, dit Fourier, sur les incestes collatéraux, en établissant leurs prix fixes, comme pour les petits pâtés ; cette rançon payée aux autorités atteste le caractère conventionnel de la prohibition, qui fut peut-être nécessaire autrefois pour assurer les échanges sociaux et prévenir la constitution de blocs familiaux fermés les uns aux autres ; elle n'a plus de sens en un monde où les échanges sont à tel point

²⁶⁴ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 353.

²⁶⁵ Manuscrits, Archives nationales, X AS, n° 7-4, cahier 53, p. 94.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 91.

multipliés que les familles s'ouvrent largement et se prolongent jusqu'aux limites du phalanstère et au-delà. Pour bannir cette règle, il n'est plus désormais que d'attendre l'évolution des mœurs. On innovera successivement et proportionnellement aux convenances du temps et des mœurs ²⁶⁷.

Par cet exemple ultime, nous constatons que Fourier dépasse encore notre actuelle conception de la liberté individuelle et de la liberté des amours. Il voit fort bien que, permettre à chacun de donner libre cours à sa sensibilité intime, c'est accomplir une révolution totale : transformer l'économie et changer la vie, préparer aussi un avenir inédit. L'uniformité, en effet, stupéfie l'esprit et si les grandes créations se firent jour à travers les âges à partir des oppositions et du choc vivifiant des cultures différentes, quand s'instaure la chance d'une unification mondiale les individus singuliers sont appelés à prendre la relève des humanités différentes.

Les phalanstères d'enfants

Cependant une telle entreprise ne pourra être menée à bien tant qu'à l'échelle mondiale on n'aura pas fait justice à l'infâme idée chrétienne du péché ²⁶⁸, *tant que subsisteront la culpabilité et la peur. Souvenez-vous donc devant toutes les paroles qui peuvent appeler l'avenir, disait de même Enfantin* ²⁶⁹, *souvenez-vous de bien vous défendre de toute réprobation anticipée, faites effort pour vous délivrer... de l'influence encore vivace de l'anathème chrétien, anathème qui pèse toujours sur notre monde quoi qu'on puisse dire de l'état de démoralisation où trois siècles de critique nous ont plongés et du désordre des appétits physiques de notre époque. Ce monde d'immoralité n'en garde pas moins pour règle de ses jugements la loi morale chrétienne.*

Bien plus, les préjugés imprègnent jusqu'à nos corps et les interdits arbitraires se font annoncer par des répulsions en apparence des plus naturelles. Quand les coutumes nous ont ainsi modelés en profondeur, comment recréer l'innocence et la confiance, où retrouver la hardiesse et la vivacité originelle, si ce n'est en l'enfance, la seule classe sur laquelle on puisse sans inconvénient faire un essai de plein essor de l'attraction ? ²⁷⁰.

Dès son premier livre, la Théorie des quatre mouvements, Fourier esquisse ses projets sur l'éducation ; il les précise dans les ouvrages suivants, et à la fin

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 94.

²⁶⁸ A. BRETON : *L'Amour fou*, p. 136.

²⁶⁹ PÈRE ENFANTIN : *Réunion de la Famille*, 19 novembre 1831.

²⁷⁰ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 381.

de sa vie il ne s'attache plus qu'à prévoir l'organisation d'un phalanstère d'enfants. Ce fut sans doute parce que les phalanstères d'adultes tout d'abord rêvés ne furent pas réalisés. Mais c'est aussi que la logique de son système devait le mener là.

Un temps, il avait envisagé que la libération des femmes fonderait une société homogène. Mais, remarquait-il bientôt, les femmes n'emploieront pas la force, et tant que les hommes ne seront pas eux-mêmes libérés des soucis matériels et domestiques, ils les tiendront esclaves au foyer. De plus, les femmes ont subi la société déviée où elles se situaient. Elles sont devenues n'importe quoi, selon les temps, et elles ne sont pas prêtes à se convertir radicalement ²⁷¹.

Les seules virtualités neuves sont celles de l'enfance. Comme les psychanalystes, Fourier remonte le plus loin possible le cours de la vie individuelle : il prend l'enfant à sa naissance.

Mais la différence des méthodes n'en est que plus claire. L'enfance est saine et sauve, non incorruptible. Il faut l'empêcher de dévier et non pas seulement découvrir à l'adulte l'origine de ses troubles. Certes, les psychanalystes ne peuvent mieux. Ils se trouvent devant une histoire faite et s'ils veulent guérir la névrose ou plus simplement ruiner la valeur des ersatz compensateurs, il leur faut découvrir le sens vrai. Le sujet vivait dans le trouble et l'obscurité. Le psychanalyste l'oblige à voir clair, à reconnaître ses échecs. À partir de cet effondrement, l'individu, libéré d'un passé faux, peut, il est vrai, repartir vers une vie pleine.

Toutefois, convertir l'individu à juger sa vie selon le vrai n'est pas lui offrir les conditions d'une transformation réelle. Pousser le malade à reconnaître l'inanité des fantasmes où depuis l'enfance il se perd, n'est point l'orienter justement avant tout essor subversif.

Que deviendra-t-il, en effet, s'il n'a plus d'élans ? Sans doute est-ce pourquoi on ne psychanalyse pas volontiers les vieillards. Reste à savoir si même l'adulte n'a point laissé tarir sa fertilité en ses mythes. Il y a, pour le plus vivant, un moment difficile après la cure. Comment, en effet, s'élancer d'un passé mort ? Ce sont les projets réalisés qui portent en avant le jet du désir. Il y a un jeu indéfini entre le désir et son objet sans cesse créateur de vie réelle et d'espoirs. Le juste essor ne s'appuie pas sur une seule conversion à la source individuelle. Il suppose la mise en jeu de l'être autre, le détour par le monde naturel et social.

²⁷¹ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome V, p. 190.*

Autrement dit, il y a toujours deux pôles en un devenir humain et ce n'est pas une opération de moindre conséquence que ruiner la valeur des objets d'un être. Peut-être est-ce un moindre mal. Ce n'est pas un bien. Le réel n'est pas seulement l'occasion de la reconnaissance des désirs d'un individu, car de la rencontre naît un être nouveau, une totalité humaine créatrice de possibles inédits.

Au malade guéri, il manquera toujours une vraie jeunesse. Or c'est cela que Fourier veut donner à tous, prévenir la maladie, non la guérir, combler les attentes au moment où elles se manifestent.

Rilke se demandait :

Notre fragilité est-elle réellement aussi angoissante que le destin veut nous le faire admettre ?

L'enfance, la profonde et prometteuse, est-elle – dans les racines – plus tard muette ²⁷².

Fourier ne le croit pas, ni que le temps détruise. Mais il veut être ce demiurge qui fera violence aux renoncements. En Harmonie, les hommes tiendront toutes les promesses de l'enfance, parce qu'on ne profitera pas de la faiblesse du premier âge pour obtenir leur soumission et leur imposer l'emprise d'un monde bâti sans égard à leur singularité. Prévenir la maladie, c'est ne plus rien laisser subsister qui ait été subi.

Fourier le comprend qui pousse jusqu'au paradoxe la volonté de reculer les limites de la passivité. Dans le Nouveau Monde, l'enfant est appelé à agir dès ses premiers pas. Il ne reçoit pas son être de l'extérieur, comme les enfants civilisés qui n'ont à choisir que leur manière de subir l'univers adulte et dont le caractère et les goûts ne sont d'abord que des réactions intimes à l'ordre inviolable déjà constitué.

Au contraire, les enfants harmoniens découvrent le monde avec leurs pouvoirs. On ne les maintient pas, comblés ou frustrés, hors de la vie, mais on les jette presque dès la naissance dans le monde social. On les engage à participer au travail de tous, à réaliser leurs désirs et non pas à attendre leurs satisfactions du bon vouloir des parents. Puisqu'ils sont faibles, au lieu de les empêcher d'agir, on leur facilitera les tâches, on imaginera des artifices pour leur permettre des réussites renouvelées et les préparer partout à une conquête active.

²⁷² 212. R. M. RILKE : *Sonnets à Orphée*, Paris, Aubier, p. 247. (Traduction française.)

Il existe chez l'enfant, soit bambin, soit poupon, soit nourrisson, une foule d'instincts qui, faute d'essor, poussent l'enfant à la malice, aux fureurs et nuisent à son accroissement... L'enfant étant dépourvu de raison est d'autant plus exigeant sur les instincts et l'état actuel ne leur permet aucun essor. Il se venge par ses cris ²⁷³. *Non qu'il soit naturellement mauvais* : L'homme est né vertueux et de plus enclin à la justice, à la vérité et l'unité. Mais les vices sociaux qu'on lui reproche sont des impulsions de vertu dénaturées par le régime civilisé, régime contraire au vœu de l'attraction, et travesties par les entraves qu'il oppose dès le bas âge à l'essor des passions ²⁷⁴. *Il faut exercer sur les enfants des charmes composés, alors d'enthousiasme, et par affection, comme le lion se couche aux pieds d'Androclès, ils s'élèveront harmonieusement* ²⁷⁵.

Dès les premiers jours, grâce à d'ingénieux dispositifs, on leur laisse toute liberté de mouvement. Plus tard, on leur assure la maîtrise de petites techniques faciles. Ils apprennent donc très vite, non leur impuissance, mais leurs capacités de transformer les choses. Une telle éducation du faire est un modèle idéal puisqu'elle recule l'apprentissage de la liberté jusqu'aux premiers jours de la vie, et cependant les éducateurs modernes se rallient à des idées analogues ; toutes les méthodes actives ont, en Fourier, leur premier théoricien. Mais, en un monde inchangé, les méthodes nouvelles ne sauraient être comparées à celles d'Harmonie. Fourier ne vise rien moins que de transformer le vieux supplice des hommes promis par la Genèse : le travail, en un universel plaisir. En effet, en Harmonie, les travaux ne sont jamais imposés de l'extérieur à l'enfant, mais, jeté d'emblée dans l'action, il fait le monde avant d'avoir à le subir. Il ne reçoit jamais passivement un ordre de chose où il lui faudrait de gré ou de force s'insérer, comme les enfants civilisés, dont la liberté ne peut être que négative – une rébellion aux formes elles-mêmes définies, car les réactions de l'enfant à l'emprise totale du monde adulte, où il se trouve pris, sont limitées à la provocation et au défi –, mais il apprend une liberté positive. On stimule à tel point les appels à son activité qu'il ne se sent pas façonné en tout son être par l'entourage ; il crée à côté des adultes et grâce aux ateliers miniatures, et aux besognes faciles qu'on lui offre. Son pouvoir, certes, est illusoire mais l'essentiel, selon Fourier, est qu'il n'apprenne pas sa force en détruisant les objets d'un art étranger, mais en participant à l'Œuvre de tous. Avidé et naïf, l'enfant se passionne pour les travaux industriels, choisis sans contrainte et toujours variés, car il n'est pas d'enfant si démuni, pense Fourier, qu'il ne puisse apprendre plusieurs métiers. Les activités sociales s'imbriquant l'une dans l'autre, l'individu le plus simple peut remplir de multiples rôles.

²⁷³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 59 à 65.

²⁷⁴ Manuscrits 1852, p. 103.

²⁷⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, note de Fourier sur la subordination passionnée des enfants, Œuvres complètes, tome V, p. 36.

Le plaisir de créer et d'exercer son habileté, l'intérêt renouvelé des tâches variées, l'émulation ou la joie d'une réussite accordent l'enfant aux activités d'une société ouverte et mouvante, d'autant plus aisément que les vocations d'un individu ne sont pas qualifiées avant la rencontre qui les délivre. Sondes douteuses, elles s'effritent si elles ne saisissent leur mesure de réalité ; elles sont liées à l'événement et les circonstances décident souvent de la différence des talents – c'est ainsi que le choc du caillou fait sortir la flamme en rompant l'équilibre qui la retenait captive ²⁷⁶.

Délivrer celle flamme, permettre le jet des puissances naturelles et des richesses cachées, telle est l'aventure que les circonstances d'Harmonie entendent multiplier. Les talents, dit Fourier, surgiront alors plus nombreux que tous nos besoins et plus riches que tous nos espoirs ²⁷⁷ ; l'accord entre les métiers ou les œuvres et les pouvoirs individuels, se poursuivra sans résolution ni terme, non par l'effet d'une harmonie préétablie, mais selon une récréation sans fin. Une tension extraordinaire et toujours comblée animera les artistes, les savants et les simples travailleurs. Sans répit et sans limite, chacun élucidera l'extrême variété de ses talents en des ouvrages capables de maîtriser le réel et inspirés de la claire gaieté des nouveaux visages du monde.

Les activités progressives des enfants doivent les préparer à vivre authentiquement dans leurs œuvres. L'éducation tente tout au long de réduire leur part d'échecs et d'insatisfactions, et de leur ouvrir la voie royale d'une activité totale.

Le plaisir conquis, le plaisir qui achève l'acte, forme dès les premiers jours les enfants pour la liberté.

L'éducation en Harmonie est donc une psychanalyse en actes et qui rend l'autre inutile, bien plus : qui met en relief ses manques. Du seul fait qu'il arrive après coup, le psychanalyste ne peut vaincre tous les obstacles : il délivre le malade de l'hypnose d'un passé mort, il ne saurait lui rendre une enfance vivante – qui l'ait formé allègre et sain.

L'optimisme de Fourier s'oppose ainsi au pessimisme de Freud qui, à la fin de sa vie, douta de la possibilité des sublimations et découvrit, en deçà de la libido, de la puissance érotique et chaleureuse, l'instinct de mort qui cherche à détruire l'autre et soi-même, qui sous-tend les régressions et vise à la fin à ramener l'individu au sein de la mère, de la terre, à l'inorganique.

²⁷⁶ DUCLOS : Considérations sur les mœurs de ce siècle.

²⁷⁷ C'est une erreur de croire que la nature est avare de talents. Elle en est prodigue au contraire, bien au-delà de nos désirs et besoins... mais il reste à savoir découvrir et développer les germes. *Théorie des quatre mouvements*, p. 200.

La pensée de Fourier suggère que l'instinct de mort est peut-être le résultat d'un arrêt du mouvement vers la vie et le plaisir – un avatar du désir, comme la haine est, selon Fourier, un échec de l'amour. Après la Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, dans ses Œuvres suivantes : la Théorie de l'Unité universelle, le Nouveau Monde industriel et sociétaire et les Cahiers, publiés, après sa mort, par la Phalange, Fourier, précisant ses idées sur l'éducation, révéla par quelles voies il pensait déployer tous les replis de l'existence individuelle et unir la cité historique avec la Terre promise.

L'éducation en harmonie

L'enfant se montre vif et intègre pour nous conduire à nous-mêmes. Il réalise spontanément l'écart absolu, la mise entre parenthèses de toutes les formes connues de vie et de pensée. Cependant il ne pourra réaliser tout ce dont il a le pouvoir, mais enveloppé et embryonnaire, s'il ne se trouve pas dans le milieu le plus large et le plus évolué et s'il n'est pas dirigé.

Fourier veut former des individus spontanés. Il n'en affirme pas moins la nécessité de l'éducation : L'homme sans éducation est un être inférieur aux brutes, au contraire du lion, l'homme privé des leçons de l'éducation ne devient point l'égal des hommes, ses semblables ²⁷⁸. Il faut l'orienter tout en le gardant des influences restrictives.

En civilisation, l'enfant pris dans des cadres rigides, forcé jusqu'au plus intime de sa conscience par les idées morales prégnantes, n'apprend à connaître ses désirs que sous leur aspect dicible, socialisé. Ses puissances vivantes ne se frayent passage à la lumière qu'après avoir traversé l'écran des obligations, ce que Freud signifiait en quelque sorte par la notion de censure. Mais comment, à travers ces formes imposées à tous, faire vivre ce qui est particulier à un seul ? Aucun sentiment ainsi entravé n'est plus spontané, entier. La nostalgie de l'enfance est précisément le regret d'un temps où, insouciant des obligations morales et des formes reçues, l'individu vivait sans restriction, sans repentir ni doute. Son bonheur exceptionnel et souvent regretté tient au sentiment d'une plénitude, d'un accomplissement que l'individu ne retrouve plus quand, affadi par les coutumes, il se plie à l'éthique ambiante. La révolte même n'est plus alors pure ; l'adolescent, quand il s'insurge contre le monde étroit qui prétend l'enserrer, n'est plus intègre. Il a été affublé au plus intime d'un vêtement étranger qui conditionne ses refus comme ses adhésions. Au contraire, les jeunes enfants sont, dit Fourier, les

²⁷⁸ Manuscrits, tome IV, p. 246.

derniers appuis de l'ordre primitif ²⁷⁹. *Il faut préserver leur vue naïve des choses et pourtant les guider car leurs désirs excèdent leur puissance. Ils ne sauraient, sans aide, vivre aucun équilibre. L'éducation, en Harmonie, ne suivra donc pas les chemins battus. Elle favorisera la vigueur originale sans crainte ni restriction, car ce qu'il y a de vicieux c'est la civilisation qui ne se prête pas au développement ni à l'emploi des caractères donnés par Dieu* ²⁸⁰.

Les éducateurs ont toujours voulu modeler à leur image des êtres neufs et qui disposaient de l'univers entier pour leur répondre et les instruire ; ils n'ont réussi qu'à réduire le génie. Veut-on faire un avorton de celui que la nature a moulé en type de grand homme, il suffira de le faire élever ²⁸¹. *Un avorton ou un criminel, car Fourier pense comme Platon que les grands crimes et la méchanceté consommée ne partent pas d'une âme ordinaire, mais d'une puissante nature que l'éducation a gâtée. Il ne faut donc pas changer la nature des passions, mais leur aliment ; non pas obliger l'enfant, mais le fasciner, afin de lui permettre de gagner son vrai visage. L'éducation sera limitée à la réalisation authentique des germes et cette limite est sa fécondité. L'éducateur ne transmet pas seulement aux jeunes ses pouvoirs et savoir, il les élève à leur perfection originale et en quelque mesure toujours inédite. Donc l'éducation est pour l'homme une deuxième mère qui peut tout perdre ou tout gagner. Elle ne doit pas tendre à changer l'enfant, mais absorber la tentation vicieuse par la multiplicité des chances d'essor et par l'étendue des chances de compensation* ²⁸² ; *alors on verra la chenille devenir papillon. En effet, l'homme ne reçoit de la nature que des germes. C'est à l'éducation de les développer... il n'est (donc) aucun besoin plus urgent après la subsistance que l'éducation* ²⁸³.

L'éducation unitaire

Elle sera une pour toute la Phalange et tout le globe ²⁸⁴. *Nul individu, nul sexe n'en sera exclu. Elle créera l'unité de ton et de manière, gage de fraternité et de liberté, car c'est pour mieux disposer l'esclave à l'abrutissement qu'on lui interdit les études qui lui feraient apprécier son abjecte condition* ²⁸⁵.

Le chef-d'œuvre civilisé, en ce domaine, est l'éducation des femmes. Pour les préparer à soigner le pot-au-feu, on les abêtit à plaisir. Les Turcs, écrit

²⁷⁹ Théorie des quatre mouvements, p. 173.

²⁸⁰ Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, t. 11, p. 154.

²⁸¹ Ibid., tome V, p. 407.

²⁸² Ibid., tome IV, pp. 33 et 352.

²⁸³ Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome V, p. 274.

²⁸⁴ Ibid., tome V, pp. 5-6.

²⁸⁵ Ibid., tome V, p. 187.

Fourier, enseignent aux femmes qu'elles n'ont point d'âme, les Français qu'elles n'ont point de génie²⁸⁶. L'éducation unitaire ménagera leur émancipation totale et montrera que les femmes sont destinées à être dans les lettres et les arts ce qu'elles ont été sur les trônes quand rien n'entravait leurs dons²⁸⁷.

L'éducation sera intégrale et individuelle, *opposée* à toute méthode exclusive opérant sur tous les élèves comme si leurs caractères étaient uniformes²⁸⁸ *s'agit bien au contraire d'élever chacun à sa perfection propre.*

Dans le nouvel ordre, on apprend à l'enfant à être harmonieusement soi, comme à être harmonieusement plusieurs – les deux harmonies étant d'ailleurs étroitement liées. Mais cet équilibre implique l'individu tout entier. On ne l'inculquera pas à l'enfant par des leçons abstraites. On le lui fera vivre.

L'opéra

Les salles d'opéra seront aussi nécessaires à la Phalange que les charrues ou le bétail. Il sera un moyen d'éducation fondamental et le type même des disciplines communes destinées à unir les individus tout en libérant leurs particularités. C'est en suivant les règles de la musique – les mêmes pour tous – que les qualités individuelles d'une voix, sa puissance, son timbre, son étendue, se révèlent. L'éducation individuelle ne requiert donc pas partout des méthodes individuelles.

L'enfant acquiert la justesse corporelle et spirituelle par le chant, le geste, la gymnastique²⁸⁹. La musique, la danse harmonisent le corps, et par là déjà elles règlent les passions.

Le pli, *dit Fourier*, une fois donné aux facultés du corps, s'étendra bien facilement aux spirituelles quand l'enfant à neuf ans commencera ses études²⁹⁰. *La répétition du beau langage des sons et des mouvements justes a déjà réglé ses mouvements intérieurs. Elle l'a assoupli, dénoué, il sera plus adroit ensuite pour agir et son esprit aussi sera plus délié.* L'harmonie matérielle est voie de la spirituelle ou sociale car il y a affinité, unité d'actions entre le matériel et le spirituel²⁹¹.

²⁸⁶ *Ibid.*, tome V, p. 190 ; et *Théorie des quatre mouvements*, p. 154.

²⁸⁷ *Théorie des quatre mouvements*, p. 155.

²⁸⁸ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 289.

²⁸⁹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 82 et 59.

²⁹⁰ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 82 et 59.

²⁹¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 82 et 59.

À l'opéra, l'enfant ne peut suivre son initiative sans obéir à celles de l'ensemble. Il lui faut appeler et maintenir l'accord entre ses mouvements et ceux de tous les autres. L'opéra apprend donc la coopération unitaire. L'ensemble réglé des chœurs et des ballets s'ordonne autour d'une figure centrale, étoile que favorisent tous les acteurs. Chacun participe ainsi au mouvement le plus parfait, rien ne lie les inégaux comme le concours dans les chœurs, les danses et cabales de rivalité théâtrale.

L'opéra est donc l'école matérielle d'unité, justice et vérité. Il est, sous ces rapports, image de l'esprit divin, le vrai soutien des mœurs d'Harmonie ²⁹².

Ce n'est qu'à l'opéra que l'homme représente en matériel seulement un tableau exact, fidèle de l'esprit de Dieu ou harmonie septénaire mesurée. L'opéra est donc par le fait réunion religieuse et pivot de culte puisqu'il est l'emblème actif de l'esprit divin ou esprit d'unité ²⁹³. *C'est pourquoi, en Harmonie, l'opéra n'est ni un spectacle payant ni une société d'amateurs. Ce sera un exercice religieux aussi sacré que le sont parmi nous les offices de paroisse. L'opéra relie l'individu au tout humain et à l'univers. Il est le grand ressort d'enseignement pour préparer aux richesses d'Harmonie et aux destinées industrielles.*

On réplique, dit Fourier : d'abord le labourage. Mais avec de tels principes, le peuple n'a ni pain ni travail. Ma méthode est autre, affirme-t-il, et elle conduit au bien-être général.

Adaptée aux différents individus, l'éducation doit aussi l'être aux diverses phases de leur développement : elle sera progressive.

Dans la basse enfance, l'éducation du matériel l'emportera sur celle du spirituel, et au contraire par la suite. Ce contraste, dit Fourier, est parallèle aux facultés des divers âges ²⁹⁴. De deux à neuf ans, les enfants répartis en quatre tribus : lutins, bambins, chérubins et séraphins, seront pressés de former le corps plus que l'esprit.

Dans les phases ultérieures, de neuf à quinze ans et demi, ce sera le contraire. Non que l'Harmonie, s'empresse de préciser Fourier, néglige de former à tout âge le cœur et l'esprit des enfants. Ceux-ci auront à quatre ans plus de délicatesse et d'honneur que chez nous à dix ans ²⁹⁵. *La culture du matériel n'exclut point celle de l'esprit. Elle s'établit sur elle, et dans le bas âge*

²⁹² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 82 et 59.

²⁹³ *Théorie de l'unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 6 et 77.

²⁹⁴ *Ibid.*, tome V, p. 8.

²⁹⁵ *Ibid.*, tome V, p. 8.

on fera dominer l'instruction du corps pour favoriser l'essor de la nature avec autant de soins que la civilisation met à l'étouffer.

C'est user les facultés intellectuelles que les raffiner trop tôt. Il suffit de les exercer légèrement chez l'enfant ²⁹⁶. *En Harmonie, les plus hautes études ne commencent qu'après la puberté, quand l'enfant a une santé équilibrée et un esprit apte à les recevoir. Alors la Révélation de l'analogie répondra à l'élan métaphysique des adolescents et compensera la découverte de l'amour.*

Avant cette phase ultime de l'éducation, Fourier distingue la basse enfance, la vibration inférieure, de deux à neuf ans, et la vibration supérieure de neuf à quinze ans et demi. Les trois mouvements sont eux-mêmes subdivisés et les enfants franchissent tous les degrés selon leur âge et leurs aptitudes. Ceux qui se montrent incapables du progrès le plus général passent dans les tribus complémentaires qui, à côté des tribus de plein exercice ²⁹⁷, réunissent les individus les plus faibles ou les caractères douteux qui peut-être dans les phases ultérieures se distingueront parmi les meilleurs ²⁹⁸.

Si l'on ne force jamais l'enfant pour l'entraîner au-dessus de ses pouvoirs, on ne l'enferme non plus jamais en un destin fatal, mais on fait droit à ses ressources imprévisibles. Les tribus hors cadres ne groupent pas les seuls incapables, elles sont une réserve de forces irrévélées et inconscientes d'elles-mêmes. L'Harmonie réserve l'avenir des excentriques, des individus hors de gamme, des exceptions, principes de variété et de transition.

Cette éducation libérale sera publique. L'enfant n'est pas enclos dans sa famille, mais élevé dans le monde. On favorise ainsi sa curiosité, ses intérêts divers ; on préserve son originalité que la famille, qui exige toujours la similitude, cherche à réduire.

Dès que l'enfant commence à juger, il choisit ses maîtres et ceux-ci appuient leur enseignement sur les enfants eux-mêmes. Les plus âgés, les plus doués entraînent les plus jeunes. Les bébés incapables de choix, et qui ne sauraient disposer d'eux-mêmes, sont élevés ensemble sous une surveillance incessante, comparable à celle qu'exige une ville assiégée, protection d'autant plus nécessaire qu'on leur donne toute liberté de mouvement, sans pour autant jamais les abandonner à la simple nature ²⁹⁹. Dès l'âge de six mois, on opère très activement sur leurs facultés intellectuelles et matérielles ³⁰⁰. Les enfants, pris en charge par la Phalange dès leur naissance, sont confiés à des bonnes et

²⁹⁶ Manuscrits 1852, p. 80.

²⁹⁷ *Théorie de l'unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 23.

²⁹⁸ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 198.

²⁹⁹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 61.

³⁰⁰ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 176.

bonnins passionnés pour cette tâche. Ils ne sont pas pour autant séparés totalement de leurs parents, qui gardent un rôle essentiel, celui de les gâter ³⁰¹. *Que veut dire Fourier par là ? Les parents – qui tyrannisent l'enfant s'ils l'éduquent, qui l'enferment en leur propre monde, qui exigent de lui ce qu'il ne peut donner et désirent trop vivement la communion, souffrent mal l'originalité, l'entravent ou la blessent – aiment aussi l'enfant d'une inimitable manière. Dire qu'ils le gâteront, c'est dire qu'ils lui formeront le cœur en un temps où l'individu n'est que germe, où il faut lui donner beaucoup, afin qu'il soit appelé à répondre. Privé de leur présence, le cœur meurt pour ainsi dire avant que de naître. D'autre part, l'affection des parents balance l'égalité des droits que l'enfant trouve partout ailleurs ; leur faveur compense sa faiblesse et leur gâtément répond aux difficultés affectives de l'enfant qui découvre, sans la force d'y faire face, les problèmes humains – la mort, la souffrance et plus simplement la solitude de sa vie, de sa conscience.*

La cuisine, original moyen d'éducation

Les jeunes enfants ont peu de goût, sauf exception, pour raffiner sur le tact, dit Fourier, mais ils tendent à développer le goût, l'odorat, la vue et l'ouïe. Ces deux derniers sens sont éduqués à l'opéra. Les deux premiers le seront à la cuisine qui, concurremment à l'opéra, sera dans les premiers âges un ressort fondamental d'enseignement. Elle contribuera à la perfection des sens et c'est un rôle essentiel car, selon Fourier, le plein exercice des facultés sensuelles est la condition d'une vie morale pleine ³⁰². *La gourmandise des enfants va donc être voie de sagesse* ³⁰³. *Cette idée de Fourier est reprise par la psychologie moderne. Pour Wallon* ³⁰⁴, *la fonction alimentaire favorise le développement psychique, l'activité buccale affine les connexions, les mécanismes et les aptitudes discriminatoires. C'est une sorte d'intermédiaire entre les besoins de l'organisme et le milieu extérieur. Fourier en fera une source d'accord et une amorce des sciences et de l'industrie. Loin de lui l'idée d'exiger que les enfants s'accoutument à manger de tout* ³⁰⁵.

Si tout le genre humain était élevé aux raffinements gastronomiques, chaque pays cultivé serait au bout de quelques années couvert de productions exquises, car on ne placerait point les médiocres ³⁰⁶. *La perfection de*

³⁰¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 31.

³⁰² *Manuscrits*, tome 1, p. 74.

³⁰³ Fourier reprend cette idée dans les textes inédits. Cf. *Sages en gastrosophie et saints en amour*. Archives nationales, X AS, cahier 54, n° 7-5.

³⁰⁴ WALLON : *Les origines du caractère chez l'enfant*, p. 196.

³⁰⁵ PROUDHON : *Justice*, III, p. 103 : « Il faut que les enfants s'accoutument à manger de tout ; c'est la première leçon que reçoit de ses parents l'enfant du peuple. »

³⁰⁶ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 254.

l'agriculture, comme la perfection générale de l'industrie, naît de l'exigence et du raffinement des consommateurs. Pourtant, si l'éducation du goût est fondamentale, c'est qu'au-delà même de l'agriculture et de l'industrie, elle est aussi la base de toute délicatesse. Comment raffiner en littérature et en art des gens grossiers sur la branche fondamentale de subsistance³⁰⁷ ? dit Fourier. Il suggère donc la même unité que la langue : ne parle-t-on pas du goût des belles choses ? Et Fourier entend bien que la cuisine soit déjà un art : la gastrosophie est un chapitre important du système³⁰⁸. Preuve de sensualité, disent les critiques. Certes, mais selon Fourier, c'est la même sensualité, autrement orientée, qui fait l'artiste éminemment sensible aux qualités des choses. Cuisiner avec art, c'est être intelligent à la chair que l'on prépare : on défait le produit naturel et, selon lui et selon nous, on en fait une chose nouvelle mêlant avec discernement les viandes et les essences.

À l'image de l'esprit, la cuisine est une activité d'abord négative qui s'achève en un objet digne de l'homme et toujours plus raffiné, c'est-à-dire où la chose naturelle est traitée avec toujours plus de sensibilité pour nous réjouir et trouver en nous une nouvelle vie.

La cuisine et le plaisir de la table sont initiation aux mystères naturels ; elle accomplit pour le bien de l'homme comme des intentions secrètes de la Nature, embellissant la fin des choses pour les ressusciter en chaleur humaine. Par elle, le corps fleurit aussi ; la gourmandise réglée des enfants est condition de leur développement. Peu de pain, en Harmonie, mais des viandes, du sucre et des fruits. La cuisine est reliée à l'hygiène adaptée à l'échelle des tempéraments et des besoins.

L'éducation entre neuf et quinze ans

Fourier invente des méthodes actives d'enseignement intellectuel (cf. mnémonique géographique)³⁰⁹, mais son originalité la plus grande se manifeste dans ses idées sur la formation morale des enfants.

Entre neuf et quinze ans, les violences des enfants ou leurs étrangetés sont d'autant plus excessives qu'ils connaissent mal l'objet de leurs désirs. Ils ne sont individus qu'en puissance, ils s'opposent au monde adulte plus qu'ils ne diffèrent entre eux et c'est pourquoi ils ont tendance à se grouper en des bandes de jeux ou d'aventure. Alors, ils se défient et s'exaspèrent l'un l'autre.

³⁰⁷ *Nouveau Monde*, Œuvres complètes, tome VI, p. 254.

³⁰⁸ Fourier s'inspire sans doute en ce point de son parent Brillat-Savarin, mais les plaisirs pour lui toujours se composent et se dépassent et la gastrosophie l'emporte loin des seules jouissances de la table.

³⁰⁹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 280 et 59.

Si rien ne les requiert assez puissamment, leur émulation frénétique s'exercera totalement en marge et se fera destructive. Il faut donc les relier à l'ensemble social dont ils tendent à se séparer, tout en respectant leur monde étrange.

Certes les enfants d'Harmonie ne sont pas dévoyés ; la société leur fut de tout temps favorable. Cependant, Fourier voit avec acuité les risques qui tiennent à leur âge. Alors, l'enfant est aux prises avec ses propres transformations et l'élargissement incontrôlé de son champ de possibilité. Il cherche follement à se dépenser, il s'oppose pour s'affirmer. Si l'on ne réduit pas son agressivité par la force ou par la ruse, il faudra, à ce moment critique, appliquer la grande règle de substitution absorbante ³¹⁰, c'est-à-dire l'art de remplacer sans violence une passion nuisible par une utile et agréable. Afin que les jeunes gens ne s'agitent pas à vide, on leur donnera des fins et des buts fascinants.

Fourier distingue deux grands groupes d'enfants : ceux qu'anime un excès d'audace et qui recherchent le fracas, la boue et le risque formeront les petites hordes, tandis que les délicats, ceux qui se plaisent aux parures et aux raffinements, se grouperont dans les petites bandes.

Cette large division peut suffire à cet âge, pense Fourier ; elle recouvre d'ailleurs assez exactement celle qui, de tout temps, s'établit entre les garçons et les filles. Mais la différence entre les goûts des garçons et des filles n'est pas absolue. Obliger tous les enfants à vivre comme la majorité des individus de leur sexe, c'est en contraindre un bon tiers et fausser leurs désirs. Il y a des filles hardies, plus soucieuses d'aventures que de parures, et des garçons raffinés, des artistes ou savantins précoces, que rebute la brutalité des jeux de garçons. Si l'on répartit les activités selon les sexes, on impose à l'individu une fatalité ; on ne l'élève pas selon sa nature singulière, mais selon une idée. Quand les enfants choisiront librement il y aura, dit Fourier, deux tiers de garçons et un tiers de filles dans les petites hordes et à l'inverse deux tiers de filles et un tiers de garçons dans les petites bandes.

³¹⁰ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome. IV, p. 33 ; et Nouveau Monde, p. 207.*

Les petites hordes ³¹¹

C'est un fait d'observation qu'il y a bien les deux tiers des petits garçons qui ne témoignent rien moins que de la répugnance pour le maniement des choses sales. Ils aiment à se vautrer dans la fange, à braver les intempéries, à affronter les dangers en dépit de toutes les défenses ³¹².

Grâce aux petites hordes, on emploiera dans un but social ces singuliers penchants que la nature n'a pas donnés peut-être à l'enfance sans quelque motif. Mais à quoi peuvent servir ces goûts singuliers ? À faire exécuter passionnément les travaux répugnants pour les sens et pour l'amour propre, prétend Fourier. Les enfants sont la cheville ouvrière du Phalanstère, mais les petites hordes seront le ciment réel de l'unité, car, sans leur action, il subsisterait en Harmonie des travaux méprisés et l'abaissement s'étendrait d'une fonction à l'autre, le mépris du travail renaîtrait par degrés comme... en civilisation (où l'on) titre : « de gens comme il faut » ceux qui ne font rien, qui ne sont bons à rien ³¹³.

Les petites hordes préviendront ce désordre ; elles rempliront le rôle des parias et seront des membres indispensables du Phalanstère chargés de fonctions économiques et sociales essentielles.

Mais Fourier n'entend pas simplement utiliser avec habileté les goûts bizarres des enfants. Les activités des petites hordes, utiles à tous, seront des moyens de libérer et d'élever leur nature sauvage.

Les petites hordes iront à leur ouvrage revêtues de parures barbares aux couleurs vives qui parlent fortement aux yeux et frappent l'imagination. Elles ne craindront pas le mauvais goût, ni même un certain grotesque ³¹⁴. Partout, elles auront droit aux premières places et aux saluts d'honneur. Enfin, suprême avantage, elles seront montées sur des chevaux nains et formeront la première cavalerie du globe qui figurera au premier rang dans les parades et défilera en orages.

L'imaginatif bâtisseur fait surgir ces tempêtes de cavaliers et de chevaux nains comme une image poétique de l'ardeur puérile qui n'a d'autre but que se dépenser gratuitement et se manifester joyeusement.

³¹¹ Cf. en particulier : *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome X, pp. 167 et 59.

³¹² *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 206 et 69.

³¹³ *Nouveau Monde*, Notice VI, chap. 21, p. 213.

³¹⁴ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp 140 et 59.

Les jeunes rebelles ont un chef, un général au titre barbare : le petit Khan, qui a droit partout à un poste d'honneur. Pour affirmer leur indépendance, ils auront un argot particulier, un langage de cabales, qui témoigne de leur esprit de corps et de leur solidarité et qui exprime aussi leur rudesse. Ils formeront, en effet, une légion à demi sauvage, bien éloignée du ton poli général en Harmonie. Orgueilleux et laconiques, ces enfants seront pourtant très serviables, dit Fourier ; le sens inné de leur supériorité ne sera plus fondé sur leur seule arrogance, mais sur des œuvres généreuses. Ils seront d'autant plus fiers que si on les abreuve partout d'honneurs spirituels, on les paiera très peu ; on avilira leur dévouement en les récompensant matériellement ; ils exerceront leur fonction par point d'honneur et pour la gloire, le plus gratuitement possible ³¹⁵.

À plusieurs reprises, Fourier reprend ce thème de l'emploi du dévouement pour éviter l'avilissement qui rejaillit sur celui qui accomplit les travaux immondes ou cruels.

Ainsi paraît le génie dialectique de Fourier. Il ne cherche pas à policer les rebelles par des artifices ou des usages qu'ils ne sauraient recevoir, mais à fournir à leurs aberrations une fin noble et, par là même, à transmuier leurs vices en vertu. Pour réussir, pense-t-il, il suffit de comprendre d'où procède le désordre de ces âmes simples ; les enfants difficiles possèdent les forces les plus primitives, mais aussi les plus importantes : le courage physique, l'audace à toute épreuve ; ils sont capables de se mettre en péril, ils aiment le risque, ils sont bien près d'avoir du cœur ; certes, ils ne sont pas faciles à mener et l'on ne saurait les élever en leur imposant de mesquines brimades, mais en leur offrant des distractions violentes, des sujets de glorioles en même temps que l'honneur vrai.

Tout en faisant ce qui leur plaît, ils deviendront un corps de dévouement, milice de Dieu, soutien de l'unité et de la concorde sociale ³¹⁶, reliés à la société par leurs bizarreries mêmes ; en s'affirmant, ils atteindront à l'esprit de sacrifice et à l'oubli de soi. Ennobliant les fonctions abjectes, ils acquièrent les sentiments élevés dont ils sont capables. En exerçant leur frénésie, ils apprennent l'effacement de soi devant l'intérêt commun. On ne réduit pas leurs désordres par des contraintes, mais en développant leur esprit de sacrifice et en magnifiant leurs dévouements.

³¹⁵ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, p. 153 ; et *Nouveau Monde*, tome VI, pp. 207 et 209.

³¹⁶ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome V, pp. 151-153 et 59 ; et *Nouveau Monde*, pp. 207 et 209.

D'autre part, on leur confie des responsabilités à la mesure de leur violence et de la bonté devinée que l'on formera peu à peu sous leurs apparences grossières. Ils sont chargés de tuer rapidement et habilement les reptiles et les bêtes malfaisantes, mais ils doivent veiller à ce que les autres animaux soient partout bien traités : ils ont la haute police du règne animal ³¹⁷.

Ainsi leur brutalité, utilement libérée, se dépasse ; à travers des actes vrais, leur hardiesse se fera maîtrise de soi et leur rudesse simplicité. Appelés à des entreprises risquées, ils mépriseront tout faux-semblant, ils seront forts et vrais.

Les petites bandes

Or tous les enfants ne sont pas hardis et violents. À l'excès d'audace, au goût du risque et de la saleté, s'opposent l'excès de raffinement et le goût des recherches délicates ; aux jeunes ébouriffées, les filles qui aiment à se parer et les savantins précoces ³¹⁸. *Ils se grouperont dans les petites bandes où l'on trouvera donc, dit Fourier, un tiers de garçons et deux tiers de filles.*

Les enfants délicats n'ont pas la vigueur élémentaire qui se mesure de front au réel, ils fuient les heurts abrupts, ils sont par quelque côté des faibles. On ne leur imposera pas la dureté, ni les risques qui ne sauraient leur convenir, mais on développera en eux une autre sorte de hardiesse plus exceptionnelle : l'audace de l'esprit inventif. On sublimera leurs goûts des parures et des recherches ; ils excelleront dans les sciences et les arts. Raffinés, ils cherchent à se préserver des contacts grossiers. On ne les laissera pas s'isoler ni s'épuiser à bâtir autour d'eux des écrans protecteurs, mais on les chargera d'orner le canton, d'embellir la vie de tous, de polir le langage et les mœurs ³¹⁹.

Ils s'élèveront, certes, en polissant les autres, mais Fourier leur réserve un apprentissage plus simple et plus direct. Ces apôtres de la culture seront formés, dit-il, et comme s'il jouait sur les mots, par l'agriculture ; les petites hordes ont la haute police du règne animal, les petites bandes détiendront la haute police du végétal ³²⁰. *Elles auront également la responsabilité des jeunes animaux rares et délicats, excepté cependant les petits zèbres, note singulièrement Fourier ; le zèbre, animal courageux, rapide, intelligent entre tous, ne sera confié qu'à ses semblables, aux jeunes sauvages indomptés des petites hordes, susceptibles comme le zèbre de devenir les plus serviables.*

³¹⁷ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome V, p. 155.*

³¹⁸ *Ibid.*, p. 187.

³¹⁹ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome V, p. 178.*

³²⁰ *Ibid.*, p. 176.

Cependant, les petites bandes vivront réellement la culture opposée à la simple nature. Le soin des plantes et des jeunes animaux sera leur première activité poétique. Au jardin, les enfants apprendront la valeur des actes simples, mais aussi la puissance de l'ingéniosité et d'une sollicitude intelligente aux plus tendres pousses. Ils devront lutter contre les végétaux les moins sensibles dont la vitalité redoutable étoufferait les plantes moins drues, ordonner les parterres, imposer partout la justice, mais une justice qui ne saurait régner grâce à la seule violence, car il ne servirait à rien de refréner les plantes envahissantes et d'arracher les mauvaises herbes, si l'on ne savait favoriser les espèces plus délicates ; les jeunes jardiniers devront surveiller, arroser, repiquer leurs semis les plus rares, connaître ou pressentir des besoins divers ; savoir comment cette plante exige l'air et le soleil, cette autre la fraîcheur et le calme. Pour obtenir les fleurs les plus belles ou les plus précieuses, ils devront exercer leur attention, apprendre à respecter et à deviner les aspirations des tiges, savoir donner faveur au moindre filet de sève, aux germes les plus fragiles et non pas seulement à la nature exubérante ou brutale.

Le but est de les former non par des leçons apprises, mais en profondeur, par des actes librement consentis.

De fait, on montre aux petites bandes qu'elles ne sauraient s'imposer en face des petites hordes que grâce à un effort collectif. Les unes accomplissent des actes utiles et courageux, les autres ornent le canton des fleurs de leur jardin et des fleurs du bel esprit ; mais la lutte des petites hordes et des petites bandes pour gagner prééminence à la fin se dépasse : si la cabaliste anime les rivalités et soutient l'ardeur de tous, chaque groupe fera paraître des talents non pas tant opposés que complémentaires et à la fin solidaires. Privés les uns des autres, ils se dégraderaient, tandis qu'ils se fortifient par leur opposition jusqu'à atteindre l'excellence et dès lors se rejoindre.

Les petites bandes attestent d'abord la valeur de l'ingéniosité, de la douceur et de la grâce, mais leur pleine réussite exige une attention exquise à la nature et à autrui : la générosité.

Les petites hordes gagnent l'admiration par leur courage et leur noblesse. Leur force élémentaire, malgré la laideur de certains aspects, comporte une grandeur inimitable, une beauté rude ; les petites hordes, dit Fourier, atteindront au beau par le bon, et les petites bandes, au bon par le beau³²¹. L'un

³²¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome VI p. 184 ; et *Nouveau Monde*, pp. 206-217.

et l'autre groupe se prépare à une vie totale en un monde sauf de toute ablation.

La civilisation, *note l'utopiste*, ne sait apprécier ni les femmes ni les enfants ³²² tandis qu'on leur réserve en *Harmonie des rôles essentiels* ; ils travaillent gaiement à réaliser le rapprochement individuel, le règne du bon goût, l'instruction et l'amitié composées ³²³.

La portée actuelle de ces projets d'éducation

Les vices des enfants civilisés naissent de la peur de la liberté et de l'emprise injustifiée des adultes qui maintiennent les jeunes hors de la vie réelle, privés des actes ou ils éprouveraient leurs pouvoirs d'hommes. On leur conseille de renoncer à leurs goûts étranges ; ils se soumettent et leur ardeur s'éteint, ou bien ils se révoltent et leur richesse informe dévie en des actes insolites ou criminels.

Or ces vues anciennes de Fourier ont paru confirmées par l'histoire moderne. Les adultes imposent des règles, pour assurer leur tranquillité ; les enfants veulent la liberté et leur soumission ne saurait durer plus que l'autorité des adultes. C'est pourquoi, après la première guerre mondiale, dans les pays vaincus où les structures passées s'effondraient, en Allemagne et en Russie, on vit se constituer des bandes d'enfants criminels, étrangers à toute loi et plus audacieux que les plus hardis bandits de grands chemins.

De tels phénomènes, surgis de l'extrême misère et de l'anarchie sociale, ne retiendraient plus l'attention si des faits comparables ne se produisaient chaque jour plus nombreux en des sociétés riches et organisées en Europe, et plus nettement encore en Amérique où la violence déréglée et la délinquance juvénile forcent les réflexions des éducateurs et des sociologues. La littérature et le cinéma reflètent le défi des jeunes gens aux traditions, leurs éclats absurdes et les risques mortels et vains qu'ils se créent. Mais les crimes restent plus cachés, assez étranges pourtant et répétés pour inquiéter les plus lucides. De belles études à ce sujet ont été publiées par Frédéric Wertham, psychiatre et sociologue, qui, analysant le milieu et les lectures des jeunes Américains, conclut vigoureusement : Le développement ³²⁴ de l'enfant dépend non seulement des relations d'individu à individu, mais des relations de l'individu au groupe dont il fait partie. La délinquance juvénile ne tombe pas du ciel, ne

³²² *Ibid.*, tome V. p. 180.

³²³ *Ibid.*, p. 178.

³²⁴ FRÉDÉRIC WERTHAM : *Seduction of the Innocent*. Extraits traduits dans le n° 118 des *Temps Modernes* sous le titre : « Les crimes comic book et la jeunesse américaine ».

frappe pas les enfants au hasard comme une fatalité. Ce sont les adultes qui en sont responsables. Elle reflète les valeurs ayant cours dans une société donnée. L'enfant tout comme l'adulte s'imprègne de ces valeurs à tous les moments de sa vie, à la maison, à l'école. La délinquance est un symptôme qui ressortit aussi bien au social qu'à l'individuel. Il est vain de vouloir résoudre un tel problème en se contentant de le rebaptiser et en le regardant comme un désordre affectif individuel.

Courageusement, l'auteur affirme que la crise d'adolescence reflète comme un miroir grossissant et déformant la crise du monde moderne. Les adultes enfouissent leurs doutes sous le masque des attitudes traditionnelles, la routine préserve encore des apparences privées de vie et qui ne portent plus la foi. Les jeunes gens font surgir absurdement en pleine lumière le vide secret. Ils ne découvrent que l'intérêt sous les principes moraux et la ruse d'une autorité défaillante qui cherche à sauvegarder une pitoyable paix. L'adolescence excessive ne peut se satisfaire de cette léthargie. Elle accomplit la ruine inavouée des valeurs. Le désordre adolescent est un jusqu'au boutisme absurde et une révolte négative. Capables de saisir et de porter à l'extrême l'égoïsme ou le cynisme dissimulés sous les règles hypocrites, les jeunes gens n'ont pas la force de rebâtir un monde ; leur impuissance et leur frénésie se manifestent par la destruction ; en elle s'expriment tout à la fois leur ardeur et leur faiblesse. C'est pourquoi il est vain de prétendre punir ou soigner les adolescents déréglés comme autant de cas individuels. C'est au niveau de tous qu'il faudrait pouvoir agir. La culpabilité individuelle, et la responsabilité de la société, écrit Wertham, ne s'excluent pas l'une l'autre. Le fait que la société soit en dernier ressort responsable d'un crime ne décharge pas l'individu de toute culpabilité. Le fait que l'individu soit coupable ne décharge pas davantage la société de toute responsabilité. Il y a entre eux un rapport dynamique.

La beauté de la pensée de Fourier tient à la forte prise de ce rapport dynamique ; il offre aux enfants des valeurs et des fins, mais du même mouvement il forme leur responsabilité. Le monde sociétaire oriente et porte l'enthousiasme, mais il laisse à chacun le choix et la liberté de ses actes. L'enfant d'Harmonie est imprégné à tout moment et en tous lieux des valeurs d'une société en marche. On ne l'enclot pas dans un monde donné, on ne l'entoure pas d'être ni de passé, mais de possible et d'avenir.

La réalisation de la philosophie et ses limites

Le système social de Fourier, complété par ses vues sur l'éducation, représente l'effort le plus extrême qui ait jamais été imaginé pour réaliser la philosophie et la religion, intégrer l'individu à la société et lui permettre de se réapproprier tous ses objets.

Cependant, pour ce profond libéral, il subsiste encore une injustice : le sacrifice des travailleurs passés qui créèrent les conditions du bonheur. S'il n'est plus en Harmonie aucun paria, ni aucun être qui soit moyen pour un autre, comment accepter de construire le bonheur présent et à venir sur le travail désespéré de nos ancêtres ? Fourier ne peut s'y résoudre : il assure que les morts attendent dans les limbes notre ascension en huitième période et qu'ils participeront au bonheur universel³²⁵. L'idée d'une survie, l'idée de métempsychoses multiples accomplit notre exigence et nous préserve de la mort.

Certes, les Harmoniens vivent jusqu'à cent quarante-quatre ans et Fourier, parfois, semble vouloir clore leur existence en cercle : les vieillards achèvent leur carrière en éduquant les jeunes enfants dont la faiblesse est adaptée à la leur et dont la fraîcheur les vivifie. Pourtant, la mort subsiste, non comme une fin mais comme une interruption brutale et injuste. Nulle œuvre, nulle pensée ne résumant un homme ni ne l'achèvent. Il a toujours du mouvement pour aller au-delà et c'est à quoi répond l'ascension indéfinie rêvée par Fourier au-delà de la Terre, à travers l'univers.

Sa cosmogonie est ainsi une religion et une physique fantaisistes – l'équivalent fantastique des postulats de la raison pratique de Kant : postulat de l'immortalité de l'âme qui nous assure la possibilité d'un progrès indéfini, postulat de l'existence de Dieu seul capable d'unir pour tous la vertu et le bonheur.

Mais la cosmogonie de Fourier porte un autre sens ; après une tentative aussi extrême pour assurer notre bonheur sur terre, les rêves de Fourier au-delà de notre monde cernent d'un trait net les limites d'une réalisation de la philosophie. Ils en marquent l'échec. Il subsistera toujours une inadéquation entre nos intentions et le réel qu'il nous est donné d'accomplir, une insatisfaction, une marge d'inquiétude, aiguillon indéfini de la pensée et des rêves. L'activité totale, l'accomplissement parfait que Fourier visait fuit encore au-delà de nos prises. Mais il se crée entre nos réalisations et nos rêves comme un équilibre instable, sans cesse menacé par le désespoir, équilibre que préserve seule, peut-être, une conquête active pour réduire le malheur ; c'est ainsi que le monde radieux de Fourier l'illuminé, qui annonce un millénium sans violence, est là comme pour nous rappeler à cette mesure nôtre.

Son système passionné va plus loin que les constructions raisonnables. Il a la même durée que nos exigences.

³²⁵ *Théorie des quatre mouvements*, p. 152.

L'utopie de Fourier et les contre-utopies contemporaines

Les rêves utopiques de Fourier, anarchiste isolé parmi les réformateurs sociaux anciens et modernes, par un curieux paradoxe, rejoignent les contre-utopies modernes, le Meilleur des mondes, Nous autres, 1984, Fahrenheit, qui, à la mécanisation irréfrenée de la société et des hommes, opposent la révolte élémentaire de la simple nature. Les plus significatives de ces œuvres, Nous autres, écrit par un Russe, Zamiatine, qui vécut les premières années de la révolution soviétique, et les livres de Ray Bradbury, en Amérique, à partir de deux types de société, prévoient la même évolution : la perfection technique annihilant la personnalité, conditionnant les hommes pour des comportements stéréotypés, la netteté rigoureuse des machines : hommes transparents dans leurs maisons de verre.

Le monde de Nous autres, en particulier, n'est pas laid. L'auteur ne joue sur aucune des horreurs où se complaît Orwell. Il anticipe, au contraire, une radieuse perfection technique. Par là, son livre dépasse l'anecdote et atteint l'essentiel : l'inhumanité naît du développement technique même. Nous vivons au flanc d'une inversion mortelle, celle de la matière compliquée à l'infini au détriment d'un savoir-vivre, d'une conduite naturelle monstrueusement simplifiée³²⁶. À cet antihumanisme, les contre-utopies opposent le réveil des passions les plus durables, les plus individuelles, les pivots de la société harmonieuse de Fourier : la sexualité dans Nous autres, ultime refuge de l'individualité effacée ; l'amour, la poésie dans Fahrenheit.

Par l'érotisme, l'individu se jette dans l'instant, s'y abandonne sans réserve. Dans le plaisir, il se perd mais il se trouve aussi, car ce moment n'est qu'à lui. Il rompt l'enchantement qui le liait à la fuite d'un temps uniforme comme les mouvements d'espace qu'il mesure. Cette soudaine destruction du temps prépare à le juger ; dans Nous autres, l'opposition n'envoie pas des raisonneurs ni des apôtres prêcher la révolte, mais une femme d'une beauté insolite. Elle offre aux hommes perdus dans les rouages mécaniques l'ultime chance de renouveau. Elle éveille leurs désirs, elle les exaspère jusqu'à les pousser hors des routines obligatoires et consenties.

Dans le monde de Ray Bradbury, des sentiments plus complexes affleurent encore, au hasard des rues, et détruisent l'uniformité des instants. Ils individualisent le cadre général du temps, ils le renouvellent. Ainsi, pour Bradbury comme pour Fourier, les passions sont les sujets réels. Leur avenir,

³²⁶ RENÉ CHAR in Recherche de la Base et du Sommet.

leur passé, leur présent forment des individus que le temps commun emporte et broie à la roue.

Olecha, qui en 1927 fit paraître en U.R.S.S. un beau livre l'Envie, saisit ce nœud de la tragédie individuelle devant l'histoire. J'ai réfléchi aux raisons pour lesquelles les gens prennent la mouche... C'est qu'ils n'ont aucune compréhension du temps. Une complète incompréhension de la technique aussi. Car le temps lui-même est un concept technique. Elle est d'airain, comme on dit, la logique de l'histoire. D'ailleurs, l'histoire et le temps, cela revient au même. Le principal sentiment de l'homme doit être la compréhension du temps ³²⁷, car l'histoire ne se distingue plus du temps extérieur à l'homme et qui l'enserme. Le théoricien comme l'individu n'a d'être réel que s'il se met dans le sens de l'histoire, nouveau Dieu transcendant et le plus cruel de tous à l'individu. Celui qui s'insurge est un mystificateur. Bien plus, il est, dit magnifiquement Olecha, l'envieux, et pourquoi l'envieux ? parce qu'il refuse de participer à cette construction de l'avenir et qu'il doit bien constater sa réalité et son air triomphant. Mais le triomphe n'est pas le bonheur ; il est l'arrogance de celui qui croit dominer le temps extérieur parce qu'il le devance, qui a pris barre sur les événements parce qu'il prétend les mener où ils vont.

À l'opposé de ce mouvement, les auteurs des contre-utopies entendent montrer que négliger l'homme sensible, c'est faire une histoire peut-être irréversible et d'autant plus triomphante qu'elle incline la pensée même. Pris dans un cours dont il ignore la fin, l'individu n'a plus qu'à vouloir ce flux inhumain et à le justifier à chaque instant. Contre cette aliénation radicale qui brime les êtres et corrompt jusqu'à leur jugement, nul autre recours que réveiller en l'homme ses intentions fondamentales, ses passions, lui rendre le goût de sa vie propre, cette chose qu'aucun contrat n'engage et qui commande ³²⁸.

Mais dans les contre-utopies, cette insurrection valide échoue : elle bute non contre la compréhension du temps, (les foules n'en arrivent pas là), mais contre la résignation, la mortification, l'indifférence. Olecha le découvre avec un humour noir : ... Nous avons beaucoup discuté sur les sentiments ... Et le plus important, nous l'avons oublié : l'indifférence... Je crois que l'indifférence est ce qu'il y a de meilleur dans la composition d'une âme humaine. Soyons indifférents !... Regardez ! nous avons trouvé la paix, mon cher... Or c'est bien cette paix enlisée, cette indifférence, qui est le premier ennemi et le plus redoutable, celui que Fourier veut réduire par les multiples faveurs, en

³²⁷ OLECHA : *L'Envie*. Traduction française, Paris, Plon, 1936, p. 178.

³²⁸ CLAUDEL : *Tête d'Or*.

utilisant tous les ressorts de la vie, contre l'apathie née des conditions inhumaines et qui sert les tyrannies.

Dans les contre-utopies américaines, la violence est la contrepartie de cette passivité spirituelle et la catastrophe finale qui engloutit la civilisation technique et les hommes mécanisés. Quelques irréductibles vivants subsistent pour Ray Bradbury comme pour l'auteur de Nous autres, mais réduits à la situation de l'homme des cavernes, pour qui tout serait donc à refaire et une même évolution sans doute à subir.

Alors Fourier ressurgit, fort d'une pensée inventive : le bonheur général est impossible dans l'état de nature. Les techniques et les richesses qu'elles créent sont nécessaires au bien des hommes. Le mal est de s'aliéner en son produit, au lieu de le faire servir à soi. Le mal vient de ceux qui oublient l'essentiel, les intentions profondes des hommes, mais que faire quand nous voyons que l'homme nouveau apprend à mépriser les anciens sentiments sanctifiés par les poètes et par la muse de l'histoire. Quant à moi, disait Olecha, je veux organiser la dernière parade des sentiments périmés... Une lampe brûlée peut éclairer un instant si on la secoue, vie courte, artificielle, irrémédiablement condamnée, vie qui a la violence et l'éclat de la fièvre, après quoi l'obscurité revient... Mais le court éclat que la lampe donne encore est magnifique... Le dilemme serait donc : Se résigner ou bien faire un esclandre... Partez, mais faites du pétard. Faites un éclat. Distinguez-vous, nom d'un chien, et que la gueule de l'histoire en porte la trace !

Fourier fit au XIX^e siècle un tel esclandre. Il nous parle de lui-même quand il décrit la grotesque allure d'Othello... qui marche dans sa force et sa liberté ³²⁹. Et il ajoute : Plaisanterie à part, il faut être de cette trempe originale pour opérer de grandes choses, et les esprits tâtonnants et compassés n'enfantent rien jamais de neuf. Il ne craignit pas lui-même le ridicule. Aussi puissant que ses désirs, il avança dans sa force et sa liberté. Aux premiers temps de l'industrie, quand le mythe de la production allait s'emparer de tous les esprits et de tous les socialismes, il s'inscrivit délibérément à contre-courant ; le premier et le seul, il lutta contre les horreurs économiques qui étouffaient sous l'épaisse et éternelle fumée de charbon le charme de l'ombre des bois et de la nuit d'été ³³⁰. Pour atteindre au bonheur, il faut l'introduire dans les travaux qui occupent la majeure partie de notre carrière. La vie est un long supplice pour celui qui l'exerce dans des fonctions sans attrait ³³¹. Tout le problème est de créer l'attraction qui réduit la paresse. En Harmonie, on fascine les oisifs comme les enfants. Ils se montrent capables de prodiges

³²⁹ Manuscrits, tome 1, p. 851.

³³⁰ RIMBAUD : *Les Illuminations* : « Ville ».

³³¹ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome III, art. I, p. 147.

d'activité et d'héroïsme si la fantaisie leur en prend et l'on découvre que les plus belles réussites ne résultent pas d'un effort contraint mais d'une activité choisie. Les individus captivés par leur tâche consentent joyeusement les plus durs efforts : le sport, la danse ou la chasse l'attestent en tous lieux ; chacun sait se vouer et répondre aux appels susceptibles de combler le vide toujours renouvelé d'une vie reçue pour être dépensée.

Mais si l'on est toujours prêt pour une activité divertissante, en sera-t-il de même pour les métiers nécessaires à la vie sociale ?

Fourier, qui veut susciter de multiples vocations, jette l'enfant dès ses premiers pas dans le monde actif du travail. Il favorise une dialectique vivante entre les métiers, les objets humains que l'enfant découvre et ses aptitudes et ses goûts particuliers. Mais cet accord a des limites : Dieu dit-il, n'a distribué pour le travail manufacturier qu'une dose d'attraction parallèle au quart du temps que l'homme sociétaire peut donner au travail. Les trois quarts doivent être employés au service des animaux, des végétaux, des cuisines, des armées industrielles. Sinon, les manufacturiers seront malheureux et les agriculteurs trop peu nombreux pour organiser les séries progressives : l'attraction universelle serait bouleversée ³³².

En ce point, Fourier est le plus moderne des révolutionnaires, en avant de ceux que pourtant il précéda et qui tous maintinrent le point de vue de la productivité, ce ressort irréductible, paraît-il, de la civilisation – irréductible pour tout autre que le bizarre utopiste, fort conscient d'ailleurs des conséquences de son attitude : en Harmonie, où tout est prodigalité, où les tables sont chargées de mets délicieux, les fêtes prodigieuses et le destin de tous fortuné, on économisera les allumettes. Comment passionner, en effet, la fabrication des allumettes. On en fera le moins possible. On réduira tout ce qui pourrait donner peine sans plaisir, et dévorer le temps des jeux. Ainsi, le fantastique rêveur garde toujours une mesure à la hauteur de notre vie et le mouvement frénétique de l'industrie ne peut le compromettre. Il nous entraîne ailleurs, il nous séduit par la même royale liberté qui paraît dans les belles œuvres où les hardiesses et la grandeur ne franchissent jamais un certain point sensible à partir duquel tout basculerait dans la démesure. Assuré au foyer de nos désirs, Fourier bâtit un monde pour exalter tout le bonheur possible, et son souffle aisé renverse les valeurs bourgeoises, le souci de produire et la vertu du travail. Le malheur social qui nous accable est appuyé d'une mystification réussie. Lever l'imposture ce sera retrouver notre seule perfection, non pas l'effort contre soi, mais le plaisir qui se passe de justifications et signe un accord en avant de la raison. Comment croire aux seules vertus négatives quand on sait que la vie spontanée est tendue vers les choses et autrui dans un

³³² Ibid., tome IV, p. 152.

mouvement qui accomplit et dépasse à la fois toute singularité ? Cependant, l'évolution réelle se fit dans un sens tout inverse. On tend à fabriquer des objets toujours multipliés, tôt usés et renouvelés, et ce mouvement, lié à une nouvelle manière de vivre, semble irréversible. Le système de Fourier serait-il donc comparable aux velléités des groupes naturalistes, appliqués à filer la laine, tisser les vêtements et préparer le pain ? Au vrai, les extrêmes se touchent et le développement en un seul sens s'inverse. Tant va l'industrialisation qu'à la fin elle se dépasse, et l'automation prépare peut-être à tous d'énormes loisirs.

Alors le système de Fourier retrouverait un usage imprévu ; il serait le projet d'une ère nouvelle : celle de la civilisation des loisirs.

Aussi bien disait-il : Les hommes ont parfois plus de raison dans leurs visions que dans leurs systèmes accrédités³³³. La vision de Fourier, son imagination qui donne à l'Harmonie la puissante présence du monde balzacien et dont l'authenticité est attestée par l'inadéquation même des expressions successives qui visent à la communiquer, dépasse la vertu des contre-utopies ; elle n'est pas le chant du cygne des sentiments, mais leur apparition triomphante. Fourier a su imaginer non pas seulement la lutte et la libération, mais la liberté. Il nous parle d'une santé inconnue. Contre toutes les règles simplificatrices, il propose à chacun de réaliser ses désirs. L'individu, dès lors, rejoint son être et puisqu'il se découvre et se crée parmi les autres, il leur offre son vrai visage. Il s'accorde dans sa réalité à autrui comme à soi-même. Cette harmonie est possible, dit Fourier, car les passions s'appellent et se répondent, elles s'équilibrent par leur diversité même. Il suffit de trouver les conditions de leur plein essor, de transformer le monde selon l'exigence totale de l'être. Le Nouvel Ordre, en effet, n'est pas fondé sur des principes mais sur un réel, fugitif il est vrai, accord humain. Le système sociétaire est tout entier informé par l'enthousiasme qui naît parfois d'un accord juste, merveille où la passion a spontanément trouvé la mesure vraie accordant l'homme à lui-même, à la nature, à autrui. Les modèles types – pivots d'Harmonie – ce sont ces accords : amour, unitéisme, grands moments, lueurs rapides mais capables d'éclairer la condition journalière : Malheureusement un tel accord dure peu en civilisation ; il n'y fait que de rares apparitions, mais il suffit qu'on l'y ait vu par moments pour qu'il soit accord possible à l'espèce humaine, accord sur l'extension duquel on doit spéculer, puisque ces impulsions élèvent l'homme au rang des Dieux, en l'excitant à tous les prodiges de vertu et d'industrie³³⁴.

³³³ *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, p. 555.

³³⁴ *Nouveau Monde*, chap. XXXIX, Du vrai bonheur ; et *Théorie de l'Unité universelle*, Œuvres complètes, tome IV, pp. 377-378.

Fourier saisit l'accord juste comme l'artiste l'oiseau merveilleux dans le feuillage et il en fait un monde plus vrai, plus beau que le réel.

Sa création imaginaire est comme une expérience d'un ordre particulier et qui achève un mouvement ébauché. Le ton d'une telle rébellion passionnée ne s'accorde pas aux désespoirs romantiques, ni à la gravité des écraseurs, mais de vifs mouvements, une altière gaieté nous le rappellent encore : le peintre le plus sensible à la réalité moderne, Picasso, en une heure de grâce peignit à Antibes comme une image d'Harmonie. Les faunes, les nymphes et leurs animaux, dans une construction humaine ouverte à la mer et aux vents, dansent leur plaisance, accordés et comblés. Fourier nous rend de même le sens du jeu. Il destinait la Théorie des quatre mouvements : aux curieux, aux voluptueux, aux critiques, et cette adresse vaut toujours. Cependant, on a dit que Fourier était fou, que son œuvre était celle d'un paranoïaque : il est vrai, puisqu'il plie le monde et le soumet à ses désirs, puisqu'il prétend dominer la fortune plutôt que soi-même. Mais une telle folie est le plus haut défi au malheur. À l'encontre de tout fatalisme, elle s'accorde à l'esprit métaphysique ; la pensée de Fourier est une métaphysique à l'état sauvage et qui se prolonge naturellement en actes. Souvent les chimères, dit-il, ne sont chimères que faute de génie et de hardiesse.

Les plus dangereuses sont les chimères d'impossibilité ³³⁵, car la passivité naît de l'affront des obstacles jugés insurmontables.

Faire revivre Fourier ce n'est donc point reprendre un système pour l'opposer à d'autres systèmes, mais essayer ce pas dégagé qui adhère à nos exigences et cet irrespect radical qui ménage l'avenir, car il ne faut pas croire la nature bornée aux moyens connus.

Fourier nous donne à voir, comme le poète, le génie : mesure parfaite et réinventée – l'affection et le présent... l'affection et l'avenir... Et nous le rappelons et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa promesse, sonne : « Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ³³⁶ ».

³³⁵ *Théorie de l'Unité universelle, Œuvres complètes, tome IV, p. 512.*

³³⁶ RIMBAUD : *Les Illuminations* : « Génie ».

Théories des quatre mouvements et des destinées générales

Introduction de 1808

[Retour à la table des matières](#)

Au début, comme à la fin de cet ouvrage, j'appelle l'attention sur une vérité fort neuve pour les Civilisés ; c'est que la Théorie des quatre mouvements, *social, animal, organique et matériel* ³³⁷, était l'unique étude que devait se proposer la raison. C'est l'étude du Système général de la Nature, c'est un problème que Dieu donne à résoudre à tous les Globes et leurs habitants ne peuvent passer au bonheur qu'après l'avoir résolu. Jusqu'ici, vous ne l'avez ni résolu ni même étudié ; vous n'avez atteint que la quatrième et dernière branche de cette théorie, celle du *mouvement matériel*, dont Newton et Leibniz vous ont dévoilé les lois. J'aurai lieu de vous reprocher plus d'une fois ce retard de l'esprit humain.

Avant de publier ma théorie (selon l'annonce faite, page 411), j'en donne dans le présent volume un léger aperçu, j'y joins quelques dissertations sur l'ignorance politique des Civilisés ; les deux exemples principaux de cette ignorance sont tirés :

Dans la 2^e partie, des vices du système conjugal

Dans la 3^e partie, des vices du système commercial

Et de l'étourderie des philosophes, qui n'ont recherché aucun meilleur procédé pour l'union des sexes et l'échange des produits industriels.

Ce sont là, sans doute, des débats bien subalternes, pour appuyer une annonce aussi importante que la découverte des Lois du Mouvement ; mais il

³³⁷ Voyez la note de la page 480. (Note des éditeurs de 1841.)

fallait m'étendre sur quelques ridicules de la Politique civilisée, pour faire pressentir l'existence d'une Science plus certaine qui va confondre les Sciences philosophiques.

Dans le cours de cette lecture, on devra considérer que l'invention annoncée, étant plus importante à elle seule que tous les travaux scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul débat doit occuper dès à présent les Civilisés : c'est de s'assurer si j'ai véritablement découvert la Théorie des quatre mouvements ; car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories politiques, morales et économiques, et se préparer à l'événement le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe et dans tous les globes, *au passage subit du chaos social à l'harmonie universelle.*

Discours préliminaire

[Retour à la table des matières](#)

Sur l'étourderie des nations civilisées qui ont oublié ou dédaigne les deux branches d'études servant d'acheminement à la théorie des destinées : l'étude de l'Association agricole et de l'Attraction passionnée.

Et sur les funestes résultats de cette étourderie qui prolonge inutilement depuis 2300 ans la durée du chaos social, c'est-à-dire, des sociétés civilisée, barbare et sauvage, qui ne sont point la destinée du genre humain.

Si l'on considère l'affluence de grands génies qu'a produits la civilisation, surtout dans le cours du XVIII^e siècle, on est tenté de croire qu'ils ont épuisé toutes les carrières : loin d'espérer de grandes découvertes, on n'en attend pas même de médiocres.

Cette prévention va être dissipée : les hommes vont apprendre que les lumières acquises s'élèvent à peine au quart de celles qui restaient à acquérir, et que l'on va obtenir toutes à la fois par la théorie des quatre mouvements ³³⁸. Elle est la clé de toutes les inventions pénétrables à l'esprit humain ; elle va nous initier subitement à des connaissances qui pouvaient coûter encore dix mille ans d'études, d'après la lenteur des méthodes actuelles.

L'annonce de cette théorie doit au premier abord exciter la défiance, par la seule promesse d'élever les hommes à la connaissance des destinées. Je crois

³³⁸ Ch. Fourier barra, sur un exemplaire de l'édition de 1808, « des quatre mouvements », qu'il remplaça par : « des Destinées générales ». Cet exemplaire, annoté de la main de Fourier, est conservé à la B.D.I.C. (Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine) et toutes nos notes correctives s'y réfèrent.

donc à propos de faire connaître les indices qui m'ont mis sur la voie : cette explication prouvera que la découverte n'exigeait aucun effort scientifique, et que les moindres des savants auraient pu y parvenir avant moi, s'ils avaient eu pour cette étude la qualité requise, *l'absence de préjugés*. C'est sur ce point que j'ai eu, pour le calcul des destinées, une aptitude dont manquaient les Philosophes qui sont les appuis et les prôneurs des préjugés, tout en feignant de les combattre.

Sous le nom de Philosophes je ne comprends ici que les auteurs de sciences incertaines, les politiques, moralistes, économistes et autres dont les théories ne sont pas compatibles avec l'expérience, et n'ont pour règle que la fantaisie des auteurs. On se rappellera donc, lorsque je nommerai *les PHILOSOPHES*, que je n'entends parler que de ceux de la classe incertaine et non pas des auteurs de sciences fixes.

Indices et Méthodes qui conduisirent à la découverte annoncée

[Retour à la table des matières](#)

Je ne songeais à rien moins qu'à des recherches sur les destinées ; je partageais l'opinion générale qui les regarde comme impénétrables, et qui relègue tout calcul sur cet objet parmi les visions des astrologues et des magiciens : l'étude qui m'y achemina ne roulait que sur des problèmes industriels ou politiques dont je vais donner quelque notion.

Depuis l'impéritie dont les Philosophes avaient fait preuve dans leur coup d'essai, dans la Révolution française, chacun s'accordait à regarder leur science comme un égarement de l'esprit humain, les torrents de lumière politique et morale ne semblaient plus que des torrents d'illusions : eh ! peut-on voir autre chose dans les écrits de ces savants, qui après avoir employé vingt-cinq siècles à perfectionner leurs théories, après avoir rassemblé toutes les lumières anciennes et modernes, engendrent pour leur début autant de calamités qu'ils ont promis de bienfaits, et font décliner la société civilisée vers l'état barbare ?

Tel fut l'effet des cinq premières années pendant lesquelles la France subit l'épreuve des théories philosophiques.

Après la catastrophe de 1793, les illusions furent dissipées, les sciences politiques et modernes furent flétries et décréditées sans retour. Dès lors on dut entrevoir qu'il n'y avait aucun bonheur à espérer de toutes les lumières acquises ; qu'il fallait chercher le bien social dans quelque nouvelle science, et ouvrir de nouvelles routes au génie politique ; car il était évident que ni les Philosophes ni leurs rivaux ne savaient remédier aux misères sociales, et que

sous les dogmes des uns ou des autres, on verrait toujours se perpétuer les fléaux les plus honteux, entre autres l'indigence. Telle fut la première considération qui me fit soupçonner l'existence d'une science sociale encore inconnue, et qui m'excita à en tenter la découverte. Loin de m'effrayer de mon peu de lumières, je n'entrevis que l'honneur de saisir ce que vingt-cinq siècles savants n'avaient pas su découvrir.

J'étais encouragé par les nombreux indices d'égarement de la raison, et surtout par l'aspect des fléaux dont l'industrie sociale est affligée : l'indigence, la privation de travail, les succès de la fourberie, les pirateries maritimes, le monopole commercial, l'enlèvement des esclaves, enfin tant d'autres infortunes dont je passe l'énumération, et qui donnent lieu de douter si l'industrie civilisée n'est pas une calamité inventée par Dieu pour châtier le genre humain.

De là, je présimai qu'il existait dans cette industrie quelque renversement de l'ordre naturel ; qu'elle s'exerçait peut-être d'une manière contradictoire avec les vues de Dieu ; que la ténacité de tant de fléaux pouvait être attribuée à l'absence de quelque disposition voulue par Dieu et inconnue de nos savants : enfin, je pensai que si les sociétés humaines sont atteintes, selon l'opinion de Montesquieu, « *d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché* », on pourrait trouver le remède en s'écartant des routes suivies par nos sciences incertaines qui avaient manqué ce remède depuis tant de siècles. J'adoptai donc pour règle dans mes recherches, *LE DOUTE ABSOLU ET L'ÉCART ABSOLU*³³⁹ : il faut définir ces deux procédés, puisque personne avant moi n'en avait fait usage.

1° *Le doute absolu* : Descartes en avait eu l'idée, mais tout en vantant et recommandant le doute, il n'en avait fait qu'un usage partiel et déplacé. Il élevait des doutes ridicules, il doutait de sa propre existence, et il s'occupait plutôt à alambiquer les sophismes des anciens, qu'à chercher des vérités utiles.

Les successeurs de Descartes ont encore moins que lui fait usage du doute ; ils ne l'ont appliqué qu'aux choses qui leur déplaisaient ; par exemple, ils ont mis en problème la nécessité des religions, parce qu'ils étaient antagonistes des prêtres ; mais ils se seraient bien gardés de mettre en problème la nécessité des sciences politiques et morales qui étaient leur gagne-pain, et qui sont aujourd'hui reconnues bien inutiles sous les gouvernements forts, et bien dangereuses sous les gouvernements faibles.

Comme je n'avais de rapport avec nul parti scientifique, je résolus d'appliquer le doute aux opinions des uns et des autres indistinctement, et de suspecter jusqu'aux dispositions qui avaient l'assentiment universel : telle est la

³³⁹ Fourier corrigea en : « *écart successif* ».

civilisation qui est l'idole de tous les partis philosophiques, et dans laquelle on croit voir le terme de la perfection : cependant, quoi de plus imparfait que cette civilisation qui traîne tous les fléaux à sa suite ? quoi de plus douteux que sa nécessité et sa permanence future ? n'est-il pas probable qu'elle n'est qu'un échelon dans la carrière sociale ? si elle a été précédée de trois autres sociétés, la Sauvagerie, le Patriarcat et la Barbarie, s'ensuit-il qu'elle sera la dernière, parce qu'elle est la quatrième, n'en pourra-t-il pas naître encore d'autres, et ne verrons-nous pas un cinquième, un sixième, un septième ordre social qui seront peut-être moins désastreux que la civilisation, et qui sont restés inconnus, parce qu'on n'a jamais cherché à les découvrir ? Il faut donc appliquer le doute à la civilisation, douter de sa nécessité, de son excellence, et de sa permanence. Ce sont là des problèmes que les philosophes n'osent pas se proposer, parce qu'en suspectant la civilisation, ils feraient planer le soupçon de nullité sur leurs théories qui toutes se rattachent à la civilisation, et qui tomberaient avec elle du moment où l'on trouverait un meilleur ordre social pour la remplacer.

Les philosophes sont donc restreints au *DOUTE PARTIEL*, parce qu'ils ont des livres et des préjugés corporatifs à soutenir ; et de peur de compromettre les livres et la coterie, ils ont escobardé de tout temps les problèmes importants. Pour moi qui n'avais aucun parti à soutenir, j'ai pu adopter le doute absolu et l'appliquer d'abord à la civilisation et à ses préjugés les plus invétérés.

2° *L'écart absolu* ³⁴⁰ : J'avais présumé que le plus sûr moyen d'arriver à des découvertes utiles, c'était de s'éloigner en tout sens des routes suivies par les sciences incertaines, qui n'avaient jamais fait la moindre invention utile au corps social ; et qui malgré les immenses progrès de l'industrie, n'avaient pas même réussi à prévenir l'indigence : je pris donc à tâche de me tenir constamment en opposition avec ces sciences : en considérant la multitude de leurs écrivains, je présimai que tout sujet qu'ils avaient traité devait être complètement épuisé, et je résolus de ne m'attacher qu'à des problèmes qui n'eussent été abordés par aucun d'entre eux.

En conséquence j'évitai toute recherche sur ce qui touchait aux intérêts du trône et de l'autel, dont les philosophes se sont occupés sans relâche depuis l'origine de leur science : ils ont toujours cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses ; je m'appliquai au contraire à ne chercher le bien que dans des opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domestiques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements sans avoir besoin de leur intervention. En suivant ces deux guides, *le doute absolu* sur tous les préjugés, et *l'écart absolu* de toutes les théories connues, je ne pouvais manquer de m'ouvrir quelque nouvelle carrière,

³⁴⁰ « *Écart successif* ». (Note manuscrite de Fourier.)

si aucune il en était ; mais je ne m'attendais nullement à saisir le calcul des destinées. Loin de prétendre si haut, je ne m'exerçai d'abord que sur des problèmes très ordinaires, dont les deux principaux furent l'*association agricole* et la *répression indirecte du monopole commercial des insulaires*. Je cite ces deux problèmes parce qu'ils tiennent l'un à l'autre et se résolvent l'un par l'autre. On ne peut pas abattre indirectement le monopole des puissances insulaires, sans opérer l'association agricole ; et vice versa, sitôt qu'on trouve le moyen d'effectuer l'association agricole, elle opère sans coup férir l'anéantissement du monopole insulaire, des pirateries, de l'agiotage, de la banqueroute et autres fléaux qui pèsent sur l'industrie.

Je me hâte de mettre en avant ces résultats, pour jeter quelque intérêt sur le problème de l'association agricole, qui semble si indifférent que les savants n'ont jamais daigné s'en occuper.

Ici j'invite le lecteur à se rappeler que j'ai jugé nécessaire de lui donner connaissance des calculs qui préparèrent ma découverte. En conséquence, je vais disserter sur un sujet qui paraîtra bien dépourvu de rapport avec les destins ; c'est l'association agricole. Moi-même lorsque je commençai à spéculer sur cet objet, je n'aurais jamais présumé qu'un si modeste calcul pût conduire à la théorie des destinées ; mais puisqu'il en est devenu la clé, il est indispensable que j'en parle avec quelque étendue.

De l'Association agricole [et domestique ³⁴¹]

[Retour à la table des matières](#)

La solution de ce problème tant dédaigné, conduisait à la solution de tous les problèmes politiques. L'on sait qu'il suffit quelquefois des plus petits moyens pour opérer les plus grandes choses : c'est avec une aiguille de métal qu'on maîtrise la foudre, et qu'on dirige un vaisseau à travers les orages et les ténèbres ; c'est avec un moyen aussi simple qu'on peut mettre un terme à toutes les calamités sociales : et tandis que la civilisation se baigne dans le sang pour assouvir des jalousies mercantiles, on apprendra sans doute avec intérêt qu'une opération industrielle va les terminer à jamais, sans aucun combat ; et que la puissance maritime, jusqu'à présent si redoutable, va tomber dans une absolue nullité, par l'effet de l'association agricole.

Cette disposition n'était pas praticable dans l'antiquité, à cause de l'esclavage des cultivateurs ; les Grecs et les Romains vendaient le laboureur

³⁴¹ Note ajoutée par Ch. Fourier sur l'exemplaire annoté.

comme une bête de somme, avec l'agrément des philosophes, qui ne réclamèrent jamais contre cette odieuse coutume. Ces savants sont dans l'usage de croire impossible tout ce qu'ils n'ont pas vu : ils s'imaginaient qu'on ne pourrait pas affranchir les cultivateurs sans renverser l'ordre social ; cependant on est parvenu à les mettre en liberté ; et l'ordre social n'en est que mieux organisé. Les philosophes ont encore à l'égard de l'association agricole le même préjugé qu'ils avaient à l'égard de l'esclavage ; ils la croient impossible parce qu'elle n'a jamais existé ; en voyant les familles villageoises travailler incohéremment, ils pensent qu'il n'est aucun moyen de les associer, ou du moins ils feignent de le penser ; car sur ce point, comme sur tout autre, ils sont intéressés à donner pour insoluble tout problème qu'ils ne savent pas résoudre.

Cependant plus d'une fois l'on a entrevu qu'il résulterait des économies et des améliorations incalculables, si l'on pouvait réunir en société industrielle les habitants de chaque bourgade ; associer en proportion de leur capital et de leur industrie, deux à trois cents familles inégales en fortune qui cultivent un canton.

L'idée paraît d'abord gigantesque et impraticable, à cause de l'obstacle qu'opposent les passions à une telle réunion ; obstacle d'autant plus effrayant qu'on ne peut pas le surmonter petit à petit : on ne peut guère réunir en société agricole, vingt, trente, quarante individus, pas même cent ³⁴² ; il en faut au moins huit cents pour former l'association *NATURELLE* ou *ATTRAYANTE*. J'entends par ces mots une société dont les membres seront entraînés au travail par émulation, amour-propre, et autres véhicules compatibles avec celui de l'intérêt : l'ordre dont il s'agit nous passionnera pour l'agriculture, aujourd'hui si rebutante, qu'on ne l'exerce que par nécessité et par la crainte de mourir de faim.

Je passe sur le détail des recherches que me coûta le problème de l'association naturelle, c'est un ordre tellement opposé à nos usages que je ne me hâte pas d'en donner connaissance : sa description paraîtrait ridicule si je n'y disposais le lecteur par un aperçu des immenses avantages qui en résulteront.

L'association agricole, en la supposant élevée au nombre d'environ mille personnes, présente à l'industrie des bénéfices si énormes, qu'on a peine à expliquer l'insouciance des modernes à ce sujet ; il existe pourtant une classe de savants, les économistes, voués spécialement aux calculs de perfectionnement industriel. Leur négligence à rechercher un procédé d'association est d'autant plus inconcevable, qu'ils ont eux-mêmes indiqué plusieurs des avantages qui en résulteraient ; par exemple, ils ont reconnu, et

³⁴² Sur l'exemplaire annoté : « cinquante ».

chacun a pu reconnaître comme eux, que trois cents familles de villageois associés n'auraient qu'un seul grenier bien soigné, au lieu de trois cents greniers mal en ordre ; qu'une seule cuverie au lieu de trois cents cuves soignées la plupart avec une extrême ignorance ; qu'ils n'auraient dans divers cas, et surtout en été, que trois ou quatre grands feux au lieu de trois cents ; qu'ils n'enverraient à la ville qu'une seule laitière avec un tonneau de lait porté sur un char suspendu, ce qui épargnerait cent demi-journées perdues par cent laitières qui portent cent brocs de lait : voilà quelques-unes des économies que divers observateurs ont entrevues, et pourtant ils n'ont pas indiqué la vingtième partie des bénéfices qui naîtraient de l'association agricole.

On l'a crue impossible, parce qu'on ne connaissait aucun moyen de la former ; était-ce un motif de conclure qu'on n'en découvrirait pas, et qu'on n'en devait pas chercher ? Si l'on considère qu'elle triplerait (et souvent décuplerait) ³⁴³ les bénéfices d'exploitation générale, on ne doutera pas que Dieu n'ait avisé aux moyens de l'établir ; car il a dû s'occuper avant tout de l'organisation du mécanisme industriel qui est le pivot des sociétés humaines.

Les gens pressés d'argumenter élèveront là-dessus maintes objections : « comment amalgamer en société des familles dont l'une possède 100 000 livres et l'autre pas une obole ? comment débrouiller tant d'intérêts divers, concilier tant de volontés contradictoires ? comment absorber toutes ces jalousies dans un plan d'intérêts combinés ? » À cela je réplique par l'appât des richesses et des plaisirs : la plus forte passion des paysans comme des citoyens, c'est l'amour du gain. Lorsqu'ils verront un canton sociétaire donner, à égalité de chances, *trois fois* (cinq fois, sept fois) plus de bénéfice qu'un canton de familles incohérentes, et assurer à tous les associés les jouissances les plus variées, ils oublieront toutes leurs rivalités, et se hâteront d'opérer l'association : elle s'étendra sans aucune loi à toutes les régions ; car en tous lieux les hommes sont passionnés pour les richesses et les plaisirs.

En résumé, cette théorie de l'association agricole, qui va changer le sort du genre humain, flatte les passions communes à tous les hommes, elle les séduit par l'appât du gain et des voluptés, c'est là le garant de son succès chez les sauvages et les barbares, comme chez les civilisés, puisque les passions sont les mêmes en tous lieux.

Il n'est pas pressant de faire connaître ce nouvel ordre auquel je donnerai les noms de *sectes* ³⁴⁴ *progressives* ou *séries de groupes, séries passionnées*. Je désigne par ces mots un assemblage de plusieurs groupes associés qui

³⁴³ Tous les passages qui se trouvent entre crochets dans le texte ont été ajoutés dans l'éd. 1841.

³⁴⁴ L'éd. 1841 donne toujours : « séries », pour « sectes ».

s'adonnent aux diverses branches d'une même industrie ou d'une même passion. On peut consulter à ce sujet la note A [à la fin du volume], où je donne sur l'organisation des sectes progressives quelques notions qui seront loin de suffire, mais qui préviendront les fausses idées qu'on pourrait se former sur ce mécanisme, d'après divers détails qu'on a entendus de moi, et qu'on ne manque jamais de dénaturer en les répétant.

La théorie des *séries passionnées* ou *sectes progressives* n'est pas imaginée arbitrairement comme nos théories sociales. L'ordonnance de ces sectes est en tout point analogue à celle des séries géométriques dont elles ont toutes les propriétés, comme la balance de rivalités entre les groupes extrêmes et les groupes moyens de la série. Ceci est exprimé plus en détail dans la note A.

Les passions qu'on a crues ennemies de la concorde, et contre lesquelles on a écrit tant de milliers de volumes qui vont tomber dans le néant ; les passions, dis-je, ne tendent qu'à la concorde, qu'à l'unité sociale dont nous les avons crues si éloignées : mais elles ne peuvent s'harmoniser, qu'autant qu'elles s'entrechoquent ³⁴⁵ régulièrement dans les *sectes progressives* ou *séries de groupes* ³⁴⁶ : hors de ce mécanisme, les passions ne sont que des tigres déchaînés, des énigmes incompréhensibles ; c'est ce qui a fait dire aux philosophes qu'il faudrait les réprimer, opinion doublement absurde ; en ce que l'on ne peut pas réprimer les passions ³⁴⁷, et, en ce que si chacun les réprimait, l'état civilisé déclinerait rapidement, et retomberait à l'état nomade, dans lequel les passions seraient encore aussi malfaisantes qu'on les voit parmi nous ; car je ne crois pas plus aux vertus des bergers qu'à celles de leurs apologistes.

L'ordre sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet ni modération, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques : il veut des passions ardentes et raffinées ; dès que l'association est formée, les passions s'accordent d'autant plus facilement qu'elles sont plus vives et plus nombreuses.

Ce n'est pas que ce nouvel ordre doive rien changer aux passions ; cela ne serait possible ni à Dieu ni aux hommes : mais on peut changer la marche des passions, sans rien changer à leur nature ; par exemple, si un homme sans fortune hait le mariage, et qu'on lui offre une femme dotée de cent mille livres de rente, il consentira avec joie à former ce lien, qui lui répugnait la veille. Aura-t-il pour cela changé de passions ? Non, mais sa passion dominante, l'amour des richesses, aura changé de marche, elle prendra, pour atteindre à son but, une voie qui lui déplaisait hier ; elle n'aura pas pour cela changé de nature, mais seulement de route.

³⁴⁵ Ed. 1841 : « qu'autant qu'elles se développent ».

³⁴⁶ Ch. Fourier ajoute sur l'exemplaire annoté : groupes « contrastés ». (Note de 1941.)

³⁴⁷ Sur l'exemplaire annoté Fourier ajoute : « Autrement que par la violence ou l'absorption réciproque. »

Si donc j'avance que dans l'ordre sociétaire les hommes prendront des goûts différents de ceux qu'ils ont à présent, et qu'ils préféreront le séjour des campagnes à celui des villes, il faut se garder de croire qu'en changeant de goûts ils changeront de passions –, ils ne seront toujours guidés que par l'amour des richesses et des plaisirs.

J'insiste sur cette remarque pour écarter une ridicule objection que forment certains esprits obtus, lorsqu'ils entendent parler des changements de goûts et de coutumes qui résulteront de l'ordre sociétaire ; ils s'écrient aussitôt : *Vous changerez donc les passions !* Non certes, mais on leur ouvrira de nouvelles chances, qui leur assureront un développement triple et quadruple de celui qu'elles trouvent dans l'ordre incohérent où nous vivons. C'est pour cela qu'on verra les civilisés prendre en aversion des habitudes qui leur plaisent aujourd'hui, telle que la vie de ménage : lorsqu'ils observeront que dans le ménage, les enfants ne sont occupés qu'à hurler, briser, quereller et refuser tout travail, et que ces mêmes enfants introduits dans les *sectes progressives* ou *séries de groupes*, ne s'y occupent que d'industrie, rivalisent d'émulation sans qu'on les excite, qu'ils s'instruisent de leur plein gré sur les cultures, les fabriques, les sciences et les arts ; qu'ils produisent et font des bénéfices tout en croyant se divertir ; lorsque les pères verront ce nouvel ordre, ils trouveront leurs enfants adorables dans les sectes, et détestables dans les ménages incohérents. Quand ils observeront ensuite, que dans la résidence d'une *Phalange de sectes* ³⁴⁸, (c'est le nom que je donnerai à l'association qui cultive un canton) on fait une chère si merveilleuse, que pour le tiers des frais que coûte une table de ménage, on trouve dans les sectes un service trois fois plus délicat et plus copieux ; de sorte qu'on peut s'y nourrir trois fois mieux ³⁴⁹, en dépensant trois fois moins que dans un ménage, et éviter encore l'embarras des approvisionnements et préparations ; lorsqu'ils verront enfin que dans les relations des sectes on n'éprouve jamais aucune fourberie, et que le peuple si faux et si rustre en civilisation devient éclatant de vérité et de politesse dans les sectes ; ils prendront en aversion ce ménage, ces villes, cette civilisation, qui sont les objets de leur affection présente ; ils voudront s'associer dans une phalange de sectes ³⁵⁰ et habiter son édifice ; auront-ils changé de passions, parce qu'ils dédaigneront les coutumes et les goûts qui leur plaisent aujourd'hui ? Non, mais leurs passions auront changé de marche, sans avoir changé de but ni de nature : il faut donc bien se garder de croire que l'ordre des sectes progressives qui ne sera plus la civilisation, doive opérer le moindre changement dans les passions : elles ont été et seront immuables, pour produire

³⁴⁸ Sur l'exemplaire annoté : « Canton sociétaire ». Sur l'éd. 1841 : « de sectes » a été supprimé.

³⁴⁹ Sur l'exemplaire annoté : « dix fois plus délicieux..., dix fois mieux » et Fourier supprime : « en dépensant trois fois moins ».

³⁵⁰ Sur l'exemplaire annoté : « Canton d'Harmonie indiscutable. »

les déchirements et la pauvreté hors des sectes progressives, ou pour produire la concorde et l'opulence dans les sectes ³⁵¹ qui sont notre destinée, et dont la formation dans un seul canton, sera imitée spontanément en tout pays, par le seul appât des immenses bénéfices et des jouissances innombrables que cet ordre assure à tous les individus, quelle que soit l'inégalité des fortunes.

Je passe aux résultats de cette invention, sous le rapport scientifique.

De l'Attraction passionnée et de ses rapports avec les sciences fixes

[Retour à la table des matières](#)

Est-ce par dédain, par inadvertance ou par crainte d'insuccès, que les savants ont négligé de s'exercer sur le problème de l'association ? Il n'importe quel a été leur motif, mais ils l'ont négligé ; je suis le premier et le seul qui s'en soit occupé : de là résulte que si la théorie de l'association, inconnue jusqu'à ce jour, pouvait acheminer à d'autres découvertes, si elle est la clé de quelques nouvelles sciences, elles ont dû échoir à moi seul, puisque je suis le seul qui aie cherché et saisi cette théorie.

Quant aux nouvelles sciences dont elle ouvre l'accès, je me bornerai à en indiquer deux principales ; et comme ce détail n'intéresse pas le grand nombre des lecteurs, je serai bref autant que possible.

La première science que je découvris, fut la théorie de l'attraction passionnée.

Lorsque j'eus reconnu que les sectes progressives assurent un plein développement aux passions des deux sexes, des divers âges et des diverses classes ; que dans ce nouvel ordre, on acquerra d'autant plus de vigueur et de fortune qu'on aura plus de passions, je conjecturai de là que si Dieu avait donné tant d'influence à l'attraction passionnée et si peu à la raison son ennemie, c'était pour nous conduire à cet ordre des sectes progressives qui satisfait en tout sens l'attraction : je pensai dès lors que l'attraction, tant décriée par les philosophes, était interprète des vues de Dieu sur l'ordre social, et j'en vins au *calcul analytique et synthétique des attractions et répulsions passionnées* ; elles conduisent en tout sens à l'association agricole : on aurait donc découvert les lois de l'association sans les chercher, si l'on se fût avisé de faire l'analyse et la synthèse de l'attraction : c'est à quoi personne n'a songé, pas même dans ce

³⁵¹ Sur l'exemplaire annoté : « État Sociétaire qui est. »

XVIII^e siècle, qui voulant fourrer partout les méthodes analytiques, n'a pas essayé de les appliquer à l'attraction.

La théorie des attractions et répulsions passionnées, est fixe et applicable en entier aux théorèmes de géométrie : elle sera susceptible de grands développements, et pourra devenir l'aliment des penseurs qui, je crois, sont fort en peine d'exercer leur métaphysique sur quelque sujet lumineux et utile.

Je continue sur la filiation des nouvelles sciences. Je reconnus bientôt que les lois de l'attraction passionnée étaient en tout point conformes à celles de l'attraction matérielle, expliquées par Newton et Leibniz ; et qu'il y avait *unité du système de mouvement pour le monde matériel et spirituel* ³⁵².

Je soupçonnai que cette analogie pouvait s'étendre des lois générales aux lois particulières ; que les attractions et propriétés des animaux, végétaux et minéraux étaient peut-être coordonnées au même plan que celles de l'homme et des astres ; c'est de quoi je fus convaincu après les recherches nécessaires. Ainsi fut découverte une nouvelle science fixe : *l'analogie des quatre mouvements* ³⁵³ *matériel, organique, animal et social, ou analogie des modifications de la matière avec la théorie mathématique des passions de l'homme et des animaux.*

La découverte de ces deux sciences fixes m'en dévoila d'autres dont il serait inutile de donner ici la nomenclature ; elles s'étendent jusqu'à la littérature et aux arts, et établiront des méthodes fixes dans toutes les branches des connaissances humaines.

Du moment où je possédai les deux théories de l'attraction et de l'unité des quatre mouvements, je commençai à lire dans le grimoire de la nature ; ses mystères s'expliquaient successivement, et j'avais enlevé le voile réputé impénétrable. J'avais dans un nouveau monde scientifique, ce fut ainsi que je parvins gradativement jusqu'au calcul des destinées universelles, ou détermination du système fondamental sur lequel furent réglées les lois de tous les mouvements présents, passés et à venir.

³⁵² L'éd. 1841 donne : « pour le monde matériel et pour le monde spirituel ».

³⁵³ L'exemplaire annoté rectifie cette division des branches du mouvement et en indique cinq au lieu de quatre, ainsi qu'il suit :

[Mouvement pivotal :	le Social ou Passionnel.
Mouvements cardinaux :	l'Aromal *
	l'Instinctuel.
	l'Organique.
	le Matériel.

* Le Mouvement aromal ou système de la distribution des arômes connus ou inconnus, dirigeant les hommes et les animaux, et formant les germes de vents et épidémies, régissant les relations sexuelles des astres et fournissant les germes des espèces créées.] (Voyez Traité de l'Association, tome 1, avant-propos, p. XXXI). (Note de 1841.)

Dans un tel succès, de quoi faut-il le plus s'étonner ? ou du coup de fortune qui m'a dévoilé tant de nouvelles sciences, par le secours d'un petit calcul sur l'association qui en était la clé, ou de l'étourderie de vingt-cinq siècles savants qui n'ont pas songé à s'occuper de ce calcul, quoiqu'ils eussent épuisé tant d'autres branches d'études ; je crois que l'on décidera l'alternative en ma faveur, et que l'étendue de mes découvertes semblera moins étonnante que l'étourderie des siècles qui les ont manquées.

Déjà j'ai consolé les savants d'une telle disgrâce, en leur apprenant qu'une moisson de gloire et de richesses leur est préparée à tous : j'apporte plus de sciences nouvelles qu'on ne trouva de mines d'or en découvrant l'Amérique. Mais n'ayant pas les lumières nécessaires pour développer ces sciences, je n'en prendrai pour moi qu'une seule, celle du *mouvement social* : j'abandonne toutes les autres aux érudits des diverses classes qui s'en composeront un magnifique domaine.

Combien ils avaient besoin de ce ravitaillement ! toutes les classes de savants étaient aux abois, et réduites à glaner misérablement. On avait ressassé et pressuré jusqu'au dernier grain des sciences connues ; il ne restait d'autre ressource que de créer des sophismes pour les combattre, et remplir double quantité de volumes, en élevant et réfutant chaque erreur. Dès à présent la scène change : les savants vont passer de l'absolu dénuement à l'excessive opulence ; la moisson sera si copieuse, qu'ils peuvent se flatter tous d'y prendre part, et de s'établir des renommées colossales, car ils auront la première exploitation de cette mine scientifique dont ils saisiront les plus riches filons. Chacun d'entre eux pourra dès le deuxième mémoire où je traiterai des mouvements *animal* et *organique*, entrevoir les objets de sa compétence sur lesquels il aura à composer des traités de science certaine ; et j'insiste sur ce nom de *Science certaine*, car on le prodigue bien mal à propos à des sciences vagues et capricieuses, comme la botanique dont les divers systèmes ne sont que des tableaux arbitrairement classés ; ils n'ont aucun rapport avec la méthode de la nature qui est de coordonner toutes les formes et propriétés des choses créées à un type commun, au système mathématique des passions humaines.

J'ai fait entrevoir que les sciences vont enfin prendre une marche fixe, et se rattacher toutes à une méthode invariable. Je donnerai, dès le second mémoire, quelques notions de cette méthode qui rapporte tout à nos passions. Elle montre dans tout ce qui existe les tableaux du jeu des passions, et cette analogie donnera aux études les plus rebutantes, telles que l'anatomie, plus de charme que n'en offre aujourd'hui l'étude des fleurs.

Parmi les heureux résultats que donnera cette méthode, il faut placer avant tout la découverte de remèdes spéciaux à toutes les maladies. Il n'est aucun mal

qui n'ait un ou plusieurs antidotes tirés des trois règnes ; mais la médecine n'ayant pas de théorie régulière pour procéder à la recherche des remèdes inconnus, elle est obligée de tâtonner pendant des siècles et même des milliers d'années, jusqu'à ce que le hasard lui livre un remède ; aussi n'a-t-elle pas encore trouvé les absorbants naturels de la peste, la rage et la goutte : on les découvrira par la théorie des quatre mouvements. La médecine ainsi que toutes les autres sciences va sortir de sa longue enfance, et s'élever par le calcul des *contre-mouvements* à toutes les connaissances qui lui furent si longtemps refusées.

Égarements³⁵⁴ de la raison par les sciences incertaines

[Retour à la table des matières](#)

La gloire et la science sont bien désirables, sans doute, mais bien insuffisantes quand elles ne sont pas accompagnées de la fortune : les lumières, les trophées et autres illusions ne conduisent pas au bonheur, qui consiste avant tout dans la possession des richesses ; aussi les savants sont-ils généralement malheureux en civilisation, parce qu'ils y sont pauvres. Ils ne jouiront des faveurs de la fortune que dans l'ordre sociétaire qui succédera à la civilisation : dans ce nouvel état social, tout savant ou artiste parviendra à une fortune colossale, dès qu'il sera pourvu d'un mérite réel : j'indiquerai plus loin de quelle manière ce mérite sera constaté par le vote annuel de tous les cantons du globe sur les ouvrages à couronner.

Mais en montrant aux sciences fixes [et aux arts]³⁵⁵ la brillante carrière qui s'ouvre pour elles, quel ton dois-je prendre pour annoncer l'orage qui va fondre sur les vieilles idoles de la civilisation, sur les sciences incertaines ? faut-il revêtir les longs habits de deuil, pour déclarer aux politiques et moralistes que l'heure fatale est sonnée, que leurs immenses galeries de volumes vont tomber dans le néant ; que les Platon, les Sénèque, les Rousseau, les Voltaire et tous les coryphées de l'incertitude ancienne et moderne, iront tous ensemble au fleuve d'oubli ? (Je ne parle pas de leurs productions littéraires, mais seulement de ce qui touche à la politique et à la morale.)

Cette débâcle de bibliothèques et de renommées n'aura rien d'offensant pour le corps philosophique, si l'on considère que ses écrivains les plus célèbres ont cessé de vivre, et n'endureront pas l'affront de déchoir. Quant à leurs disciples existants, ils ne doivent songer qu'à la fortune qui leur est

³⁵⁴ L'éd. 1841 donne : « Égarement ».

³⁵⁵ Sur l'exemplaire annoté : « aux sciences utiles et aux arts ».

préparée ; qu'au plaisir de pénétrer enfin dans ce sanctuaire de la nature, dont leurs devanciers n'avaient pu s'ouvrir l'entrée.

Eh, n'ont-ils pas de tout temps prévu le coup de foudre qui les menaçait ? J'en vois le pronostic dans leurs écrits les plus renommés ; depuis Socrate, qui espérait qu'un jour la lumière descendrait, jusqu'à Voltaire, qui, impatient de la voir descendre, s'écrie : « Mais quelle épaisse nuit voile encore la nature ! » Tous confessent l'inanité de leurs sciences et l'égarement de cette raison qu'ils ont prétendu perfectionner ; tous enfin s'accordent à dire avec leur compilateur Anacharsis ³⁵⁶ : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. »

Il n'est que trop vrai, depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine, en raison du perfectionnement des sciences réformatrices ; elles n'ont abouti qu'à perpétuer l'indigence et les perfidies, qu'à reproduire les mêmes fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais infructueux pour améliorer l'ordre social, il ne reste aux philosophes que la confusion et le désespoir. Le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour eux ; et le seul aspect des indigents qui remplissent les cités ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres ? Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point encore arrivé au but où la nature veut le conduire ; et cette inquiétude semble présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations harassées par le malheur, s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être ; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la nature souffle à l'oreille du genre humain, qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la civilisation.

La raison, quelque étalage qu'elle fasse de ses progrès, n'a rien fait pour le bonheur tant qu'elle n'a pas procuré à l'homme social cette fortune qui est objet de tous les vœux ; et j'entends par *fortune sociale*, une opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches, et qui leur assure au moins pour minimum le sort que nous nommons *médiocrité bourgeoise*. S'il est incontestable que les richesses sont, pour l'homme social, la première source de bonheur après la santé, cette raison qui n'a pas su nous procurer la richesse relative ou aisance graduée, n'a donc fait dans ses pompeuses théories que des verbiages inutiles qui n'atteignent aucun but ; et la découverte que j'annonce ne serait, comme les théories politiques et morales, qu'un nouvel opprobre pour la

³⁵⁶ Sur l'exemplaire annoté : « Barthélemy ».

raison, si elle ne devait nous donner que de la science, et toujours de la science, sans nous donner les richesses qui nous sont nécessaires avant la science.

La théorie des destinées va remplir le vœu des nations, en assurant à chacun cette opulence graduée qui est l'objet de tous les désirs, et qu'on ne peut trouver que dans l'ordre des sectes progressives. Quant à la civilisation d'où nous allons sortir, je démontrerai que loin d'être la destinée industrielle de l'homme, elle n'est qu'un fléau passager dont la plupart des globes sont affligés pendant leurs premiers âges ; qu'elle est pour le genre humain une maladie temporaire, comme est la dentition pour l'enfance ; qu'elle s'est prolongée *deux mille trois cents ans de trop*, par l'inadvertance ou l'orgueil des philosophes, qui dédaignèrent toute étude sur l'association et l'attraction ; enfin que les sociétés sauvage, patriarcale, barbare et civilisée, ne sont que des sentiers de ronces, des échelons pour s'élever à un meilleur ordre social, à l'ordre des sectes progressives qui est la destinée industrielle de l'homme, et hors duquel tous les efforts des meilleurs princes ne peuvent aucunement remédier aux malheurs des peuples.

C'est donc en vain, philosophes, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, je veux dire *l'incohérence industrielle* qui est l'antipode des vues de Dieu. Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois ; eh ! si vous n'avez pu jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes et à en chercher de nouvelles ? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez : voyez-vous qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres ! Non, parce que les physiciens étudient ses lois au lieu de lui en dicter, et vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la nature, d'étouffer l'attraction qui est interprète de la nature, puisqu'elle conduit en tout sens à la formation des sectes progressives.

Aussi quel contraste entre vos bévues et les prodiges des sciences fixes ! Chaque jour vous ajoutez des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs ; et chaque jour on voit les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité, et répandre sur l'âge moderne, un lustre égal à l'opprobre que vos visions impriment à jamais sur le dix-huitième siècle.

Nous allons être témoins d'un spectacle qui ne peut se voir qu'une fois dans chaque globe : le passage subit de l'incohérence à la combinaison sociale ; c'est le plus brillant effet de mouvement qui puisse s'exécuter dans l'univers ; son attente doit consoler la génération actuelle de tous ses malheurs. Chaque année, pendant cette métamorphose, vaudra des siècles d'existence, et offrira une foule d'événements si surprenants, qu'il ne convient pas de les faire entrevoir sans préparation ; c'est ce qui me détermine à renvoyer au troisième mémoire

la théorie de l'ordre combiné ou des sectes progressives, et à n'annoncer pour le moment que des résultats généraux ; tels seront l'accession spontanée des sauvages à l'industrie, et l'adhésion des Barbares à l'affranchissement des femmes et des esclaves dont la liberté est nécessaire pour la formation des sectes progressives ; l'établissement des unités par toute la terre, comme unité de langage, de mesures, de signes typographiques, et autres relations.

Quant aux particularités sur l'ordre sociétaire, quant aux jouissances qu'il doit nous procurer, il faudra, je le répète, user de ménagements pour les annoncer aux civilisés. Abattus par l'habitude du malheur, et par les préjugés philosophiques, ils ont cru que Dieu les destinait aux souffrances ou seulement à un bonheur médiocre : ils ne pourront pas se façonner subitement à l'idée du bien-être qui les attend, et leurs esprits se soulèveraient si on leur exposait sans précaution la perspective des délices dont ils vont jouir sous très peu de temps ; car il faudra à peine deux ans pour organiser chaque canton sociétaire, et à peine six ans pour achever l'organisation du globe entier, en supposant les plus longs délais possibles.

L'ordre combiné sera dès son début d'autant plus brillant qu'il a été plus longtemps différé. La Grèce, au siècle de Solon, pouvait déjà l'entreprendre ; son luxe était parvenu au degré suffisant pour procéder à cette organisation ; mais aujourd'hui nos moyens de luxe et de raffinement sont au moins doubles de ce qu'ils étaient chez les Athéniens (ils ne connaissaient pas les voitures suspendues, les étoffes de fil ³⁵⁷, de coton et de soie, le sucre et autres productions d'Amérique et d'Orient ; la boussole, la lunette et autres inventions scientifiques des modernes : je n'exagère donc pas en disant que nos moyens de jouissance et de luxe s'élèvent pour le moins au double). Nous débiterons avec d'autant plus d'éclat dans l'ordre combiné, et c'est à présent que nous allons recueillir le fruit des progrès qu'a fait le dix-huitième siècle dans les sciences physiques ; succès bien infructueux jusqu'à ce jour. Tant qu'aurait duré la civilisation, nos prodiges scientifiques étaient plus funestes qu'utiles au bonheur, car en augmentant les moyens de jouissance, ils augmentaient les privations du [très] grand nombre qui est dépourvu du nécessaire ; ils n'ajoutaient que très peu aux plaisirs des grands qui sont blasés, faute de variété dans les divertissements, et ils excitaient de plus en plus la corruption, en multipliant les appâts offerts à la cupidité.

Jusqu'à présent les sciences, en perfectionnant le luxe, n'avaient travaillé qu'au profit du fourbe, qui, dans les sociétés barbare et civilisée, arrive plutôt à la fortune que l'homme véridique. Cette bizarrerie conduisait à opter entre deux opinions : ou la malfaisance de Dieu, ou la malfaisance de la civilisation. Raisonnablement, l'on ne pouvait se fixer qu'à cette dernière opinion ; car il

³⁵⁷ Ed. 1841 : « de fil » a été supprimé.

n'est pas possible de supposer Dieu malfaisant, et il le serait réellement, s'il nous avait condamnés à végéter toujours dans la désastreuse civilisation.

Les philosophes, au lieu d'envisager la question sous ce point de vue, ont cherché à éluder le problème que présentait la malice humaine ; problème qui conduisait à suspecter la civilisation ou à suspecter Dieu. Ils se sont ralliés à une opinion bâtarde, celle de l'athéisme qui, supposant l'absence d'un Dieu, dispense les savants de rechercher ses vues, et les autorise à donner leurs théories capricieuses et inconciliables pour règle du bien et du mal. L'athéisme est une opinion fort commode pour l'ignorance politique et morale ; et ceux qu'on a surnommés esprits forts pour avoir professé l'athéisme, se sont montrés par là bien faibles de génie. Craignant d'échouer dans la recherche des vues de bien sur l'ordre social, ils ont préféré nier l'existence de Dieu, et vanter comme perfection cet ordre civilisé qu'ils abhorrent en secret, et dont l'aspect les désoriente au point de les faire douter de la Providence.

Sur ce point les philosophes ne sont pas les seuls en défaut ; s'il est absurde de ne pas croire en Dieu, il n'est pas moins absurde d'y croire à demi ; de penser que sa providence n'est que partielle ; qu'il a négligé de pourvoir à nos besoins les plus urgents, comme celui d'un ordre social qui fasse notre bonheur. Lorsqu'on voit les prodiges de notre industrie, tels qu'un vaisseau de haut bord, et tant d'autres merveilles qui sont prématurées, eu égard à notre enfance politique, comment ³⁵⁸ peut-on penser que ce Dieu qui nous a prodigué tant de connaissances sublimes, veuille nous refuser celle de l'art social, sans laquelle toutes les autres ne sont rien ? Dieu ne serait-il pas blâmable et inconséquent de nous avoir initiés à tant de nobles sciences, si elles ne devaient servir qu'à produire une société dégoûtante de vices comme la civilisation ?

Préventions générales des Civilisés

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque j'apporte l'invention qui va délivrer le genre humain du chaos civilisé, barbare et sauvage, lui assurer plus de bonheur qu'il n'en eût osé souhaiter, et lui ouvrir tout le domaine des mystères de la nature d'où il se croyait à jamais exclu ; la multitude ne manquera pas de m'accuser de charlatanerie, et les hommes sages croiront user de modération en me traitant seulement de visionnaire.

Sans m'arrêter à ces petits assauts auxquels tout inventeur doit s'attendre, j'essaye de disposer le lecteur à l'impartialité.

³⁵⁸ Ed. 1841 : « Comment » a été supprimé.

Pourquoi les inventeurs les plus célèbres, comme Galilée, Colomb et tant d'autres, furent-ils persécutés ou tout au moins ridiculisés avant d'être écoutés ? Il en est deux causes principales, l'infortune générale et l'orgueil scientifique.

1° *L'Infortune générale* : Si une invention promet du bonheur, on craint de se livrer à l'espoir d'un bien qui paraît incertain : on repousse une perspective qui vient réveiller des désirs mal éteints, aigrir par des promesses trop brillantes le sentiment des privations actuelles ; ainsi l'indigent qui gagne inopinément une fortune, une succession, refusera d'en croire la première annonce, il rebutera le porteur de ce gracieux message, et l'accusera d'insulter à sa misère.

Tel est le premier obstacle que je vais éprouver, en annonçant au genre humain qu'il va passer tout entier à un immense bonheur, dont il avait perdu tout espoir pendant cinq mille ans de misères sociales qu'on croyait sans remède. Je serais mieux accueilli, si j'annonçais un bien-être médiocre ; c'est ce qui me décide à atténuer beaucoup les tableaux du bonheur prochain. Lorsqu'on en connaîtra toute l'étendue, on s'étonnera que j'ai eu la patience de temporiser et différer la publication ; que j'ai pu mettre tant de réserve, et prendre un ton si glacial dans l'annonce d'un événement qui doit exciter tant d'enthousiasme.

2° *L'Orgueil scientifique* sera le second obstacle contre lequel j'aurai à lutter. Toute invention trop brillante est jalousée par ceux qui pouvaient la faire : on s'indigne contre l'inconnu qui s'élève par un coup de hasard au faite de la renommée ; on ne pardonne pas à un contemporain de pénétrer des mystères que chacun pouvait pénétrer avant lui ; on ne lui pardonne pas d'éclipser tout à coup les lumières acquises, et de laisser bien loin en arrière les savants les plus illustres. Un tel succès devient un affront pour la génération existante : on oublie les bienfaits que va donner la découverte, pour ne songer qu'à la confusion dont elle couvre le siècle qui l'a manquée ; et chacun avant de raisonner, veut venger son amour-propre offensé ; voilà pourquoi l'on ridiculise et persécute l'auteur d'une brillante invention, avant de l'avoir examinée et jugée.

On ne jalouera guère un Newton, parce que ses calculs sont si transcendants que le vulgaire scientifique n'y avait aucune prétention ; mais on attaque, on déchire un Christophe Colomb, parce que son idée de chercher un nouveau continent était si simple, que chacun pouvait la concevoir comme lui. Dès lors on s'accorde à traverser l'inventeur, à empêcher l'essai de ses idées.

J'use d'un exemple pour rendre plus sensible cette malignité générale des civilisés envers les inventeurs.

Lorsqu'un pape ignorant lançait contre Colomb les foudres de l'Église et de l'opinion, ce pape n'était-il pas le plus intéressé à voir réussir le plan de Colomb ? Sans doute, car à peine l'Amérique fut-elle connue, que le pontife distribuait des empires dans ce nouveau monde, et trouvait fort commode de profiter d'une découverte dont la seule idée avait excité toute sa colère. Le chef de l'Église, dans cette inconséquence, était le portrait de tous les hommes ; ses préjugés et son amour-propre l'aveuglaient sur ses intérêts. S'il eût raisonné, il eût reconnu ³⁵⁹ que le Saint Siège, pouvant à cette époque distribuer la souveraineté temporelle des terres inconnues, et les soumettre à son empire religieux, était intéressé sous tous les rapports à encourager la recherche d'un nouveau continent. Mais le pape et son conseil ne raisonnèrent point, par excès d'amour-propre c'est une petitesse commune à tous les siècles et à tous les individus c'est un contretemps qui poursuit tout inventeur, il doit s'attendre à être persécuté en proportion de la magnificence de sa découverte ; surtout s'il est un homme profondément obscur, et qui ne soit recommandé par aucune production antérieure aux connaissances dont le hasard lui livre la clé.

Si ³⁶⁰ j'avais affaire à un siècle équitable, qui cherchât franchement à pénétrer les mystères de la nature, il serait aisé de lui prouver que les Newtoniens n'ont expliqué qu'à demi les lois de la branche de mouvement qu'ils ont traitée, *la sidérale*.

En effet, ils resteront muets si on les interroge sur le système distributif des astres ; leur plus docte continuateur, Laplace, ne pourra pas donner ombre de solution sur les problèmes suivants :

Quelles sont les règles du placement sidéral, des rangs et postes assignés aux astres ?

Pourquoi Mercure est-il le premier ?

Pourquoi Herschel est-il si loin du soleil, plus petit que Saturne ? et Jupiter ne devrait-il pas être plus près du foyer ?

Quelle est la cause du plus ou du moins d'excentricité des orbites ? Quelles sont les règles d'accolade ou conjugaison ?

Pourquoi certains astres se conjuguent-ils en lunes et sur une pivotale, comme les satellites de Jupiter, Saturne et Herschel ?

Pourquoi d'autres, comme Vénus, Mars, etc., sont-ils en orbite libre ?

Pourquoi Herschel, seize fois plus petit que Jupiter, a-t-il huit lunes et Jupiter quatre seulement ? Ne serait-ce pas au colossal Jupiter à porter le grand nombre de lunes ? Il pourrait, selon sa dimension, en régir seize fois plus

³⁵⁹ Ed. 1841 : « il eût compris ».

³⁶⁰ Ici, débute un long passage pages 138 et 139 ajouté en 1841, selon l'exemplaire annoté.

qu'Herschel. Cette répartition est étrangement contraire au théorème de l'attraction en raison directe des masses.

Pourquoi, en vertu de ce théorème, l'énorme Jupiter n'attire-t-il pas et ne se conjugue-t-il pas les quatre petits astres, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, si rapprochés de lui ? En se les adjoignant il n'en porterait que huit comme Herschel, seize fois plus petit ; ce fardeau serait encore bien minime pour lui. Pourquoi Saturne a-t-il des anneaux lumineux et Jupiter point, quoique Saturne reçoive de ses sept lunes plus de lumière que Jupiter de ses quatre ? Pourquoi la Terre a-t-elle une lune et Vénus point ?

Pourquoi notre lune, Phœbé, n'a-t-elle pas, comme Vénus et nous, d'atmosphère ?

Quelle est la différence de fonctions entre les astres conjugués ou satellites, comme Phœbé, les conjugants ou lunigères, comme la Terre, Jupiter, les isolés, comme Vénus, Mars, Mercure, Vesta ?

Quels sont les changements qu'a subis et que subira le système distributif des planètes ?

Quelles sont les planètes inconnues ? Où sont-elles stationnées ? Où faut-il les chercher ? Quelle est leur dimension, leur emploi ?

Sur vingt pages de pareilles questions nos savants resteront muets ; ils n'ont donc aucune notion sur le *distributif*, ils ignorent en majeure partie les lois du mouvement sidéral, qu'ils se flattent d'avoir expliquées.

Et moi, qui depuis mes découvertes de 1814 réponds pertinemment à toutes ces questions, n'ai-je pas rempli la tâche que les Newtoniens ont ébauchée et non remplie ?

Cette pleine connaissance de la théorie sidérale ne contient encore qu'une branche des lois du Mouvement universel ; il restera à expliquer entre autres la branche du Mouvement passionnel ou social, d'où dépend l'organisation unitaire du genre humain, son avènement à la Destinée sociale, et on ne peut la découvrir qu'en étudiant l'ensemble des lois du Mouvement, dont les Newtoniens ont saisi un lambeau très inutile au bonheur.

En produisant cette théorie générale du Mouvement, il faudrait pouvoir l'étayer d'un grand nom pour assurer l'examen et l'épreuve. Si c'était Newton, ou l'un de ses rivaux, de ses continuateurs, comme Leibniz, Laplace, qui annonçât la *Théorie de l'Attraction passionnelle*, tout lui sourirait ; chacun verrait dès ce titre une extension très naturelle de ses découvertes sur l'Attraction matérielle, une conséquence de l'Unité de l'univers en vertu de

laquelle tout principe d'harmonie matérielle doit être applicable à la théorie passionnelle ou sociale, et sur cette annonce, faite par un Newton ou autre personnage en crédit, toute la séquelle des critiques applaudirait d'avance à l'inventeur ; on chanterait sa victoire avant qu'il fût entré en lice. Mais si la découverte est l'ouvrage d'un inconnu, d'un provincial ou paria scientifique, d'un de ces intrus qui ont comme Piron le tort de n'être pas même académiciens, il doit encourir tous les anathèmes de la cabale, témoin ³⁶¹, l'homme que j'ai cité, Christophe Colomb, fut ridiculisé, honni, excommunié pendant sept ans, pour avoir annoncé un nouveau monde continental, ne dois-je pas m'attendre aux mêmes disgrâces, en annonçant un nouveau monde social ? On ne heurte pas impunément toutes les opinions ; et la philosophie qui règne sur le dix-neuvième siècle élèvera contre moi plus de préjugés que la superstition n'en éleva au quatorzième siècle contre Colomb. Cependant s'il trouva dans Ferdinand et Isabelle des souverains moins prévenus et plus judicieux que tous les beaux esprits de leur siècle, ne puis-je pas comme lui compter sur l'appui de quelque souverain plus clairvoyant que ses contemporains ? Et tandis que les sophistes du dix-neuvième siècle répéteront avec ceux du quatorzième *qu'il n'y a rien de nouveau à découvrir*, ne se peut-il pas qu'un potentat veuille tenter l'essai que firent les monarques de Castille ? Ils exposaient peu de chose en hasardant un vaisseau pour courir la chance de découvrir un nouveau monde et d'en acquérir l'empire. Un souverain du dix-neuvième siècle pourra dire de même : « Hasardons sur une lieue carrée l'essai de l'association agricole, c'est bien peu risquer pour courir les chances de tirer le genre humain du chaos social, de monter au trône de l'unité universelle, et de transmettre à perpétuité le sceptre du monde à nos descendants. »

J'ai signalé les préjugés que l'infortune générale et l'orgueil scientifique élèveront contre moi : j'ai voulu par là prévenir le lecteur contre les sarcasmes de cette multitude qui prononce tranchément sur ce qu'elle ignore, et qui répond aux raisonnements par des jeux de mots dont la manie a gagné jusqu'au petit peuple, et répandu partout l'habitude du persiflage. Lorsque les preuves de ma découverte seront produites, et qu'on verra s'approcher l'instant d'en recueillir le fruit, lorsqu'on verra l'unité universelle prête à s'élever sur les ruines de la barbarie et de la civilisation, les critiques passeront subitement du dédain à l'ivresse ; ils voudront ériger l'inventeur en demi-dieu, et ils s'aviliront derechef par des excès d'adulation, comme ils vont s'avilir par des railleries inconsidérées.

Quant aux hommes impartiaux qui composent le très petit nombre, j'aime leur défiance et je la provoque, en les invitant à suspendre leur jugement jusqu'à ce que j'ai traité du mécanisme des sectes progressives. Les deux

³⁶¹ Ici prend fin le passage ajouté en 1841.

premiers mémoires ³⁶² ne toucheront pas à cette matière ; ils n'auront d'autre but que de préparer les voies, et familiariser l'esprit humain à l'excès de bonheur qui se prépare.

³⁶² L'ouvrage que nous réimprimons était considéré par Fourier, lorsqu'il le publia, comme un premier « mémoire-prospectus » L'intention de l'auteur était d'en donner un second du même genre, et de faire suivre ces deux premiers « mémoires-prospectus » d'une exposition régulière et scientifique de sa découverte, développée en six petits mémoires d'environ 150 pages, annoncés à la fin du volume. (*Note des éditeurs de 1841.*)

Plan

[Retour à la table des matières](#)

Dans ces deux mémoires, je dissèrterai sur le canevas suivant :

Qu'est-ce que les destinées ? De quelles branches se compose leur système général ? Quels indices et quels moyens avait l'esprit humain pour parvenir à l'invention du système général des destinées ?

Je ne séparerai pas ces questions ; il me serait difficile de les traiter isolément. On trouvera dans cet écrit beaucoup de redites, et peut-être aurait-il fallu les multiplier davantage, pour soutenir l'attention dans un sujet si neuf et si opposé aux préjugés philosophiques dont tout le monde est imbu.

Je diviserai ce prospectus en trois parties, *l'Exposition, les Descriptions et la Confirmation*.

1° *L'Exposition* traitera de quelques branches des destinées générales : un sujet si relevé et si vaste n'intéressera pas le grand nombre des lecteurs, mais il sera semé de détails assez curieux pour dédommager de quelques aridités. Cette première partie s'adresse donc *aux curieux*, aux hommes studieux qui ne craindront pas de surmonter quelques obstacles pour pénétrer de profonds mystères ; ils seront agréablement surpris des divers développements qu'offre cette première partie sur l'origine des sociétés, leur succession future, et les révolutions matérielles ou sociales de notre globe et des autres mondes.

2° *Les Descriptions* feront connaître quelques particularités des destinées privées ou domestiques dans l'ordre combiné ; elles donneront quelque aperçu de ses jouissances, et sous ce rapport elles s'adressent spécialement *aux Voluptueux* ou Sybarites : en prenant un avant-goût des délices de l'ordre combiné, ils concevront jusqu'à quel point le genre humain est dupe des philosophes qui nous ont caché si longtemps les voies d'un tel bonheur, par leur obstination à critiquer l'attraction passionnée, à vouloir la réprimer, l'étouffer, au lieu d'en faire une étude régulière.

3° *La Confirmation* : elle se composera d'indices tirés de la fausseté des lumières actuelles ; j'arguerai des bévues systématiques des civilisés, et entre

autres de la plus récente, celle qui régit exclusivement leur politique ; c'est *l'Esprit commercial*. Je signalerai dans ses progrès l'empirisme croissant des sciences incertaines et les révolutions où nous courons de plus en plus sous leurs auspices. Cette troisième partie s'adresse *aux critiques* : ils reconnaîtront que le corps social est plus que jamais influencé et mystifié par les philosophes, tout abattus qu'ils paraissent ; que les systèmes mercantiles, dernière ressource de ces sophistes, sont la plus inepte conception qui ait jamais paru, et complètent dignement la mesure des absurdités civilisées.

Au moyen de cette distribution, je crois avoir adapté le prospectus au goût des diverses classes de lecteurs ; chacun d'entre eux pouvant être rangé dans l'une des trois catégories, de *Curieux*, de *Voluptueux*, ou de *Critiques*.

J'invite les uns et les autres à se rappeler, que dans un prospectus je ne puis m'arrêter à aucune démonstration, et qu'en annonçant tant d'événements merveilleux, tant de résultats incompréhensibles, je ne prétends pas exciter la crédulité ; j'essaie seulement d'appeler la curiosité sur les mémoires suivants, où sera contenue la théorie démonstrative de tant de connaissances : elles sont d'autant plus merveilleuses, que chacun pourra facilement y être initié ; puisqu'elles découlent d'un très simple calcul sur *l'association agricole, formée en séries progressives* ; tel a été le modeste germe de la plus brillante des découvertes ; ainsi le plus grand fleuve n'est souvent à sa source qu'une humble fontaine, et l'avalanche qui écrase des villages n'est à sa naissance qu'un léger flocon de neige.

[Si les sciences les plus exactes, si les mathématiques sur lesquelles mille traités ont rivalisé de perfection théorique, présentent encore à tout élève des difficultés et obscurités qui l'obligent à s'aider de plusieurs lectures et des leçons d'un maître, l'on doit s'attendre à trouver bien plus d'obstacles dans l'étude de l'Attraction passionnelle, science à peine dégrossie, qui n'est qu'à son aurore, et dont l'exposé suivant est nécessairement frappé de trois imperfections :

1° Énoncé en prospectus, en vagues aperçus, qui même dans ce cas d'extrême clarté ne suffiraient pas à initier les lecteurs, puisque je ne fais que préluder sur chaque sujet ;

2° Rédaction par un homme étranger à l'art d'écrire, et qui n'a point été avisé par une critique antérieure de l'étendue des détails qu'il eût convenu de donner sur chaque branche du sujet ;

3° Restriction aux connaissances élémentaires et incomplètes que l'auteur avait pu acquérir de 1799 à 1807 et qui se sont bien accrues depuis.

Contrarié par ces trois obstacles, comment aurais-je pu en 1807 initier et satisfaire des lecteurs qui auront encore besoin de leçons quand j'aurai publié le *Traité* de 1821 ³⁶³, et que les beaux esprits, les plagiaires, etc., y auront ajouté leur prose.

Quant à ce prospectus, aujourd'hui que je puis le juger après dix ans d'intervalle, je crois qu'il faudrait y ajouter, vu le progrès qu'a fait la science, un commentaire plus gros que le volume ! Patience donc jusqu'en 1821.]

³⁶³ Lorsque Fourier écrivait cette note, en 1818, il préparait le *Traité de l'Association*, qui parut en 1822. (*Note des éditeurs de 1841.*)
Ce passage en effet, a été ajouté en 1841, sur l'exemplaire annoté.

Première partie

Exposition de quelques branches des destinées générales

Argument

[Retour à la table des matières](#)

Prévoyant le reproche d'aridité qu'on adressera à cette première partie, j'ai averti qu'elle est de la compétence des hommes studieux et nullement des personnes frivoles. Ceux qui ont entendu quelques récits des jouissances de l'ordre combiné, s'attendaient à en trouver ici le tableau ; à y voir les sectes progressives mises en action, à n'y lire que des détails séduisants sur leur vie domestique, sur la piquante composition de leurs festins, sur les variétés de leurs amours, fêtes, spectacles, aventures, voyages, etc., et sur les raffinements voluptueux que ce nouvel ordre introduit jusque dans les travaux les plus insipides.

Quelques personnes qui ont tressailli d'impatience à la description de ces plaisirs si inconnus en civilisation seraient pressées d'en avoir un tableau complet : mais la régularité exige qu'avant de descendre à ces menus détails, je fasse connaître d'abord les destins généraux de la planète.

En conséquence je vais traiter d'une période *de quatre-vingt mille ans* que comprendra la carrière végétale du globe. Je parlerai des diverses créations qui succéderont à celle dont nous voyons les produits, et dont la plus prochaine commencera dans quatre siècles. Je ferai connaître les modifications physiques que doit subir ce globe pendant les quatre-vingt mille ans de végétation, dont septante mille verront le pôle boréal en pleine culture, par l'effet d'un anneau lumineux ou couronne boréale qui naîtra après deux siècles d'ordre combiné.

Ce sera débiter, ainsi que je l'ai dit, par offrir des ronces, mais je donnerais trop de prise à la critique, si pour satisfaire les curieux, je procédais sans aucune méthode : et quoique ce ne soit ici que des aperçus sans théories, au moins convient-il que ces aperçus portent sur les affaires générales du globe, avant de toucher à ce qui concerne la destinée des individus.

On trouvera dans le cours de l'ouvrage et des notes subséquentes, divers tableaux dont la nomenclature pourra sembler impropre et mal choisie, car je possède fort peu la langue française. Il faudra donc s'attacher aux idées plus qu'aux mots, sur le choix desquels j'avoue mon insuffisance. À cet égard, j'adopterai des nomenclatures plus correctes quand elles me seront communiquées.

De l'Exception

[Retour à la table des matières](#)

Je dois débiter par ce chapitre, pour épargner au lecteur une infinité d'objections qu'il ne manquerait pas d'élever.

Les calculs sur l'attraction et sur le mouvement social sont tous sujets à l'exception d'un huitième ou d'un neuvième : elle sera toujours sous-entendue lors même que je n'en ferai pas mention. Par exemple, si je dis en thèse générale : *les civilisés sont très malheureux*, c'est dire que les sept huitièmes ou huit neuvièmes d'entre eux sont réduits à l'état d'infortune et de privation ; qu'un huitième seulement échappe au malheur général, et jouit d'un sort digne d'envie ³⁶⁴.

Si j'ajoute que le bonheur dont jouit le petit nombre des civilisés, est d'autant plus fatigant pour la multitude que les favoris de la fortune sont fréquemment les moins dignes de ses bienfaits, l'on trouvera encore que cette assertion comporte l'exception d'un huitième ou neuvième, et l'on verra une fois sur huit la fortune favoriser celui qui en est digne ; cette ombre d'équité ne sert qu'à confirmer l'injustice systématique de la fortune dans l'ordre civilisé.

Je conclus que l'exception d'un huitième ou d'un neuvième que l'on pourra appliquer à toutes mes assertions, ne servira qu'à les confirmer : il sera donc inutile à moi de mentionner l'exception sur chaque thèse, et inutile au lecteur d'élever cet argument qui tournerait à l'appui de ce que j'avancerai : j'aurai soin de reproduire plus d'une fois cette observation qu'on pourrait facilement oublier.

³⁶⁴ N'est-il pas nécessaire que Dieu en élève quelques-uns à ce bien-être, qu'il refuse au grand nombre, et qu'il nous montre des lueurs du bonheur dont nous sommes généralement privés ; sans cette précaution les civilisés ne ressentiraient pas leur malheur ; l'aspect de l'opulence d'autrui est le seul stimulant qui puisse aigrir les savants généralement pauvres, et les exciter à la recherche d'un nouvel ordre social capable de procurer aux civilisés le bien-être dont ils sont privés.

L'exception n'est pas fixée invariablement au huitième ni au neuvième, elle varie du plus au moins, mais celles du huitième et neuvième sont les plus fréquentes, et celles qu'on peut admettre en calcul général.

Notions générales sur les destinées

[Retour à la table des matières](#)

(Les cinq premiers chapitres qui vont suivre doivent être lus au moins deux fois, et plutôt trois fois que deux, si l'on veut bien comprendre les chapitres suivants qui n'offriront aucune difficulté quand on aura acquis l'intelligence des cinq premiers.)

Définition et Division

Les destinées sont les résultats présents, passés et futurs des lois mathématiques de Dieu, sur le mouvement universel.

Le *mouvement universel* se divise en quatre ³⁶⁵ branches principales, *le social, l'animal, l'organique et le matériel*.

1° *Le mouvement social* : sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu régla l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux dans tous les globes habités.

2° *Le mouvement animal* : sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu distribue les passions et instincts à tous les êtres de création passée ou future dans les divers globes.

3° *Le mouvement organique* : sa théorie doit expliquer les lois selon lesquelles Dieu distribue les propriétés, formes, couleurs, saveurs, etc., à toutes les substances créées ou à créer dans les divers globes.

4° *Le mouvement matériel* : sa théorie déjà expliquée par les géomètres modernes, a fait connaître les lois selon lesquelles Dieu régla la gravitation de la matière pour les divers globes (cf. *note p. 129*).

Il n'est aucun effet de mouvement qui ne soit compris dans l'une de ces quatre divisions : leur ensemble compose le mouvement universel dont nous ne

³⁶⁵ *L'exemplaire annoté corrige de nouveau : « quatre » en « cinq ». Cf. p. 129, en note.*

connaissions *que la quatrième branche, celle du mouvement matériel* ; encore ne l'a-t-on expliquée que partiellement, car les géomètres en indiquant les lois de l'ordre existant parmi les astres ignorent quels changements les tourbillons d'astres ont pu subir, il y a cent mille ans, et quels changements ils pourront subir dans cent mille ans. Enfin, ils ne savent pas déterminer les révolutions passées et à venir de l'univers. Ce calcul qui sera mis à la portée de tout le monde, fait partie de la théorie du mouvement matériel, d'où l'on voit qu'elle n'était pas complètement inventée.

Hiérarchie des quatre mouvements

[Retour à la table des matières](#)

Je devrais un chapitre sur cette matière ; mais comme elle serait peu à portée du grand nombre des lecteurs, je me borne à en dire quelque chose dans la note ci-bas ³⁶⁶. On pourra passer outre, car la lecture de cette note n'est pas

³⁶⁶ *Les quatre mouvements sont sujets à deux dépendances. (Exemplaire annoté en marge : « Note incomplète en ce qu'elle manque de l'un des cinq mouvements ».)*

Première. Les lois des quatre mouvements sont coordonnées aux Mathématiques ; sans cette dépendance il n'y aurait point d'harmonie dans la nature, et Dieu serait injuste. En effet : La nature est composée de trois principes éternels, incréés et indestructibles.

1° Dieu ou l'Esprit, principe actif et moteur.

2° La Matière, principe passif et mu.

3° La Justice ou les Mathématiques, principe régulateur du mouvement.

Pour établir l'harmonie entre les trois principes, il faut que Dieu en mouvant et modifiant la matière, s'accorde avec les mathématiques ; sans cela il serait arbitraire à ses propres yeux comme aux nôtres, en ce qu'il ne concorderait pas avec une justice certaine et indépendante de lui. Mais si Dieu se soumet aux règles mathématiques qu'il ne peut pas changer, il trouve dans cet accord sa gloire et son intérêt. *Sa gloire*, en ce qu'il régit l'univers équitablement et non arbitrairement –, qu'il meut la matière d'après des lois non sujettes au changement. *Son intérêt*, en ce que l'accord avec les mathématiques lui fournit le moyen d'obtenir, dans tout mouvement, la plus grande quantité d'effets avec la moindre quantité de ressorts.

On sait déjà que les deux mouvements matériel et organique sont en accord avec la géométrie, que tous les corps animés ou inanimés, sont construits, mus et modifiés selon ses lois ; voila donc deux des quatre mouvements coordonnés à la justice naturelle et indépendante de Dieu. Il restait à savoir que les deux autres mouvements, l'animal et le social, qui sont des jeux de passions, suivent la même règle ; et que les passions quelconques, même les plus odieuses, ne produisent chez l'homme ou l'animal que des effets géométriquement réglés par Dieu ; par exemple :

Les propriétés de l'*amitié* sont calquées sur les propriétés du *cercle*.

Les propriétés de l'*amour* sont calquées sur celles de l'*ellipse*.

Les propriétés de la *paternité* sont calquées sur celles de la *parabole*.

Les propriétés de l'*ambition* * sont calquées sur celles de l'*hyperbole*.

Et les propriétés collectives de ces quatre passions sont calquées sur celles de la *cycloïde*.

* *Exemplaire annoté : dans le texte que Fourier préparait alors (en 1818), le mot « ambition » est rejeté comme équivoque et désignant une foule de passions. Il est*

nécessaire pour l'intelligence de ce qui suivra, et ne peut intéresser que très peu de personnes.

Mouvement social

[Retour à la table des matières](#)

On a vu précédemment que la théorie du mouvement social doit déterminer l'ordonnance et la succession des divers mécanismes sociaux qui peuvent s'organiser dans tous les globes, et qu'elle doit embrasser le présent, le passé et l'avenir.

remplacé par le mot « honneur » qui désigne la passion cardinale coordonnée à l'hyperbole.

De sorte que chaque théorème de géométrie a servi de type à quelque passion des hommes ou des animaux ; et cette passion conserve invariablement ses rapports avec le théorème qui régla sa création. Déjà l'on a vu dans la note A, que les séries passionnées ou sectes groupées ont pour type l'ordonnance et les propriétés des séries géométriques.

Deuxième Dépendance. Le mouvement social est type des trois autres ; les mouvements animal, organique et matériel sont coordonnés au social qui est le premier en ordre ; c'est-à-dire que les propriétés d'un animal, d'un végétal, d'un minéral, et même d'un tourbillon d'astres, représentent quelque effet des passions humaines dans l'ordre social ; et que tout, depuis les atomes jusqu'aux astres, forme tableau des propriétés des passions humaines ; par exemple :

Les groupes d'*étoiles lactées* représentent les propriétés de l'*amitié*.

Les groupes de *planètes sur soleil* représentent les propriétés de l'*amour*

Les groupes de *satellites sur planètes* représentent les propriétés de la *paternité*.

Les groupes de *soleil* ou *étoiles fixes* représentent les propriétés de l'*ambition*. *

De sorte que nos passions, tant ravalées par les philosophes, remplissent, après Dieu, le premier rôle dans le mouvement de l'univers ; elles sont ce qu'il y a de plus noble après lui, puisqu'il a voulu que tout l'univers fût disposé à l'image des effets qu'elles produisent dans le mouvement social.

Il suit de là que si un globe parvient à connaître les lois du mouvement social, il découvre en même temps les lois des autres mouvements, puisqu'ils sont en tout point hiéroglyphiques ** du premier. Or, si nous ne connaissons pas encore les lois du mouvement matériel déterminées par les géomètres modernes, on les découvrirait aujourd'hui par analogie à celles du mouvement social, que j'ai pénétrées, et qui donnent la clé de tout le système des trois autres. Il est fâcheux pour le genre humain que les savants aient commencé leurs études par où ils devaient finir, par les lois du mouvement matériel, qui sont les plus difficiles à déterminer, et qui n'ouvrent aucunement la voie pour s'élever à la connaissance des trois autres classes de lois. On trouvera cette note fort insuffisante : elle n'est qu'un canevas sur lequel il ne conviendrait pas ici d'entrer dans de plus longs détails.

* L'exemplaire annoté porte en marge ici : [Applications défectueuses ; il y a bien d'autres groupes sidéraux, mais en 1807 je ne connaissais pas le calcul puissanciel des groupes ni en relations sidérales, ni en relations passionnelles.]

* En 1841, et d'après l'exemplaire annoté par Ch. Fourier, les deux mots « amitié » « ambition » furent intervertis.

** Ed. 1841 : en tout point « hiéroglyphes » du premier.

Voici pour les plaisants un beau sujet d'ironie. « Vous allez donc nous apprendre, diront-ils, ce qui se passe dans les autres mondes, dans le Soleil, la Lune, Jupiter, Sirius, les Lactées et tous les astres ! » Oui, certes, et vous apprendrez en outre ce qui s'y est passé et ce qui s'y passera pendant les siècles ; car on ne peut pas lire partiellement dans les destins ; on ne peut pas déterminer ceux d'un monde, sans posséder le calcul qui dévoile les destinées de tous les mondes.

Cette connaissance du sort des autres globes ne vous est point indifférente, comme vous le pourriez croire : il vous sera démontré par les lois du mouvement social que vos âmes parcourront ces globes pendant l'éternité, et que la félicité éternelle dont les religions vous donnent l'espoir, dépendra du bien-être des autres globes, dans lesquels vos âmes se rejoindront encore à la matière après avoir passé quatre-vingt mille ans sur celui que nous habitons. Vous connaîtrez donc les mécanismes sociaux régnant dans les divers astres ; les révolutions heureuses ou malheureuses auxquelles leurs habitants sont sujets. Vous apprendrez que notre petit globe est depuis cinq à six mille ans dans l'état le plus malheureux où un monde puisse se trouver. Mais le calcul qui vous révélera le bonheur dont on jouit dans d'autres astres, vous donnera en même temps les moyens d'introduire sur votre globe un bien-être fort voisin de celui des mondes les plus fortunés.

Je passe au tableau des révolutions sociales que le nôtre doit parcourir.

PHASES ET PÉRIODES DE L'ORDRE SOCIAL DANS LA TROISIÈME PLANÈTE NOMMÉE LA TERRE ³⁶⁷

[Retour à la table des matières](#)

Ici l'on va apprendre une vérité de la plus haute importance : c'est que les âges de bonheur dureront sept fois plus que les âges d'infortune, tels que celui où nous vivons depuis plusieurs mille ans.

Ceci pourra sembler indifférent si l'on considère que nous avons vécu dans les temps malheureux ; mais la théorie du mouvement social vous démontrera que vos âmes dans les âges futurs, participeront d'une manière quelconque au sort des vivants : vous partagerez donc pendant soixante et dix mille ans le bonheur qui se prépare pour le globe ; et c'est sous ce rapport que vous devez vous intéresser au tableau des révolutions futures que le mouvement social éprouvera sur votre planète.

³⁶⁷ Sur l'exemplaire annoté, « dans la cardinale hypo-majeure », est ajouté.

L'existence du genre humain doit s'étendre à quatre-vingt mille ans terme approximatif Ce nombre est estimé à *un huitième près*, comme toutes les évaluations qui tiennent au mouvement social.

La carrière sociale évaluée à une durée d'environ quatre-vingt mille ans, se divise en quatre phases, et se subdivise en trente-deux périodes. J'en vais donner les tableaux ; il est nécessaire de les étudier, afin d'en saisir l'ensemble et en garder le souvenir.

Phases

[Retour à la table des matières](#)

Il y a Deux phases de vibration ascendante ou gradation.
Deux phases de vibration descendante ou dégradation.

Vibration ascendante

Première phase

L'enfance ou incohérence ascendante	1/16	5 000 ans
-------------------------------------	------	------------------

Deuxième phase

L'accroissement ou combinaison ascendante	7/16	35 000 ans
---	------	-------------------

Vibration descendante

Troisième phase

Le déclin ou combinaison descendante	7/16	35 000 ans
--------------------------------------	------	-------------------

Quatrième phase

La caducité ou incohérence descendante	1/16	5 000 ans
--	------	------------------

Total		80 000 ans
--------------	--	-------------------

Les deux phases *d'incohérence* ou discorde sociale comprennent les temps malheureux.

Les deux phases de *combinaison* ou unité sociale comprennent les âges de bonheur, dont la durée sera sept fois plus étendue que celle des âges malheureux.

On voit par ce tableau, que dans la carrière du genre humain, comme dans celle des individus, les temps de souffrance sont aux deux extrémités.

Nous sommes dans la première phase, dans l'âge *d'incohérence ascendante* qui précède l'avènement aux destinées. Aussi sommes-nous excessivement malheureux depuis cinq à six mille ans dont nos chroniques ont transmis l'histoire. Il n'y a guère que sept mille ans d'écoulés depuis la création des hommes, et depuis ce temps nous n'avons marché que de tourments en tourments.

On ne pourra juger de l'immensité de nos souffrances que lorsqu'on connaîtra l'excès de bonheur qui nous est réservé, et auquel nous allons passer sans délai par la découverte des lois du mouvement. Nous allons entrer en deuxième phase, en *combinaison ascendante*.

Les deux phases d'incohérence, quoique très courtes, contiennent chacune sept périodes sociales : en tout.....	14 périodes d'incohérence
Les deux phases de combinaison, quoique très longues, ne contiennent chacune que neuf périodes sociales : en tout.....	18 périodes de combinaison
Total	32 périodes ou sociétés

Total, trente-deux périodes ou sociétés possibles, sans compter les mixtes. Voici un tableau de ces trente-deux périodes ³⁶⁸ : il paraîtra fatigant de se le graver dans la mémoire ; mais peut-on acquérir aucune connaissance sans étude préalable, et pourquoi le calcul des destinées n'aurait-il pas ses épines comme tout autre.

Il importe de relire ce tableau, afin de n'être pas obligé d'y recourir, chaque fois que je parlerai des phases et périodes diverses.

Ceux qui ne voudraient pas donner un quart d'heure à l'étude des tables, à la comparaison des quatre phases et des trente-deux métamorphoses sociales, aux époques des dix-huit créations et de la couronne boréale, doivent fermer le livre plutôt que de continuer une lecture qui leur présenterait à chaque instant des obscurités, mais qui sera pleinement intelligible à ceux qui auront étudié ces tables du mouvement social.

³⁶⁸ Voir pages 156 et 157. Voir également tableau de l'édition de 1841, pages 574 et 575.

À l'inspection des tables, on est d'abord frappé de la petitesse de vues des philosophes, qui nous persuadent que la civilisation est le terme ultérieur des destins sociaux, tandis qu'elle n'est que la *cinquième* des trente-deux sociétés possibles, et l'une des plus malheureuses d'entre les dix périodes infortunées, qui sont les :

2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, en phase d'enfance.

31^e, 30^e, 20^e, 28^e, 27^e, en phase de caducité.

Je les nomme périodes d'infortune, puisqu'il n'y a de bonheur que dans celles dont le mécanisme est formé *en sectes groupées et non en ménages isolés*.

Les périodes 1 et 32, 7 et 26 sont formées en sectes ; mais d'une espèce bâtarde. Les septième et vingt-sixième sont des embryons de sectes groupées, qui s'organiseraient dans le cas où le genre humain manquerait le calcul de l'association et n'en découvrirait que des germes. Ces sectes bâtardes sont déjà fort heureuses ; j'en donnerai quelques notions dans la seconde partie qui traitera du *ménage progressif*.

Le genre humain va s'élever à la huitième période sociale, (*Sectes combinées simples*) qui s'établira par tout le globe, et qui durera au moins quatre cents ans avant qu'on ne puisse passer à la neuvième. Celle-ci ne pourra s'organiser que par le secours des nouvelles créations et de la couronne boréale dont je parlerai plus loin.

Dans le cours de sa première phase, le mouvement social présente l'image d'un homme qui recule devant un fossé pour mieux s'élancer et franchir ; c'est ce que j'ai représenté sur le tableau, par les mots *reculement, élan et saut*. C'est reculer que de tomber de la première période qui est heureuse, à la quatrième qui est la plus malheureuse ; mais on y acquiert une force nouvelle, *la grande industrie agricole et manufacturière*, qui en s'augmentant par les périodes d'élan 5, 6, 7, donne enfin au genre humain les moyens de franchir le pas du chaos à l'harmonie.

Les trente-deux sociétés ne doivent pas être comptées pour seize, quoiqu'elles renaissent en ordre inverse dans les deux dernières phases car dans leur renaissance elles éprouvent de grands changements par exemple, la civilisation lorsqu'elle renaîtra, au déclin du monde, sera aussi calme qu'on la voit turbulente aujourd'hui, où le genre humain a toute la fougue de la jeunesse. L'arrière civilisation sera tempérée par la connaissance d'un bonheur perdu, et par la douleur de ne pouvoir reformer les sectes progressives ; leur mécanisme sera entravé, désorganisé et dissous par la dix-huitième et dernière création, qui sera malfaisante comme celle que nous voyons aujourd'hui.

La première phase ou enfance, est la seule dont la durée ne soit pas fixe, et dont le cours soit irrégulier : elle aurait dû se borner à cinq mille ans ; mais Dieu en nous laissant le libre arbitre, ne peut pas empêcher que certains globes ne se laissent égarer par les sciences incertaines, et par les préjugés qu'elles répandent contre la nature et l'attraction. Ces globes encroûtés de philosophie peuvent persister longtemps dans leur aveuglement, et se croire habiles dans l'art social, quand ils ne savent produire que les révolutions, l'indigence, la fourberie et le carnage : tant qu'on s'obstine dans cet orgueil, tant que la raison ne s'élève pas contre les faux savants, il ne faut pas s'étonner si le désordre se perpétue : et peut-on voir un désordre plus affreux que celui qui règne sur ce globe ? La moitié de la terre est envahie par les bêtes féroces ou sauvages, ce qui est la même chose ; quant à l'autre moitié qui est mise en culture, on en voit les trois quarts occupés par les coupe-têtes ou barbares, qui asservissent les cultivateurs et les femmes, et qui sont en tout sens l'opprobre de la raison. Il reste donc un huitième du globe dévolu aux fripons ou civilisés qui se vantent de perfectionnement, en élevant l'indigence et la corruption au plus haut degré ; pourrait-on trouver un désordre plus odieux sur aucun globe ? Et quand on voit les nations accueillir cette philosophie qui a produit un tel chaos politique, faut-il s'étonner si le genre humain est arriéré de plusieurs mille ans dans sa carrière sociale, s'il a passé sept mille ans dans l'enfance qui en devait à peine durer cinq mille, et s'il ne s'est élevé qu'à la cinquième des sept périodes d'enfance sociale, sans parvenir seulement à la sixième, où il aurait déjà trouvé une ombre de bien-être ?

Le mouvement social aura une marche régulière dans les deux âges de *combinaison ascendante et descendante* qui vont commencer, et comprendront *environ septante mille ans*. Dans le cours de ce long âge de bonheur, les seize métamorphoses sociales ou changements de période seront déterminés par les nouvelles créations qui se succéderont régulièrement ; et qui, donnant de nouveaux produits dans les trois règnes, causeront des modifications relatives dans les rapports sociaux. Mais ces changements ne seront que des variétés de jouissance et jamais des révolutions désastreuses ; excepté le passage de la 24^e à la 25^e période, qui causera un déclin rapide et annoncera la caducité du globe.

Au reste, si l'enfant de six à sept ans ne doit pas s'inquiéter des infirmités qui lui surviendront aux approches de la quatre-vingtième année, comme lui nous ne devons songer qu'au bonheur qui s'approche, et dont le globe n'eut jamais un aussi pressant besoin.

Notice ³⁶⁹[Retour à la table des matières](#)

*Sur la création subversive antérieure, affectée à l'usage de la 1^{re} phase
et de la..... 8^e période
qui ouvre la 2^e phase.*

Cette création dont nous voyons les produits, est la première des dix-huit ³⁷⁰
qui doivent s'opérer successivement pendant la carrière sociale du genre
humain.

Je ne parle ici que de la création des substances des trois règnes, et non pas
de la création du globe même.

La terre employa environ *quatre cent cinquante ans* à engendrer les
productions des trois règnes sur l'ancien continent. Les créations d'Amérique
n'eurent lieu que postérieurement, et s'opérèrent sur un plan différent : dans
l'un ou l'autre continent elles causèrent de grands bouleversements. [Celles
d'Harmonie s'effectuèrent sans commotions.]

C'est pour Dieu une jouissance que de créer, et il y va de son intérêt de la
prolonger. Si les temps de conception, gestation et enfantement d'un homme
emploient une durée de neuf mois, Dieu dut employer un espace de temps
proportionnel pour créer les trois règnes : la théorie évalue ce temps à la *cent
quatre-vingt-douzième* partie de la carrière sociale, ce qui donne
approximativement quatre cent cinquante ans pour la durée de la première
création.

Toute création s'opère par la conjonction du fluide boréal qui est mâle, avec
le fluide austral qui est femelle ³⁷¹. Une planète est un être qui a deux âmes et
deux sexes, et qui procrée comme l'animal ou végétal par la réunion des deux
substances génératrices. Le procédé est le même dans toute la nature, à
quelques variétés près, car les planètes ainsi que les végétaux réunissent les
deux sexes dans un même individu.

³⁶⁹ L'exemplaire annoté porte en marge : [En 1807 je ne connaissais que très imparfaitement la
Théorie des Créations. Deux auront lieu au début de l'Harmonie et donneront d'immenses
richesses en tout règne.] (*Note de 1841.*)

³⁷⁰ « Des vingt-six. » (*Note de 1841.*)

³⁷¹ [L'astre peut copuler : 1° avec lui-même de pôles nord et sud, comme les végétaux ; 2°
avec un autre astre par versements tirés de pôles contrastés ; 3° avec intermédiaire : la
Tubéreuse est engendrée de trois arômes : Terre-Sud, Herschel-Nord et Soleil-Sud.] (*Note
de 1841, exemplaire annoté.*)

Page 56.

TABLEAU

DU COURS DU MOUVEMENT SOCIAL

SUCCESION et RELATIONS de ses 4 PHASES et 32 PÉRIODES.

Ordre des Créations futures.

(On ne pourra bien acquiescer l'intelligence de ce Tableau que par l'étude des Chapitres suivans qui en donnent l'explication.)

VIBRATION ASCENDANTE.		Première Phase. ENFANCE ou INCOHÉRENCE ASCENDANTE.	ANNÉES.
		Sept périodes. <i>Création subversive antérieure, déjà faite.</i>	environ
VIBRATION ASCENDANTE.		<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> <p>Aculement. {</p> <p>Élan {</p> </div> <div> <p>1.^{re} SECTES CONFUSES. Ombre du bonheur.</p> <p>2.^{re} Sauvagerie.</p> <p>3.^{re} Patriarchat.</p> <p>4.^{re} Barbarie.</p> <p>5.^{re} Civilisation.</p> <p>6.^{re} Garantisme.</p> <p>7.^{re} SECTES ÉBAUCHÉES. Aube du bonheur.</p> </div> <div style="margin-left: 10px;"> <p>Cinq périodes multipliées en sept par les contraires.</p> <p>Après de pénible, insurrection, émigration, révolutions, et folies corporelles.</p> </div> </div>	} $\frac{7}{16}$ 5000
VIBRATION ASCENDANTE.		— Saut de Chaos en Bauvonomie. —	
		Deuxième Phase. ACCROISSEMENT ou COMBINAISON ASCENDANTE.	
VIBRATION ASCENDANTE.		Neuf périodes. 8. ^{re} SECTES COMBINÉES SIMPLES.	
		<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> <p>10.^{re}</p> <p>11.^{re}</p> <p>12.^{re}</p> <p>13.^{re}</p> <p>14.^{re}</p> <p>15.^{re}</p> <p>16.^{re}</p> </div> <div> <p>SECTES COMPOSÉES ASCENDANTES.</p> <p>Ces sept périodes sont distinguées par SEPT CRÉATIONS HARMONIQUES, séparées par des intervalles d'environ 4000 ans.</p> </div> </div>	} $\frac{7}{16}$ 35000
VIBRATION ASCENDANTE.		1. ^{re} <i>Création septigénérique et Plénitude ascendante.</i>	
		Intermède ou Quiescence d'environ 8000 ans.	
VIBRATION DESCENDANTE.		Troisième Phase. DÉCLIN ou COMBINAISON DESCENDANTE.	
		Neuf périodes. 17. ^{re}	
VIBRATION DESCENDANTE.		2. ^{re} <i>Création septigénérique et Plénitude descendante.</i>	
		<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> <p>18.^{re}</p> <p>19.^{re}</p> <p>20.^{re}</p> <p>21.^{re}</p> <p>22.^{re}</p> <p>23.^{re}</p> <p>24.^{re}</p> </div> <div> <p>SECTES COMPOSÉES DESCENDANTES.</p> <p>Ces sept périodes sont distinguées par SEPT CRÉATIONS HARMONIQUES séparées par des intervalles d'environ 4000 ans.</p> </div> </div>	} $\frac{7}{16}$ 35000
VIBRATION DESCENDANTE.		Extinction de la Couronne boréale.	
		25. ^{re} SECTES COMBINÉES SIMPLES.	
VIBRATION DESCENDANTE.		— Saut d'Équilibre en Chaos. —	
		Quatrième Phase. CADUCITÉ ou INCOHÉRENCE DESCENDANTE.	
VIBRATION DESCENDANTE.		Sept périodes. <i>Création subversive postérieure.</i>	
		<div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 10px;"> <p>Retraite . . {</p> <p>Agonie . . . {</p> </div> <div> <p>26.^{re} SECTES ÉBAUCHÉES. Vestige du bonheur.</p> <p>27.^{re} Garantisme.</p> <p>28.^{re} Civilisation.</p> <p>29.^{re} Barbarie.</p> <p>30.^{re} Patriarchat.</p> <p>31.^{re} Sauvagerie.</p> <p>32.^{re} SECTES CONFUSES. Ombre du bonheur.</p> </div> <div style="margin-left: 10px;"> <p>Cinq périodes multipliées en sept par les contraires.</p> <p>Après de pénible, insurrection, émigration, révolutions, et folies corporelles.</p> </div> </div>	} $\frac{7}{16}$ 5000
VIBRATION DESCENDANTE.		Fin du Monde animal et végétal, après une durée approximative de . . .	80000 ans.

Les 16 sociétés N° 9 à 24, sont divisées en 3 régimes, et subdivisées en 16.

Les 16 sociétés N° 17 à 32, sont divisées en 3 régimes, et subdivisées en 16.

Croire que la terre ne fera pas de nouvelles créations et se bornera à celle que nous voyons, ce serait croire qu'une femme qui a pu faire un enfant n'en pourra pas faire un deuxième, un troisième, un dixième. La terre fera de même des créations successives, mais les seize créations harmoniques s'opéreront avec autant de facilité, que les deux subversives, 1^{er} et 18^e ont coûté et coûteront de fatigues.

Sur chaque globe, les première et dernière créations sont réglées sur un plan opposé à celui des créations moyennes, et donnent pour résultat une affluence de productions nuisibles avec un très petit nombre d'utiles. Le contraire a lieu dans toutes les créations moyennes ou harmoniques, elles donnent une affluence de productions brillantes et utiles, puis un très petit nombre, un huitième d'inutiles, et point de nuisibles.

Aussi la première création dont nous voyons les produits a-t-elle donné une immense quantité de bêtes malfaisantes sur les terres et encore plus dans les mers. Ceux qui croient aux démons, ne doivent-ils pas penser que l'enfer a présidé à cette création, quand ils voient sous la forme du tigre et du singe, respirer Moloch et Bélial. Et qu'est-ce que l'enfer dans sa furie pouvait inventer de pire que le serpent à sonnettes, la punaise, les légions d'insectes et reptiles, les monstres marins, les poisons, la peste, la rage, la lèpre, la vénérienne, la goutte, et tant de venins morbifiques imaginés pour tourmenter l'homme et faire de ce globe un enfer anticipé ?

J'ai indiqué dans une note précédente, à l'article « hiérarchie des quatre mouvements », les causes de ce système malfaisant qui régla la première création : j'ai dit « *que les effets des trois mouvements animal, organique et matériel doivent représenter les jeux des passions humaines dans l'ordre social* ». Or la première création devant former le tableau des sept périodes d'enfance humaine, à l'usage de qui elle est affectée, Dieu, dans cette création, a dû peindre par d'horribles productions les résultats épouvantables que devaient produire nos passions pendant ces sept périodes : et comme il devait régner quelques vertus dans le cours des première et septième périodes, Dieu a dû les peindre par quelques productions utiles et gracieuses, qui sont en bien petite quantité dans les trois règnes de cette création vraiment démoniaque. On verra plus loin quelles espèces de produits donneront les créations futures sur les terres et dans les mers : quant à présent, nous ne savons pas même faire usage du peu de bien qu'a fourni la première création, et je citerai pour preuve quatre quadrupèdes : la vigogne, le renne, le zèbre et le castor. Nous sommes privés des deux premiers, par notre maladresse, notre malice et notre friponnerie : ces obstacles s'opposent à ce qu'on élève des troupeaux de rennes et de vigognes, dans toutes les chaînes de hautes montagnes où ces animaux pourraient s'acclimater. D'autres vices sociaux nous privent du castor non moins précieux par sa laine que la vigogne, et du zèbre non moins précieux que le cheval par sa vélocité, sa vigueur et sa beauté. Il règne dans nos étables et

dans nos coutumes sociales, une rudesse, une mésintelligence qui ne permettent pas les entreprises nécessaires pour apprivoiser ces animaux : on verra dès la huitième période, et l'on verrait même dès la septième, les zèbres et couagas vivre dans l'état domestique, comme aujourd'hui les chevaux et les ânes ; on verra les castors construire leurs édifices et former leur république au sein des cantons les plus habités ; on verra les troupeaux de vigognes aussi communs dans les montagnes que les troupeaux de moutons ; et combien d'autres animaux, tels que l'autruche, le daim, la gerboise, etc. viendront se rallier à l'homme dès qu'ils trouveront près de lui les appâts qui doivent les fixer, appâts que l'ordre civilisé ne permet aucunement de leur procurer. Ainsi cette création déjà bien pauvre et malfaisante est doublement pauvre pour nous qui, par mésintelligence sociale, nous privons de la majeure partie des biens que les trois règnes pourraient nous offrir.

Les nouvelles créations ne peuvent pas commencer avant que le genre humain n'ait organisé la huitième période sociale : jusque-là, tant que dureraient les sept premières sociétés on ne verrait jamais commencer la deuxième création ³⁷².

Cependant la terre est violemment agitée du besoin de créer ; on s'en aperçoit à la fréquence des aurores boréales, qui sont un symptôme du rut de la planète, une effusion inutile de fluide prolifique ; il ne peut former sa conjonction avec le fluide austral ³⁷³, tant que le genre humain n'aura pas fait les travaux préparatoires ; ces travaux ne sauraient être exécutés que par la huitième société qui va s'organiser. Il faudra d'abord porter le genre humain au petit complet de deux milliards, ce qui exigera au moins un siècle ; parce que les femmes sont bien moins fécondes dans l'ordre combiné que dans la civilisation, où la vie de ménage leur fait procréer des légions d'enfants ; la misère en dévore un tiers, un autre tiers est emporté par les nombreuses maladies que l'ordre incohérent fait naître chez les enfants ; il vaudrait bien mieux en produire moins et les conserver ; c'est ce qui est impossible aux civilisés, aussi ne peuvent-ils pas mettre le globe en culture ; et malgré leur effrayante pullulation, ils ne suffisent qu'à entretenir le terrain qu'ils occupent.

Lorsque les deux milliards d'habitants auront exploité le globe jusqu'au soixante-cinquième degré, on verra naître la couronne boréale, dont je parlerai plus loin, et qui donnera la chaleur et la lumière aux régions glaciales arctiques. Ces nouvelles terres offertes à l'industrie, permettront de porter le genre humain au grand complet de trois milliards. Alors les deux continents seront mis en culture, et il n'y aura plus d'obstacle aux créations harmoniques,

³⁷² Exemple annoté : « la neutre simple ascendante aurait lieu du moment où la 7^e société serait organisée ».

³⁷³ L'édition de 1841 donne : « des autres planètes ».

dont la première ³⁷⁴ commencera environ quatre siècles après l'établissement de l'ordre combiné.

Couronne boréale

[Retour à la table des matières](#)

C'est ici un chapitre plus curieux que nécessaire ; on peut le franchir et passer aux suivants, où je traite des périodes 2, 3, 4 et 5, qui offrent des détails plus à portée de tout le monde.

Lorsque le genre humain aura exploité le globe jusqu'au-delà des soixante degrés nord, la température de la planète sera considérablement adoucie et régularisée : le rut acquerra plus d'activité ; l'aurore boréale devenant très fréquente, se fixera sur le pôle et s'évasera en forme d'anneau ou couronne. Le fluide qui n'est aujourd'hui que lumineux, acquerra une nouvelle propriété, celle de distribuer la chaleur avec la lumière.

La couronne sera de telle dimension, qu'elle puisse toujours être par quelque point en contact avec le soleil, dont les rayons seront nécessaires pour embraser le pourtour de l'anneau ; elle devra lui présenter un arc, même dans les plus grandes inclinaisons de l'axe de la Terre.

L'influence de la couronne boréale se fera fortement sentir jusqu'au tiers de son hémisphère ; elle sera visible à Pétersbourg, Ochotsk et dans toutes les régions du soixantième degré.

Depuis le soixantième degré jusqu'au pôle, la chaleur ira en augmentant de sorte que le point polaire jouira à peu près de la température d'Andalousie et de Sicile.

À cette époque, le globe entier sera mis en culture, ce qui causera un adoucissement de cinq à dix degrés, et même douze, dans les latitudes encore incultes, comme la Sibérie et le haut Canada.

Les climats voisins du soixantième degré s'adouciront par double cause, par l'effet des cultures générales, et par l'influence de la couronne, au moyen de

³⁷⁴ [J'ai reconnu depuis qu'elle naîtra quatre ans après la fondation de l'Harmonie ; c'est la couronne australe qui ne naîtra que tard, et environ 432 ans après la fondation de l'Harmonie. Je n'ai rien dit en 1808 de cette couronne australe, sur la naissance de laquelle je n'avais aucune certitude. La théorie de cosmogonie n'était que très peu avancée, et j'ai mieux aimé dire trop peu que de hasarder ce qui était encore conjectural] (*Ed. de 1841, exemplaire annoté.*)

laquelle il ne viendra du pôle que des vents tempérés, comme ceux qui arrivent de la Barbarie sur Gênes et Marseille. Ces causes réunies établiront au soixantième degré la température dont jouissent aujourd'hui les régions du quarante-cinquième, en pleine culture, comme Bordeaux, Lyon, Turin, Venise : ainsi les villes de Stockholm, Pétersbourg, Tobolsk et Jakutsk, qui seront sur la ligne la plus froide de la terre, jouiront d'une chaleur égale à celle de Gascogne ou de Lombardie, sauf les modifications causées par le voisinage des montagnes et des mers. Les côtes maritimes de la Sibérie, impraticables aujourd'hui, jouiront de la douce température de Provence et de Naples.

Une amélioration plus importante qu'on devra à la couronne boréale, ce sera de prévenir tous les excès atmosphériques ; excès de froid ou de chaud, excès d'humidité ou de sécheresse, excès d'orage ou de calme : l'influence de la couronne réunie à l'influence de la culture universelle, produiront sur le globe une température graduée qui ne peut exister nulle part aujourd'hui. Les climats qui seront les plus glacials du globe, tels que la ligne de Pétersbourg à Ochotsk, jouiront à cette époque d'une température plus agréable qu'on ne puisse la trouver maintenant dans les séjours les plus vantés, tels que Florence, Nice, Montpellier, Lisbonne, qui sont favorisés du ciel le plus serein et le plus doux. J'estime que ces contrées n'ont pas plus de quatre mois de belle saison tempérée ; mais après la naissance de la couronne boréale, le soixantième degré, c'est-à-dire, la ligne de Pétersbourg à Ochotsk, aura pour le moins huit mois de belle saison et double récolte assurée. Voyez pour démonstration la note ³⁷⁵ où j'indique la cause des longs hivers, et autres désordres climatiques auxquels le globe est assujetti pendant la première phase du mouvement social.

³⁷⁵ Outre la cause naturelle des hivers, qui est l'inclinaison de l'axe, il existe trois causes accidentelles dont le concours élève l'hiver au quadruple de ce qu'il doit être, et qui cesseront dans l'ordre combiné ce sont :

L'état inculte du globe, et surtout des terres voisines du pôle.

La croûte glaciale du pôle qui double l'influence des frimas dans l'absence du soleil.

Les émanations glaciales du pôle, qui contrarient l'influence du soleil, à son retour après le solstice d'hiver.

À la naissance de la couronne, ces trois causes de frimas seront neutralisées : j'ai dit que les latitudes de Pétersbourg seront plus assurées de la double récolte que ne le sont aujourd'hui celles de Toscane, et que le soixantième degré jouira d'une belle saison, plus constante qu'on ne puisse l'avoir aujourd'hui en aucun lieu de la terre ; c'est ce que je vais expliquer.

Dès que les régions du pôle boréal seront éclairées, échauffées par la couronne, et mises en culture, rien ne pourra balancer l'influence du soleil aux approches du printemps, époque où naît aujourd'hui un second hiver, par l'effet des vents glacials qui se répandent alors du pôle sur tout l'hémisphère : de là vient que les hivers, en France, se prolongent jusqu'en mai, et absorbent la plus belle moitié du printemps, celle des jours de moyenne grandeur.

Après la naissance de la couronne, les aquilons ou vents du pôle seront tempérés, même en hiver, et adouciront le soixantième degré sur lequel ils se dirigeront ; il n'existera d'autres vents froids que ceux qui auront pris naissance aux environs du soixantième degré, lequel recevra, même en hiver, de la chaleur par double voie ; il en recevra de son nord comme de son midi. La feuillaison commencera donc à Pétersbourg dès le mois de mars, et plus tôt

encore au soixante-dixième degré ; elle sera en plein développement à Paris et au Spitzberg dans le courant de février.

Telle serait la marche de la nature, si elle n'était gênée par l'obstacle des vents et émanations polaires, qui arrêtent la germination au retour du soleil, et nous donnent un second hiver, un hiver factice après le véritable. Cette calamité ne fut jamais plus frappante qu'en l'année 1807. Pendant l'hiver dernier, la mauvaise saison semblait finie en France, au 15 février ; le soleil était déjà ardent, et l'on croyait entrer dans le printemps, lorsque les vents de nord et nord-ouest commencèrent un nouvel hiver qui se prolongea pendant deux mois et demi, et se fit sentir jusqu'aux premiers jours de mai. Cet inconvénient, presque habituel, rend le climat de France insupportable. On n'y jouit d'aucune belle saison, car la température y est toujours excessive, et les transitions sont subites, excepté celle de l'automne à l'hiver ; aussi n'y a-t-il de supportable en France, que les trois mois de mai, septembre et octobre.

Ce qui constitue une belle saison, c'est la variété bien nuancée des températures ; une petite gelée par un temps serein, nous semble aussi agréable en janvier, qu'une journée de printemps, pourvu que cette gelée ne soit pas de longue durée, qu'elle soit amenée gradativement et en temps convenable, et qu'elle ne soit pas accompagnée de frimas, temps nébuleux et vents glacés. Tels seront les hivers dans le nouvel ordre. Alors la vigne croîtra au soixantième degré, tandis que l'oranger sera cultivé aux cinquante-troisième et soixante-dixième degrés. Varsovie aura des forêts d'orangers comme en a aujourd'hui Lisbonne, et la vigne sera plus en sûreté à Pétersbourg qu'elle n'est aujourd'hui à Mayence, parce que la métamorphose des vents du pôle en zéphyr la mettra à l'abri des surprises, qui sont aujourd'hui par toute la terre une des principales causes d'appauvrissement.

L'influence glaciale du pôle rend nos hivers beaucoup trop rigoureux pendant le mois de janvier, qui est leur époque naturelle, et ils recommencent à l'issue de janvier, où ils devraient cesser. Il suffit de ces deux circonstances pour faire de notre hémisphère un séjour vraiment détestable, jusqu'au quarantième degré en Europe, et trentième en Asie et en Amérique, où les froids sont bien plus rigoureux : car Philadelphie et Pékin, qui sont sur la ligne de Naples et Lisbonne, ont des hivers plus désagréables et plus âpres que ceux de Francfort et Dresde, villes plus élevées de onze à douze degrés.

On va présumer que si les frimas doivent être réduits à si peu de chose dans la zone tempérée boréale, les chaleurs deviendront insupportables en s'approchant de l'équateur : il n'en sera rien ; d'autres causes contribueront à tempérer l'équateur, et rendront les étés du Sénégal moins fatigants que ceux de France. Une température bénigne et graduée succédera aux ouragans et tempêtes qui s'étendent de l'équateur sur les zones tempérées, et les climats seront régénérés au centre, comme à l'extrémité du globe. Je ne parlerai pas ici des causes qui corrigeront la température équatoriale, elles sont étrangères à la naissance de la couronne boréale. En résumé, lorsque ces divers principes d'adoucissement opéreront sur l'atmosphère du globe, le plus mauvais climat, comme Ochotsk et Jakutsk, pourra compter sur huit à neuf mois de belle saison, et sur un ciel exempt de brumes et d'ouragans, qui seront à peu près inconnus dans l'intérieur des continents, et très rares au voisinage des mers.

Il est entendu que ces améliorations seront modifiées par les hautes montagnes et le voisinage des mers, surtout aux trois pointes de continent voisines du pôle austral, qui n'aura pas de couronne, et restera à jamais enseveli dans les frimas. Cela n'empêchera pas que les terres voisines de ce pôle ne participent en divers sens à l'influence de la couronne, qui, entre autres bienfaits, changera la saveur des mers, et décomposera ou précipitera les particules bitumineuses ; *par l'expansion d'un acide citrique boréal*. Ce fluide combiné avec le sel, donnera à l'eau de mer le goût d'une sorte de limonade que nous nommons *aigresel* *.

* Ed. 1841 : « aigre de cèdre », selon l'exemplaire annoté.

En attendant la démonstration de ce futur événement, observons divers indices qui l'annoncent : d'abord, le contraste de forme entre les terres voisines du pôle austral, et celles voisines du pôle boréal : les trois continents méridionaux sont aiguës en pointe, et de manière à éloigner les relations des latitudes polaires. On remarque une forme tout opposée dans les continents septentrionaux ; ils sont évasés en s'approchant du pôle, ils sont groupés autour de lui, pour recueillir les rayons de l'anneau qui doit le couronner un jour ; ils versent leurs grands fleuves dans cette direction, et comme pour attirer les relations sur la mer glaciale. Or, si Dieu n'avait pas projeté de donner la couronne fécondante au pôle boréal, il s'ensuivrait que la disposition des

Alors cette eau pourra être facilement dépouillée de ses particules saline et citrique, et ramenée à l'état d'eau douce ; ce qui dispensera d'approvisionner les navires de tonnes d'eau. Cette décomposition de l'eau de mer, par le fluide boréal, est un des préliminaires nécessaires aux nouvelles créations marines : elles donneront une foule de serviteurs amphibies, pour le trait des vaisseaux et le service des pêcheries, en remplacement des horribles légions de monstres marins qui seront anéantis par l'immersion du fluide boréal, et la décomposition qu'il opérera dans les mers. Un trépas subit purgera l'Océan de ces infâmes créatures, images des fureurs de nos passions qui sont représentées par les guerres acharnées de tant de monstres. On les verra frappés de mort tous à la fois ; comme on verra les mœurs odieuses des civilisés, barbares et sauvages s'éclipser subitement, pour faire place aux vertus qui seront honorées et triomphantes dans l'ordre combiné, parce qu'elles y deviendront la route des richesses et des voluptés.

N.B. La mer Caspienne et autres bassins salés de l'intérieur, comme le grand lac Aral, les lacs Zare, Jeltonde, Mexico, et même la mer Noire, qui est presque isolée des autres mers, participeront fort peu et très lentement à l'influence du *fluide boréal*. Elles ne recevront rien des lames sous-marines, qui partant du pôle se répandront dans les Océans et les Méditerranées. Ces bassins n'aspireront que les arômes plus subtils, qui, émanant de la couronne même, se répandront dans l'atmosphère ; de là vient que les poissons contenus dans ces réservoirs bitumineux ne seront pas détruits par le fluide boréal qui émanera de la couronne ; sa petite quantité, son introduction lente et imperceptible leur permettront de s'y habituer en moins de deux ou trois générations, et d'y devenir plus vigoureux qu'ils ne sont dans les ondes bitumineuses, comme un fruit devient plus beau et plus savoureux, sur le sauvageon où il est enté.

En conséquence, dès que le genre humain verra s'approcher la naissance de la couronne, il fera sur les hôtes des mers l'opération que fit Noé sur les hôtes des terres, dont il recueillit dans l'arche plusieurs couples de ceux qu'il voulait conserver. On transportera donc dans les bassins salés intérieurs, comme la Caspienne et autres, une quantité suffisante des poissons, coquillages, plantes et autres productions marines que l'on voudra perpétuer et réinstaller dans l'Océan après sa régénération. On attendra que l'Océan soit purgé et passé aux *grands remèdes*, par l'effort des lames du fluide boréal qui, s'élançant du pôle avec violence, précipiteront les bitumes si activement que tous les poissons seront surpris, suffoqués par cette transition subite. Il n'en restera que les races utiles, comme merlan, hareng, maquereau, sole, thon, tortue, enfin toutes celles qui n'attaquent pas le plongeur, et qu'on aura tenues à l'écart pour les replacer dans les ondes après leur purification, et les garantir contre la violente surprise du fluide boréal, auquel ils se seront lentement et progressivement habitués dans les bassins intérieurs. Ces espèces, qui ne sont point malfaisantes, pourront sympathiser avec les poissons de nouvelle création, dont les sept huitièmes seront serviteurs de l'homme, ainsi que le seront les animaux terrestres des créations futures indiquées dans le tableau.

continents qui entourent ce pôle serait un phénomène d'ineptie ; et Dieu serait d'autant plus ridicule dans un tel œuvre, qu'il a agi avec une extrême sagesse sur le point opposé, sur les continents méridionaux ; car il leur a donné des dimensions parfaitement convenables autour d'un pôle qui n'aura jamais de couronne fécondante.³⁷⁶

On pourrait seulement se plaindre que Dieu ait poussé trop loin la pointe magellanique, ce qui cause une entrave momentanée ; mais son intention est que cette route soit abandonnée, et qu'on fasse aux isthmes de Suez et de Panama des canaux navigables aux grands vaisseaux. Ces travaux et tant d'autres dont l'idée épouvante les civilisés, ne seront que des jeux d'enfants pour les armées industrielles de la hiérarchie sphérique.

Un autre pronostic de la couronne, c'est la position défectueuse de l'axe du globe. Si l'on suppose que la couronne ne doive jamais naître, l'axe devrait pour le bien des deux continents, être renversé d'un vingt-quatrième ou sept degrés et demi, sur le méridien de Sandwich et Constantinople ; de manière que cette capitale se trouvât au trente-deuxième³⁷⁷ degré boréal : il en résulterait que, [sur]³⁷⁸ la longitude 225 de l'île de Fer, (et par suite)³⁷⁹ le détroit du Nord, et les deux pointes d'Asie et d'Amérique, s'enfonceraient d'autant dans les glaces du pôle boréal : ce serait sacrifier le point le plus inutile du globe, pour faire valoir tous les autres points : jugeons-en par quelques détails relatifs aux régions polaires et tempérées.

Quant aux régions polaires, observons que le détroit du Nord étant complètement inutile, à cause de la saillie du cap Szalaginskoi, peu importerait que ce détroit s'engageât plus avant dans les glaces, puisqu'il est déjà nul pour la navigation. Mais son rapprochement du pôle rabaisserait d'autant la région la plus intéressante de la zone glaciaire, c'est le golfe d'Archangel ou mer Blanche, qui deviendrait très praticable, puisque le cap nord de Laponie, ne se trouverait plus qu'à soixante-quatre degrés, au niveau de Jacobstat, dernière ville de Finlande. Les relations maritimes s'étendraient facilement aux bouches de l'Obi et du Jénisea, qui s'échaufferaient de six degrés par ce redressement de l'axe, et de six autres degrés par l'effet des cultures dont la Sibérie orientale deviendrait susceptible. Alors s'établirait une communication par eau, entre les extrémités du grand continent : les productions chinoises transportées du coude du Hoang jusqu'au lac Baïkal, s'y embarqueraient à peu de frais pour l'Europe, en descendant l'Angara et le Jénisea.

³⁷⁶ [Il l'aura, mais plus tard que l'autre pôle.] (Note de 1841, exemplaire annoté.)

³⁷⁷ Ed. 1841 : « trente-troisième ».

³⁷⁸ Ed. 1841 : selon l'exemplaire annoté.

³⁷⁹ « Et par suite » a été supprimé dans l'éd. 1841.

Dans notre zone tempérée, les débouchés importants, tels que le Sund et la Manche, s'amélioreraient de même en se rapprochant de l'équateur de cinq à six degrés. Les golfes de Saint-Laurent et de Corée ne subiraient aucun déplacement sensible ; la Baltique entière gagnerait pleinement sept degrés, et Pétersbourg se trouverait à la hauteur [actuelle] ³⁸⁰ de Berlin. Je ne parle pas des régions équatoriales, puisqu'un déplacement de sept degrés et demi, devient indifférent dans ces latitudes.

Vers le 45° austral, la pointe méridionale d'Amérique se rapprocherait un peu de l'équateur, et ce serait pour elle un avantage. La pointe d'Australie gagnerait encore plus dans le même sens : quant à la pointe d'Afrique, elle serait abaissée du 35° au 42° austral, et ne resterait pas moins praticable aux navigateurs, qui, dans tous les cas, l'abandonneront tôt ou tard pour le canal de Suez.

Qu'on essaie de tracer sur un planisphère des latitudes coordonnées à cette hypothèse du déplacement de l'axe, et l'on verra qu'il serait à l'avantage de la terre entière ; sauf quelques cantons déjà indignes d'attention, tels que le Kamtchatka. Or Dieu aurait posé l'axe dans le sens que j'indique, si nous devons être privés de la couronne boréale, au moyen de laquelle notre axe qui est ridiculement placé aujourd'hui, se trouvera dans la position la plus convenable au bien général. Indice péremptoire de la nécessité de la couronne et de sa naissance future.

Cette observation sur les inconvenances de l'axe n'a point été faite, parce que l'esprit philosophique nous éloigne de toute critique raisonnée sur les œuvres de Dieu, et nous jette dans les partis extrêmes ; dans le doute de la providence ou dans l'admiration aveugle et stupide ; comme celle de quelques savants qui admirent jusqu'à l'araignée, jusqu'au crapaud et autres ordures, dans lesquelles on ne peut voir qu'un titre de honte pour le créateur, jusqu'à ce que nous connaissions les motifs de cette malversation. Il en est de même de l'axe du globe dont la position vicieuse devait nous induire à désapprouver Dieu, et deviner la naissance de la couronne qui justifiera cette apparente bévue du créateur. Mais nos exagérations philosophiques, notre manie d'athéisme ou d'admiration nous ayant détourné de tout jugement impartial sur les œuvres de Dieu, nous n'avons su ni déterminer les correctifs nécessaires à son ouvrage, ni pressentir les révolutions matérielles et politiques par lesquelles il effectuera ces corrections.

Je suis entré dans ces détails, pour prouver que la distribution matérielle des continents et des terres n'est point faite au hasard. J'en donnerai une seconde preuve dès ce mémoire (en traitant des Archipels à monopole

³⁸⁰ Ed. de 1841, selon l'exemplaire annoté.

commercial). Le hasard va bientôt perdre cette haute puissance que lui attribue la philosophie aux dépens de la providence ; on reconnaîtra que Dieu a restreint le hasard dans les plus étroites limites ; et quant aux formes des continents dont il est ici question, loin qu'elles soient l'effet du hasard, Dieu en a calculé les convenances, jusqu'au point de préparer l'emplacement spécial pour une capitale de l'unité universelle. Déjà chacun est frappé des dispositions uniques et merveilleuses qu'il a faites pour l'utilité et l'agrément de Constantinople. Chacun y devine l'intention de Dieu, et chacun dit : « C'est ici que doit être la capitale du monde. » Elle y sera nécessairement placée, et c'est à son antipode que sera fixé le premier méridien de l'unité universelle.

J'ajouterai, au sujet de la couronne boréale, que la prédiction de ce météore ne semblera point extraordinaire, si l'on considère les anneaux de Saturne : pourquoi Dieu ne nous accorderait-il pas ce qu'il accorde à d'autres globes ? L'existence de l'anneau polaire est-elle plus incompréhensible que celle des ceintures équatoriales dont Saturne est entouré ?

L'aspect de ces deux anneaux lumineux aurait dû dissiper plus tôt nos préventions au sujet du soleil, qu'on a regardé si ridiculement comme un monde enflammé. Herschel est le seul qui l'ait bien défini : « Un grand et magnifique monde baignant dans un océan de lumière. » La chose était évidente du moment où l'on aperçut les deux anneaux de Saturne. Si Dieu peut donner à un globe des enveloppes circulaires, il peut en donner de sphériques, il peut donner aussi des anneaux polaires et même des calottes polaires ; il reste à connaître les théories qui règlent cette distribution, et qui admettront notre globe à partager une faveur dont Saturne a seul joui jusqu'à présent. D'autres planètes pourront l'obtenir encore : il est des tourbillons où elles ont toutes quelque ornement lumineux pour échauffer un ou deux pôles : si le nôtre en est généralement privé, c'est qu'il est un des plus pauvres du firmament, et je démontrerai que nos 28 planètes et une vingtaine d'autres qui restent à découvrir ³⁸¹, ne sont qu'un reste de tourbillon, qu'une petite cohorte mal organisée, comme sont les échappés d'un régiment détruit dans une bataille. D'autres tourbillons ont de quatre à cinq cents planètes rangées en séries de groupes ; c'est-à-dire, qu'on y voit des satellites de satellites, et tous pourvus de ceintures, couronnes, calottes polaires et autres ornements. Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est une juste indemnité des contretemps qui le condamnaient à être, pendant la première phase, la plus malheureuse de toutes les planètes du tourbillon ³⁸².

³⁸¹ L'éd. 1841 donne : « nos 32 planètes [le soleil et la lune non compris] », sans doute en s'appuyant sur les textes plus récents de Fourier (32 planètes analogues aux 32 dents, etc.).

³⁸² Ed. 1841 : « Si cette faveur est réservée à notre globe, c'est un attribut inhérent à son rang de basse cardinale du clavier majeur. »

Divers accidents peuvent troubler la succession assignée aux trente-deux périodes sociales : telle serait l'entrée d'une nouvelle planète dans le tourbillon ; et cette introduction paraît probable à cause de l'extrême distance qui règne entre le soleil et les grosses planètes. Ces astres peu nombreux et décrivant des orbites trop séparées, forment une ligne peu serrée et qui est dans le cas d'être forcée par quelque comète ; l'événement peut s'opérer de diverses manières, j'en cite une dans la note ci-bas.³⁸³ Il est démontré par la contiguïté

³⁸³ Je suppose qu'une grosse comète, égale à Jupiter, se trouve à son point de fécondation, au degré convenable pour devenir planète : elle chercherait à entrer en ligne et * se fixer dans un tourbillon. Si elle arrivait sur notre Soleil parallèlement au plan des orbites planétaires, elle pourrait, au retour, se loger entre le Soleil et Jupiter ; au lieu de poursuivre sa marche parabolique, elle décrirait une spirale pour sonder le terrain, et chercher un point d'équilibre entre Jupiter et le Soleil. Dans le cours de sa spirale, elle approcherait successivement toutes les petites planètes isolées, et les entraînerait en qualité de Lunes. La Terre et Vénus qui sont les plus grosses, sont encore beaucoup trop faibles pour opposer quelque résistance à un gros monde attrayant qui les approcherait ; or la comète serait attrayante, du moment où elle se fixerait sur notre Soleil.

* *Ed. 1841 : « à entrer en ligne et à se fixer ».*

Dès lors notre petit globe serait entraîné, et deviendrait une Lune de cet intrus, qui serait bientôt la planète la plus riche et la plus féconde de tout le tourbillon, à cause de sa proximité du Soleil et de la multitude de ses Lunes. L'intrus s'adjoindrait Vénus, Mars, la Terre et tous les globules qui sont entre le Soleil et Jupiter : il s'en composerait une brillante suite de sept à huit satellites, et produirait comme Saturne le double anneau équatorial ou la double couronne sur deux pôles ; ces doubles parures étant affectées à toutes les planètes septilunaires, lorsque leurs habitants ont formé l'ordre combiné. (Saturne n'a pas toujours eu ses deux anneaux, et il les perdra sur la fin de sa carrière, lorsque son mécanisme social retombera à l'ordre des sectes incohérentes. *)

Cette introduction de comète ** qui est assez probable, serait pour notre globe une révolution excessivement heureuse ; car elle produirait sans délai une nouvelle création très fructueuse, qui forcerait la naissance des sectes progressives et la chute de l'état civilisé et barbare.

La métamorphose de notre globe en monde lunaire ne causerait aucun mal au genre humain : le changement dans l'ordre des jours et des saisons pourrait détruire quelques espèces d'animaux et végétaux, mais non pas les plus utiles, comme le cheval, le mouton, etc., qui resteraient pour augmenter les richesses que nous donnerait subitement la nouvelle création.

La nouvelle planète deviendrait pour nous un vice-Soleil qui nous distribuerait une immense lumière nous aurions en outre la lumière accidentelle de ses satellites, qui, gravitant dans des orbites voisines, pourraient nous fournir jusqu'à six Lunes à la fois, quand ils se trouveraient rassemblés dans le demi-cercle de notre orbite. De là on peut conclure que ces grosses comètes qui épouvantent le genre humain, sont un sujet d'espoir et non de terreur, puisque leur installation dans le tourbillon deviendrait le gage de notre bonheur.

* *Ed. 1841 : « retombera à l'ordre incohérent ».*

** [J'ignorais alors qu'une comète ne peut pas entrer en plan tant que le soleil, vicié et incomplet dans son quadrille d'arômes cardinaux n'aura pas rétabli l'intégrité qui lui est nécessaire pour fixer les comètes.] (*Ed. 1841, selon les annotations de Fourier.*)

Cette révolution serait l'une des plus petites qu'on puisse prévoir. Il peut arriver qu'au lieu d'une comète, il en survienne une masse de trois à quatre cents, qui se fixeraient tout à coup sur notre Soleil pour son avantage et le nôtre. L'événement est d'autant plus probable, que

et l'engrenage de Cérès, Pallas et Junon, que les orbites pourraient être beaucoup plus rapprochées, sans qu'il en résultât d'agglomération ; et pour la prévenir, j'estime qu'il suffirait entre Jupiter et Saturne d'une distance de trente millions de lieues, et de même entre Saturne et Uranus. L'énorme distance de cent trente et deux cent soixante millions de lieues qui règne entre eux, provient de la rareté de planètes, qui par l'effet de leur petit nombre sont

notre tourbillon n'est, je le répète, qu'un débris astronomique à reconstituer. Le terme moyen des tourbillons est de quatre cents * planètes autour du Soleil ; et le nôtre, qui n'en a qu'une trentaine, ne ressemble-t-il pas à ces légions dont il ne reste que l'ombre, qu'un faible peloton, pour servir de noyau et de ralliement à une masse de nouvelles levées qu'on leur enverra ?

Parmi les révolutions célestes qui peuvent affecter notre système planétaire, une des plus curieuses serait la dislocation de la Voie lactée et l'acheminement d'une de ses colonnes sur notre tourbillon. En pareil cas, nous aurions le charme de voir défiler pendant quelques milliers d'années des légions éclatantes, et composées d'hyperlunes ou étoiles de leur moyenne, comme la Lune. Leur passage échaufferait les deux pôles de toutes nos planètes et les rendrait cultivables, ce qui formait encore une nouvelle création très magnifique et d'un prix inestimable pour nous. **

Ed. 1841 : « quatre cent quatre ».

** [Erreur ; ce passage ne produirait pas de nouvelles créations ; leur cause tient aux relations internes du tourbillon.] – Un des exemplaires annotés contient en outre sur cette note les observations et rectifications suivantes : [Ces conjectures sont la portion inexacte de l'ouvrage, il ne reste maintenant sur ces matières aucune incertitude ; mais en 1807, je n'avais pas de règle fixe en pareils calculs et je tombais dans l'arbitraire. Ces conjectures sont rectifiées depuis 1814. Il ne peut entrer dans notre tourbillon une nouvelle planète lunigère que dans le cas où l'une des quatre lunigères en sortirait par décès ou nouvel emploi –, alors la planète introduite ne s'adjoindrait que les cinq lunes du Clavier hypo-majeur, Mercure, Junon, Cérès, Pallas et Vesta, lesquelles, avec les sept de Saturne, forment le complet de l'Octave majeure. Ces cinq lunes viendront nous rejoindre et s'échelonnent sur notre globe dès la quatrième année d'Harmonie. Phœbé, astre mort et faisant fonction d'appui aromal provisoire, sera déplanée, désaérée (*ex area ejecta*) et ira se dissoudre en Voie lactée.

Vénus et Mars sont des neutres qui ne peuvent pas, non plus que la terre, se conjuguer en satellites sur une cardinale. Des calculs postérieurs, appuyés de preuves diverses, dénotent qu'une colonne de cent trois planètes est en marche pour se réunir à notre tourbillon, l'élever de troisième puissance en quatrième, opérer sa concentration et par suite celle de notre univers qui, vu son extrême jeunesse, avait dû différer jusqu'à présent cette opération ; mais la dissolution rapide de la Voie lactée, observée tout récemment par M. Herschel, ne laisse aucun doute sur la proximité de cet événement. Le secours est demandé depuis 1800 ans, époque où le soleil périclita grièvement.

On peut assurer que la colonne de secours a déjà franchi plus des 3/4 du désert intérieur ; on verra au Traité pourquoi elle n'est pas visible pour nous. Elle est conduite par deux prosolaires à réflecteur mat, elle amène trois remplaçants d'Uranus, Jupiter et Saturne. Ce dernier, à l'arrivée de la colonne, sera promu en grade et exalté en prosolariat de notre tourbillon, lequel prendra le troisième rang parmi les quatre. Jupiter obtiendra le même avancement, mais pour passer à la régie du deuxième tourbillon, qui ne sera pas le nôtre. Les prosolaires pavoisent de cristallin nuancé visible en plein jour ; en cas de voyage, elles pavoisent en mat. Herschel sera promu au grade de nébuleuse, régissant une octave simple et le corps de réserve ; cela sera démontré au Traité.] (*Ed. 1841.*)

forcées d'occuper non seulement le même espace, mais un espace bien plus étendu que ne l'occuperait un tourbillon complet de quatre à cinq cents planètes. [Le nôtre effectuera sa concentration dès que notre globe sera harmonisé et réemparé de son clavier lunaire.]

Première période de subversion ascendante Les sectes confuses

Souvenirs qu'elle a laissés par la fable du Paradis Terrestre

[Retour à la table des matières](#)

Dieu créa seize espèces d'hommes, savoir : neuf sur l'ancien continent, et sept en Amérique. Les détails sur leur diversité sont peu importants. Voyez la note ³⁸⁴ ci-bas.

³⁸⁴ Parmi les seize races primitives, il faut distinguer d'abord quatre races hétérogènes : 1. Les Nains boréals, tels que Lapons et Samoyèdes. 2. Les Géants australs, comme Patagons, etc. 3. Les Albinos natifs, comme Bédas de Ceylan et Dariens d'Amérique. 4. Les Nègres natifs, qui sont ceux de Guinée, à figure écrasée. Il exista des Albinos et des Nègres de création, quoique l'espèce humaine ait la faculté d'en produire elle-même. Parmi ces quatre races hétérogènes, les Albinos furent la seule commune aux deux continents.

Ces quatre races sont fort différentes du grand nombre ; les douze autres se rapprochent, à peu de chose près, d'un type commun : on peut les nommer races homogènes. La détermination régulière de leurs différences originaires, est un calcul de mouvement organique dont je ne traiterai pas ici : je veux seulement reprocher la timidité qu'on a portée dans ce débat. On voit encore des savants discuter comment l'Amérique a pu se peupler : il semble que Dieu n'ait pas eu le pouvoir de créer en Amérique comme en Europe ; et parce qu'on trouve des disparates, comme celle des Esquimaux très barbus, avec d'autres naturels qui sont imberbes, on en conclut que les Esquimaux sont venus de l'ancien continent dont ils sont voisins. C'est une erreur ; les Esquimaux sont d'origine primitive comme beaucoup d'autres, et il n'y a aucun effet de hasard dans ces différences de peuples.

Les douze races homogènes furent réparties en deux lots, sept sur l'ancien continent, et cinq en Amérique. Et si parmi ces dernières, on voit les unes privées de barbe, tandis que leurs voisins en sont couverts, il n'y a rien là d'étonnant ; les seize races durent offrir des différences que la théorie du mouvement indiquera, et qu'on retrouve encore très distinctes par toute la terre. Malgré les invasions, malgré les enlèvements de femmes et d'esclaves, et les mélanges qui en sont résultés, les formes des figures se sont conservées, et rien n'a pu détruire les types originaires : la mode même n'a presque aucune influence pour opérer ces changements, et nos physionomies sont encore semblables à celles des nations aïeules, dont les portraits nous sont transmis depuis trois mille ans. Il ne faut donc pas attribuer au hasard ni aux révolutions, ces différences de races, et l'on doit y voir, comme dans toutes les variétés de la création, l'effet d'une théorie distributive, dont nous n'avions pas encore acquis l'intelligence. Nous la trouverons dans les lois du mouvement organique.

J'en demande pardon aux fabulistes qui font sortir le genre humain d'une même souche : il faut bien être ennemi de l'évidence, pour croire que les figures convexes du Sénégal et les concaves de la Chine ; que les Kalemoucks, les Européens, les Patagons et les Lapons, soient des rejetons d'un même arbre. Dieu établit dans tous les genres de ses productions des nuances distinguées en série ascendante et descendante, et pourquoi se serait-il écarté,

Les trois espèces à figure droite, convexe et concave, avaient été placées sous la zone tempérée boréale, par les 30 à 35 degrés. (Je ne parle que de l'ancien continent.) Ce fut dans ces latitudes qu'on put organiser la société primitive, les sectes confuses. Cet ordre social ne put durer qu'environ trois siècles ; j'ai prévenu le lecteur que je n'en donnerais connaissance qu'en parlant de la huitième période, où s'organise un genre de sectes bien plus intéressant que les primitives, dont il est ici question.

Ces premiers hommes sortirent heureux des mains de Dieu, puisqu'ils purent organiser une société à sectes ; et toutes les sociétés de ce genre sont plus ou moins heureuses, en ce qu'elles permettent le développement des passions.

La plupart des bêtes féroces et des reptiles avaient été créés vers l'équateur ; d'autres, comme les loups, dans des latitudes froides³⁸⁵ ; et avant de s'être répandues vers les trente à trente-cinq degrés, ces bêtes ne fatiguaient point les races d'hommes qui y étaient placées, c'étaient les races à figure droite, convexe et concave³⁸⁶ ; elles trouvaient en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création ; elles en avaient même qui nous sont inconnus, tels que le mammoth dont on retrouve les ossements, et qui, dépourvu de toute arme défensive, dut périr avec la société primitive, à laquelle il rendait les plus grands services.

Ces trois³⁸⁷ races, dans leur origine, n'avaient aucune organisation sociale ce ne fut pas l'instinct seul qui leur suggéra de se former en sectes, elles y furent excitées par cinq³⁸⁸ circonstances qui n'existent plus parmi nous.

1° *L'absence de préjugés*, et par conséquent la liberté amoureuse qui est inadmissible dans les sociétés d'ordre incohérent, où l'on s'organise en famille ou ménages isolés.

2° *La rareté numérique des habitants*. De là résultait une surabondance de troupeaux, fruits, poissons, gibier, etc. Dieu avait placé les groupes des

en créant l'espèce humaine, d'un ordre qu'il suit dans toutes les œuvres créées, depuis les astres jusqu'aux insectes ?

³⁸⁵ Ed. 1841, annotations de Fourier : « Dans des latitudes supérieures ».

³⁸⁶ Ces mots : les races à figure droite, convexe et concave, et le mot trois, sont effacés dans un des exemplaires annotés. (Note de 1841.)

³⁸⁷ Ces mots : les races à figure droite, convexe et concave, et le mot trois, sont effacés dans un des exemplaires annotés. (Note de 1841.)

³⁸⁸ Un des exemplaires annotés indique abrégativement trois autres circonstances : [6. Absence de rival (*ités*) nation (*ales*) antér (*ieures*) ; 7. Ignor (*ance*) de fam (*ille*) ; 8. Unité amour (*euse*)] (8 est réuni à 1° par un signe de renvoi.) (Note de 1841.)

premiers hommes à de grandes distances les uns des autres ; il fallait bien du temps avant qu'ils ne devinssent nombreux au point de distinguer leurs terres.

3° *L'absence des signes représentatifs de la richesse.* On n'avait aucune habileté dans les arts mécaniques, et l'on manquait des objets précieux qui ont une valeur fixe, comme les armes et ornements des sauvages : on avait au contraire des subsistances et richesses périssables en grande abondance, et la difficulté de les accumuler suggérait l'idée des compensations anticipées, qui favorisaient la formation des sectes.³⁸⁹

4° *L'absence de bêtes féroces.* Leur éloignement contribuait à entretenir dans les mœurs la plus grande douceur, à prévenir les inventions meurtrières et l'esprit belliqueux, à conserver les animaux déjà perdus³⁹⁰ comme le mammouth.

5° *La beauté des êtres dans leur origine.* C'est une grande erreur de croire que les animaux et les plantes, à l'époque de la création, aient été tels que nous les voyons dans l'état sauvage. L'aurochs ; et le mouflon ne sont point les souches, mais les dégénérations du bœuf et du mouton. Les troupeaux créés par Dieu étaient supérieurs aux plus beaux bœufs de Suisse, aux plus beaux moutons d'Espagne ; il en était de même des fleurs et des fruits. « Tout était bien sortant des mains de l'auteur des choses », dit J.-J. Rousseau. C'est une vérité qu'il a hasardée sans démonstration, et qu'il affaiblit dès la ligne suivante, en ajoutant : « Tout dégénéra entre les mains de l'homme. » Ce ne fut pas l'homme qui dégrada les animaux et végétaux au point où nous les voyons dans l'état sauvage et domestique ; ce fut l'incohérence qui en désorganisant l'ordre des sectes dégrada les productions, et l'homme même³⁹¹ dont la taille³⁹² originaire était 74, 2 tiers, ou 6 pieds, 2 pouces, 2 tiers de Paris, pour la race à figure droite. Alors cette race atteignait facilement à l'âge de cent vingt-huit ans (huit fois seize) : toutes les productions jouissaient de la même vigueur, et les roses de la création étaient plus belles que celles de nos parterres. Cette perfection générale se maintint pendant toute la durée de la première période sociale, qui s'organisa par le concours des cinq circonstances que je viens de citer.

La paix y régna, non pas à cause du bien-être général, mais à cause d'une propriété inhérente aux sectes ; c'est de développer et engrener méthodiquement les passions, qui hors des sectes progressives, s'entrechoquent et produisent la guerre et les discordes de toute espèce.

³⁸⁹ Ed. 1841 « qui favorisaient les relations des Séries », selon l'exemplaire annoté.

³⁹⁰ Ed. 1841 « les animaux perdus depuis ».

³⁹¹ Ed. 1841 : « et même l'homme ».

³⁹² En marge d'un des exemplaires annotés il y a ceci : [Harm. 84.] – (Ed. 1841.) Ce qui signifie que la taille harmonique ordinaire doit être de 84 pouces. (Note de 1841.)

Il faut se garder de croire qu'il ait régné aucune égalité, aucune communauté dans cet ordre primitif. J'ai dit que toutes ces chimères philosophiques sont incompatibles avec les sectes progressives, qui exigent au contraire une gradation d'inégalités. Cette gradation put s'établir dans l'origine, malgré qu'on n'eût pas l'usage de l'écriture, pour constater et démêler les intérêts de chaque sociétaire. J'expliquerai par quelle méthode on parvint à classer et satisfaire les prétentions diverses.

Les passions étaient alors plus violentes qu'elles ne sont aujourd'hui. Les hommes n'avaient rien de cette simplicité pastorale qui n'exista jamais que dans les écrits des poètes. Ils étaient fiers, sensuels, esclaves de leurs fantaisies ; les femmes et les enfants en agissaient de même : ces prétendus vices étaient les gages de la concorde, et redeviendront encore gages de la concorde sociale, aussitôt que les sectes seront reformées.

[Désorganisation des séries] ³⁹³

[Retour à la table des matières](#)

Elles durent se désorganiser par des incidents contraires aux cinq circonstances génératrices que j'ai assignées. Bientôt l'excessive multiplication des peuplades produisit la pauvreté ; en même temps les progrès des bêtes féroces qui arrivaient de l'équateur ³⁹⁴, excitèrent les inventions meurtrières ; et le goût du pillage se répandit d'autant plus facilement que l'enfance et la difficulté de l'agriculture ne permettaient pas d'entretenir la surabondance de vivres qui est nécessaire au mécanisme des sectes ; de là naquirent le mariage, la division par ménages incohérents ³⁹⁵ puis le passage à l'ordre sauvage, patriarcal et barbare.

Pendant la durée des sectes primitives, le genre humain jouissait d'un sort si heureux, en comparaison du sort des sauvages et patriarcaux, que les peuples durent tomber dans le désespoir, lorsqu'on vit se désorganiser les sectes. Les enfants furent les derniers appuis de cet ordre ; les enfants couvraient la retraite politique, et se maintinrent longtemps encore en harmonie, lorsque les pères étaient déjà tombés en discorde, et prêts à adopter le ménage isolé et le mariage exclusif, dont la pauvreté croissante avait suggéré l'idée. Plus l'indigence augmentait, plus les chefs des peuplades étaient intéressés à établir le mariage, qui dut enfin prévaloir.

³⁹³ Subdivision qui ne figurait pas en 1808 et qui est indiquée par Fourier dans l'exemplaire annoté.

³⁹⁴ Ed. 1841 : « de l'équateur ou du Nord », selon l'exemplaire annoté.

³⁹⁵ Ed. 1841 : *intersion*, « la division par ménages incohérents, le mariage ».

Avant d'en venir à cette extrémité, on dut essayer, pour soutenir l'ordre primitif, diverses mesures qui furent plus ou moins impuissantes ; et lorsqu'on eut reconnu définitivement l'impossibilité de rétablir ce bel ordre social, les chefs des peuplades s'apercevant que les regrets du bonheur passé jetaient les nations dans l'apathie et le dégoût du travail, s'efforcèrent d'affaiblir les souvenirs de ce bien qui ne pouvait plus renaître, et dont les récits ne servaient qu'à troubler l'ordre social qui avait succédé au primitif.

En conséquence, tous les chefs s'accordèrent à dénaturer la tradition : on ne put pas la faire perdre tant qu'il exista des témoins oculaires, mais on réussit très facilement à abuser les générations suivantes qui n'avaient pas vu l'ordre des sectes industrielles. On répandit à dessein des relations contradictoires pour exciter le doute ; de là vinrent les fables plus ou moins absurdes qu'on a trouvées accréditées dans tout l'Orient, sur un *Paradis terrestre*, d'où l'homme fut chassé.

De là vinrent tant d'autres contes imaginaires pour falsifier la vraie tradition que les chefs des peuplades étaient intéressés à déguiser. Tous ces contes qui font la base des religions anciennes sont le squelette d'une grande vérité ; c'est qu'il a existé avant les sociétés actuelles, un ordre de choses plus fortuné, et dont le souvenir s'est confusément transmis chez les peuples orientaux qui en avaient joui.

Parmi les charlataneries qui dénaturèrent cette vérité, il faut distinguer l'habitude des confidences mystérieuses, des initiations usitées parmi les anciens prêtres d'Orient. Il est presque indubitable que leurs mystères ne furent dans l'origine que les traditions de l'ordre primitif. Mais comme l'infortune croissante exigeait des précautions redoublées, pour dérober aux nations ce désolant secret, on dut le restreindre à un très petit nombre d'initiés, et inventer de faux mystères, pour donner le change aux curieux subalternes qu'on agrégeait au sacerdoce. À force de concentrer cette tradition, elle dut se limiter à un si petit nombre d'adeptes, que les véritables possesseurs du secret purent être détruits par une guerre ou un autre événement : la masse des prêtres ne continua pas moins ses initiations mystérieuses, qui n'avaient plus aucun aliment, et qui n'étaient qu'une jonglerie pour soutenir le relief ³⁹⁶ qu'ils s'étaient donné.

Il est à présumer que les prêtres d'Isis et de Brama étaient déjà réduits à cette ignorance, et n'avaient plus aucune notion de l'ordre primitif ; dans tous les cas, ces notions durent être dénaturées bien promptement, dans des temps grossiers où l'écriture n'était pas inventée, et où chaque narrateur ne manquait

³⁹⁶ Ed. 1841 « le relief de la corporation », selon la note de Fourier.

pas d'ajouter du sien aux récits qu'on lui avait transmis. Les Orientaux ne sont pas moins conteurs que les habitants des bords de la Garonne ; et j'estime qu'au bout de trois siècles ³⁹⁷ la tradition dont il s'agit dut être tellement défigurée par des fables accessoires, qu'elle devenait inconcevable même aux vrais initiés. Il n'en resta que la vérité fondamentale ; *un bonheur passé et perdu sans retour*. De là les prêtres arguèrent d'une prétendue colère de Dieu, d'un bannissement du séjour fortuné, et autres contes propres à intimider et diriger la multitude, selon les vues du corps sacerdotal.

Je crois avoir suffisamment assigné les causes pour lesquelles nous sommes restés dans une complète ignorance, au sujet des usages de la société primitive. Cette ignorance va cesser : la théorie du mouvement social éclaircira toute obscurité à ce sujet ; elle indiquera dans le plus grand détail quel était le mécanisme de cette première société, à laquelle succédèrent la sauvagerie, le patriarcat et la barbarie.

Des cinq périodes organisées en familles incohérentes 2^e 3^e 4^e 5^e 6^e

[Retour à la table des matières](#)

Je traiterai de ces cinq périodes sociales dans un même chapitre : il serait trop long de donner sur chacune des détails spéciaux, ce serait sortir du cadre de cet aperçu qui n'est pas même un abrégé régulier.

Passons sur la deuxième ou *sauvagerie*, qui est peu intéressante pour nous ; je viens au *patriarcat* ou troisième : c'est une société à peu près inconnue ; cet ordre qu'on a cru primitif, ne régna chez aucun peuple dans les premiers âges. Les humains de toutes les races furent exempts de préjugés, à l'époque de leur création, et ne songèrent nullement à déclarer crime la liberté amoureuse : leur vigueur et leur longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, aux incestes et aux coutumes les plus lubriques. Lorsque les peuples avaient en terme commun 128 ans d'existence, et par conséquent cent années pleines à donner à l'amour, comment aurait-on pu leur persuader, comme aux benoîts civilisés, qu'ils devaient passer les cent années d'amour avec la même femme, sans en aimer d'autres.

Il fallait bien du temps pour faire naître les circonstances qui obligèrent à restreindre la liberté amoureuse : il fallait que la race eût perdu une grande partie de sa vigueur primitive, pour accéder à des règlements si contraires à

³⁹⁷ Ed. 1841 « au bout de trois cents ans ».

l'intérêt des gens robustes. Mais comme la vigueur déchoit à vue d'œil, aussitôt que les sectes se désorganisent, leur déclin ouvrit l'accès aux règlements coercitifs de l'amour et aux sociétés sauvage, patriarcale, etc. Il règne au sujet du patriarcat autant d'ignorance que sur la société primitive. Abraham et Jacob, tels qu'on nous les dépeint, n'étaient point des patriarches ; c'étaient des barbares³⁹⁸ bien pétris de méchanceté et d'injustice, ayant des sérails et des esclaves, selon l'usage barbare. C'étaient des pachas ou tyrans d'une lieue carrée, se livrant à tous les déportements : quoi de plus vicieux et de plus injuste qu'un Abraham qui renvoie Agar et son fils Ismaël dans le désert, pour y mourir de faim, sans autre sujet, sinon qu'il a assez joui de cette femme, et qu'il n'en veut plus. Voilà sur quel motif il envoie la femme et le jeune enfant à la mort. Voilà les vertus patriarcales dans tout leur éclat, et vous ne trouverez dans toute la conduite des patriarches que des actions également odieuses.

Cependant la philosophie veut nous ramener aux mœurs patriarcales. Le philosophe Raynal, dans son histoire des deux Indes, débute par un éloge pompeux des Chinois, et les représente comme la plus parfaite des nations, parce qu'ils ont conservé les mœurs patriarcales. Analysons leur perfection : la Chine dont on vante les belles cultures, est si pauvre, qu'on y voit le peuple manger à poignée la vermine dont ses habits sont remplis. La Chine est le seul pays où la fourberie soit légalisée et honorée ; tout marchand y jouit du droit de vendre à faux poids, et d'exercer d'autres friponneries qui sont punies même chez les barbares. Le Chinois s'honore de cette corruption ; et quand il a trompé quelqu'un, il appelle ses voisins pour recevoir leurs éloges et rire avec eux de celui qu'il a dupé [sans que la loi admette aucune réclamation]. Cette nation est la plus processive qu'il y ait au monde ; nulle part on ne plaide avec autant d'acharnement qu'en Chine. La bassesse y est si grande, les idées d'honneur si inconnues, que le bourreau est un des intimes, un des grands officiers du souverain, qui fait administrer sous ses yeux des coups de gaule à ses courtisans. Le Chinois est le seul peuple qui méprise publiquement ses Dieux, et qui traîne ses idoles dans la boue quand il n'en obtient pas ce qu'il désire. C'est la nation qui a poussé l'infanticide au plus haut degré : on sait que les Chinois pauvres exposent leurs enfants sur des fumiers, où ils sont dévorés tout vivants par les pourceaux ; ou bien ils les font flotter au courant de l'eau, attachés à une courge vide. Les Chinois sont la nation la plus jalouse, la plus persécutrice envers les femmes, à qui l'on serre les pieds dès l'enfance, afin qu'elles deviennent incapables de marcher. Quant aux enfants, le père a le droit de les jouer aux dés et les vendre comme esclaves. Enfin, les Chinois sont le plus lâche peuple qu'il y ait sur la terre ; et pour ne pas les épouvanter, l'on est dans l'usage de relever les fusils de rempart, lors même qu'ils ne sont pas chargés. Avec de telles mœurs dont je ne donne qu'une esquisse bien

³⁹⁸ Ed. 1841 : « n'étaient point des hommes vertueux, c'étaient des tyranneaux », selon la correction de Fourier sur l'exemplaire annoté.

imparfaite, le Chinois se moque des civilisés, parce qu'ils sont moins fourbes. Il dit que les Européens sont tous aveugles en affaires de commerce ; que les Hollandais seuls ont un œil, mais que les Chinois en ont deux. (La distinction est flatteuse pour les Hollandais [et pour l'esprit de commerce.])

Voilà les hommes ³⁹⁹ que prône la philosophie, et que Raynal nous donne pour modèles : et certes, Raynal savait mieux que personne que la Chine est un réceptacle de tous les vices sociaux, qu'elle est l'égout moral et politique du globe ; mais il a vanté ses mœurs, parce qu'elles se rattachent à l'esprit des philosophes, à leurs sophismes sur la vie de ménage et sur l'isolement industriel qu'ils veulent propager. Telle est la véritable raison pour laquelle ils vantent la vie patriarcale, malgré les résultats odieux qu'elle présente ; car les Chinois et les Juifs qui sont les nations les plus fidèles aux mœurs patriarcales, sont aussi les plus fourbes et les plus vicieuses du globe.

Pour écarter ces témoignages de l'expérience, les philosophes peindront la Chine en beau, sans parler de sa corruption ni de l'horrible misère de son peuple. Quant aux Juifs, on attribuera leurs vices sociaux à la persécution qu'ils ont essuyée : la persécution est au contraire un germe d'ennoblissement pour les proscrits. Les chrétiens ne furent jamais plus honorables, que lorsqu'ils furent en butte à la persécution, sans avoir aucun prince, aucun point de ralliement. D'où vient donc que l'oppression religieuse a produit sur l'un et l'autre peuple des résultats si différents ? C'est que les chrétiens dans leur infortune adoptèrent l'esprit corporatif qui chez les proscrits devient le germe des passions nobles. Les juifs conservèrent l'esprit patriarcal qui est le germe des passions viles, et qui les avait dégradés même aux jours de leur puissance. ⁴⁰⁰ Et fut-il jamais de nation plus méprisable en corps que celle des Hébreux, qui ne firent aucun pas dans les sciences et les arts, et qui ne se signalèrent que par un exercice habituel de crimes et de brutalités, dont les récits soulèvent l'esprit à chaque page de leurs fastes dégoûtants [!]

Cette digression conduirait à une analyse de l'esprit patriarcal, des vices et de la dissimulation qu'il fait naître dans le cœur humain. Or ce petit mémoire ne pouvant pas comporter de telles discussions, je rentre dans la question, et je me borne à signaler l'ignorance des civilisés, au sujet du patriarcat fédéral, qui fut troisième ⁴⁰¹ période d'incohérence ascendante.

Le Patriarcal *fédéral* se compose ⁴⁰² de familles vicinales, libres et coalisées par congrès, selon la méthode des Tartares. Les familles patriarcales dans cet état de choses, se trouvent intéressées à améliorer le sort des épouses titrées, à

³⁹⁹ Ed. 1841 : « Voilà les patriarcaux... ».

⁴⁰⁰ Ed. 1841 : « au jour de leur puissance ».

⁴⁰¹ Ed. 1841, selon l'exemplaire annoté : [« ½ »]

⁴⁰² Ed. 1841 : « ou composé se forme ».

augmenter par degré leurs privilèges et droits civils, jusqu'à leur donner la demi-liberté dont elles jouissent parmi nous. Cette mesure devient pour les patriarcaux une issue de troisième période, et une porte d'entrée en cinquième période, en civilisation. La civilisation ne peut être engendrée ni de la sauvagerie ni de la barbarie : on ne voit jamais ni sauvages ni barbares adopter spontanément nos coutumes sociales ⁴⁰³ ; et les Américains, malgré toutes leurs séductions, malgré toutes les intrigues qu'ils ont fait jouer, n'ont encore amené aucune horde à une civilisation complète : elle doit selon la pente naturelle du mouvement, naître du patriarcat fédéral ou bien d'une barbarie très altérée, comme celle des anciens Orientaux qui tenait en divers sens du patriarcat fédéral.

Quant au patriarcat incohérent ⁴⁰⁴, tel que celui d'Abraham et de Jacob, c'est un ordre qui ne conduit qu'à la barbarie ; un ordre dans lequel chaque père devient un satrape, qui érige toutes ses fantaisies en vertu, et qui exerce sur sa famille la tyrannie la plus révoltante, à l'exemple d'Abraham et de Jacob, hommes aussi vicieux, aussi injustes qu'on en ait jamais vu sur les trônes d'Alger et de Tunis.

La sauvagerie, la barbarie, la civilisation, ne sont guère plus connues que le patriarcat. Lorsque j'aurai occasion de traiter des phases et caractères de chaque période, je démontrerai que nos lumières philosophiques sont aussi trompeuses sur ce qui concerne la civilisation que sur les moyens d'en sortir et de passer à la sixième période.

Cette sixième période, *les garanties*, est celle dont l'invention aurait pu échoir aux philosophes, parce qu'elle s'éloigne peu des usages civilisés, et qu'elle conserve encore *la vie de ménage, le mariage, la fourberie* ⁴⁰⁵ et les principaux attributs du système philosophique : mais elle diminue déjà fortement les *révolutions et l'indigence*. Au reste, quelque facile qu'il eût été d'inventer cette sixième période, comment les philosophes sauraient-ils élever le genre humain au-dessus de la civilisation, tant qu'ils ne savent pas même l'élever jusqu'à la civilisation, c'est-à-dire, faire passer les sauvages et les barbares à l'ordre civilisé ? Ils n'ont pas même su aider la civilisation dans sa marche ; et lorsque je décomposerai le mécanisme civilisé en quatre phases, je démontrerai qu'il est parvenu à la troisième par des coups de hasard, et sans que les philosophes aient jamais eu aucune influence sur les progrès de leur chère civilisation. Ils l'ont retardée au lieu de l'accélérer : semblables à ces mères maladroitement, qui dans leur enjouement, fatiguent l'enfant, lui créent des fantaisies dangereuses, des germes de maladies, et le font dépérir en croyant le

⁴⁰³ On n'a cité que le roitelet des îles Sandwich et quelques hordes de l'Ohio, qui ont commencé, ébauché ce changement. Une si petite exception confirme la règle.

⁴⁰⁴ Ed. 1841 : « Quant au patriarcat simple ».

⁴⁰⁵ « la fourberie » a été supprimé dans l'éd. 1841.

servir. C'est ainsi qu'en ont agi les philosophes dans leur enthousiasme pour la civilisation : ils l'ont toujours empirée en croyant la perfectionner ; ils ont alimenté les chimères dominantes, et propagé des erreurs au lieu de chercher des routes de vérité : encore aujourd'hui, nous les voyons se jeter à corps perdu dans l'esprit mercantile, qu'ils devraient combattre, ne fût-ce que par vergogne, puisqu'ils ont ridiculisé le commerce pendant deux mille ans. Enfin, s'il n'eût tenu qu'aux philosophes, la civilisation serait encore à la première phase, et conserverait des coutumes barbares telles que l'esclavage vanté par les savants de la Grèce et de Rome. ⁴⁰⁶

J'ajouterai une preuve de l'ignorance générale sur le mécanisme civilisé je la tire des calamités imprévues qui nous frappent à chaque génération : la plus récente a été celle des clubs ou jacobinières affiliées, dont on n'avait aucune idée en 1789, malgré les savantes analyses qu'on avait faites de la civilisation. Il est d'autres calamités qui naîtraient successivement, et que les philosophes ne savent aucunement prévoir, telle est *la féodalité commerciale*, qui n'aurait pas été moins odieuse que le règne des clubs : elle aurait été le résultat de l'influence que l'esprit commercial prend de jour en jour sur le système social : son empiétement aurait produit une innovation bien terrible, et que les civilisés sont loin de prévoir. Qu'on ne s'épouvante pas de ce pronostic ; loin d'exciter la terreur, il ne doit exciter que la joie, puisque l'on va acquérir par la théorie du mouvement social, des moyens de prévoir et conjurer tous les orages politiques.

Contrastes réguliers entre les sociétés à sectes progressives ou à familles incohérentes ⁴⁰⁷

[Retour à la table des matières](#)

Les sociétés 1^{re} et 7^e qui sont formées en *sectes*, offrent en tout sens un contraste régulier avec les sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, qui sont formées en familles.

Dans les cinq dernières ⁴⁰⁸, le bien de la masse se trouve en opposition avec les passions de l'individu : de sorte que le gouvernement, en opérant pour le bien de la masse, est obligé d'user de contrainte. C'est ce qui n'a pas lieu dans les sociétés à sectes, où le bien général coïncide tellement avec les passions

⁴⁰⁶ L'abolition de l'esclavage fut le fruit du régime féodal décroissant. L'introduction de ce régime fut l'effet du hasard, et non des calculs philosophiques, toujours aheurtés à prôner les préjugés, ou à les renverser inconsidérément et sans mesures [épreuves] préparatoires, ce qui est un mal pire encore que de les soutenir.

⁴⁰⁷ Ed. 1841 « et celles à familles incohérentes ».

⁴⁰⁸ « Dans les quatre dernières ».

individuelles, que l'administration se borne à avertir les citoyens des mesures convenues, telles que l'impôt, les corvées ; tout est payé, exécuté à jour fixe par les sectes, et sur un simple avis. Mais dans les cinq sociétés ⁴⁰⁹ incohérentes, on a besoin de contraindre, même pour les mesures évidemment salutaires, et dont l'adoption ne cause aucune fatigue, aucun dommage : telle est l'uniformité des poids et mesures. Si nous étions en septième période, le gouvernement se serait borné à *aviser* les peuples de la confection du travail, et du prochain envoi des modèles : à leur arrivée dans chaque province, dans chaque canton, ils auraient été mis en usage sans aucun ordre et à l'instant même.

Cette résistance des sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e ⁴¹⁰ aux mesures d'utilité générale, se manifeste dans les corporations comme dans les individus ; par exemple, en Turquie, les corps de l'État se refusent comme le peuple à l'introduction de la discipline militaire dont ils sentent pourtant la nécessité. ⁴¹¹

Les sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e ⁴¹² qui sont sujettes à l'indigence, aux révolutions, au mariage, à la fourberie, etc. ont la propriété de *répugner*, c'est-à-dire de se voir et se communiquer, sans qu'aucune d'entre elles veuille imiter les autres. Nous voyons la société barbare, sans vouloir adopter ses usages ; elle voit les nôtres sans vouloir les imiter ; il en est ainsi des cinq sociétés ⁴¹³ organisées en familles incohérentes ; elles ont, comme les animaux malfaisants, la propriété d'être incompatibles ; et si toutes les cinq étaient en présence, aucune ne voudrait s'assimiler à l'une des quatre autres. Il y a quelques exceptions partielles à cette règle ; la sixième société attirerait faiblement la cinquième. ⁴¹⁴

Les sociétés 1^{er} et 7^e, ainsi que toutes les autres sociétés à sectes progressives, ont la propriété générale d'*attirer* : il n'y a d'exception que pour la société n° 1, qui attirerait faiblement les classes riches des quatrième, cinquième et sixième sociétés.

La société 7^e attirerait fortement toutes les classes riches ou moyennes, quoiqu'elle ne soit qu'un acheminement au vrai bonheur, dont on commence à jouir dans la huitième. Cependant la septième est déjà si heureuse, en comparaison de l'ordre civilisé, que si elle pouvait se trouver tout à coup organisée, beaucoup de personnes faibles et sensibles tomberaient malades de

⁴⁰⁹ Ed. 1841 : « les quatre Sociétés ».

⁴¹⁰ Ed. 1841 « Sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e ».

⁴¹¹ [Peuple civilisé et barbare, essentiellement absurde.] (Note de 1841.)

⁴¹² Ed. 1841 « Sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e ».

⁴¹³ Ed. 1841 : « les quatre Sociétés ».

⁴¹⁴ Texte de 1841 : « et si toutes les quatre étaient en présence en contiguïté de frontières, aucune ne voudrait s'assimiler à l'une des quatre autres ; la sixième société attirerait faiblement la cinquième ».

saisissement et de regret, en voyant subitement tant de bonheur dont elles n'ont pas joui et dont elles auraient pu jouir.

Quant à la huitième période qui va naître⁴¹⁵, pour donner une idée de l'attraction qu'elle exercera, j'emprunterai les paroles d'un auteur, qui dit : « Que si les hommes pouvaient voir Dieu dans toute sa gloire, l'excès d'admiration leur causerait peut-être la mort. » Et qu'est-ce que cette gloire de Dieu ? Ce n'est autre chose que le règne de l'ordre combiné qui va s'établir, et qui est la plus belle des conceptions divines : si nous pouvions voir subitement cet ordre combiné, cette œuvre de Dieu, tel qu'il sera dans sa pleine activité (tel que je le peindrai dans les dialogues de l'an 2200), il est hors de doute que beaucoup de civilisés seraient frappés de mort par la violence de leur extase. La seule description [de la 8^e société] pourra causer à plusieurs d'entre eux et surtout aux femmes, un enthousiasme qui tiendra de la manie ; elle pourra les rendre indifférents aux amusements, inhabiles aux travaux de la triste civilisation. C'est pour tempérer leur surprise que je l'annonce longtemps à l'avance, et que je différerai jusqu'au troisième mémoire les tableaux de l'ordre combiné et le parallèle de ses délices, avec les peines d'esprit et de corps qu'endurent les civilisés. Ce parallèle ne manquerait pas d'exalter et de désespérer les plus malheureux d'entre eux, s'il n'était présenté avec des ménagements capables d'en amortir l'effet : c'est pour atteindre ce but, que je répandrai à dessein un ton de froideur sur les premiers mémoires, et que je les consacre à d'arides notices sur les révolutions générales du mouvement, et sur les inepties des civilisés. Je poursuis sur ce sujet.

Les sociétés à familles incohérentes, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e ayant la propriété d'exciter *répugnance* pour le travail agricole et manufacturier, et pour les sciences et les arts ; l'enfant se refuse à l'industrie et à l'étude, dans ces cinq ordres sociaux, et il devient destructeur dès qu'il peut former des groupes ou rassemblements libres et passionnés.

C'est une propriété très étonnante dans l'espèce humaine, que cette inclination générale des enfants à détruire quand on les laisse en liberté. L'enfant acquiert des propriétés opposées dans les sociétés à sectes ; il travaille sans cesse et rend des services incalculables, en s'emparant spontanément de toutes les petites occupations qui emploient chez nous des bras de trente ans. Enfin, il trouve dans les sectes progressives⁴¹⁶ l'*éducation naturelle* ; il s'instruit sans l'instigation ni la surveillance de personne : dès qu'il peut marcher, on l'abandonne à sa seule volonté, sans autre avis que de se divertir tant qu'il lui plaira, avec les groupes de ses semblables ; il suffit de l'émulation,

⁴¹⁵ Ce beau « *qui va naître* » a été remplacé dans un des exemplaires annotés par ces mots : « *qui peut naître à présent* ». (Note de 1841.)

⁴¹⁶ Ed. 1841 : « *dans les Séries passionnelles* ».

de l'impulsion donnée par les sectes, pour que cet enfant, parvenu à seize ans, ait déjà acquis des notions sur toutes les branches des sciences et des arts, et des connaissances pratiques sur toutes les cultures et fabriques du canton. Ces diverses lumières ne lui ont coûté aucune dépense, il a au contraire un petit trésor, fruit des nombreux travaux qu'il a exécutés pendant son enfance, par émulation, par attraction, et en croyant se divertir avec les sectes d'enfants qui sont les plus ardentes au travail. (Voyez ci-bas la note ⁴¹⁷ sur la hiérarchie de l'attraction passionnée.)

Hors des sectes progressives ⁴¹⁸, il ne peut exister aucune éducation naturelle. Celle que reçoit chaque enfant dans les sociétés d'ordre incohérent, varie selon le caprice des instituteurs ou des pères, et n'a rien de commun avec les vues de la nature qui veut entraîner l'enfant à toutes sortes de travaux, variés à peu près d'heure en heure. C'est ainsi qu'il les exerce dans l'ordre combiné où il acquiert une vigueur et une dextérité prodigieuses, parce qu'il est en mouvement continu et varié sans aucun excès.

Hors de là, les enfants deviennent chagrins, maladroits, faibles et grossiers ; voilà pourquoi la race humaine dégénéra en moins de cinquante ans, après la dissolution des sectes primitives. Mais aussitôt que l'ordre sociétaire sera rétabli, la taille s'exhaussera, je ne dis pas chez les hommes faits, mais chez les enfants qui seront élevés dans cet ordre : la stature humaine gagnera deux à trois pouces par génération, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le terme moyen de 84 pouces ou 7 pieds ⁴¹⁹, pour les hommes : elle parviendra à cette dimension au

⁴¹⁷ Son développement s'opère par trois puissances concurrentes, rivales et indépendantes ; ce sont les *enfants*, les *femmes* et les *hommes*.

Je place les hommes au troisième rang, parce que l'attraction s'établit du faible au fort, c'est-à-dire que l'ordre des choses qui opérera attraction industrielle entraînera les enfants plus vivement que les pères et mères, et les femmes plus vivement que les hommes ; de sorte que ce seront, dans l'ordre combiné, les enfants qui donneront la principale impulsion au travail ; et après eux, ce seront les femmes qui entraîneront les hommes à l'industrie.

Je n'entre dans aucun détail sur des assertions si incompréhensibles ; elles doivent faire pressentir que le mécanisme de l'attraction sera en tout sens l'opposé des opinions civilisées. Et pourrait-il en être autrement, puisque rien n'est plus opposé à la nature que la civilisation.

⁴¹⁸ Ed. 1841 : « hors des *Séries passionnelles* », selon l'exemplaire annoté. Fourier ajoute que le nom de « sectes » doit être remplacé par celui de « *Séries passionnelles* ».

⁴¹⁹ Ce n'est pas arbitrairement que j'indique le pied de roi de Paris pour mesure naturelle : il a cette propriété, parce qu'il est égal à la trente-deuxième partie de la hauteur de l'eau dans les pompes aspirantes.

Le pouce et la ligne de Paris sont encore des subdivisions de la mesure naturelle ; car selon l'économie naturelle, on doit choisir pour agents de numération, les nombres qui contiennent la plus grande somme de diviseurs communs dans la plus petite somme d'unités. L'on devait donc choisir le nombre 12 et ses puissances. Les savants sont d'accord sur ce point, quoique l'usage ait fait prévaloir le nombre 10, qui est très impropre à la numération ; car 10 et 14 sont de tous les nombres pairs les moins favorables aux subdivisions. Ce nombre 10 peut être bon pour les civilisés, qui tiennent plus à l'habitude

bout de neuf générations. La vigueur et la longévité augmenteront en rapport différent, jusqu'à la seizième génération. Alors le terme commun ⁴²⁰ de la vie sera de 144 ans, et les forces en proportion.

Les facultés spirituelles se développeront plus rapidement : j'estime qu'une douzaine d'années suffira pour changer en hommes ces *automates vivants* qu'on nomme paysans, et qui dans leur extrême grossièreté, touchent de plus près à la bête qu'à l'espèce humaine.

Dans l'ordre combiné, les hommes les plus pauvres, les simples cultivateurs nés d'une phalange agricole, seront initiés à toutes sortes de connaissances, et cette perfection générale n'aura rien d'étonnant, puisque l'ordre combiné entraînera passionnément à l'étude des sciences et des arts, qui deviendront les voies d'une immense fortune, ainsi qu'on peut le voir dans la seconde partie de ce mémoire.

Les sociétés 1^{re}, 2^e, 3^e, ne comportent pas la grande industrie agricole et manufacturière ; elle ne commence à naître que dans la quatrième, la barbarie. S'il était possible que la grande industrie naquît dans la première société, le genre humain serait exempt du malheur de passer par les cinq périodes malheureuses, les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, et il s'élèverait immédiatement de la première à la septième, c'est-à-dire, des sectes confuses simples aux sectes incohérentes simples. C'est un avantage dont jouissent les habitants des soleils et ceux des planètes annulaires, comme Saturne ; ils ne subissent pas la disgrâce de devenir sauvages, barbares et civilisés ; ils conservent l'organisation en sectes pendant tout le cours de leur carrière sociale, et ils sont redevables d'un tel bien-être à la richesse des productions que fournit chez eux la première création.

Cette première création, qui exerce une grande influence sur le sort des globes, fut si mesquine sur le nôtre qu'elle ne put pas longtemps fournir aux sectes progressives ⁴²¹ tout l'aliment convenable à leurs travaux : il faut à ces sectes des occupations très nombreuses et très variées ; aussi ne purent-elles pas se former vers l'équateur, où Dieu avait créé quelques races, qui furent entravées d'abord par l'affluence des bêtes féroces, des reptiles et des insectes qui paralysaient l'exercice de l'industrie. Il était également impossible de

qu'à la raison, et qui éprouvent des obstacles insurmontables dans les innovations les plus judicieuses. Mais lorsqu'on procédera à organiser en système unitaire toutes les relations du globe, comme langage, mesure, numération, etc., on ne manquera pas d'éconduire les nombres 10 et 9, usités en Europe et en Asie. *

* Ed. 1841 : « en Europe et en Tartarie ».

⁴²⁰ Ed. 1841 : « le terme plein de vie », selon l'exemplaire annoté, qui ajoute : « terme où atteindra un douzième de l'espèce élevée en harmonie »

⁴²¹ Ed. 1841 : « séries confuses ».

former les sectes progressives⁴²² dans les deux Amériques, où l'on manquait des principaux moyens de travail, car on n'avait ni cheval, ni bœuf, ni mouton, ni cochon, ni volailles ; la pauvreté était la même dans les règnes végétal et minéral, car les Américains manquaient [en divers lieux] de fer et de cuivre.

Dans des temps postérieurs, les sectes n'ont pas pu se former à l'île d'Otaïti, où l'on avait pourtant le germe de l'ordre sociétaire, car on y admettait quelque liberté amoureuse. Si cette île avait eu les animaux, végétaux et minéraux importants de l'ancien continent, on y aurait trouvé les sectes confuses toutes formées, lorsqu'on la découvrit ; et ses peuples auraient eu en hauteur moyenne 74 pouces, 2 tiers de Paris, taille primitive du genre humain ; taille où il remonterait au bout de quelques générations, dans un pays où l'on réorganiserait la première ou la septième période. J'ai dit que les hommes atteindront à 84 pouces, dans la huitième période, qui est encore plus favorable aux développements matériels et spirituels de l'espèce humaine et des animaux domestiques attachés à son service.

C'est dans la quatrième société, dans la barbarie, que l'homme commence à créer la grande industrie. Dans la cinquième, ou civilisation, l'on crée les sciences et les arts, et dès lors on est pourvu de tout ce qui est nécessaire pour réorganiser les sectes progressives, et les élever à un grand luxe. La sixième période n'est qu'un acheminement aux sectes industrielles qui se forment partiellement dans la septième.

Les sociétés 2^e, sauvagerie, 4^e, barbarie, sont stagnantes et ne tendent point à avancer vers un ordre supérieur : les sauvages n'ont aucun désir de s'élever à l'ordre barbare qui est au-dessus du leur, quant à l'industrie. Les barbares refusent obstinément de s'élever à l'ordre civilisé ; ces deux sociétés, la sauvage et la barbare, demeurent invariablement attachées à leurs coutumes, bonnes ou mauvaises.

Les sociétés 3^e, 5^e, 6^e tendent plus ou moins à faire des progrès, témoin la civilisation : elle s'agite en tout sens pour atteindre à des améliorations ; les souverains essayent chaque jour des innovations administratives ; les philosophes proposent chaque jour de nouveaux systèmes politiques et moraux, ainsi la civilisation s'escrime théoriquement et pratiquement pour atteindre à la sixième société, sans pouvoir y parvenir ; parce que ce changement, je le répète, tient à des opérations domestiques et industrielles, et non à des systèmes administratifs dont la philosophie s'occupe exclusivement, sans avoir jamais voulu spéculer sur aucune innovation d'ordre domestique et sociétaire.

⁴²² Ed. 1841 : « séries confuses ».

J'ajoute un contraste tiré de l'emploi de la *vérité* : elle règne dans les sociétés formées en sectes progressives ⁴²³, et la *fausseté* règne dans les sociétés formées en familles incohérentes.

Dans les premières, la pratique de la vérité assure à chacun plus de bénéfice que la pratique du mensonge. Dès lors tout individu, vicieux ou vertueux, aime et pratique la vérité comme étant la voie de la fortune. De là vient que durant le cours de ces vingt-deux sociétés ⁴²⁴, on voit régner dans toutes les relations industrielles la plus éclatante vérité.

Le contraire a lieu dans les dix sociétés ⁴²⁵ à familles incohérentes : on n'y parvient à la fortune qu'à force de ruses et de perfidies ; dès lors la fourberie doit triompher pendant toute la durée de ces dix périodes : aussi voit-on que dans la civilisation qui est une des sociétés à familles, il n'y a guère de succès que pour la fourberie, sauf quelques exceptions si rares qu'elles ne servent qu'à confirmer la règle.

Les sociétés 2^e, sauvagerie, et 6^e, garanties, sont moins favorables au mensonge que l'ordre civilisé ; cependant ce sont encore des repaires de fourberie, quand on les compare à l'éclatante vérité qui règne dans les dix-huit sociétés ⁴²⁶ de sectes progressives.

De là naît une conclusion qui va sembler une facétie, et qui pourtant sera démontrée rigoureusement ; c'est que dans les dix-huit sociétés d'ordre combiné, la qualité la plus essentielle pour le triomphe de la vérité, c'est *l'amour des richesses* : celui qui s'abandonne en civilisation à toutes les fourberies imaginables sera l'homme le plus véridique dans l'ordre combiné ; car cet homme n'est pas fourbe pour le plaisir de tromper, mais seulement pour arriver à la fortune : montrez-lui dans une affaire, mille écus de bénéfice sur un mensonge, et trois mille écus sur une vérité, il préférera la vérité quelque fourbe qu'il soit. C'est par cette raison que les hommes les plus astucieux deviendront bientôt les plus chauds amis de la vérité, dans un ordre où elle conduira à des bénéfices rapides, tandis que l'exercice du mensonge ne conduira qu'à une ruine véritable.

Il n'est donc rien de plus facile que de faire triompher la vérité par toute la terre : il suffit pour cela de sortir des sociétés 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, [et même] 6^e, et d'entrer dans les sociétés organisées en sectes progressives. C'est un changement qui ne saurait causer le moindre trouble, puisqu'il ne tient qu'à des

⁴²³ Ed. 1841 : « formées en Séries quelconques ».

⁴²⁴ Ed. 1841 : « De là vient que durant le cours de ces vingt-quatre sociétés [y compris le garantisme.] »

⁴²⁵ Ed. 1841 : « Le contraire a lieu dans les huit sociétés ».

⁴²⁶ Ed. 1841 : « dans les vingt-quatre sociétés de séries progressives ».

dispositions industrielles et domestiques, qui n'ont aucun rapport avec l'administration.

Toutes les dispositions de l'ordre combiné produiront des contrastes réguliers avec nos usages, et obligeront à protéger tout ce que nous appelons vice, comme la gourmandise et la galanterie ; les cantons où ces prétendus vices auront le plus d'activité seront les cantons qui donneront le plus de perfection à l'industrie, et dont les actions négociables seront le plus recherchées dans les placements de capitaux.

Toutes bizarres que peuvent sembler ces assertions, je me plais à les reproduire pour fixer les esprits sur une grande vérité ; c'est que Dieu a dû former nos caractères pour convenir à l'ordre combiné qui durera 70 000 ans, et non pas pour convenir à l'ordre incohérent qui ne devait durer que 10 000 ans. Or, en calculant sur les besoins de l'ordre combiné, vous verrez qu'il n'y a rien de vicieux dans vos passions ; prenons-en pour exemple un caractère quelconque, celui de ménagère.

Dans l'ordre civilisé, il serait à souhaiter que toutes les femmes eussent du goût pour les soins du ménage, car elles sont toutes destinées à être mariées et tenir un ménage incohérent : cependant si vous étudiez les goûts des jeunes filles, vous reconnaîtrez qu'il s'en trouve à peine un quart de bonnes ménagères ; et que les trois quarts n'ont aucun goût pour ce genre de travail, mais beaucoup pour la parure, la galanterie et la dissipation ; vous en concluez que les trois quarts des jeunes filles sont vicieuses, et c'est votre mécanisme social qui est vicieux ; en effet, si toutes les jeunes filles étaient passionnées comme vous le désirez pour les soins du ménage, il arriverait que les trois quarts du sexe féminin ne pourraient pas convenir à l'ordre combiné qui durera 70 000 ans ; car dans cet ordre, les travaux de ménage sont tellement simplifiés par l'association qu'ils n'occupent pas le quart des femmes qu'il faut y employer aujourd'hui : ce sera donc bien assez qu'il se trouve un quart ou un sixième de ménagères parmi les femmes. Dieu a dû suivre cette proportion : créer des ménagères en nombre convenable pour les 70 000 ans de bonheur, et non pour les 5000 ans de malheur où nous nous trouvons. Comment les femmes s'accorderaient-elles dans l'ordre combiné, si elles se présentaient au nombre de quatre cents pour un travail qui n'en exigera que cent ? De là résulterait l'abandon des autres fonctions qui leur seront dévolues, et chacun s'écrierait que Dieu est bien peu judicieux d'avoir donné à toutes les femmes ce caractère de ménagère qu'il devait restreindre au quart d'entre elles.

Concluons que les femmes sont bien comme elles sont ⁴²⁷, que les trois quarts d'entre elles ont raison de dédaigner les travaux du ménage ; et qu'il n'y a de vicieux que la civilisation et la philosophie, qui sont incompatibles avec la nature des passions et avec les vues de Dieu, ainsi que je l'expliquerai plus au long dans le chapitre sur l'étude de l'attraction ⁴²⁸.

L'argument serait le même sur chacune de ces passions que vous nommez vices. Vous connaîtrez par la théorie de l'ordre combiné que tous nos caractères sont bons et judicieusement distribués ; qu'il faudra développer et non pas corriger la nature. Un enfant vous semble pétri de vices parce qu'il est gourmand, querelleur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable ; cet enfant est le plus parfait de tous ; c'est celui qui sera le plus ardent au travail dans l'ordre combiné : dès l'âge de dix ans, il sera élevé en grade dans les sectes d'enfants les plus éminentes du canton ; et l'honneur de les présider à la parade et au travail lui fera un jeu des plus rudes fatigues.

Quant à présent, j'avouerai que cet enfant est bien insupportable, et j'en dis autant de tous les enfants ; mais je n'avouerai pas qu'il y en ait aucun de vicieux : leurs prétendus vices sont l'ouvrage de la nature ; ces penchants à la gourmandise, à la licence que vous comprimez dans tous les enfants, leur sont donnés par Dieu qui a bien su calculer son plan de distribution des caractères : et je répète que ce qu'il y a de vicieux, c'est la civilisation, qui ne se prête pas au développement ni à l'emploi des caractères donnés par Dieu : ce qu'il y a de vicieux, c'est la philosophie qui ne veut pas avouer que l'ordre civilisé est opposé aux vues de la nature, puisqu'il oblige à étouffer les goûts les plus généraux des enfants ; tels les goûts de la gourmandise et la mutinerie ⁴²⁹ chez les jeunes garçons, les goûts de la parure et l'ostentation chez les jeunes filles, et ainsi des autres âges dont les penchants ou attractions sont tous tels que Dieu les a jugés nécessaires pour convenir à l'ordre combiné, qui est une synthèse, un développement de l'attraction. Il est temps de dire quelque chose sur son analyse dont on n'a jamais songé à s'occuper.

Sur l'étude de la nature par l'Attraction passionnée

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on compare l'immensité de nos désirs avec le peu de moyens que nous avons de les satisfaire, il semble que Dieu ait agi inconsidérément en nous donnant des passions si avides de jouissances ; des passions qui semblent

⁴²⁷ Fourier note : « bien quant aux inclinations mais non pas quant à la fausseté qui est assurément vicieuse quoique forcée par les usages ».

⁴²⁸ Ed. 1841 : « dans le Traité de l'Attraction ».

⁴²⁹ Ed. 1841 : « de la gourmandise et de la mutinerie ».

créées pour nous harceler, en excitant mille fantaisies ⁴³⁰ dont nous ne pouvons pas satisfaire la dixième partie pendant la durée de l'ordre civilisé.

C'est d'après ces considérations, que les moralistes prétendent corriger l'œuvre de Dieu ; modérer, réprimer les passions qu'ils ne savent pas contenir et qu'ils ne connaissent même pas ; car sur douze passions qui composent les ressorts principaux de l'âme, ils n'en connaissent que neuf, encore ont-ils des notions très imparfaites sur les quatre principales.

Ces neuf passions déjà connues, sont *les cinq appétits des sens* qui exercent plus ou moins d'empire sur chaque individu, et *les quatre appétits simples de l'âme*, savoir :

6^e *Le groupe d'amitié.*

7^e *Le groupe d'amour.*

8^e *Le groupe de paternité ou famille.*

9^e *Le groupe d'ambition ou corporation.*

Les moralistes veulent donner à ces neuf passions une marche contraire au vœu de la nature : combien n'ont-ils pas déclamé pendant deux mille ans, pour modérer et changer les cinq appétits sensuels, pour nous persuader que le diamant est une vile pierre, l'or un vil métal, que le sucre et les aromates sont de viles productions dignes de mépris, que les chaumières, que la simple et grossière nature sont préférables aux palais des rois ? C'est ainsi que les moralistes voulaient éteindre les passions sensuelles, et ils n'épargnaient pas davantage les passions ⁴³¹ de l'âme : combien ont-ils vociféré contre l'ambition ? À les entendre, il ne faut désirer que des places médiocres et peu lucratives ; si un emploi donne un revenu de cent mille livres, il n'en faut accepter que dix mille, pour complaire à la morale.

Ils sont bien plus ridicules dans leurs opinions sur l'amour ; ils veulent y faire régner la constance et la fidélité, si incompatibles avec le vœu de la nature et si fatigantes aux deux sexes, que nul être ne s'y soumet quand il jouit d'une pleine liberté.

Tous ces caprices philosophiques appelés *des devoirs* n'ont aucun rapport avec la nature ; le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu ; or, si l'on veut connaître les vues de Dieu, il faut étudier l'attraction, la nature seule, sans aucune acception du devoir, qui varie dans chaque siècle et dans chaque région, tandis que la nature des passions a été et restera invariable chez tous les peuples.

⁴³⁰ Ed. 1841 : « mille convoitises ».

⁴³¹ Fourier corrige : « affections ».

Donnons un exemple de cette étude ; je le tirerai des rapports qui existent entre l'amour paternel et filial.

Les moralistes veulent établir l'égalité d'affection entre les pères et les enfants : ils allèguent à ce sujet des devoirs sacrés sur lesquels la nature n'est aucunement d'accord. Pour découvrir sa volonté, oublions *ce qui doit être*, ce qui est de devoir, et analysons *ce qui est*. Nous reconnâtrons que l'affection est à peu près triple des pères aux enfants, ou tierce des enfants aux pères. La disproportion paraît énorme et injuste de la part des enfants ; mais qu'elle soit injuste et vicieuse, cela n'importe à savoir dans une étude où il faut analyser *ce qui est* et non pas *ce qui doit être*.

Si, au lieu de vouloir corriger les passions, on veut rechercher quels peuvent être les motifs de la nature pour donner aux passions une marche si différente du devoir, on s'apercevra bientôt que ces devoirs sacrés n'ont aucun rapport avec la justice, témoin la question qui nous occupe : la disproportion des deux amours filial et paternel. On va voir que leur inégalité est fondée sur des motifs très plausibles, et que les enfants ne doivent en retour que le tiers de l'amour que leur portent les parents. En voici trois raisons. ⁴³²

1° L'enfant ignore jusqu'à l'âge de puberté en quoi consiste la qualité de père et de générateur : il ne peut pas apprécier ce titre, ni en tenir compte, dans le bas âge où se forme son affection filiale ; on lui cache avec soin la nature de l'acte qui constitue la paternité ; il n'est donc, à cette époque, susceptible que d'amour *sympathique* et non pas d'amour *filial*. On ne doit pas exiger son attachement à titre de gratitude pour les soins donnés à son éducation : cette reconnaissance calculée est au-dessus des facultés morales d'un enfant : c'est être plus enfant que lui d'exiger un amour réfléchi dans un être incapable de réflexion : d'ailleurs cette gratitude est *amitié*, et non pas *amour filial*, que l'enfant en bas âge ne peut ni connaître ni ressentir.

2° L'enfant dans le moyen âge, de sept à quatorze ans, est obsédé par les remontrances des parents ; elles sont chez le peuple assaisonnées de mauvais traitements ; et comme l'enfant n'a pas assez de raison pour apprécier la nécessité d'une contrainte qu'on lui impose, son attachement doit s'établir en rapport des faveurs qu'il reçoit : aussi voit-on fréquemment qu'un aïeul, un voisin, un domestique, lui sont plus chers que les auteurs de ses jours, et les pères n'ont aucun droit de s'en plaindre ; s'ils ont quelque sagacité, ils ont dû savoir que l'enfant (par les motifs allégués ci-haut), n'est susceptible que d'*amour sympathique*, et qu'un tel amour s'établit en raison de la douceur et du

⁴³² Ed. 1841 : « Leur inégalité est fondée sur des motifs plausibles ; si les enfants "n'accordent" en retour que le tiers de l'amour que leur portera les parents, "il en est" trois raisons. »

discernement que les pères savent mettre dans l'exercice de leurs fonctions paternelles.

3° L'enfant, lorsqu'il vient à connaître dans l'âge pubère en quoi consiste la qualité de père et de mère, aperçoit les motifs intéressés de leur amour pour lui : ces motifs sont l'impression qui leur est restée des jouissances génératrices, l'espoir que sa naissance a fourni à leur ambition ou à leur faiblesse, et les distractions qu'il leur a valu dans son enfance où il était le charme de leurs loisirs. D'après ces lumières que l'enfant acquiert à l'âge de raison, il ne peut se croire bien redevable envers les parents, pour leur avoir procuré tant de plaisirs qu'il n'a point partagés [et dont on veut le priver dans le bel âge]⁴³³. Ces notions concourent à attiédir plutôt qu'à augmenter son affection. Il s'aperçoit qu'on l'a engendré par amour du plaisir et non par amour de lui-même ; que ses parents l'ont engendré peut-être à contre-cœur⁴³⁴, soit qu'ils aient par maladresse augmenté une progéniture déjà trop nombreuse, soit qu'ils aient désiré l'enfant d'un sexe différent. Bref, à l'époque de l'adolescence, où l'amour filial peut commencer à naître chez l'enfant, mille considérations viennent dissiper le prestige, et même ridiculiser à ses yeux l'importance qu'on attache à la paternité. Alors si les parents n'ont pas su se concilier son estime et son amitié, ils ne verront naître en lui aucun amour filial, pas même ce retour du tiers auquel la nature a fixé la dette des enfants envers les parents ; retour qui semblera suffisant, quand on saura que l'éducation ne cause pas aux pères la moindre peine dans l'ordre combiné auquel le globe va passer, et pour lequel nos passions sont disposées.

Quant à présent, si les peines de l'éducation semblent donner aux pères des droits illimités à l'amour des enfants, c'est qu'on n'a jamais mis en balance les trois raisons atténuantes que je viens de faire valoir.

1° Ignorance des enfants en bas âge sur les titres qui constituent la paternité.

⁴³³ Fourier ajoute sur l'exemplaire annoté : « Les trois parallèles sont tracés après les trois griefs :

1° Père n'exige pas reconnaissance pour soins qui sont donnés en matériel et en institution par le tourbillon, les chœurs et séries bien mieux que père et mère ne pourraient.

2° Au moyen âge enfant pas remontrance de parents qui n'ont d'autre fonction que de l'applaudir, toute critique de ses torts étant suffisamment exercée dans chacun des groupes qu'il fréquente.

3° Quand enfant atteint puberté qu'il incline pour vestalat ou troubadourat nul obstacle des parents, savent qu'enfant doit se partager entre les deux carrières ergo initiation à l'amour nul germe de relâchement filial. »

⁴³⁴ Fourier note sur l'exemplaire corrigé : « Il voit souvent que s'il est fils de mère ne l'est pas de père. Différence notable d'avec frère peut lui déceler preuve aussi claire que s'il était mulâtre. »

2° Dégoûts qu'ils éprouvent dans le moyen âge par l'abus ou l'exercice mal entendu de l'autorité paternelle.

3° Contraste qu'ils remarquent dans l'adolescence entre les hautes prétentions des pères et les mérites imaginaires dont elles sont appuyées.

Si l'on met en balance d'autres considérations accessoires, comme les préférences paternelles dont l'enfant est justement offensé, on concevra pourquoi le descendant n'éprouve communément que le tiers de l'affection qui lui est vouée par l'ascendant : s'il en ressent davantage, c'est effet de sympathie et non pas influence de consanguinité ; aussi voit-on souvent l'enfant avoir pour l'un des parents deux et trois fois plus d'attachement qu'il n'en a pour l'autre, dont les titres sont les mêmes à ses yeux, mais dont le caractère n'est pas à sa convenance.

Ce sont là des vérités que les civilisés ne veulent ni confesser ni prendre pour base de leurs calculs sociaux. Pauvres de jouissances, ils veulent être riches d'illusions ; ils s'arrogent un droit de propriété sur l'affection du plus faible. Sont-ils époux [de 60 ans] ? Ils prétendent qu'une épouse [de 20 ans] doit les aimer sans partage ; et l'on sait à quel point sont fondées leurs prétentions. Sont-ils pères ? Ils veulent être des dieux, des modèles aux yeux de leurs enfants ; ils crient à l'ingratitude s'ils n'en obtiennent que la dose d'amour qu'ils ont méritée. À défaut d'attachement véritable, ils se repaissent de tableaux mensongers, ils aiment qu'on leur étale dans les romans et les comédies, des débordements d'amour filial, et de fidélité conjugale dont on ne trouve pas même l'ombre au sein des familles. Les civilisés en se nourrissant de ces chimères morales, deviennent incapables d'étudier les lois générales de la nature : ils ne les voient que dans leurs caprices et leurs prétentions despotiques, et ils accusent la nature d'injustice, sans vouloir rechercher le but auquel tendent ses dispositions. Pour découvrir ce but, il fallait sans s'arrêter aux idées de *devoir*, procéder à l'analyse [et synthèse] de cette *attraction passionnée* qui nous paraît vicieuse, parce que nous ignorons quel est son but, mais qui, vicieuse ou non, n'a jamais été l'objet d'une analyse régulière.

Pour rappeler le lecteur à distinguer l'attraction du devoir et étudier l'attraction indépendamment de tout préjugé sur le devoir, je donnerai dans la troisième partie de ce mémoire un nouveau chapitre sur cet objet, celui des *Contre-Mouvements composés*, dans lequel on verra encore que l'attraction étant *incompressible* quoique contradictoire avec le devoir, il faut enfin capituler avec cette sirène, et étudier ses lois au lieu de lui dicter les nôtres dont elle s'est jouée et se jouera éternellement pour le triomphe de Dieu et la confusion de nos versatiles systèmes.

[L'arbre passionnel et ses rameaux ou puissances graduées en 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e degrés] ⁴³⁵

[Retour à la table des matières](#)

Débutons par le premier degré, qui porte trois rameaux ; nous parlerons plus tard de la tige ou Unitéisme, considéré comme la source de toutes les passions qui sont en premier échelon trois, en deuxième douze, etc.

Il y a en premier degré ou première division de la tige trois passions sous-foyères ou centres d'Attraction, vers lesquels tendent les humains dans tous les rangs, dans tous les âges ; ces trois passions sont :

- 1^{er} Le *luxisme*, ou désir du luxe.
- 2^e Le *groupisme*, ou désir des groupes.
- 3^e Le *sériisme*, ou désir des séries.

Examinons-les en subdivisions selon le nombre des passions qu'elles fournissent dans l'échelon suivant ou deuxième puissance, qui donne douze rameaux formant la gamme passionnelle analogue à la musicale.

1^{er} *sous-foyer, le luxe*. Il fournit et régit cinq passions secondaires, dites sensitives ou désirs des sens.

Le luxe est interne et externe ; il est interne quant à la santé qui nous garantit l'exercice plein et direct de chaque sens. Ils ne peuvent exercer sans le secours de la richesse ; en vain aurait-on bon estomac et brillant appétit si l'on manque d'un écu pour dîner. Celui qui n'a pas le sou est condamné à la famine, à l'engorgement indirect des sens ; les sens ne peuvent donc prendre le plein essor indirect sans l'entremise de l'argent, à qui tout est subordonné en Civilisation.

Il en est des quatre autres sens comme de celui du goût ; chacun d'eux, sans l'appui de la fortune, est réduit au minimum d'essor. En vain auriez-vous la perfection de l'oreille ; on vous refusera la porte de l'Opéra et du concert si vous manquez d'argent, et vous y verrez entrer des gens grossiers qui auront l'oreille fausse, mais la bourse bien garnie. Il ne suffit donc pas au bonheur d'avoir le luxe interne ou santé ; nous désirons encore le luxe externe ou

⁴³⁵ Ce chapitre est entièrement inédit : en le lisant on ne doit pas oublier que les additions de cette nouvelle édition ne sont point des morceaux travaillés par l'auteur, mais le plus souvent de simples indications, des ébauches qui n'avaient pas même été faites en vue d'une nouvelle édition. Toutes ces additions sont jetées *currente calamo* et même fréquemment écrites en abréviations. (*Note des éditeurs de 1841.*)

richesse, qui garantit l'essor libre des sens, dont le luxe interne garantit seulement l'essor conditionnel.

L'exception même confirme le principe. Une jeune fille trouve un barbon qui lui assure une vie heureuse, un plein exercice de certains plaisirs sensuels, bonne chère, parure, etc., dont elle manquait. Dans ce cas, l'un des cinq sens, le cinquième, le tact-rut, intervient pour assurer par voie de richesse l'exercice externe aux quatre autres qui n'auraient qu'un exercice interne ou santé, qu'une aptitude privée d'essor positif, et qui, sans le secours de la richesse fournie par ce barbon, auraient été réduits aux privations de toute espèce, peut-être même à celle du sens du tact, car les gens très pauvres ont fort peu de moyens pour se procurer en amour les personnages qu'ils convoitent.

Concluons que le luxe est composé et non pas simple, qu'il est interne et externe, principe important à établir pour constater le vague des sciences physiques dans toute question d'Unité du Mouvement, témoin le débat sur la simplicité ou composition de la lumière ; si elle était corps simple, il faudrait, en vertu de l'Unité de la nature, que le luxe fût simple. Il est premier but d'Attraction passionnelle, comme le pivot de la lumière ou soleil est premier but d'Attraction matérielle. Or, le luxe étant composé comme on vient de le voir, la lumière l'est de même, à moins de duplicité dans le système de la nature, sur la coïncidence du Mouvement en matériel et en passionnel.

2^e *sous-foyer, les groupes*. Ce rameau fournit quatre passions secondaires, dites affectives.

En Majeur	{	1. Groupe d'Honneur ou Corporation. 2. groupe d'Amitié.
En Mineur	{	1. Groupe d'Amour. 2. Groupe de Famille ou de Parenté.

Nos législateurs veulent subordonner le système social au dernier des quatre groupes, à celui de Famille, que Dieu a exclu presque entièrement de l'influence en Harmonie sociale, parce que c'est un groupe de lien matériel ou forcé, et non pas d'assemblage libre, passionnel, dissoluble à volonté.

Il était digne des gens qui, dans tous leurs calculs, sont à contresens de la nature, de prendre pour pivot de mécanique sociale celui des quatre groupes qui doit avoir le moins d'influence, puisqu'il manque de liberté ; aussi, dans l'Harmonie, n'a-t-il d'emploi actif que dans les cas où il est absorbé par les trois autres et opère dans leur sens.

Toute contrainte engendrant la fausseté, elle doit s'établir en raison de l'influence du groupe de Famille, qui n'est ni libre ni dissoluble ; aussi n'y a-t-il

rien de plus faux que les deux sociétés civilisée et patriarcale, où domine ce groupe. La société barbare, plus sanguinaire, plus oppressive que la nôtre, est pourtant moins fausse, étant moins influencée par le groupe de Famille, l'un des plus grands germes de fausseté qu'il y ait dans le mouvement. À titre de lien indissoluble, il est hétérogène dans l'esprit de Dieu, qui ne veut diriger que l'attraction ou liberté des liens et des impulsions.

3° *sous-foyer, les séries* ou affiliations de groupes ligüés en Séries et jouissant des mêmes propriétés que les séries géométriques. Ce troisième rameau fournit trois des douze passions secondaires ; elles sont nommées *distributives* et tendent à un mécanisme social et domestique fort inconnu en Civilisation ; il était connu de la société primitive : c'est le secret du bonheur perdu qu'il fallait retrouver. C'est donc sur l'art de former et mécaniser les Séries de groupes que doit rouler principalement le calcul de l'Harmonie passionnelle.

Si les savants croyaient à cette Unité de l'Univers dont ils vous rebattent les oreilles, ils auraient opiné que, si tout l'Univers et tous les produits créés sont distribués par Séries, il faudrait, pour nous rallier à l'Unité, établir pareil ordre dans le jeu des passions sociales et domestiques.

Il ne leur a pas plu d'admettre cette analogie, ni d'en induire la nécessité des recherches sur la formation des Séries passionnelles dont j'apporte le secret. Comme je ne le donne pas dans ce volume, ne traitant des Séries que superficiellement dans la note A et dans la II^e partie, 2^e notice, il m'a paru inutile de définir les trois passions qui tendent à la formation des Séries ; que servirait de décrire trois ressorts nouveaux sans décrire l'emploi qu'on en doit faire en mécanique sociale et domestique ?

Nous aurons souvent occasion de remarquer la division des douze passions secondaires en cinq corporelles ou sensuelles, et sept animiques ou provenant de l'âme (ce sont les quatre affectives et les trois distributives), et leur foyer collectif ou tige passionnelle, l'Unitéisme, passion qui comprend les trois rameaux primaires et est le résultat de leur essor combiné. L'Unitéisme est le penchant de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure, et de tout le genre humain, aujourd'hui si haïssable. C'est une philanthropie illimitée, une bienveillance universelle, qui ne pourra se développer que lorsque le genre humain tout entier sera riche, libre et juste, conformément aux trois passions sous-foyères, Luxe, Groupes et Séries, qui exigent :

En 1^{er} Essor, Richesse graduée pour les cinq sens

En 2^e Essor, Liberté absolue pour les quatre groupes

En 3^e Essor, Justice distributive pour les passions de ce nom.

Si l'unitéisme comprend les trois passions primaires, il renferme aussi les douze secondaires contenues dans les trois primaires ; dès lors sera-t-il juste de comparer l'Unitéisme au rayon blanc qui contient les sept couleurs solaires ? Il faut savoir que ce rayon en contient cinq autres invisibles pour nous, et qui ne sont pas aperçus, rose, fauve, marron, vert dragon, lilas (je ne suis bien certain que du rose et du fauve). Le rayon blanc contient donc réellement douze rayons, dont il ne montre que sept, comme l'octave musicale contient douze sons dont sept sont prononcés. Il n'y a donc point d'exactitude à représenter l'Unitéisme comme la réunion des sept passions de l'âme, dites affectives et distributives, puisque cette réunion suppose l'essor de cinq sensitives, et par conséquent l'essor des douze passions secondaires.

Il manque à ce Prospectus une définition de l'Unitéisme ou souche des passions, mais elle n'a aucun essor dans l'Ordre civilisé ; il suffit donc de fixer l'attention sur la contre-passion, ou Égoïsme, qui domine si universellement que le système de perfectibilité perfectible, l'idéologie, a fait de l'égoïsme ou du *moi* la base de tous ses calculs. Il était régulier, en étudiant des Civilisés, de ne voir en eux que des passions subversives, qui ont leur échelle semblable à celle d'Harmonie.

Nos savants ne connaissent pas l'Unitéisme ou philanthropie illimitée ; ils n'ont, au lieu de cette passion, entrevu que son essor subversif ou contre-essor, manie de tout subordonner à nos convenances individuelles. Cet odieux penchant à divers noms dans le monde savant ; chez les moralistes il s'appelle Égoïsme, chez les idéologues il se nomme le *moi*, mot nouveau qui ne dit rien de neuf et n'est qu'une paraphrase inutile de l'égoïsme dont on a toujours accusé les Civilisés, et avec raison, puisque leur état social, en faisant régner la fausseté et l'oppression, tend à subordonner les douze passions à l'Égoïsme, qui dès lors devient foyer subversif et remplace l'Unitéisme ou passion foyère harmonique.

Le bonheur, notre but commun étant l'essor de l'Unitéisme qui comprend l'essor de toutes les passions, il faut, pour simplifier nos études, fixer la thèse d'essor aux trois passions primaires, Luxisme, Groupisme, Sériisme, ou tout au plus aux douze secondaires qui sont les subdivisions des trois primaires.

Il est inutile d'étendre prématurément les détails aux 32 tertiaires, encore moins aux cent trente-quatre quaternaires, etc., puisque l'essor complet des trois primaires assure celui des trente-deux tertiaires et des cent trente-quatre quaternaires, etc.

Ainsi donc, dans ce Prospectus, il suffit amplement de spéculer sur l'essor des trois primaires, dites sous-foyères, et sur celui des douze secondaires, dites radicales d'octave et de gamme passionnelle.

Nous connaissons fort bien les cinq passions *sensitives* tendant au Luxe, les quatre *affectives* tendant aux Groupes ; il ne nous reste à connaître que les trois *distributives*, dont l'essor combiné produit les Séries, méthode sociale dont le secret est perdu depuis les premiers hommes, qui ne purent maintenir les Séries qu'environ trois cents. Ce mécanisme est enfin retrouvé avec les dispositions nécessaires pour l'appliquer à la grande industrie.

Notre tâche, réduite à sa plus simple expression, est donc de déterminer le jeu du Sériisme ou troisième passion primaire ; c'est celle qui tient en balance les deux autres, Luxisme et Groupisme, dont la discorde est permanente sans l'intervention du Sériisme.

L'accord des trois produit le bonheur en assurant l'essor de l'Unitéisme, tige et souche des passions ; il engendre tous les rameaux des divers degrés.

J'en ai donné le classement ou échelle puissantielle ; répétons que l'arbre sorti de l'Unitéisme, passion inconnue parmi nous, et qui est la contremarche de l'Égoïsme, donne en première puissance trois, en deuxième douze, en troisième trente-deux, en quatrième cent trente-quatre, en cinquième quatre cent quatre, plus le pivot, qui n'est jamais compté en Mouvement.

Les caractères et tempéraments se classent dans le même ordre, à quelques variations près ; les tempéraments sont quatre en deuxième degré, plus le foyer ; le quatrième degré peut varier de trente à trente-deux, et ainsi des autres.

On pourrait pousser l'analyse des passions, caractères et tempéraments en sixième, septième, huitième puissances. La cinquième, dans ce début, suffira à notre curiosité, puisqu'elle donne l'ensemble de la Phalange d'Harmonie ou Destinée domestique. J'irai plus loin dans le traité.

Conformément à l'Unité de l'univers matériel et passionnel, le système de l'Attraction est très fidèlement dépeint et suivi en mécanique sidérale ; on y voit trente-deux touches ou planètes du clavier graviter en mode collectif sur l'Unitéisme, par l'équilibre et accord du tourbillon avec la sphère étoilée dont il occupe le centre. Passant aux subdivisions et d'abord en premier degré, il gravite sur les trois sous-foyers :

- 1° Sur le Luxe ou pivot solaire ;
- 2° Sur les quatre Groupes formés par les quatre planètes lunigères

3° Sur la Série formée par l'accolade des quatre groupes et des ambigus sur le pivot solaire.

Passons à un aperçu des douze passions d'octave radicale de deuxième puissance ⁴³⁶.

Attraction passionnée

[Retour à la table des matières](#)

Il y a trois foyers ou buts d'attraction, vers lesquels tendent les passions humaines, dans tous les lieux, dans tous les rangs, dans tous les âges. Ces foyers d'attraction sont :

- 1° *Le luxe des cinq sens*
- 2° *Les sectes progressives*
- 3° *L'unité universelle.*

L'âme est poussée sans relâche vers ces trois buts par douze aiguillons, ou *passions radicales*, qui sont les souches de toutes les autres. Il y a :

- 5 *Passions matérielles* ou appétits des sens qui tendent au luxe.
- 4 *Passions spirituelles* ou appétits simples de l'âme qui tendent aux liens affectueux, aux quatre groupes dont j'ai parlé et aux sectes groupées.
- 3 *Passions raffinantes* ou appétits composés de l'âme qui tendent à l'unité sociale et universelle.

Ces trois dernières que je nomme *raffinantes* (et qui seraient mieux désignées par le nom de *mécanisantes*), sont à peine connues des civilisés. On n'en voit poindre que des lueurs, qui excitent la grande colère des moralistes, ennemis acharnés des voluptés. L'influence de ces trois passions est si faible et leur apparition si rare, qu'on ne les a pas même classées distinctement : j'ai dû leur donner une dénomination d'*engrenante*, *variante* et *graduante*, mais je préfère les désigner par les numéros 10, 11, 12 ; et je diffère à en donner la définition, car on ne croirait pas que Dieu, malgré toute sa puissance, pût jamais inventer aucun ordre social capable d'assouvir trois passions si insatiables de voluptés.

Les sept passions *spirituelles* et *raffinantes* ⁴³⁷ dépendent de l'âme plus que de la matière : elles ont rang de *primitives*. Leur action combinée engendre une passion collective ou formée de la réunion des sept autres, comme le blanc est formé de l'union des sept couleurs du rayon ; je nommerai cette treizième

⁴³⁶ Ed. 1841 : « des douze passions radicales d'octaves, j'en ai donné le classement, 5 sensitives, 4 affectives, 3 distributives ». Le texte de 1808 était repris ensuite à « ces trois dernières sont à peine connues des civilisés, on n'en voit poindre que des lueurs ».

⁴³⁷ Dans l'édition 1841, on a : « les sept passions affectives et distributives ».

passion *harmonisme* [ou unitéisme], elle est encore plus inconnue que les 10^e 11^e et 12^e dont je n'ai point parlé ; mais sans les connaître on peut raisonner sur leur influence générale. C'est ce que je vais faire.

Quoique ces quatre passions 10^e, 11^e et 12^e et 13^e soient complètement étouffées par nos habitudes civilisées, cependant leur germe existe dans nos âmes, il nous fatigue, nous presse selon qu'il a plus ou moins d'activité dans chaque individu. De là vient que beaucoup de civilisés passent leur vie dans l'ennui, lors même qu'ils possèdent tous les objets de leurs désirs : témoin César, qui parvenu au trône du monde, s'étonna de ne trouver dans un si haut rang que le vide et l'ennui. Cette anxiété de César n'avait d'autre cause que l'influence des quatre passions étouffées, et surtout de la treizième, qui exerçait sur son âme une pression très active ; dès lors il jouissait d'autant moins de son bonheur que l'avènement au rang suprême ne lui laissait aucune convoitise qui pût le distraire, et faire diversion à l'effort de cette treizième passion qui dominait en lui.

Même disgrâce s'étend assez généralement sur les grands hommes de la civilisation : leur âme étant fortement agitée par les quatre passions qui n'ont pas de développement, il ne faut pas s'étonner si l'on voit communément le vulgaire plus satisfait d'un bonheur médiocre que les grands ne le sont de leurs splendides jouissances. Ces grandeurs tant vantées, trône, domination, etc., sont sans doute un bien réel, quoi qu'en disent les philosophes ; mais elles ont la propriété d'irriter et non pas de satisfaire les quatre passions comprimées : et de là vient que la classe moyenne peut jouir davantage avec de moindres ressources, parce que ses bourgeoises habitudes n'irritent guère que les neuf premières passions, dont l'ordre civilisé permet quelque développement, tandis qu'il ne laisse aucun essor aux trois raffinantes ⁴³⁸ ni à celle d'harmonisme.

En général, l'influence des trois raffinantes ⁴³⁹ produit les caractères qu'on accuse de corruption, et qu'on nomme libertins, débauchés, etc. La treizième ou harmonisme produit ceux qu'on appelle originaux, gens qui semblent mal à leur aise en ce monde, et qui ne peuvent s'accommoder avec les usages de la civilisation.

Les Barbares sont absolument ⁴⁴⁰ étrangers à ces quatre passions que leur état social n'éveille en aucune manière ; aussi sont-ils plus satisfaits que nous dans leurs brutales habitudes, qui tiennent aux neuf passions matérielles et spirituelles, les seules dont ils soient agités.

⁴³⁸ Ed. 1841 : « Tandis qu'il ne laisse [presque] aucun essor aux trois distributives ni à celle d'Harmonisme ».

⁴³⁹ Ed. 1841 : « distributives ».

⁴⁴⁰ Ed. 1841 : « Les Barbares sont à peu près étrangers ».

En résumé, s'il n'y a de bonheur parfait pour le genre humain, que dans l'ordre des sectes groupées ou ordre combiné, c'est qu'il assure plein développement aux douze passions radicales, et par conséquent à la treizième qui est un composé des sept principales. D'où il suit que dans ce nouvel ordre social, le moins fortuné des individus homme ou femme, sera beaucoup plus heureux que ne l'est aujourd'hui le plus grand des rois ; car le vrai bonheur ne consiste qu'à satisfaire toutes ses passions.

Les douze passions radicales se subdivisent en une multitude de nuances, qui dominent plus ou moins dans chaque individu : il en résulte des caractères variés à l'infini, mais qu'on peut rapporter à huit cent [dix] principaux. La nature les distribue au hasard entre les enfants des deux sexes ; de sorte que parmi huit cent [dix] enfants rassemblés sans aucun choix, on peut trouver le germe de toutes les perfections où l'esprit humain puisse atteindre ; c'est-à-dire, que chacun d'eux sera doué naturellement de l'aptitude nécessaire à égaler l'un des êtres les plus étonnants qui aient paru, comme un Homère, un César, un Newton, etc. : en conséquence, si l'on divise par huit cent [dix] le nombre de trente-six millions auquel s'élève la population de la France, on trouvera qu'il existe dans cet empire quarante-cinq mille individus capables d'égaler Homère, quarante-cinq mille capables d'égaler Démosthène, etc., s'ils eussent été saisis à ⁴⁴¹ l'âge de trois ans, et qu'ils eussent reçu *l'éducation naturelle* qui développe tous les germes distribués par la nature. Mais cette éducation ne peut avoir lieu que dans les sectes progressives ou ordre combiné : on conçoit quelle sera dans ce nouvel ordre l'affluence des gens célèbres dans tous les genres, puisque la seule population de la France en fournirait quarante-cinq mille de chaque espèce. En conséquence, lorsque le globe sera organisé et porté au grand complet de trois milliards, il y aura habituellement sur le globe trente-sept millions de poètes égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables. (Ce sont là des estimations approximatives [que les journaux de Paris prennent à la lettre].)

C'est donc une grande erreur de croire que la nature soit avare de talents ; elle en est prodigue bien au-delà de nos désirs et de nos besoins ; mais il vous reste à savoir découvrir et développer les germes, c'est sur quoi vous êtes aussi ignorants qu'un sauvage peut l'être sur la découverte et l'exploitation des mines. Vous n'avez aucun art, aucune pierre de touche pour discerner à quoi la nature destine les individus, quels germes elle avait implantés dans leurs âmes : ces germes sont foulés, étouffés par l'éducation civilisée, et à peine en échappe-t-il un sur un million : l'art de les découvrir sera une des mille merveilles que vous apprendra la théorie des sectes progressives, dans lesquelles chacun développe

⁴⁴¹ Ed. 1841 : « préparés dès l'âge ».

et perfectionne au plus haut degré les différents germes de talents que la nature lui a départis.

Si les huit cent [dix] caractères sont distribués au hasard parmi les divers enfants, il ne faut pas s'étonner du contraste habituel qu'on remarque entre les fils et les pères ; contraste d'où est né le proverbe : « À père avare, fils prodigue. » De là résulte le bouleversement continu des intérêts de famille ; on voit un père former à grands frais et grandes peines un établissement qui sera négligé, dégradé et vendu par son fils dont les goûts seront opposés.

C'est pour les pères un sujet de déclamations intarissables contre la nature ; le nouvel ordre social va justifier toutes ces injustices apparentes de la nature, même les plus révoltantes, comme le délaissement du pauvre qui est d'autant moins protégé qu'il a plus besoin de secours et de travail, tandis que le riche qui n'éprouve aucun besoin se voit de plus en plus accablé des faveurs de la fortune et des offres d'emploi. Cette influence d'un génie malfaisant éclate dans toutes les branches de la civilisation ; elle nous montre en tout sens la nature acharnée contre le pauvre, le juste et le faible ; partout on reconnaît l'absence d'une providence divine, et le règne permanent de l'esprit démoniaque, qui laisse briller parfois quelques lueurs de justice pour nous apprendre que la justice est bannie des sociétés civilisée et barbare :

« Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance
Laisse la paix au crime et poursuit l'innocence.
... Autour de moi, si je jette les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux. »

Racine, dans *Andromaque*.

Ces désordres provisoires vous sembleront des dispositions de la plus haute sagesse, quand vous aurez reconnu par la théorie de l'attraction, que l'ordre civilisé a la faculté de développer les douze passions radicales en *contre-marche générale*, et de produire constamment autant d'iniquités et d'horreurs que les passions auraient produit de justice et de bienfaits dans leur marche directe et leur développement combiné. Vous admirerez l'enchaînement régulier de ces calamités dont Dieu vous accable, et vous accablerait tant que vous vous obstineriez à vivre dans l'incohérence industrielle : vous reconnaîtrez que ces prétendues bizarreries du jeu des passions tiennent à de profonds calculs par lesquels Dieu vous prépare un immense bonheur dans l'ordre combiné : vous apprendrez enfin que cette attraction passionnée que vos philosophes accusent de vice et de corruption est le plus savant et le plus admirable des œuvres de Dieu ; puisqu'elle seule, sans aucune contrainte et sans autre appui que l'appât des voluptés, elle seule va établir l'unité universelle sur le globe, et faire disparaître les guerres, les révolutions, l'indigence et l'injustice, pendant la carrière de septante mille ans d'harmonie

sociale où nous allons entrer. Je continue sur les sociétés incohérentes dans lesquelles nous vivons.

Caractères, Engrenage et Phases des Périodes sociales

[Retour à la table des matières](#)

Chaque période sociale a un nombre fixe de caractères ou propriétés constitutantes : par exemple, la *tolérance religieuse* est caractère de 6^e période et non de 5^e ; *l'hérédité du trône* est caractère de 5^e et non de 4^e, etc.

Dire que les caractères sont tirés du jeu des sept passions primitives, qu'ils sont en nombre inégal selon les périodes, ce serait faire désirer une définition des sept passions primitives ou radicales, dont je ne veux pas traiter dans ce premier mémoire.

Pour parler seulement de la civilisation ou 5^e période, je dirai qu'elle a seize caractères, dont quatorze tirés du jeu direct et inverse des sept passions primitives, et deux tirés du développement inverse de la passion *harmonisme*.

Chaque société se mélange plus ou moins de caractères empruntés sur les périodes supérieures ou inférieures : par exemple, les Français ont adopté en dernier lieu *l'unité de relations industrielles et administratives* ; cette méthode qui est un des caractères de 6^e période s'est introduite par le système métrique uniforme et le code civil Napoléon ; deux institutions contraires à l'ordre civilisé, qui a, parmi ses caractères, *l'incohérence de relations industrielles et administratives*. Nous avons donc sur ce point *dérogé à la civilisation et engrené en 6^e période*. Nous y avons engrené sur d'autres points encore, notamment par la *tolérance religieuse*. Les Anglais qui exercent une intolérance digne du XII^e siècle, sont à cet égard plus civilisés que nous. Les Allemands sont de même plus civilisés que nous, quant à l'incohérence des lois, des coutumes et des relations industrielles ; on trouve à chaque pas en Allemagne, des mesures, monnaies, lois et usages différents, au moyen de quoi un étranger est volé et dupé bien plus facilement que s'il n'y avait qu'une mesure, qu'une monnaie, qu'un code, etc. Ce chaos de relations est favorable au mécanisme civilisé, qui a pour but d'élever la fourberie au plus haut degré ; c'est à quoi l'on parviendrait en développant pleinement les 16 caractères spéciaux de la civilisation.

Cependant les philosophes prétendent « qu'on a perfectionné la civilisation en adoptant la tolérance religieuse, l'unité industrielle et administrative. » C'est fort mal s'exprimer : il fallait dire qu'on a *perfectionné l'ordre social et dégradé la civilisation* : en effet, si l'on adoptait successivement les 16 caractères de la

6^e période, il en résulterait l'anéantissement complet de la civilisation ; on l'aurait détruite en croyant la perfectionner. L'ordre social serait mieux organisé, mais on se trouverait en 6^e période et non en 5^e. Ces distinctions de caractères conduisent à une plaisante conclusion, c'est que, *le peu de bien que l'on trouve dans l'ordre civilisé n'est dû qu'à des dispositions contraires à la civilisation.*

Et si l'on veut rendre la civilisation pire encore, il faudra y ajouter des caractères de patriarcat qui sont très compatibles avec elle ; par exemple, *l'émancipation commerciale*, ou la liberté de vendre à faux poids, à fausse mesure, de donner de fausses denrées, comme des pierres glissées dans le corps d'une balle. Toutes ces friponneries sont légalement permises en Chine ; là, tout marchand vend à faux poids, vend de fausses denrées impunément. Vous achèterez à Canton un jambon de belle apparence, et en l'ouvrant vous n'y trouverez qu'une masse de terre artificiellement recouverte de tranches de chair. Tout marchand a trois balances : une trop légère pour tromper les acheteurs, une trop lourde pour tromper les vendeurs, et une juste pour son usage particulier. Si vous vous laissez prendre à toutes ces friponneries, le magistrat et le public riront de vous ; ils vous apprendront que l'émancipation commerciale existe en Chine, et qu'avec ce prétendu vice, le vaste empire Chinois se soutient depuis 4000 ans, mieux qu'aucun empire d'Europe. D'où l'on peut conclure que le patriarcat et la civilisation n'ont aucun rapport avec la justice ni la vérité, et peuvent fort bien se soutenir sans donner accès à la justice ni à la vérité, dont l'exercice est incompatible avec les caractères de ces deux sociétés.

Sans désigner les caractères des diverses périodes, j'ai fait entrevoir que chacune d'entre elles prend fréquemment ceux des périodes supérieures ou inférieures. C'est sans contredit un mal que d'introduire ceux des périodes inférieures, comme *l'admission légale du faux poids*, qui est empruntée de troisième période, *l'affiliation des clubs*, qui est un janissariat civil, et un engrenage en quatrième période ou Barbarie.

Ce n'est pas toujours un bien que d'introduire un caractère de période supérieure : il peut dans certains cas se dénaturer par cette transplantation politique, et produire de mauvais effets ; témoin le *divorce libre*, qui est un caractère de sixième période, et qui a produit tant de désordre en civilisation qu'on a été obligé de lui assigner les plus étroites limites. Cependant le divorce libre est un usage très salubre en sixième période, et y contribue éminemment à l'harmonie domestique ; c'est qu'alors il se combine avec d'autres caractères qui n'existent pas en civilisation. L'on voit par là qu'il y a des ménagements à observer quand on introduit un caractère d'une période dans une autre, comme quand on transporte une plante dans un climat qui n'est pas le sien. L'on s'est trompé en croyant que la tolérance religieuse peut convenir aux civilisés, sans aucune limite : à la longue, elle produirait dans les états agricoles plus de mal

que de bien, si elle n'exceptait pas les religions qui tiennent des mœurs de la quatrième, de la troisième et de la deuxième période, comme le mahométisme, le judaïsme et l'idolâtrie. Quant à présent, leur admission devient fort indifférente, puisque la civilisation touche à sa fin.

Chacune des sociétés incohérentes⁴⁴² éprouve plus ou moins le besoin des caractères de la période supérieure. Il n'en est aucune qui ressente plus vivement ce besoin que la civilisation ; elle se critique elle-même et ouvertement sur ses propres caractères : par exemple sur la fausseté qui règne en affaires d'amour ; les théâtres, les romans, les coteries ne retentissent que de brocards à ce sujet, et ces plaisanteries quoique insipides à force d'être répétées, se renouvellent chaque jour comme si elles étaient neuves. Elles attaquent principalement les femmes, et mal à propos, car les deux sexes se trompent à qui mieux mieux dans leurs amours. Si les hommes semblent moins faux, c'est parce que la loi leur donne plus de latitude, et déclare gentillesse chez le sexe fort ce qui est crime chez le sexe faible. On objecte à cela que les conséquences de l'infidélité sont bien différentes dans l'un ou l'autre sexe ; mais elles sont les mêmes quand une femme est stérile, ou quand elle garde son enfant sans l'attribuer à un homme non consentant. Si la loi eût assuré aux femmes le libre exercice de l'amour dans ces deux cas, on aurait vu diminuer cette fausseté amoureuse, objet de nos injustes sarcasmes, et l'on aurait pu sans nul inconvénient adopter le divorce libre : ainsi les civilisés, par suite de leur esprit tyrannique envers les femmes, ont manqué le passage en sixième période, où les aurait conduits la loi dont j'ai parlé.

Il était un moyen bien plus facile d'amener les femmes comme les hommes à une extrême franchise en affaires d'amour, et de faire passer le corps social à la liberté amoureuse, par une opération indirecte et purement économique ; c'est le *ménage progressif ou la tribu à neuf groupes*, qui est l'ordre domestique de septième période sociale, et dont je parlerai dans la seconde partie.

Il y a dans chaque période un caractère qui forme *Pivot de mécanique* et dont l'absence ou la présence détermine le changement de période. Ce caractère est toujours tiré de l'amour : En quatrième période c'est la *servitude absolue de la femme* ; en cinquième période, c'est le *mariage exclusif et les libertés civiles de l'épouse* ; en sixième période, c'est la *corporation amoureuse* qui assure aux femmes le privilège dont j'ai parlé plus haut. Si les barbares adoptaient le *mariage exclusif*, ils deviendraient en peu de temps civilisés par cette seule innovation : si nous adoptions la *réclusion et la vente des femmes*, nous deviendrions en peu de temps barbares par cette seule innovation : et si nous adoptions les *garanties amoureuses* telles qu'elles s'établissent en sixième

⁴⁴² Sur l'exemplaire annoté, on trouve : « limbiques ».

période, nous trouverions dans cette seule mesure une issue à la civilisation et une entrée en sixième période.

En thèse générale, le caractère de pivot, qui est toujours tiré des coutumes amoureuses, entraîne la naissance de tous les autres ; mais les caractères d'embranchement ne font pas naître le pivot, et ne conduisent que très lentement au changement de période ; des barbares pourraient adopter jusqu'à douze des seize caractères civilisés, et rester encore barbares, s'ils ne prenaient pas le caractère pivot, *la liberté civile d'une épouse exclusive*. Si Dieu a donné aux coutumes amoureuses tant d'influence sur le mécanisme social, et sur les métamorphoses qu'il peut subir, ce fut une suite de son horreur pour l'oppression et la violence ; il voulut que le bonheur ou le malheur des sociétés humaines fût proportionné à la contrainte ou à la liberté qu'elles admettraient. Or Dieu ne reconnaît pour liberté que celle qui s'étend aux deux sexes et non pas à un seul ; aussi voulut-il que tous les germes des horreurs sociales, comme la sauvagerie, la barbarie, la civilisation, n'eussent d'autre pivot que l'asservissement des femmes ; et que tous les germes du bien social, comme les sixième, septième, huitième périodes, n'eussent d'autre pivot, d'autre boussole que l'affranchissement progressif du sexe faible.

Ces vérités ne seront pas goûtées des civilisés : ils jugent les femmes sur leurs mœurs actuelles, sur une dissimulation à laquelle nos coutumes les obligent, en leur refusant toute liberté ; ils croient que cette duplicité est l'attribut naturel et invariable du sexe féminin : cependant si l'on observe déjà tant de différence, des dames de nos capitales aux odalisques d'un sérail, qui se croient des automates créées pour le passe-temps des hommes, combien la différence serait plus grande encore, de nos dames à celles d'une nation policée, chez qui le sexe serait élevé à l'entière liberté ! Et quel caractère la liberté développerait-elle chez de pareilles femmes ? Voilà des questions que les philosophes se garderaient d'élever : animés d'un esprit d'oppression, d'une antipathie secrète contre les femmes, ils les habituent par de fades compliments à s'étourdir sur leur esclavage ; et ils étouffent jusqu'à l'idée de rechercher quelles mœurs prendraient les femmes dans un ordre social qui diminuerait leurs chaînes. Il y a toujours quatre phases dans chacune des trente-deux périodes du mouvement social. En conséquence, chaque période sociale comme la barbarie, la civilisation ou autres, peut se diviser en quatre âges ⁴⁴³ *d'enfance, accroissement, déclin et caducité*. Je donnerai dans la troisième partie de ce mémoire un tableau des quatre phases de la civilisation : elle est actuellement en troisième phase, *en déclin* : je m'explique sur le sens de ce mot.

⁴⁴³ Ed. 1841 : « en quatre âges, enfance, etc. ».

Une société peut tomber en déclin par l'effet de ses progrès sociaux : les sauvages de Sandwich et de l'Ohio qui adoptent quelques branches d'industrie agricole et manufacturière, perfectionnent sans doute leur état social, mais ils s'éloignent par cette raison de l'ordre sauvage, qui a parmi ses caractères *la répugnance de l'agriculture*. Ces peuplades de Sandwich et de l'Ohio nous présentent donc une sauvagerie en déclin, par l'effet du perfectionnement social.

On peut dire dans le même sens que les Ottomans sont des barbares en déclin ; car ils adoptent divers caractères de civilisation, comme l'hérédité du trône et autres usages qui étant voisins des habitudes civilisées, constituent le déclin de la barbarie. Ils avaient, avant la déposition de Sélim, adopté la tactique militaire qui est un caractère de civilisation : ils ont perfectionné leur barbarie, en supprimant les troupes réglées dont l'adoption était une mesure anti-barbare, et un engrenage en civilisation.

Ces exemples doivent suffire à expliquer ce que j'ai dit plus haut, savoir : *qu'une société peut tomber en déclin par l'effet des progrès sociaux*.

Les sociétés 1^{re}, 2^e, 3^e, perdent à décliner, puisque leur déclin les rapproche de la 4^e, de la barbarie, qui est la pire de toutes. Mais les sociétés 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, gagnent à décliner, puisque leur déclin les rapproche de la 8^e, qui est porte d'entrée dans l'ordre combiné.

Les quatre phases ⁴⁴⁴ d'enfance, accroissement, déclin et caducité, ont chacune des attributs spéciaux : par exemple, la première phase de civilisation a pour attributs *le mariage exclusif combiné avec l'esclavage des cultivateurs* : tel était l'ordre existant chez les Grecs et Romains qui n'étaient qu'en première phase de civilisation. La deuxième phase et la troisième ont aussi leurs attributs : lorsque j'indiquerai les attributs des quatre phases de la civilisation, l'on verra que les philosophes ont cherché à la retarder, à la maintenir dans la phase d'enfance ; que c'est le hasard qui nous a conduit de première en deuxième phase, de deuxième en troisième, et qu'après ce progrès les philosophes ont eu l'art de s'arroger l'honneur d'améliorations auxquelles ils n'avaient jamais songé, avant que le hasard les eût amenées.

Déjà j'en ai donné la preuve, en observant qu'on n'a vu chez les Grecs et les Romains aucun philosophe proposer des plans pour l'affranchissement des esclaves : jamais ils ne s'occupèrent du sort de ces malheureux, que Vadius Pollion faisait dévorer vivants par les lamproies, quand ils avaient commis la moindre faute, et que les Spartiates égorgeaient par milliers pour en diminuer le nombre quand ils se multipliaient trop.

⁴⁴⁴ Ed. 1841 : « Les quatre phases, enfance, etc. ».

Jamais, les philanthropes d'Athènes et de Rome ne daignèrent s'intéresser à leur sort, ni s'élever contre ces atrocités. Ils croyaient à cette époque que la civilisation ne pouvait pas exister sans esclaves ; ils croient toujours que la science sociale est parvenue à son dernier terme, et que le mieux connu est le mieux possible⁴⁴⁵ : aussi, voyant que l'ordre civilisé était un peu moins mauvais que l'ordre barbare et sauvage, ils en ont conclu que la civilisation était la meilleure société possible, et qu'on n'en découvrirait point d'autre.

Entre les diverses périodes sociales, il y a des sociétés *mixtes* ou *bâtardes*, qui sont mi-parties des caractères de plusieurs périodes. La société russe est un mixte de quatrième et cinquième période, de barbarie et de civilisation. La société chinoise est la plus curieuse qu'il y ait sur le globe, sous le rapport de la mixtion, car elle offre en quantité presque égale, des caractères de patriarcat, de barbarie et de civilisation. Aussi les Chinois ne sont-ils ni patriarcaux, ni barbares, ni civilisés.

Les sociétés mixtes, comme la russe et la chinoise, ont les propriétés des animaux mixtes, comme le mulet ; c'est d'avoir plus de vices et pourtant plus de vigueur que les sociétés originelles dont elles sont mi-parties.

Il est infiniment rare et presque impossible de trouver une société *pure*, exempte d'altération, et qui n'ait pas quelque caractère emprunté des périodes inférieure ou supérieure. J'ai observé que les barbares d'Asie ont presque tous adopté l'hérédité du trône, qui est un caractère de civilisation et une dérogation à l'ordre barbare : cet ordre est plus pur à Alger où le trône appartient légalement au premier occupant. J'ai déjà remarqué qu'il règne parmi nous plusieurs dispositions ultra-civilisées : je finis sur cette thèse qui exigerait un exposé régulier des caractères de chaque période, et surtout des seize caractères de civilisation, et des attributs spéciaux de chacune des quatre phases de cette période.

Sur le bonheur et le malheur des Globes pendant les Phases d'incohérence sociale⁴⁴⁶

[Retour à la table des matières](#)

Le bonheur, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt tant déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire. Nous avons peu de passions et des moyens à peine suffisants pour en satisfaire le

⁴⁴⁵ Ed. 1841 : « connu » et « possible » sont en italiques.

⁴⁴⁶ Ed. 1841 : « Corollaires sur le meilleur des globes, etc. »

quart ; c'est par cette raison que notre globe est pour le *moment* des plus malheureux qu'il y ait dans l'univers. Si d'autres planètes peuvent éprouver autant de mal-être, elles ne peuvent pas souffrir davantage ; et la théorie de mouvement prouvera que Dieu, malgré toute sa puissance, ne peut pas inventer des tourments sociaux plus raffinés que ceux que nous endurons sur ce misérable globe.

Sans entrer, à ce sujet, dans aucun éclaircissement, je me borne à observer que la planète la plus malheureuse d'un tourbillon n'est pas toujours la plus pauvre ; Vénus est plus pauvre que nous, Mars et les trois nouvelles planètes le sont encore davantage ; leur sort est pourtant moins fâcheux que le nôtre : en voici la raison. ⁴⁴⁷

L'étoile la plus infortunée est celle ⁴⁴⁸ dont les habitants ont des passions disproportionnées aux moyens de jouissance : tel est le vice qui afflige *présentement* notre globe ; il rend la situation du genre humain si fatigante qu'on voit éclater le mécontentement jusque chez les souverains : jouissant d'un sort envié par tout le monde, ils se plaignent encore de n'être pas heureux, quoiqu'ils soient libres de changer de condition avec chacun de leurs sujets. J'ai expliqué précédemment la cause de ce mal-être temporaire ; c'est que Dieu a donné à nos passions l'intensité convenable aux deux phases d'ordre combiné, qui comprendront à peu près soixante-dix mille ans ; et dans le cours desquelles chaque journée nous offrira des jouissances si actives, si variées, que nos âmes pourront à peine y suffire ; et qu'on sera obligé de raffiner méthodiquement les passions des enfants pour les rendre aptes à goûter les voluptés innombrables que présentera le nouvel ordre social.

Si nos destins étaient bornés à la triste civilisation, Dieu nous aurait donné des passions flasques et apathiques, comme la philosophie les conseille, des passions convenables à la misérable existence que nous traînons depuis cinq mille ans. Leur activité dont nous nous plaignons est le garant de notre bonheur futur. Dieu a dû former nos âmes pour les âges de bonheur qui dureront sept fois plus que les âges de malheur. La perspective de cinq à six mille ans de tourmentes préparatoires n'était pas un motif suffisant pour déterminer Dieu à nous donner des passions molles et philosophiques, qui auraient convenu aux misères civilisées et barbares, mais qui n'auraient aucunement convenu aux soixante-dix mille ans d'ordre combiné où nous allons entrer. Nous devons donc dès aujourd'hui rendre grâces à Dieu de cette vivacité de passions qui avait excité nos ridicules critiques, tant que nous ignorions l'ordre social qui pouvait les développer et les satisfaire.

⁴⁴⁷ Les quatre dernières lignes de cet alinéa, depuis Vénus jusqu'à raison sont effacées dans un des exemplaires annotés. (*Note de 1841.*)

⁴⁴⁸ Ed. 1841 : « Le globe le plus infortuné est celui » selon l'exemplaire annoté.

Pour obvier à cette ignorance, Dieu devait-il nous accorder la faculté d'entrevoir nos brillantes destinées ? Non sans doute ; cette connaissance eût été pour nos premiers pères un sujet de désolation continuelle, parce que l'imperfection de l'industrie les aurait retenus forcément dans l'ordre incohérent. Tout en prévoyant le bonheur futur, ils ne seraient pas moins tombés dans la sauvagerie, car l'ordre combiné ne pouvait pas s'organiser avant que l'industrie et le luxe ne fussent élevés à un très haut degré, dont on était fort éloigné dans la 1^{re} période. Il fallait bien des siècles pour créer le faste nécessaire à l'ordre combiné ; et nos premiers pères auraient dédaigné de perfectionner l'industrie, pour le bien des générations qui devaient naître dans plusieurs mille ans. Une apathie universelle aurait saisi les peuples ; nul homme n'aurait voulu travailler pour préparer un bien-être si éloigné, que ni les vivants ni leurs arrière-neveux ne pouvaient espérer d'en jouir. Aujourd'hui même qu'on se vante de raison, l'on ne veut pas se livrer à certaines entreprises, comme la plantation des forêts, parce que la jouissance en est différée d'une génération ; comment donc nos premiers pères qui avaient encore moins de raison que nous, auraient-ils pu se plaire à des travaux dont la jouissance eût été renvoyée au-delà de mille ans ? Car il fallait au moins un laps de vingt siècles pour élever l'industrie, les sciences et les arts au degré de perfection qu'exige l'entreprise de l'ordre combiné.

Que serait-il donc arrivé si les premiers hommes avaient entrevu cette future harmonie sociale, qui ne pouvait naître qu'après tant de siècles de progrès industriels ? Il est probable que loin de travailler pour le vingtième siècle à venir, ils auraient pris plaisir à lui nuire, et qu'ils auraient dit d'un commun accord : « Pourquoi serions-nous aujourd'hui les valets de gens qui naîtront dans deux mille ans ? Abandonnons, étouffons dans sa naissance cette industrie dont le fruit ne serait que pour eux ; puisque nous sommes privés aujourd'hui du bonheur réservé à l'ordre combiné, que nos successeurs en soient privés comme nous dans deux mille et dans vingt mille ans ; qu'ils vivent comme nous avons vécu. » N'est-ce pas là le caractère de l'homme ? Témoins les pères qui reprochent sans cesse aux enfants les innovations du luxe dont ils n'ont pas joui dans leur jeune temps. S'il nous fallait seulement vingt ans pour organiser les sectes progressives, quel est l'homme âgé qui se plairait à s'en occuper ? Chacun craignant de ne pas atteindre à ce terme, répugnerait à travailler pour des héritiers, sans certitude de jouissance personnelle. Si j'annonce avec tant de sécurité l'harmonie universelle comme très prochaine, c'est que l'organisation de l'état sociétaire n'exige pas plus de deux ans, à dater du jour où un canton prépare les édifices et plantations ; et l'on verrait naître dans l'instant ce bel ordre social, si les dispositions pouvaient se trouver faites en quelque lieu, s'il existait quelques édifices et plantations qu'on pût affecter à une phalange de sectes progressives. Or la préparation du premier canton exigeant à peine deux ans, et le plus caduc des hommes pouvant toujours espérer deux ans d'existence, se plaira encore à l'idée

d'organiser les sectes progressives ; de les voir avant sa mort, et d'entonner à cet aspect le cantique de Siméon : « Seigneur, je vais mourir en paix, puisque j'ai vu naître l'ordre social que vous aviez préparé pour le salut de tous les peuples. »

C'est à présent que l'homme pourra quitter la vie sans regret, puisqu'il aura la certitude de l'immortalité de l'âme, dont on ne pouvait s'assurer que par l'invention des lois du mouvement social. Nous n'avions eu jusqu'à ce jour sur la vie future que des notions si vagues, des peintures si effrayantes, que l'immortalité était plutôt un sujet de terreur que de consolation. Aussi la croyance était-elle bien faible, et il n'était pas à souhaiter qu'elle devînt plus ferme. Dieu ne permet pas que les globes acquièrent pendant l'ordre incohérent des notions certaines sur une vie future des âmes : si l'on en était convaincu, les plus pauvres des civilisés se suicideraient dès l'instant où ils seraient assurés d'une autre vie, qui ne pourrait être pire que celle-ci l'est pour eux. Il ne resterait que les riches, qui n'auraient ni aptitude ni penchant à remplacer les pauvres dans leurs ingrates fonctions. Dès lors l'industrie civilisée tomberait par la mort de ceux qui en supportent le faix ; et un globe resterait constamment dans l'état sauvage, par la seule conviction de l'immortalité.

Mais Dieu ayant besoin de maintenir quelque temps les sociétés civilisées et barbares, pour servir d'acheminement à d'autres meilleures, il a dû nous laisser pendant la durée de la civilisation dans une profonde ignorance au sujet de l'immortalité ; il a dû identifier les calculs qui donnent la certitude d'une autre vie avec ceux qui donnent le moyen de s'élever à un meilleur état que l'ordre civilisé et barbare, pendant la durée duquel la plupart des salariés [et esclaves] se donneraient la mort s'ils pouvaient en assurance compter sur une vie future dans laquelle ils ne verraient qu'une chance pour échapper à leur affreuse misère.

Cette question des jouissances réservées aux âmes dans une autre vie met à découvert l'ignorance absolue des civilisés sur les vues de la nature. Que vous la connaissez mal, quand vous placez le bonheur futur dans la désunion des deux principes matériel et spirituel ! Et quand vous prétendez que les âmes après le trépas des corps, s'isolent de la matière sans le concours de laquelle il n'y aurait pour Dieu même aucune jouissance ! Le seul éclaircissement qu'il convienne de vous donner au sujet de cette vie future, c'est de vous détromper sur l'incohérence que vous supposez entre le sort des défunts et des vivants. Cessez de croire que les âmes des défunts n'aient aucune relation avec ce monde : il existe des liens, des rapports entre l'une et l'autre vie ; il vous sera démontré que les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeront après cette vie, jusqu'à ce que l'ordre actuel du globe soit amélioré. Tant que la terre restera dans un chaos social, si contraire aux vues de Dieu, les âmes de ses habitants en souffriront dans l'autre vie comme dans celle-ci ; et le bonheur des défunts ne commencera qu'avec

celui des vivants, qu'avec la cessation des horreurs de l'état civilisé, barbare et sauvage.

Cette révélation deviendrait fâcheuse, et même désespérante, s'il était difficile d'organiser l'ordre combiné, dont l'établissement deviendra le signal du bonheur pour les trépassés, comme pour les vivants : mais l'extrême facilité d'établir ce nouvel ordre nous rend précieuses les théories qui dissipent nos illusions sur la vie future, où nous n'aurions passé que pour y partager le mal-être et l'inquiétude dont les âmes de nos pères sont affectées en attendant l'organisation sociétaire du globe.

La théorie du mouvement social, en vous faisant connaître le sort qui est réservé à vos âmes, dans les divers mondes qu'elles parcourront pendant l'éternité, vous apprendra que les âmes après cette vie se rejoignent encore à la matière, sans jamais s'isoler des voluptés matérielles. Ce n'est pas ici le lieu de toucher à cette discussion, non plus qu'à celle des causes qui ôtent temporairement à nos âmes la mémoire de leur existence passée, de leur sort antérieur à cette vie. Où étaient-elles avant d'habiter nos corps ? Dieu ne créant rien de rien, n'a pu former nos âmes de rien ; et si vous croyez qu'elles n'existaient pas avant les corps, vous êtes bien près de croire qu'elles retourneront au néant d'où vos préjugés les font sortir. Les civilisés se sont montrés bien inconséquents de prétendre que l'âme puisse être immortelle après la vie, sans l'avoir été avant la vie. Les barbares et sauvages dans leurs fables grossières de la métempsychose sont moins éloignés de la vérité, ce dogme en approche confusément sur deux points ; 1° en ce qu'il ne fait pas naître nos âmes de rien ; 2° en ce qu'il n'isole pas nos âmes de la matière ni avant ni après cette vie. Voilà du moins deux lueurs de vérité dans des fictions populaires qui sont l'ouvrage des barbares ; et ce n'est pas la première fois que des nations brutes se seront montrées plus voisines du bon sens que les orgueilleux civilisés, qui avec leur jactance sur le perfectionnement de la perfectibilité n'aboutissent qu'à s'engouffrer de plus en plus dans les ténèbres métaphysiques, politiques et morales, et courraient la chance de perdre mille ans encore à croupir dans la civilisation.

P.S. Dans cet exposé, j'ai évité de toucher à ce qui concerne les deux mouvements *animal* et *organique* ⁴⁴⁹, dont je ne commencerai à parler que dans les Mémoires suivants ; parce qu'il faut, avant d'en traiter, donner préalablement la Théorie du Mouvement social, auquel ils sont coordonnés.

Comme on a exprimé le désir d'une notice sur les deux mouvements animal et organique, et de quelques exemples à l'appui de la définition je satisfais à cette demande par un chapitre annexé à la troisième partie il traitera du rapport

⁴⁴⁹ Ed. 1841 : « instinctuel et organique ».

hiéroglyphique de ces deux mouvements, avec les passions humaines et le mécanisme social.

[Ici devait être placé le chapitre de l'Apocalypse calculée ou Subversion postérieure. Je l'ai renvoyé, ainsi que toute la Cosmog(*onie*) ant(*érieure*), au second prospectus où je traiterai plus amplement de la révélation perman(*ente*).]

Épilogue

Sur la proximité de la métamorphose sociale

[Retour à la table des matières](#)

En réfléchissant sur cet aperçu des révolutions futures et passées, quels soupçons vont s'élever dans les esprits ! D'abord ils flotteront entre la curiosité et la défiance : séduits à l'idée de pénétrer les mystères de la nature, ils craindront d'être abusés par une ingénieuse fiction. La raison leur dira de douter, la passion les pressera de croire. Ébahis de voir un mortel dérouler à leurs yeux la charte des décrets divins, et planer sur l'éternité future et passée, ils céderont à la curiosité, ils tressailleront de ce qu'enfin l'homme a su

« Dérober au destin ses augustes secrets ; »

et avant que l'expérience ⁴⁵⁰ n'ait prononcé, avant même que ma théorie ne soit publiée, j'aurai peut-être plus de prosélytes à modérer que de sceptiques à convaincre.

Les notions que je viens de donner sur les destinées générales sont trop superficielles pour ne pas exciter d'innombrables objections : j'entrevois toutes celles qui vont être élevées, elles m'ont été faites maintes fois dans des conférences où j'ai donné divers éclaircissements dont ce premier mémoire n'est pas susceptible : il serait donc inutile que je m'occupasse à lever aucun doute, avant d'avoir expliqué le mécanisme des *sectes progressives* qui dissipera toutes les obscurités, et résoudra toutes les objections possibles.

Jusque-là je me borne à rappeler que les deux premiers mémoires ne toucheront point à la théorie du mouvement social. Ils n'auront d'autre objet que de satisfaire l'impatience, de donner (ainsi que je l'ai fait dans l'exposition) quelques aperçus que l'on sollicite ; d'indiquer les résultats prochains de l'ordre combiné, et de contenter les personnes ardentes qui veulent anticiper sur la publication du traité, s'assurer par divers indices que la théorie des destins est vraiment découverte.

⁴⁵⁰ Corrigé en 1841 : « l'expérience ait prononcé, ... ma théorie soit publiée ».

On croit aisément ce qu'on désire, et beaucoup de lecteurs n'attendront pas de plus amples développements pour donner à l'invention une pleine confiance. Voulant soutenir leur espérance et l'affermir chez ceux qui hésiteraient, j'insiste spécialement sur la facilité de faire passer sans délai le genre humain à l'ordre combiné. Cette facilité est si grande qu'on pourra dès la présente année 1808 voir commencer l'organisation du globe : si un prince veut employer au canton d'esquisse une des armées que la paix continentale laisse dans l'inaction, s'il affecte vingt mille hommes aux travaux préparatoires du canton d'essai, l'on pourra en transplantant les arbres avec leur terre natale (ainsi que cela se pratique à Paris), et en se bornant à des constructions en brique, accélérer tellement l'entreprise qu'à la fin du printemps de 1808 la première *phalange de sectes progressives* entrera en exercice ; et le chaos civilisé, barbare et sauvage se dissipera aussitôt par toute la terre, emportant les malédictions unanimes de tout le genre humain.

On voit par là combien nous sommes fondés à sortir de la léthargie, de la résignation apathique au malheur et du découragement répandu par les dogmes philosophiques, qui établissent la nullité de la providence en fait de mécanisme social, et l'incompétence de l'esprit humain pour déterminer notre destination future.

Eh ! si le calcul des événements futurs est hors de la portée de l'homme, d'où vient cette manie commune à tous les peuples de vouloir sonder les destinées, au nom desquelles l'homme le plus glacial ressent un frémissement d'impatience ? Tant il est impossible de déraciner du cœur humain la passion de connaître l'avenir ! Eh ! pourquoi Dieu, qui ne fait rien en vain, nous aurait-il donné cet ardent désir, s'il n'avait avisé aux moyens de le satisfaire un jour ? Enfin ce jour est arrivé, et les mortels vont partager avec Dieu la prescience des événements futurs : j'en ai donné ce léger aperçu pour vous amener à conclure que si cette connaissance si merveilleuse et tant désirée tient à la théorie de *l'association agricole et de l'attraction passionnée*, rien n'est plus digne de piquer votre curiosité que cette théorie de l'association et de l'attraction qui vous sera communiquée dans les mémoires suivants, et qui vous ouvrira le grand livre des décrets éternels.

« La nature, disent les philosophes, est couverte d'un voile d'airain, que tous les efforts des siècles ne sauraient percer ⁴⁵¹ » (Anacharsis.) Voilà un sophisme bien commode pour l'ignorance et l'amour-propre : ce qu'on n'a pas pu, l'on aime à persuader que d'autres ne le pourront pas. Si la nature est voilée, ce n'est pas d'airain, mais tout au plus de gaze : puisque Newton a découvert la 4^e branche de ses mystères, c'est un indice qu'elle ne voulait pas nous refuser la connaissance des trois autres branches.

⁴⁵¹ En marge : « Je ne cesserai de leur reprocher ces op [inions] » (Note de 1841.)

Quand une belle accorde quelque faveur, l'amant serait bien sot de croire qu'elle n'accordera rien de plus. Pourquoi donc les philosophes ont-ils molli près de cette nature qui les agaçait en leur laissant soulever un coin du voile ?

Ils se vantent de répandre des torrents de lumières ; et dans quelle source les ont-ils puisées ? Ce n'est pas dans la nature, puisqu'elle est, de leur aveu, « impénétrable pour eux et couverte d'un voile d'airain ». C'est avec ces brillants paradoxes que les philosophes communiquent le découragement dont ils sont frappés, et persuadent au genre humain qu'on ne découvrira rien, là où leur science n'a rien su découvrir.

Cependant l'ordre social, malgré l'impéritie de tels guides, fait encore quelques progrès, comme la suppression de l'esclavage : mais quelle lenteur à concevoir et exécuter le bien ! Il s'est écoulé vingt siècles scientifiques avant qu'on ne proposât le moindre adoucissement au sort des esclaves : il faut donc des milliers d'années pour ouvrir nos yeux à une vérité, pour nous suggérer un acte de justice ! Nos sciences, qui se vantent d'amour pour le peuple, sont complètement ignares sur les moyens de le protéger ; aussi les tentatives des modernes pour l'affranchissement des nègres n'ont-elles abouti qu'à verser des flots de sang, qu'à aggraver le mal de ceux qu'on voulait servir ; et l'on est encore ignorant sur les méthodes d'affranchissement, bien que l'opération soit démontrée possible par le fait des usages modernes [dont on ne sait pas déduire une théorie d'affranchissement graduée.]

Je le répète ; c'est au hasard ⁴⁵² et non pas aux sciences politiques et morales que nous devons nos faibles progrès dans l'esprit social : mais le hasard nous fait acheter chaque découverte par des siècles d'essais orageux. La marche de nos sociétés est comparable à celle de l'Aï, dont chaque pas est compté par un gémississement : ainsi que lui, la civilisation s'avance avec une inconcevable lenteur, à travers les tourmentes politiques ; à chaque génération elle essaie de nouveaux systèmes, qui ne servent, comme les ronces, qu'à teindre de sang les peuples qui les saisissent.

Nations infortunées, vous touchez à la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. À voir la continuité et l'énormité des secousses politiques, on dirait que la nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'opprime : les guerres, les révolutions embrasent incessamment tous les points du globe ; les orages à peine conjurés renaissent de leur cendre, de même que les têtes de l'hydre se multipliaient en tombant sous les coups d'Hercule : la paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de quelques instants : l'industrie est devenue le supplice des

⁴⁵² Ed. 1841 : « C'est donc au hasard ».

peuples, depuis qu'une île de pirates entrave les communications, décourage les cultures des deux continents, et transforme leurs ateliers en pépinières de mendiants. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan ; l'implacable fureur des nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste ossuaire, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles routes au crime ; à chaque guerre il étend les déchirements sur les deux hémisphères et porte jusqu'au sein des régions sauvages les scandales de la cupidité civilisée ; nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les barbares et sauvages à nos vices et à nos fureurs ; oui, la civilisation devient plus odieuse aux approches de sa chute ; la Terre n'offre plus qu'un affreux chaos politique, elle appelle le bras d'un autre Hercule pour la purger des monstruosité sociales qui la déshonorent.

Déjà le nouvel Hercule a paru : ses immenses travaux font retentir son nom de l'un à l'autre pôle ; et l'humanité accoutumée par lui au spectacle des faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui changera le sort du monde. Peuples, vos pressentiments vont se réaliser ; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros : c'est lui qui doit élever l'harmonie universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation⁴⁵³. Respirez et oubliez vos antiques malheurs ; livrez-vous à l'allégresse, puisqu'une invention fortunée vous apporte enfin la *Boussole sociale*⁴⁵⁴, que vous auriez mille fois découverte si vous n'étiez tous pétris d'impiété, tous coupables de défiance envers la providence : apprenez (et je ne saurais trop vous le répéter), qu'elle a dû avant tout *statuer sur l'ordonnance du mécanisme social*, puisque c'est la plus noble branche du mouvement universel dont la direction appartient tout entière à Dieu seul.

Au lieu de reconnaître cette vérité, au lieu de vous appliquer à rechercher quelles peuvent être les vues de Dieu sur l'ordre social, et par quelle voie il peut nous les révéler, vous avez écarté toute thèse qui eût admis l'intervention de Dieu dans les relations humaines ; vous avez avili, diffamé *l'attraction passionnée*, interprète éternel de ses décrets ; vous vous êtes confiés à la direction des philosophes qui veulent ravalier la divinité au-dessous d'eux, en s'arrogeant sa plus haute fonction, en s'établissant régulateurs du mouvement social. Pour les couvrir de honte Dieu a permis que l'humanité, sous leurs auspices, se baignât dans le sang pendant 23 siècles scientifiques, et qu'elle

⁴⁵³ [Cet article fut composé pour me conformer aux coutumes, usages de 1808, qui exigeaient dans tout ouvrage une bouffée d'encens pour l'Empereur.] (Ed. 1841, exemplaire annoté.)

⁴⁵⁴ *La boussole sociale*. C'est un nom qui convient éminemment aux *sectes progressives*, puisque cette opération si simple et si facile résout tous les problèmes imaginables sur le bonheur social, et suffit à elle seule pour guider la politique humaine dans le labyrinthe des passions, comme l'aiguille aimantée suffit à elle seule pour guider le navire, dans l'obscurité des tempêtes et l'immensité des mers.

épuisât la carrière des misères, des inepties et des crimes. Enfin, pour compléter l'opprobre de ces titans modernes, Dieu a voulu qu'ils fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences ; et que la théorie du mouvement universel échût en partage à un homme presque illitéré⁴⁵⁵ : c'est *un sergent de boutique* qui va confondre ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charlataneries antiques et modernes. Et ce n'est pas la première fois que Dieu se sert de l'humble pour abaisser le superbe, et qu'il fait choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus important message.

Fin de la première partie

⁴⁵⁵ Illitéré. *Sic* (note de 1841).